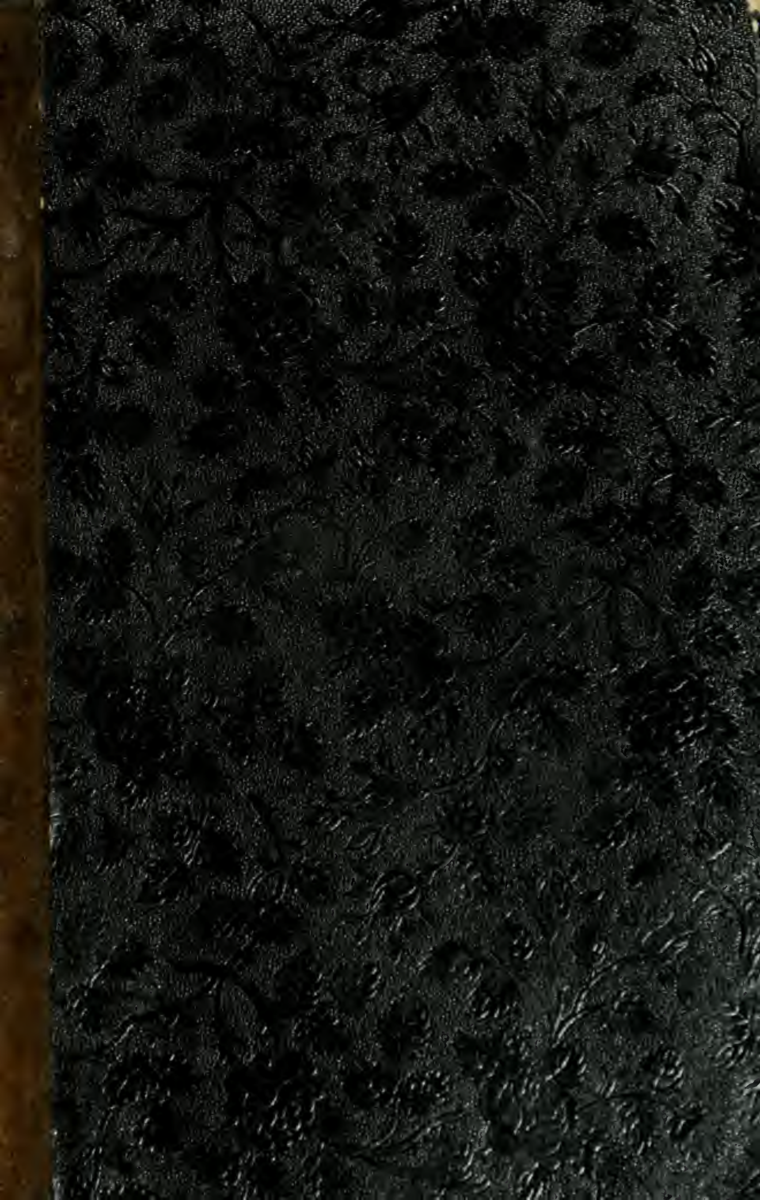


REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—

TOME QUATRIÈME.

AVRIL 1837.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPie.

—

1837

ROME

DANS LES GAULES (1).

Le lendemain nous arrivâmes à Lyon : rien ne nous avait arrêtés sur la route, que le vieux château presque abandonné de Jacques II de Chabanne, seigneur de la Palisse; il nous fut montré par un concierge sexagénaire, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes; les descendants de la famille ayant cessé d'habiter la résidence de leurs ancêtres. Taylor m'avait recommandé de ne point passer dans le village que dominent ces murs gothiques sans entrer dans la cour du maître de poste, où le tombeau du vainqueur de Ravennes, chef-d'œuvre du XVI[e] siècle et merveille de la renaissance, servait d'auge à abreuver les chevaux. J'avais été, alors qu'il me la raconta dans son indignation toute nationale, frappé douloureusement de cette circonstance : ce n'était pas assez d'avoir profané le nom, on avait encore profané les cendres. Aussi me gardai-je de manquer à sa recommandation; mais le tombeau n'y était plus; il avait été acheté et transporté

(1) Le fragment que nous offrons à nos lecteurs est tiré du premier volume du *Voyage* de M. Alex. Dumas *en France, en Corse, en Italie, en Calabre et en Sicile.* La publication de ce voyage, qui sera accompagné de gravures anglaises faites sur les dessins de MM. Dauzats, Jadin, Amaury Duval, Gigoux, et de bois gravés à Londres et à Paris, commencera en juillet prochain chez Delloye, place de la Bourse. Le succès des *Impressions de Voyages*, qui, sans le secours de la gravure, se sont épuisées à trois mille exemplaires, assure à ce nouvel ouvrage de M. Alex. Dumas des chances de vente pareilles à celles de *la France pittoresque* et du *Gil Blas.*

dans le musée d'Avignon; quant aux ossements, on ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Nous visitâmes ces débris, qui avaient été habités aux temps de leur splendeur par un de ces hommes que Richelieu trouva de si haute taille, qu'il trancha la tête à toute leur race. Jacques II de Chabanne était un géant parmi les géants. C'était un homme comme Bourbon, un homme comme Bayard, un homme comme Trivulce, qui étaient trois hommes plus grands que le roi. Il fit la conquête de Naples avec Charles VIII et celle du Milanais avec Louis XII; il fut juge du camp le jour où Sotomajor fut tué; il fut général le jour où Ravennes fut prise; il fut maréchal à Marignan, près de François Ier vainqueur; il fut soldat à Pavie près François Ier vaincu. Là, tombé sous son cheval au milieu d'ennemis abattus par lui, son épée qu'il tenait encore fut disputée par Castaldo qui était un capitaine italien, et par Busarto qui était un capitaine espagnol; et comme il ne voulait se rendre ni à l'un ni à l'autre, et qu'il voulait mourir, étant trop vieux pour être vaincu et prisonnier, Busarto appuya le bout de son arquebuse sur sa cuirasse et lui brisa la poitrine à bout portant; et il fallut cela pour qu'il lâchât ce tronçon d'épée, tant disputé par ses vainqueurs. Ce fut ainsi, dit Brantôme, qu'ayant eu bon commencement, il eut bonne fin.

Et maintenant, soyez donc l'épée de trois rois, le témoin de Bayard, le vainqueur de Gonzalve, l'ami de Maximilien et le vengeur de Nemours; teignez donc de votre sang les fossés de Barlette, les remparts de Rubos, les plaines d'Agnadel et les champs de Guinegate; comptez donc au nombre des vainqueurs de Marignan et des invaincus de Pavie; mourez donc pour ne pas rendre votre épée là où le roi de France rendait la sienne; et tout cela pour qu'il reste de votre berceau une ruine, de votre nom un souvenir ridicule, et de votre tombe une auge dans laquelle se désaltèrent les chevaux! La postérité est pour quelques-uns plus ingrate encore que les rois.

Les seuls descendants du maréchal de la Palisse sont deux jeunes et braves officiers, qui ont déjà eu chacun trois ou quatre duels, parce qu'ils ont le malheur de porter un des plus beaux noms de France.

C'est à Lyon qu'on trouve les premières traces visibles de la domination romaine: c'est donc en arrivant à Lyon que nous

donnerons un court précis de la manière dont cette domination apparut et s'étendit dans les Gaules.

Avant cette époque, la terre qui forme aujourd'hui la France appartenait presque entièrement à ce peuple qui ne craignait rien, disait-il, que la chute du ciel, et qui envoya nn de ses Brenns pour brûler Rome et l'autre pour piller Delphes : son sol était riche, non-seulement en fleuves, en moissons et en forêts, mais encore en mines; les Alpes, les Pyrénées et les Cévennes recelaient des filons d'or et d'argent qu'elles cachaient à peine sous une légère couche de terre; les côtes de la Méditerranée fournissaient ce grenat si fin et si brillant, que ce pourrait bien être l'escarboucle fabuleuse des anciens, que les modernes ont cherchée vainement; enfin, les Ligures pêchaient, autour des îles d'Hières, ce corail magnifique dont ils ornaient le cou de leurs femmes et le baudrier de leurs épées. Dans ce temps florissait Tyr, et ses matelots sillonnaient la Méditerranée et l'Océan de leurs mille galères. Parmi ses fils elle comptait un dieu; c'était Hercule, Hercule né le jour même de la fondation de la ville, Hercule voyageur intrépide reculant les bornes du monde, et lui fixant de nouvelles limites, Hercule qui n'est autre chose que le génie tyrien, à la fois belliqueux et commercial, puissant par le fer et par l'or, auxquels rien ne peut résister, et qui représente aux yeux de quiconque a essayé de sonder les symboles antiques, non pas un homme, non pas un héros, non pas un dieu, mais un peuple.

C'est à l'embouchure du Rhône qu'Hercule pose le pied; à peine a-t-il fait quelques lieues dans l'intérieur des terres, qu'il est attaqué par Ligur et Alb, enfants de Neptune; il épuise ses flèches et va succomber, lorsque Jupiter vient à son secours en faisant tomber du ciel cette pluie de cailloux qui couvrent encore aujourd'hui la plaine de la *Crau*. Hercule vainqueur fonde une ville qu'en mémoire de son fils il appelle Nemausos : cette ville, c'est Nîmes, dont le nom moderne conserve quelque chose encore de son baptême antique.

Ici l'allégorie est transparente et le symbole visible : la civilisation orientale incomprise et méprisée par les barbares a mis le pied sur la terre d'Occident. La barbarie a été vaincue, et le trophée de la victoire remportée par la plaine sur la montagne est la fondation d'une ville; alors la mission d'Hercule dans les Gau-

les est accomplie : comme dernier monument de son passage, les dieux le virent, dit Silius Italicus,

Scindentem nubes, frangentemque ardua montis.

Et dès lors il y eut une voie qui conduisit des côtes gauloises aux plaines d'Italie en traversant le col de Tende. C'est la première que l'on connaisse ; elle date de mille ans avant le Christ, et quoique aujourd'hui elle compte vingt-huit siècles, elle porte encore le nom de *Chaussée tyrienne*.

Tyr, condamnée par le prophète Ezéchiel, et assiégée par les armées de Nabuchodonosor, touchait à sa décadence ; ses colonies languissantes agonisaient loin de la métropole, comme des membres auxquels le cœur n'envoie plus de sang. La civilisation rhodienne avait vainement voulu raviver les établissements de ceux auxquels elle succédait dans l'empire des mers ; ces Hollandais de l'ancien monde disparurent bientôt à leur tour, après avoir, en souvenir de leur pays, bâti Rhoda ou Rhodanousia près des bouches libyques du Rhône, et en disparaissant, ils laissèrent s'éteindre presque entièrement le commerce un instant si actif entre l'Orient et la Gaule.

Les naturels du pays profitèrent de ce moment de reflux pendant lequel la civilisation d'Orient abandonnait les côtes méridionales des Gaules pour les rivages septentrionaux de l'Afrique, où commençait à fleurir Carthage. Les Segobriges, tribu gallique libre parmi les Ligures, s'étendirent alors depuis le Var jusqu'au Rhône, et la barbarie occidentale commençait à effacer les traces de la civilisation d'Orient, lorsqu'un vaisseau phocéen jeta l'ancre à l'est du Rhône : son capitaine était un jeune aventurier parti de l'Asie pour un voyage de découvertes ; il mit pied à terre et vint demander l'hospitalité au chef barbare qui commandait sur ces côtes.

C'était par hasard jour de fête : le roi Nann mariait sa fille qu'Aristote nomme Petta, et que Justin appelle Gyptis ; tous les guerriers qui avaient des prétentions à sa main venaient de s'asseoir sur des bottes de foin et de paille autour d'une table très-basse, chargée de venaison et d'herbes cuites : c'est qu'à la fin du repas la jeune fiancée, dont on ne connaissait pas encore l'époux, devait entrer portant à la main une coupe pleine de vin tiré d'Italie,

car la vigne n'était point encore naturalisée dans les Gaules, et présenter cette coupe à celui qu'elle choisissait pour époux. En ce moment se présenta Euxène ; Nann se leva pour le recevoir, car l'étranger était le bien-venu, sous le palais comme sous la chaumière gauloise, et le faisant asseoir à sa droite, il l'invita à prendre part au festin.

Vers la fin du repas, la porte de la chambre s'ouvrit et la fille de Nann parut. C'était une belle Gauloise, à la taille élancée et flexible comme un roseau, aux cheveux blonds et aux yeux bleus ; elle s'arrêta un instant sur le seuil pour choisir, dans cette assemblée guerrière, celui dont elle allait faire un roi ; alors au milieu de ces soldats sauvages et de haute stature, aux cheveux rougis par l'eau de chaux et aux moustaches rousses, à la saie rayée et attachée au-dessous du menton avec une agrafe de métal, elle aperçut un jeune homme d'une beauté inconnue au pays où elle était née. Il avait des yeux et des sourcils bruns, de longs cheveux noirs parfumés, une chlamyde blanche qui laissait voir ses bras nus et ses mains efféminées, un bonnet, un manteau et des sandales de pourpre. Soit fascination, soit caprice, son regard ne put se détacher de l'étranger ; elle marcha droit à lui, et au mépris des guerriers qui l'entouraient, elle lui présenta la coupe avec un doux sourire. A l'instant tous les convives se levèrent en murmurant ; mais, dit Aristote, Nann crut reconnaître dans cette action une impulsion supérieure et un ordre de ses dieux ; il tendit la main au Phocéen, l'appela son gendre, et donna pour dot à sa fille le golfe même où son époux avait pris terre. Euxène renvoya aussitôt sa galère à Phocée avec le tiers de ses compagnons, chargés de recruter des colons dans la mère-patrie, et avec ceux qui lui restaient il jeta sur le promontoire qui s'avançait dans la Méditerranée les fondements d'une ville qu'il appela Massalia, et que plus tard et successivement les Latins appelèrent Marsilia, les Provençaux Marsillo, et les Français Marseille.

Cependant les messagers d'Euxène, revenus à Phocée, racontèrent ce qu'ils avaient vu et comment leur capitaine était devenu le gendre d'un roi, le fondateur d'une colonie, et demandait à la ruche maternelle un nouvel essaim pour peupler sa ville. Au récit de cette histoire merveilleuse, les aventuriers se présentèrent en foule ; le trésor public leur fournit des vivres, des outils et des armes. Ils se munirent de plants de vignes et d'oliviers, et au mo-

ment de lever l'ancre, ils transportèrent sur le vaisseau d'Euxène du feu pris au foyer sacré de Phocée, et qui devait brûler éternellement à celui de Massalia, qui recevait ainsi par cette flamme, emblème de la vie, sa véritable existence de sa mère ; puis aussitôt les longues galères phocéennes, dont Hérodote a compté les cinquante rames, se mirent en route pour Éphèse, où l'oracle avait ordonné aux émigrants d'aborder. Là, ils trouvèrent une femme de famille noble qui avait eu de la grande déesse éphésienne une révélation, par laquelle elle lui avait ordonné de prendre une de ses statues et de la transporter dans les Gaules. Les Phocéens accueillirent avec joie la prêtresse et la divinité ; et après une heureuse traversée, ils abordèrent à Massalia, où Aristarché établit le culte de Diane.

Massalia grandit ainsi au milieu des nations environnantes, qui d'abord tentèrent de s'opposer à sa prospérité, mais qui, bientôt, occupées elles-mêmes des troubles intérieurs de la Gaule, la laissèrent bâtir sur son sol de sable ses maisons de bois couvertes de chaume ; car elle réservait, dit Vitruve, pour les édifices publics ou sacrés le marbre qu'elle tirait du Dauphiné, et les tuiles qu'elle pétrissait d'une argile si légère que, plongées dans l'eau, elles surnageaient comme du bois. Cependant le jour de la décadence qui était venu pour Tyr, et qui devait venir pour Carthage, se levait sur Phocée, la mère-patrie. Cyrus, qui avait conquis une partie de l'Asie-Mineure, le faisait assaillir par un de ses lieutenants. Après une résistance héroïque, les assiégés, voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus longtemps, pensèrent à leurs compatriotes, qui avaient trouvé l'hospitalité sur la terre d'Occident, et transportant sur leurs galères leurs meubles les plus précieux, leurs familles et leurs dieux, ils levèrent l'ancre, éteignant dans leurs temples le feu sacré qu'ils devaient retrouver dans les Gaules et en Corse, à Massalia et à Alatia.

Mais la Corse était inculte alors : d'ailleurs les Phocéens étaient des matelots et non des laboureurs. Ils avaient soixante galères et pas une charrue ; ils se firent pirates, et interceptèrent le commerce entre les Carthaginois, les Siciliens, les Espagnols et les Étrusques. A compter de ce jour, Carthage et Massalia furent ennemies en attendant qu'elles devinssent rivales ; de sorte que, lorsqu'Annibal, pour accomplir le serment qu'enfant il avait prêté à son père, conçut le projet gigantesque qui pensa faire de Car-

thage la reine du monde, il était à peine apparu au sommet des Pyrénées, que par les soins des Massaliotes, Rome était avertie du danger qui la menaçait, et savait qu'elle trouverait un port ami où envoyer ses vaisseaux, et une route alliée où faire marcher les légions qui devaient s'opposer au passage du Rhône et des Alpes.

Quand nous nous enfoncerons dans le Midi, nous tâcherons de retrouver les traces de ce merveilleux passage; mais, pour le moment, c'est de la fortune de Massalia et non de Rome que nous nous occupons. Les résultats de la seconde guerre punique furent immenses pour elle. Massalia hérita du commerce de l'Afrique, de l'Espagne, de la Grande-Grèce et de la Sicile. L'aigle romaine, ne pouvant tout dévorer, abandonna ses restes au lion massaliote, et un instant la Phocée occidentale réunit, dans son port, le commerce du monde, d'où avaient disparu Tyr, Rhodes et Carthage. Ce fut alors qu'elle pensa que sa puissance ne serait solidement établie que si elle devenait une puissance territoriale en même temps que maritime, et qu'elle commença à faire des excursions sur la rive droite du Var; ses excursions tirèrent de leur sommeil ses vieux ennemis, les Ligures, les Oxibes et les Deceates. Il s'éveillèrent aussitôt, mal refroidis qu'ils étaient de leur ancienne haine, et investirent Antipolis et Nicée (1), deux des principales colonies de Massalia. La fille de Phocée, menacée à son tour dans ses possessions, envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre de ses voisins. Rome délégua des arbitres chargés de prononcer sur les différends qui venaient de s'élever. La galère qui portait les trois messagers de conciliation aborda à Œgitna, qui appartenait aux Oxibes. Ceux-ci, exaspérés par la vue de ces étrangers qui se posaient déjà en juges dans leurs différends, les attaquèrent au moment où ils débarquaient. Deux Romains tombèrent au premier choc. Flaminius, qui voulut se défendre, fut grièvement blessé; cependant il soutint la retraite de ses compagnons, et regagna son vaisseau, mais poursuivi de si près, qu'il n'eut pas le temps d'en lever les ancres, et qu'il fut forcé d'en faire couper les câbles. C'était là plus qu'il n'en fallait à la politique guerrière de Rome, qui, l'Italie soumise et Carthage détruite, rêvait déjà l'empire du monde; elle chargea Quintus Opimius de tirer satisfaction de l'offense, et mit sous ses ordres quatre légions. Le consul les

(1) Antibes et Nice.

assembla à Placentia, les conduisit par les Apennins, traversa à leur tête le col de Tende, et descendit dans le pays des Oxibes par l'ancienne route tyrienne, qu'Hercule avait frayée au milieu des nuages.

Les Oxibes et leurs alliés les Deceates et les Ligures furent vaincus, leurs terres données en propriété aux Massaliotes ; et Rome, pour s'assurer de l'exécution exacte du traité imposé par elle, laissa ses légions dans les positions militaires et dans les villes principales des ennemis qu'elle avait vaincus.

Deux consuls succédèrent à Quintus Opimius, le premier fut M. Fulvius Flaccus, qui, sur de nouvelles plaintes des Massaliotes, déclara la guerre aux Salytes et aux Voconces, et les vainquit comme son prédécesseur avait fait des Oxibes, des Deceates et des Ligures; le second fut C. Sextius Calvinus, qui, promenant ses légions sur tout le littoral, rejeta les Voconces au-delà de l'Isère, et repoussa dans les montagnes toute la population des plaines, lui défendant d'approcher à quinze cents pas des lieux de débarquement, et à mille pas du reste de la côte.

Cependant l'hiver vint; Caius Sextius interrompit les hostilités, et prit ses quartiers sur une petite colline située à quelques lieues de Massalia : ce qui l'avait déterminé à choisir cet endroit, c'était la réunion presque miraculeuse d'une rivière, de fontaines d'eaux vives et de sources thermales. Aussi n'eut-il pas plus tôt vu le parti qu'on pouvait tirer d'une aussi heureuse position, que l'ambition de fonder une colonie et de donner son nom à une ville, lui fit échanger ses palissades pour des murailles et ses tentes pour des maisons. La cité naissante prit le nom d'*Aquæ Sextiæ*, et ce fut la première ville que les Romains possédèrent sur le territoire transalpin.

Cent ans après, Fabius, Domitius, P. Manlius, Aurelius Cotta, Q. Marius Rex, Marius, Promptinus et César, avaient malgré les défaites de Silanus, de Cassius, de Scaurius, de Cœpion et de Manlius, conquis le reste des Gaules, et Octave les avait divisées en dix-sept provinces romaines.

En descendant le Rhône depuis Lyon jusqu'à Marseille, nous retrouverons toute l'histoire de cette conquête par les monuments qu'elle a laissés.

Quant à Lyon où nous sommes arrivés, la ville était si peu de chose du temps de l'invasion romaine, que César passa sur elle

sans la voir et sans la nommer seulement; il fit une halte sur cette colline où est maintenant Fourvière, y assit ses légions, et ceignit son camp momentané d'une ligne si profonde, que dix-neuf siècles écoulés n'ont pu combler entièrement de leur poussière les fossés qu'il creusa avec la pointe de son épée.

Quelque temps après la mort de ce conquérant, qui subjugua trois cents peuples, prit huit cents villes et tua trois millions d'hommes, un de ses clients, nommé Lucius, escorté de quelques soldats restés fidèles à la mémoire de leur général et cherchant un lieu où fonder une colonie, trouva arrêtés au confluent du Rhône et de la Saône un assez grand nombre de Viennois, qui, refoulés par les populations allobroges descendues de leurs montagnes, avaient dressé leurs tentes sur cette langue de terre que fortifiaient naturellement ces fossés immenses creusés par la main de Dieu, et dans lesquels coulaient à pleins bords un fleuve et une rivière. Les proscrits firent un traité d'alliance avec les vaincus, et, sous le nom de Lucii Dunum (1), on vit bientôt sortir de terre les fondations de la ville qui devait en peu de temps devenir la citadelle des Gaules et le centre de communication des quatre grandes voies tracées par Agrippa, et qui sillonnent encore la France moderne, des Alpes au Rhin et de la Méditerranée à l'Océan.

Alors soixante cités des Gaules reconnurent Lucii Dunum pour leur reine, et vinrent à frais communs élever un temple à Auguste qu'elles reconnurent pour leur dieu.

Ce temple, sous Caligula, changea de destination, ou plutôt de culte; il devint le lieu de réunion des séances d'une académie, dont un des réglements peint tout entier le caractère du fou impérial qui l'avait fondée: ce réglement porte que celui des concurrents académiciens qui produira un mauvais ouvrage, et qui sera exclu au profit de celui qui aurait fait mieux, effacera cet ouvrage tout entier avec sa langue, ou, s'il l'aime mieux, sera précipité dans le Rhône.

Lucii Dunum n'avait encore qu'un siècle, et la cité née d'hier le disputait déjà en magnificence à Massalia la grecque et à Narbo la romaine, lorsqu'un incendie, qu'on attribua au feu du ciel, la réduisit en cendres, et cela si rapidement, dit Sénèque, historien

(1) Par abréviation *Lucdunum*, et par corruption *Lugdunum*.

concis de ce vaste embrasement, qu'entre une ville immense et une ville anéantie il n'y eut que l'espace d'une nuit.

Trajan prit pitié d'elle; sous sa protection puissante, Lucii Dunum commença à sortir de ses ruines ; bientôt sur la colline qui la dominait s'éleva un magnifique édifice destiné aux marchés ; à peine fut-il ouvert que les Bretons s'empressèrent d'y apporter leurs boucliers peints de différentes couleurs et les Ibères ces armes d'acier qu'eux seuls savaient tremper. En même temps Corinthe et Athènes y envoyaient, par Marseille, leurs tableaux peints sur bois, leurs pierres gravées et leurs statues de bronze; l'Afrique ses lions et ses tigres altérés du sang des amphithéâtres, et la Perse ses chevaux si légers, qu'ils balançaient la réputation des coursiers numides, dont les mères, dit Hérodote, étaient fécondées par le souffle du vent.

Ce monument, qui s'écroula l'an 840 de notre ère, est appelé par les auteurs du neuvième siècle *Forum Vetus*, et par ceux du quinzième *Fort Viel;* c'est de ce mot composé que les modernes ont fait Fourvière, nom que porte encore de nos jours la colline sur laquelle il fut bâti.

Lyon suivit la destinée des autres colonies romaines; à l'époque de la décadence de la métropole, elle échappa à sa puissance, et se réunissant en 532 au royaume des Francs, vint, à dater de cette époque, confondre son histoire avec la nôtre. Colonie romaine sous les Césars, seconde ville de France sous nos rois, le tribut de noms illustres qu'elle paya à Rome à titre d'alliée, fut ceux de Germanicus, de Claude, de Caracalla, de Marc-Aurèle, de Sidoine-Apollinaire et d'Ambroise; ceux qu'elle donna à la France à titre de fille, furent ceux de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Suchet, de Duphot, de Camille Jourdan, de Lemontey, de Lemot, de Dugast-Montbel et de Ballanche.

CINQ-MARS ET DE THOU.

Trois monuments restent encore debout à Lyon, qui semblent des jalons plantés par les siècles, à des distances à peu près égales, comme des types du progrès et de la décadence de l'art architectural : ce sont l'église d'Ainay, la cathédrale de Saint-Jean et l'Hôtel-de-Ville. Le premier de ces monuments est contempo-

rain de Karl-le-Grand, le second de Saint-Louis, et le troisième de Louis XIV.

L'église d'Ainay est bâtie sur l'emplacement du temple que les soixante nations de la Gaule avaient élevé à Auguste : les quatre pilliers de granit qui soutiennent le dôme sont même empruntés par la sœur chrétienne à son frère païen ; ils ne formaient d'abord que deux colonnes qui s'élevaient à une hauteur double de celle qu'ils ont aujourd'hui, et chacune était surmontée d'une Victoire; l'architecte qui bâtit Ainay les fit scier par le milieu, afin qu'elles ne jurassent point avec le caractère roman du reste de l'édifice.

Au-dessus de la porte principale, on a incrusté un petit bas-relief antique, représentant trois femmes tenant des fruits à leurs mains. Au-dessus de ces figures, on lit ces mots en abrégé :

MAT. AUG. PH. E. MED.

On les explique ainsi :

Matronis Augustis Philexus, Egnaticus, Medicus.

La cathédrale de Saint-Jean ne paraît pas avoir, au premier abord, l'âge que nous lui avons donné; son portique et la façade datent évidemment du xv[e] siècle, soit qu'ils aient été rebâtis ou seulement achevés à cette époque. Au reste, la date précise de sa naissance se retrouvera pour l'archéologue dans l'architecture de la grande nef, dont les pierres portent la trace toute fraîche des souvenirs rapportés des croisades et des progrès que l'art oriental venait d'introduire chez les peuples occidentaux.

L'une des chapelles qui forment les bas-côtés de l'église, et dont, en général, l'architecte portait le nombre à sept en mémoire des sept mystères, ou à douze en l'honneur des douze apôtres, est nommée la chapelle Bourbon. La devise du cardinal, qui se compose de ces trois mots : *Nespoir ne peur*, est reproduite en plusieurs endroits. Pierre de Bourbon, son frère, y ajouta un P et un A entrelacés, ces lettres étant les premières de son nom de baptême et de celui d'Anne de France, sa femme. Quant aux chardons qui l'ornent, ils indiquent que le roi lui a fait un *cher don* en lui accordant sa fille. Hâtons-nous de dire que la ciselure vaut mieux que le calembour.

L'un des quatre clochers qui, contrairement aux règles archi-

tecturales du temps, flanquent l'édifice à chacun de ses angles, sert de demeure à l'une des plus grosses cloches de France : elle pèse trente-six mille.

L'Hôtel-de-Ville, situé sur la place des Terreaux, est probablement l'édifice que Lyon montre avec le plus de complaisance aux étrangers ; sa façade, élevée sur les dessins de Simon Maupin, présente tous les caractères du grandiose lourd et froid de l'architecture de Louis XIV ; c'est en descendant ses marches que l'on se trouve en face de l'un des souvenirs historiques les plus terribles que l'histoire criminelle de la France garde dans ses archives : c'est sur le terrain qui s'étend aux pieds du voyageur que sont tombées les têtes de Cinq-Mars et de de Thou.

Grâce au beau roman d'Alfred de Vigny, cette catastrophe est de nos jours devenue populaire. La scène qui le clôt est une des belles scènes qui aient été conçues et écrites ; et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de mettre en face de l'invention sortie de la tête du poëte, le récit positif et nu conservé par la plume du greffier : on pourra voir aux prises ces deux grandes déesses qui président, l'une à la poésie, l'autre à l'histoire, l'imagination et la vérité.

« Le vendredi, 12 septembre 1642, M. le chancelier entra dans le palais du présidial de Lyon sur les sept heures du matin, accompagné de MM. les commissaires députés par le roi pour le procès de MM. de Cinq-Mars et de Thou ;

« M. le procureur-général du roi au parlement du Dauphiné faisant ici la charge de procureur du roi.

« Comme ils furent dans la chambre du conseil, le chevalier du guet fut envoyé, par sa compagnie, au château de Pierre-Scise, pour faire venir M. de Cinq-Mars, lequel fut amené au palais, sur les huit heures, dans un carrosse de louage. Entrant dans le palais, il demanda : « Où sommes-nous ? » On lui dit qu'il était au palais ; de quoi il se contenta, et monta l'escalier avec beaucoup de résolution.

« Il fut appelé dans la chambre du conseil devant les juges, où il demeura environ une heure et un quart.

« Environ vers neuf heures, M. le chancelier envoya le chevalier du guet quérir M. de Thou au même château de Pierre-Scise et dans le même carrosse de louage.

« Une heure après ou environ, M. de Laubardemont, conseil-

ler au parlement de Grenoble, et M. Robert de Saint-Germain sortirent de la chambre pour disposer les prisonniers à la lecture de leur arrêt, et les résoudre à la mort; ce qu'ils firent, les exhortant à rappeler toutes les forces de leur esprit et de leur courage, pour témoigner de la résolution dans une occasion qui étonne les plus constants. A cette nouvelle, ils affermirent leur esprit, et témoignèrent une résolution extraordinaire, avouant eux-mêmes que véritablement ils étaient coupables, et méritaient la mort, à laquelle ils étaient bien résolus.

« Ici M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars en souriant : « Eh bien! monsieur, humainement je pourrais me plaindre de vous; vous m'avez accusé, vous me faites mourir; mais Dieu sait combien je vous aime! Mourons, monsieur! mourons courageusement, et gagnons le paradis! » Ils s'embrassèrent l'un l'autre d'une grande tendresse, s'entredisant que, puisqu'ils avaient été si bons amis durant leur vie, ce serait une grande consolation de mourir ensemble.

« Alors ils remercièrent ces messieurs les commissaires, lesquels ils embrassèrent, et les assurèrent qu'ils n'avaient aucun regret de mourir, et qu'ils espéraient que cette mort serait le commencement de leur bonheur. Ensuite on appela Pallerue, greffier criminel du présidial de Lyon, pour leur prononcer leur arrêt.

« Après la prononciation de l'arrêt, M. de Thou dit d'un grand sentiment : « Dieu soit béni! Dieu soit loué! » et dit ensuite plusieurs belles paroles d'une ferveur incroyable, qui lui dura jusqu'à la mort. M. de Cinq-Mars, après la lecture de l'arrêt qui le condamnait à la question, dit : « La mort ne m'étonne point; mais il faut avouer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oui, messieurs, je trouve cette question tout-à-fait extraordinaire à un homme de ma condition et de mon âge. Je crois que les lois m'en dispensent, au moins je l'ai ouï dire. La mort ne me fait point peur; mais, messieurs, j'avoue ma faiblesse, j'ai de la peine à digérer cette question. »

« Ils demandèrent chacun leur confesseur, savoir : M. de Cinq-Mars le père Malavette, jésuite, et M. de Thou le père Mambrun, aussi jésuite; celui qui, jusqu'alors, avait eu la charge de les garder, les remit, par l'ordre de M. le chancelier, entre les mains du sieur Thomé, prévôt-général des maréchaux du Lyonnais, puis prit congé d'eux.

« Le père Malavelte venu, M. de Cinq-Mars l'alla embrasser et lui dit : « Mon père, on veut me donner la question, j'ai bien de la peine à m'y résoudre. » Le père le consola, et fortifia son esprit autant qu'il put dans cette fâcheuse rencontre. Il se résolut enfin, et comme M. de Laubardemont et le greffier le vinrent prendre pour le mener dans la chambre de la gêne, il se rassura; et passant près de M. de Thou, il lui dit froidement : « Monsieur, nous sommes tous deux condamnés à mourir, mais je suis bien plus malheureux que vous; car, outre la mort, je dois souffrir la question ordinaire et extraordinaire. »

« On le mena en la chambre de la gêne; et, passant par une chambre des prisonniers, il dit : « Mon Dieu! où me menez-vous ? » Et puis : « Ah ! qu'il sent mauvais ici ! » Il fut ensuite une demi-heure dans la chambre de la gêne; puis on le ramena sans avoir été tiré, d'autant que par le *retentum* de l'arrêt, il avait été dit qu'il serait seulement présenté à la question. A son retour, son rapporteur lui dit adieu dans la salle d'audience, et les larmes aux yeux, après avoir parlé quelque temps ensemble.

« Après quoi, M. de Thou l'alla embrasser, l'exhortant de vouloir mourir constamment, et de ne point appréhender la mort. Il lui répartit qu'il ne l'avait jamais appréhendée, et quelque mine qu'il eût faite depuis sa prise, il avait toujours cru qu'il n'en échapperait pas. Ils demeurèrent ensemble environ un petit quart d'heure, pendant lequel ils s'embrassèrent deux ou trois fois, et se demandèrent pardon l'un et l'autre avec des démonstrations d'amitié très-parfaites.

« Leur conférence finit par ces mots de M. de Cinq-Mars : « Il est temps de mettre ordre à notre salut. »

« Quittant M. de Thou, il demanda une chambre à part pour se confesser, qu'il eut peine d'obtenir; il fit une confession générale de toute sa vie, avec grande repentance de ses péchés, et beaucoup de sentiment d'avoir offensé Dieu. Il pria son confesseur de témoigner au roi et à monseigneur le cardinal les regrets qu'il avait de sa faute, et comme il leur en demandait très-humblement pardon.

« La confession dura environ une heure, à la fin de laquelle il dit au père qu'il n'avait rien pris il y avait vingt-quatre heures; ce qui obligea le père à faire apporter des œufs frais et du vin; mais il ne prit qu'un morceau de pain et un peu de vin trempé

d'eau, duquel il ne fit que se laver la bouche. Il témoigna à ce père que rien ne l'avait tant étonné que de se voir abandonné de tous ses amis, ce qu'il n'aurait jamais cru, et il lui dit que, depuis qu'il avait eu l'honneur des bonnes grâces du roi, il avait toujours tâché à se faire des amis, et qu'il s'était persuadé y avoir réussi; mais qu'il connaissait enfin qu'il ne s'y fallait pas fier, et que toutes les amitiés de cour n'étaient que dissimulation. Le père lui répondit que telle avait toujours été l'humeur du monde, qu'il ne s'en fallait point étonner; et ensuite il lui cita ce vieux distique d'Ovide :

« Donec eris felix, multos numerabis amicos :
« Tempora si fuerint nubila, solus eris. »

« Il se le fit répéter deux ou trois fois, tant il le trouva à son gré, et l'ayant appris par cœur, le répéta quelquefois.

« Il demanda du papier et de l'encre pour écrire, comme il le fit, à madame la maréchale sa mère, qu'il priait, entre autres choses, de vouloir payer quelques dettes siennes, dont il lui envoya les mémoires, qu'il remit au père pour faire voir le tout à M. le chancelier. Le principal sujet de ses lettres fut la prière qu'il fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son âme, il finit ainsi : « Au reste, madame, autant de pas que je vais faire, sont autant de pas qui me portent à la mort. »

« Cependant M. de Thou était dans la salle d'audience avec son confesseur, dans des transports divins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit son confesseur, il courut l'embrasser avec ces paroles : « Mon père, je suis hors de peine, nous sommes condamnés à mort, et vous venez pour me mener dans le ciel. Ah ! qu'il y a peu de distance de la vie à la mort. Que c'est un chemin bien court ! Allons, mon père, allons à la mort! allons au ciel ! allons à la vraie gloire ! Hélas! quel bien puis-je avoir fait dans ma vie qui m'ait pu obtenir la faveur que je reçois aujourd'hui de souffrir une mort ignominieuse, pour arriver plus tôt à la vie éternellement glorieuse ? »

» Je me servirai ici de la révélation naïve de ce bon père, qui nous fait part de ce qu'il a remarqué : voici comme il parle :

« M. de Thou me voyant près de soi, en la salle d'audience, il

m'embrassa, et me dit qu'il était condamné à mort et qu'il fallait bien employer le temps qu'il lui restait de vie, et me pria de ne le point quitter et de l'assister jusqu'à la fin. Il me dit encore : « Mon père, depuis qu'on a prononcé ma sentence, je suis plus content et plus tranquille qu'auparavant. L'attente de ce qu'on ordonnerait et de l'issue de cette affaire, me tenait en perplexité et inquiétude. Maintenant je ne veux plus penser aux choses de ce monde, mais au paradis, et me disposer à la mort ; je n'ai aucune amertume ni malveillance contre personne. Mes juges m'ont jugé en gens de bien, équitablement et selon les lois. Dieu s'est voulu servir d'eux pour me mettre en son paradis, et m'a voulu prendre en ce temps, auquel, par sa bonté et sa miséricorde, je crois être bien disposé à la mort ; je ne peux rien moi-même ; cette constance et ce peu de courage que j'ai prouvent sa grâce. »

« Alors il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, de contrition et repentance de ses péchés, et plusieurs oraisons jaculatoires. Il faut ici remarquer que, pendant les trois premiers mois de sa prison, il s'était disposé à la mort par la fréquentation des sacrements, par l'oraison, méditation et considération des mystères divins, par la communion avec ses pères spirituels, et lectures des livres de dévotion, particulièrement du livre de Bellarmin sur les psaumes, et du livre *de Arte bene moriendi*, du même auteur. Il choisissait pendant ce temps certains versets de psaumes, pour faire ses oraisons jaculatoires, et me disait qu'il entendait et pénétrait beaucoup mieux et avec plus de ressentiment, en cette sienne affliction, ces sentences de la sainte Écriture qu'auparavant.

« Il saluait tous ceux qu'il voyait en cette salle où nous étions, se recommandait à leurs prières, leur témoignait qu'il mourait content et que ses juges l'avaient jugé équitablement et selon les formes de la loi. Voyant venir M. de Laubardemont qui avait été le rapporteur du procès, il alla au-devant de lui, l'embrassa, et le remercia de son jugement, lui disant : « Vous m'avez jugé en homme de bien ; » et ce avec tant de tendresse et de cordialité, qu'il tira des larmes, non-seulement des yeux des assistants et de ses gardes, mais encore de son rapporteur qui pleurait à chaudes larmes en l'embrassant.

« Un homme envoyé de la part de Mme de Pontac, sa sœur, lui vint dire ses derniers adieux. M. de Thou, croyant que c'était

l'exécuteur de la haute justice, courut à lui et l'embrassa en lui disant : « C'est toi qui me dois aujourd'hui envoyer dans le ciel. » Mais ayant été averti que c'était un homme envoyé de la part de sa sœur, il lui dit : « Mon ami, je te demande pardon. Il y a si longtemps que je ne t'avais vu, que je te méconnaissais. Dis à ma sœur que je la prie de continuer en ses dévotions comme elle a fait jusqu'à présent ; que je connais maintenant, mieux que jamais, que ce monde n'est que mensonge et que vanité, et que je meurs content et en bon chrétien, et qu'elle prie Dieu pour moi, et qu'elle ne me plaigne point, puisque j'espère de trouver mon salut en ma mort. Adieu. » Cet homme se retira sans pouvoir dire une seule parole. Pour lui, il sentait un courage et une force si extraordinaires à souffrir cette mort, qu'il craignait qu'il n'y eût de la vanité, et, se tournant vers moi, me dit : « Mon père, n'y a-t-il point de vanité en cela ? Mon Dieu, je proteste devant votre divine majesté que moi-même je ne puis rien, et que toute ma force vient tellement de votre bonté et miséricorde, que, si vous me délaissiez, je tomberais à chaque pas. »

« Il demandait parfois si l'heure de partir pour aller au supplice approchait ; quand on le devait lier. Il priait que l'on l'avertît quand l'exécuteur de la justice serait là, afin de l'embrasser ; mais il ne le vit point que sur l'échafaud.

« Sur les trois heures après midi, quatre compagnies de bourgeois de Lyon (qu'ils appellent penonages), faisant environ mille deux cents hommes, furent rangés au milieu de la place des Terreaux : en sorte qu'ils enfermaient un espace carré d'environ quatre-vingts pas de chaque côté, dans lequel on ne laissait entrer personne que ceux qui étaient nécessaires.

« Au milieu de cet espace fut dressé un échafaud de sept pieds de hauteur et environ neuf pieds carrés, au milieu duquel, un peu plus sur le devant, s'élevait un poteau de la hauteur de trois pieds ou environ, devant lequel on coucha un bloc de la hauteur d'un demi-pied ; si, que la principale face ou le devant de l'échafaud regardait vers la boucherie des Terreaux, du côté de la Saône, contre lequel échafaud on dressa une petite échelle de huit échelons, du côté des Dames-de-Saint-Pierre. Toutes les maisons de cette place, toutes les fenêtres, murailles, toits, échafauds dressés, et généralement toutes les éminences qui ont vue

sur cette place, étaient chargées de personnes de toutes conditions, âges et sexes.

« Environ les cinq heures du soir, les officiers prièrent le compagnon du père Malavette de le vouloir avertir qu'il était temps de partir. M. de Cinq-mars, voyant ce frère qui parlait à l'oreille de son confesseur, jugea bien ce qu'il voulait.

« On nous presse, dit-il : il s'en faut aller. » Pourtant un des officiers l'entretint encore quelque temps dans sa chambre, d'où sortant, le valet de chambre qui l'avait servi depuis Montpellier, se présentant à lui, lui demanda quelque récompense de ses services : « Je n'ai plus rien, lui dit-il, j'ai tout donné. » De là il vint vers M. de Thou, vers la salle de l'audience, disant : « Allons, monsieur, allons, il est temps. » M. de Thou, alors, s'écria : « *Lœtatus sum in his quœ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » Là-dessus ils s'embrassèrent, puis sortirent.

« M. de Cinq-Mars marchait le premier, tenant le père Malavette par la main, jusque sur le perron, où il salua, avec tant de bonne grâce et de douceur, tout le peuple, qu'il tira des larmes des yeux d'un chacun : lui seul demeura ferme sans s'émouvoir, et garda cette fermeté d'esprit tout le long du chemin. Jusque-là que voyant son confesseur surpris d'un sentiment de tendresse à la vue des larmes de quelques personnes : « Qu'est-ce à dire ceci, mon père ? lui dit-il, vous êtes plus sensible à mes intérêts que moi. »

« M. Thomé, prévôt de Lyon, avec les archers de robe-courte, et le chevalier du guet avec sa compagnie, eurent ordre de les mener au supplice.

« Sur les degrés du palais, M. de Thou, voyant un carrosse qui les attendait, dit à M. de Cinq-Mars : « Quoi ! on nous mène en carrosse ! va-t-on comme cela en paradis ? Je m'attendais bien d'être lié et traîné sur un tombereau ; ces messieurs nous traitent avec grande civilité de ne nous point lier, et de nous mener en carrosse. » Comme il y entrait, il dit à deux soldats du guet : « Voyez, mes amis, on nous mène au ciel en carrosse ! » M. de Cinq-Mars était vêtu d'un bel habit de drap de Hollande fort beau, couvert de dentelles d'or larges de deux doigts, un chapeau noir retroussé à la catalane, des bas de soie verts, et, par-dessus, un bas blanc avec de la dentelle et un manteau d'écarlate.

« M. de Thou était vêtu d'un habit de deuil de drap d'Espagne, avec un manteau court. Ils se mirent tous deux au fond du carrosse sur le derrière, M. de Thou étant à droite de M. de Cinq-Mars, y ayant deux jésuites à chaque portière, savoir : deux confesseurs avec leurs frères ; il n'y avait personne sur le devant du carrosse.

« L'exécuteur suivait à pied, qui était un portefaix (qu'ils appellent à Lyon gagne-denier), homme âgé, fort mal fait, vêtu comme un manœuvrier qui sert les maçons, qui jamais n'avait fait aucune exécution, sinon de donner la gêne, duquel il fallut se servir, parce qu'il avait point d'autre exécuteur, celui de Lyon se trouvant avoir la jambe rompue.

« Dans le carrosse ils récitèrent avec leurs confesseurs les litanies de Notre-Dame, le *Miserere* et autres prières et oraisons jaculatoires, firent plusieurs actes de contrition et d'amour de Dieu, tinrent plusieurs discours de l'éternité, de la constance des martyrs et des tourments qu'ils avaient soufferts. Ils saluaient fort civilement de temps en temps le peuple qui remplissait les rues par où ils passaient.

« Quelque temps après, M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars : « Monsieur, il me semble que vous devez avoir plus de regret que moi de mourir, vous étiez plus jeune et vous étiez plus grand dans le monde ; vous aviez de plus grandes espérances, vous étiez le favori d'un grand roi ; mais je vous assure pourtant, monsieur, que vous ne devez point regretter tout cela qui n'est que du vent; car assurément nous allionsnous perdre, nous nous fussions damnés, et Dieu nous veut sauver; je tiens notre mort pour une marque infaillible de notre prédestination, pour laquelle nous avons beaucoup plus d'obligation à Dieu que s'il nous avait donné tous les biens du monde : nous ne le saurions jamais assez remercier. » Ces paroles émurent M. de Cinq-Mars presque jusqu'aux larmes. Ils demandaient de temps en temps s'ils étaient encore bien loin de l'échafaud ; sur quoi, le père Malavette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars s'il craignait pour la mort. « Point du tout, mon père, répondit-il, et c'est ce qui me donne de l'appréhension, de voir que je n'en ai point. Hélas ! je ne crains rien que mes péchés. » Cette crainte l'avait fortement touché depuis sa confession générale.

« Comme ils approchaient de la place des Terreaux, le père

Mambrun avertit M. de Thou de se souvenir sur l'échafaud de gagner les indulgences, par le moyen d'une médaille qu'il lui avait donnée, disant trois fois : Jésus ! Lors M. de Cinq-Mars, entendant ceci, dit à M. de Thou : « Monsieur, puisque je dois mourir le premier, donnez-moi votre médaille pour la joindre aux miennes, afin que je m'en serve le premier, et puis on vous les conservera, » et ensuite ils contestaient à qui des deux mourrait le premier.

« M. de Cinq-Mars disait que c'était à lui, comme le plus coupable et le premier jugé, ajoutant que ce serait le faire mourir deux fois, s'il mourait le dernier ; M. de Thou demandant ce droit comme le plus âgé, le père Malavette prit la parole et dit à M. de Thou : « Il est vrai, monsieur, que vous êtes le plus vieux, et vous devez être aussi le plus généreux ; » ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé : « Bien, monsieur ! repartit M. de Thou, vous voulez m'ouvrir le chemin de la gloire ! — Ah ! dit M. de Cinq-Mars, je vous en ai ouvert le précipice, mais précipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie éternelle. » Le père Malavette termina leur différend en faveur de M. de Cinq-Mars, jugeant qu'il était plus à propos qu'il mourût le premier.

« Étant proche de l'échafaud, on remarqua que M. de Thou, s'étant baissé et ayant vu l'échafaud, étendit les bras et puis frappa les mains l'une contre l'autre d'une action vive et d'un visage joyeux, comme s'il se fût réjoui à cette vue, et dit à M. de Cinq-Mars : « Mais, monsieur, c'est d'ici que nous devons aller en paradis ? » et se tournant à son confesseur : « Mon père, est-il bien possible qu'une créature si chétive que moi doive prendre aujourd'hui possession d'une éternité bienheureuse ? »

« Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud. Le prévôt étant venu dire à M. de Cinq-Mars que c'était à lui de monter le premier, il dit adieu à M. de Thou, et se congédièrent d'une grande affection, disant qu'ils se reverraient bientôt en l'autre monde où ils seraient éternellement unis avec Dieu. Ainsi, M. de Cinq-Mars descendit du carrosse et parut la tête levée et d'un visage gai. Un archer du prévôt s'étant présenté pour lui prendre son manteau, disant qu'il lui appartenait, son confesseur l'en empêcha, et demanda au sieur prévôt si les archers y avaient droit : lui ayant dit que non, le père dit à M. de Cinq-Mars qu'il disposât de son manteau comme il lui plairait. Lors il le donna au jé-

suite qui accompagnait son confesseur, disant qu'il le donnait pour faire prier Dieu pour lui.

« Ici, après les trois sons de trompette ordinaire, Pallerue, greffier criminel de Lyon, étant à cheval assez près de l'échafaud, lut leur arrêt, que ni l'un ni l'autre n'écoutèrent. Pendant quoi, on abattit le mantelet de la portière du carrosse qui regardait l'échafaud, afin d'en ôter la vue à M. de Thou, qui demeura dans le carrosse avec son confesseur et son compagnon.

« M. de Cinq-Mars, ayant salué ceux qui étaient près de l'échafaud, se couvrit et monta gaiement l'échelle. Au second échelon l'archer du prévôt s'avança à cheval et lui ôta par derrière son chapeau de dessus la tête; lors il s'arrêta tout court, et se tournant, dit : « Laissez-moi mon chapeau ! » Le prévôt, qui était près, se fâcha contre son archer qui lui remit en même temps son chapeau sur la tête, qu'il accommoda comme mieux lui semblait, puis acheva de monter courageusement.

« Il fit un tour sur l'échafaud, comme s'il eût fait une démarche de bonne grace sur un théâtre, puis il s'arrêta et salua tous ceux qui étaient à sa vue, d'un visage riant; après, s'étant couvert, il se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied et mis la main au côté, il considéra toute cette grande assemblée d'un visage assuré qui ne témoignait aucune peur, et fit encore deux ou trois belles démarches.

« Son confesseur étant monté, il le salua, chapeau devant lui, sur l'échafaud; il embrassa étroitement ce père qui, pendant cet embrassement, l'exhorta d'une voix basse de produire quelques actes d'amour de Dieu, ce qu'il fit d'une grande ardeur.

« De là, il se mit à genoux aux pieds de son confesseur qui lui donna la dernière absolution; laquelle ayant reçue avec humilité, il se leva et s'alla mettre à genoux sur le bloc, et demanda : « Est-ce ici, mon père, où il me faudra mettre ? » Et comme il sut que c'était là, il essaya son cou, l'appliquant sur le poteau; puis s'étant relevé, il demanda s'il fallait ôter son pourpoint, et comme on lui eut dit que oui, il se mit en devoir de se déshabiller, et dit : « Mon père, je vous prie, aidez-moi. « Lors le père et son compagnon lui aidèrent à le déboutonner et à lui ôter son pourpoint; il garda toujours ses gants, que l'exécuteur lui ôta après sa mort.

« L'exécuteur s'approcha avec des ciseaux, que M. de Cinq-

Mars lui ôta des mains, ne voulant pas qu'il le touchât, et les ayant saisis, les présenta au père, disant : « Mon père, je vous prie, rendez-moi ce dernier service, coupez-moi mes cheveux. » Le père les donna à son compagnon pour les lui couper, ce qu'il fit. Cependant il regardait doucement ceux qui étaient proche de l'échafaud, et dit au frère : « Coupez-les moi bien, je vous prie. » Puis élevant les yeux vers le ciel, il dit : « Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que le monde ! » Après qu'ils furent coupés, il porta les deux mains à sa tête comme pour raccommoder ceux qui restaient à côté ; le bourreau s'étant avancé presque à côté de lui, il lui fit signe de la main qu'il se retirât. Il fit de même deux ou trois fois ; il prit le crucifix et le baisa ; puis l'ayant rendu, il s'agenouilla derechef sur le bloc, devant le poteau qu'il embrassa ; et voyant en bas devant soi un homme qui était à M. le grand-maître, il le salua et lui dit : « Je vous prie d'assurer à M. de La Meilleraye que je suis son très-humble serviteur. » Puis s'arrêta un peu et continua : « Dites-lui que je le prie de faire prier Dieu pour moi. » Ce sont ses propres mots.

De là l'exécuteur vint par derrière avec ses ciseaux pour découdre son collet qui était attaché à sa chemise ; ce qu'ayant fait, il le lui ôta, le faisant passer par-dessus sa tête. Puis lui-même ayant ouvert sa chemise pour mieux découvrir son cou, ayant les mains jointes dessus le poteau qui lui servait comme d'un accoudoir, il se mit en prières.

« On lui présenta le crucifix, qu'il prit de la main droite : tenant le poteau embrassé de la gauche, le baisa, le rendit, et demanda ses médailles au compagnon de son confesseur, lesquelles il baisa, et dit trois fois : Jésus ; après il les lui remit ; et se tournant hardiment vers l'exécuteur qui était là debout, et n'avait pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté sur l'échafaud, lui dit : « Que fais-tu là ? qu'attends-tu ? » Son confesseur s'étant retiré sur l'échelle, il le rappela, et lui dit : « Mon père, venez-moi aider à prier Dieu. » Il se rapprocha et s'agenouilla auprès de lui, lequel récita d'une grande affection *Salve regina* d'une voix intelligible ; sans hésiter, pesant toutes ses belles paroles et particulièrement étant arrivé à ces mots : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*, et le reste ; il se baissait et levait les yeux au ciel avec dévotion, et d'une façon toute ravissante. Après, son con-

fesseur pria, de sa part, ceux qui étaient présents, de dire pour lui un *Pater noster* et un *Ave Maria*.

« Pendant quoi, l'exécuteur tira de son sac un couperet (qui était comme celui des bouchers, mais plus gros et plus carré); enfin, ayant levé d'une grande résolution les yeux au ciel, il dit : « Allons mourir! Mon Dieu, ayez pitié de moi, » Puis d'une constance incroyable, sans être bandé, posa fort proprement son cou sur le poteau, tenant le visage droit tourné vers le devant de l'échafaud; et embrassant fortement de ses deux bras le poteau, il ferma les yeux et la bouche, et attendit le coup que l'exécuteur lui vint donner assez lentement et pesamment, s'étant mis à sa gauche et tenant son couperet des deux mains. En recevant, il poussa d'une voix forte comme : Ah! qui fut étouffé dans le sang; il leva les genoux de dessus le bloc, comme pour se lever, et retomba en la même assiette qu'il était.

« La tête ne s'étant pas entièrement séparée du corps par ce coup, l'exécuteur passa à sa droite, par derrière, et, prenant la tête par les cheveux de la main droite, de la main gauche il scia, avec son couperet, une partie de la trachée-artère, et la peau du cou qui n'était pas coupée; après quoi il jeta la tête sur l'échafaud, qui de là bondit à terre, où l'on remarqua qu'elle fit encore un demi-tour et palpita assez longtemps. Elle avait le visage tourné vers les religieuses de Saint-Pierre, et le dessus de la tête vers l'échafaud, les yeux ouverts.

« Son corps demeura droit comme le poteau qu'il tenait toujours embrassé, tant que l'exécuteur le tira de là pour le dépouiller, ce qu'il fit; puis il le couvrit d'un drap et mit son manteau par-dessus. La tête, ayant été rendue sur l'échafaud, elle fut mise auprès du corps, sous le même drap.

« M. de Cinq-Mars étant mort, on leva la portière du carrosse, d'où M. de Thou sortit d'un visage riant, lequel ayant fort civilement salué ceux qui étaient là auprès, monta assez vite et généreusement sur l'échaufaud, tenant son manteau plié sur le bras droit, où, d'abord jetant son manteau d'une face allègre, courut les bras étendus vers son exécuteur qu'il embrassa et baisa en disant : « Ah! mon frère, mon cher ami, que je t'aime! il faut que je t'embrasse, puisque tu me dois causer aujourd'hui un bonheur éternel : tu dois me mettre dans le paradis. » Puis, se tournant sur le devant de l'échafaud, il se découvrit et salua tout le monde,

et jeta derrière soi son chapeau, qui tomba sur les pieds de M. de Cinq-Mars. De là, se retournant vers son confesseur, il dit, d'une grande ardeur : « Mon père, *spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.* »

« Le père lui ayant dit quelques paroles de dévotion qu'il écoutait attentivement, il lui dit qu'il avait encore quelque chose à dire touchant sa conscience, se mit à genoux, lui déclara ce que c'était, et reçut la dernière absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant reçue, il ôta son pourpoint et se mit à genoux et commença le psaume 115, qu'il récita par cœur et paraphrasa en français, presque tout au long, d'une voix assez haute et d'une action vigoureuse, avec une ferveur indicible, mêlée de sainte joie. « Il est vrai que j'ai trop de passion pour cette mort, disait-il ; n'y a-t-il point de mal ? mon père (dit-il plus bas en souriant, se tournant à côté vers le père), j'ai trop d'aise ; n'y a-t-il point de vanité ? Pour moi, je n'en veux point. »

« Tout cela fut accompagné d'une action si vive, si gaie et si forte, que plusieurs de ceux qui étaient éloignés pensaient qu'il fût dans des impatiences, et qu'il déclamait contre ceux qui étaient cause de sa mort.

« Après ce psaume, étant encore à genoux, il tourna sa vue à main droite, et voyant un homme qu'il avait embrassé dans le palais, parce qu'il le rencontra avec un huissier du conseil qu'il connaissait, il le salua de la tête et du corps, et lui dit gaiement : « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur. »

« Il se leva, et l'exécuteur s'approchant pour lui couper les cheveux, le père lui ôta les ciseaux pour les donner à son compagnon ; ce que M. de Thou voyant, il les lui prit des mains, disant : « Quoi ! mon frère, croyez-vous que je le craigne ? n'avez-vous pas bien vu que je l'ai embrassé ? Je le baise, cet homme-là, je le baise ! Tiens, mon ami, fais ton devoir, coupe-moi les cheveux. » Ce qu'il commença de faire, mais comme il était lourd et maladroit, le père lui ôta les ciseaux et les fit couper par son compagnon ; pendant quoi il regardait, d'un visage assuré et riant, ceux qui étaient les plus proches, levait quelquefois amoureusement les yeux au ciel, et s'étant levé quelque peu de temps, il prononça cette belle sentence de saint Paul.

« *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non*

videntur : quæ enim videntur, temporalia sunt; *quæ autem non videntur, æterna.* »

« Les cheveux coupés, il se mit à genoux sur le bloc, et fit une offrande de soi-même à Dieu avec des paroles et des sentiments que je ne puis exprimer. Il demanda à tous un *Pater* et un *Ave Maria* avec des paroles qui perçaient le cœur, baisa le crucifix avec grand sentiment d'amour, demanda les médailles pour gagner l'indulgence, puis dit :

« Mon père, ne me veut-on point bander ? » Et comme le père lui répondit que cela dépendait de lui, il dit « Oui, mon père, il me faut bander. » Et regardant ceux qui étaient les plus proches, dit : « Messieurs, je l'avoue, je suis poltron ; je crains de mourir. Quand je pense à la mort, je tremble, je frémis, mes cheveux se hérissent ; et si vous voyez quelque peu de constance en moi, attribuez cela à notre Seigneur, qui fait un miracle pour me sauver ; car effectivement, pour bien mourir en l'état où je suis, il faut de la résolution ; je n'en ai point, mais Dieu m'en donne, et me fortifie puissamment. »

« Puis il mit les mains dans ses pochettes pour y chercher son mouchoir, afin de se bander, et l'ayant tiré à moitié, il le resserra et pria de fort bonne grâce ceux qui étaient en bas de lui jeter un mouchoir. Aussitôt on lui en jeta deux ou trois ; il en prit un et fit grande civilité à ceux qui lui avaient jeté, promettant de prier Dieu pour eux au ciel, n'étant pas en son pouvoir de leur rendre ce service dans ce monde. L'exécuteur vint pour le bander de ce mouchoir ; mais comme il le faisait fort mal, mettant les coins du mouchoir en bas, qui couvraient sa bouche, il le retroussa et s'accommoda mieux.

« Après il mit son cou sur le poteau (qu'un frère jésuite avait torché de son mouchoir, parce qu'il était tout moite de sang), et demanda à ce frère s'il était bien, qui lui dit qu'il fallait qu'il avançât un peu davantage sa tête sur le devant, ce qu'il fit. En même temps l'exécuteur, s'apercevant que les cordons de la chemise n'étaient point déliés et qu'ils lui tenaient le cou serré, s'avança pour les délier ; ce qu'ayant senti, il demanda : « Qu'y a-t-il ? faut-il encore ôter la chemise ? » Et se disposait déjà à l'ôter. On lui dit que non, et qu'il fallait seulement ôter les cordons.

« Et ayant mis sa tête sur le poteau, il prononça ses derniè-

res paroles, qui furent : « *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.* » Puis : « *In manus tuas, Domine.* » Et tous ses bras commencèrent à trembloter, en attendant le coup qui fut donné tout en haut du cou, trop près de la tête, duquel coup le cou n'étant coupé qu'à demi, le corps tomba au côté gauche du poteau à la renverse, le visage contre le ciel, remuant les jambes et les pieds, et haussant faiblement les mains. Le bourreau voulut le renverser pour achever par où il avait commencé; mais effrayé des cris que l'on faisait contre lui, donna trois ou quatre coups sur la gorge, et ainsi lui coupa la tête, qui demeura sur l'échafaud.

« L'exécuteur l'ayant dépouillé, porta son corps, couvert d'un drap, dans le carrosse qui les avait amenés; puis il y mit aussi celui de Cinq-Mars, et leurs têtes, qui avaient encore les yeux ouverts, particulièrement celle de M. de Thou, qui semblait être vivante. De là ils furent portés aux Feuillants, où M. de Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. M. de Thou a été embaumé et mis dans un cercueil de plomb, pour être transporté en sa sépulture.

« Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes devaient laisser à la postérité une autre mémoire que celle de leur mort. Je laisse à chacun d'en faire tel jugement qui lui plaira, et me contente de dire que ce nous est grande leçon de l'inconstance de la fortune. »

Je ne sais pas s'il est possible de trouver, quelque imagination que l'on ait, rien de pareil à ce récit, dont la vérité fait le seul mérite. L'imagination est une déesse, mais la vérité est une sainte.

LYON MODERNE.

Si l'on veut prendre une idée quelque peu honorable de Lyon, il faut y arriver par la Saône : alors son aspect, triste, sale et monotone, vu des autres routes, se présente avec quelque peu de grandiose et beaucoup de pittoresque. On est d'abord accueilli par l'Ile-Barbe, jolie fabrique qui semble venir au-devant du voyageur pour lui faire les honneurs de la ville. Si l'on veut y des-

cendre, on y trouvera quelques débris antiques, un puits que la tradition dit creusé par Charlemagne, et les ruines d'une église du XVIe siècle. Puis, en continuant d'avancer, on passera au pied du rocher de Pierre-Scize, qu'Agrippa fit couper lorsqu'il construisait ses quatre voies militaires, dont l'une, dirigée du côté du Vivarais et des Cévennes, conduisait, vers les Pyrénées, l'autre vers le Rhin, la troisième vers l'Océan breton, et la quatrième dans la Gaule narbonnaise. Un château fortifié, qui servait de prison d'état, s'élevait autrefois à sa cime. Nous avons vu que ce fut de ses cachots que sortirent, pour aller faire leur pèlerinage de mort à la place des Terreaux, MM. de Thou et de Cinq-Mars.

A trois cents pas de Pierre-Scize s'élève un autre rocher, surmonté, non pas d'une prison d'état, mais d'un homme sans tête, et qui tient une bourse à la main. Cette statue est celle d'un brave Allemand, qui consacrait une partie de ses revenus à marier les filles de son quartier. Je ne sais si ce fut la reconnaissance des femmes ou la dévotion des filles qui lui éleva ce monument ; mais ce dont on est sûr, c'est que ce fut la rancune d'un mari qui l'a mis dans l'état déplorable où il est depuis plus de dix ans.

C'est lorsqu'on a dépassé seulement la roche de l'Homme-sans-Tête qu'on aperçoit Lyon dans toute sa longueur. Si l'on continue de suivre la rivière, on passera devant l'apside de l'église Saint-Jean, et c'est, je crois, le seul monument qu'on trouvera sur la route ; puis on arrivera au pont de la Mulatière, qui marque la jonction du Rhône et de la Saône. C'est à l'extrémité de ce pont que commence le chemin de fer qui va à Saint-Étienne. Le premier obstacle qu'on a eu à vaincre pour l'établir est un rocher qu'il a fallu percer pendant l'espace de deux cents pas à peu près, et qui forme une voûte où il est dangereux de s'engager, à cause des wagons qui s'y croisent, ainsi que le prouve cette inscription que la prévoyance paternelle du maire de Lyon a fait placer sur un des côtés :

Il est défendu de passer sous cette voûte sous peine d'être écrasé.

Cette recommandation, si concise qu'elle paraisse au premier abord, ne fut, à ce qu'il parait, cependant pas suffisante, car

on fut obligé d'en mettre une autre plus sévère, conçue en ces termes, et qui forme son pendant :

Il est défendu de passer sous cette voûte sous peine de payer l'amende.

Si après avoir pris, grâce aux deux inscriptions que nous venons de citer, une idée sommaire des habitants, on veut s'en faire une réelle de la ville, on suivra le chemin des Étroits, où Rousseau passa une si délicieuse nuit, et Mouton-Duvernet une si terrible journée, et l'on montera à Notre-Dame de Fourvière, vierge de grande renommée et miraculeuse comme une madone romaine. De là, on verra s'étendre au premier plan un amas de maisons, que rend plus grises et plus sales encore le reflet argenté du fleuve et de la rivière qui les entourent ; au second plan, des plaines vertes et des paysages, que quelques montagnes commencent à accidenter ; enfin au troisième plan, l'immense chaîne des Alpes, dont les pics neigeux se confondent avec les nuages.

A quelques pas de l'église, on peut entrer dans la maison de l'abbé Caille, de la terrasse de laquelle le pape Pie VII, pendant son voyage forcé en France, a donné sa bénédiction à la ville, humblement couchée à ses pieds; car, outre le souvenir religieux que rappelle cette terrasse, c'est de sa balustrade qu'on découvrira Lyon dans sa plus grande étendue.

Quoique la ville que l'on aura alors sous les yeux soit, comme nous l'avons dit, la patrie de Philibert de Lorme, de Coustou, de Coisevox, de Louise Labbé, de Dugast-Montbel et de Ballanche ; quoiqu'elle ait une académie, fille si bien élevée, disait Voltaire, qu'elle n'a jamais fait parler d'elle; quoiqu'elle se glorifie d'une école de peinture qui nous a donné Dubost et Bonnefond, son génie est tout mercantile. Point de jonction de quatorze grandes routes et de deux fleuves, qui apportent les commandes, et emportent les produits, la divinité de la ville est le commerce, non point ce commerce des ports de mer, rehaussé des dangers d'une navigation lointaine, où le négociant est capitaine, et les ouvriers matelots; non point le commerce poétique de Tyr, de Venise et de Marseille, à qui le soleil d'Orient fait une auréole, les étoiles du midi une couronne, les brouillards d'Occident un voile, et les glaces du Nord une ceinture ; mais le commerce stationnaire et hâve, qui s'assied derrière un comptoir ou s'accoude sur un mé-

tier ; qui énerve par le défaut d'air, et abrutit par l'absence d'horizon; qui enlève à la journée seize heures de travail, et ne donne en échange à la faim que la moitié du pain qu'elle demande. Oui, certes, Lyon est une ville animée et vivante, mais animée et vivante comme une mécanique, et le tic tac des métiers est le battement de son cœur.

Aussi, lorsque les battements de ce cœur s'arrêtent, faute d'ouvrage, la ville n'est plus qu'un corps paraylsé auquel on ne peut rendre le mouvement que par le moxa des commandes ministérielles et le galvanisme des fournitures royales. Alors trente mille métiers s'arrêtent, soixante mille individus se trouvent sans pain, et la faim, mère de la révolte, commence à hurler dans les rues tortueuses de la seconde capitale de France.

Lorsque nous passâmes à Lyon, Lyon sortait d'une de ces crises sanglantes. Ses rues étaient encore balafrées, ses maisons croulantes, ses pavés sanglants; et c'était la seconde fois, depuis trois ans, que se reproduisait cette terrible lutte, dont quelque jour le tocsin nous réveillera encore. C'est que malheureusement il n'en est point des révoltes commerciales comme des émeutes politiques. En politique, les hommes vieillissent, les esprits se calment, les prétentions se consolident. En commerce, les besoins sont toujours les mêmes et se renouvellent chaque jour; car il ne s'agit point de faire triompher des utopies sociales, mais de satisfaire des besoins physiques. On attend après une loi; on meurt faute d'un morceau de pain.

Pour comble de malheur, Lyon, qui jusqu'à présent l'a emporté, par la supériorité de son dessin et par le moelleux de ses tissus, sur l'Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Moravie, la Bohême, la Prusse rhénane et l'Autriche; Lyon, dont les velours luttent avec ceux de Milan, et les gros de Naples avec ceux d'Italie, vient de voir s'établir une concurrence terrible qu'il lui était difficile de prévoir et qu'il lui sera impossible d'empêcher. L'Amérique qui, sur les 200,000,000 d'affaires que fait annuellement la cité laborieuse, ouvrait à elle seule un débouché de 50,000,000, menace de s'approvisionner désormais à une autre source. Depuis trois ou quatre ans, ce ne sont plus que des échantillons qu'elle achète : ces échantillons, elle les transporte à la Chine, où la douceur du climat permet au ver à soie de filer son cocon sur le mûrier même, et où le peu de besoin des habitants se satisfait, pen-

dans une année, du salaire qui en France suffit à peine à trois mois. Il en résulte que le peuple chinois, dénué de goût, de variété et d'invention, mais doué du génie du calque et de l'imitation, arrive, dans son tissu et dans son dessin, au même degré de valeur que l'ouvrier lyonnais. Mais comme la matière première et la main-d'œuvre sont à vil prix, il y a économie d'un tiers à peu près pour le spéculateur américain qui va s'approvisionner à Canton.

Lyon offre donc l'aspect d'une immense manufacture qui absorbe à son profit toutes les facultés de ses enfants. Si l'un d'eux a une tête organisée pour la mécanique, il rêve la réputation de Jacquart, et applique toute son imagination à la découverte de quelque métier à tisser. Si un autre naît peintre, au lieu de lui laisser jalouser la renommée de Raphaël ou de Rubens, on enchaîne son crayon dans les contours d'une broderie; on ne lui permet de reproduire de la nature que les fleurs aux formes gracieuses et aux couleurs vives; on n'applaudit à ses compositions qu'autant qu'elles retracent des bouquets, des guirlandes ou des semis d'une tournure nouvelle, et à cet art qui devient un métier, il peut gagner jusqu'à 10,000 francs par an, c'est-à-dire plus que n'ont gagné pendant chacune des dix premières années de leur vie artistique, Ingres et Delacroix, qui cependant sont les deux plus grands génies de la peinture moderne.

On comprend que, quant aux malheureux que leur vocation pousse vers la poésie, l'histoire ou le drame, il leur faut une vertu plus qu'humaine pour lutter, non-seulement contre l'indifférence, mais encore contre le mépris qui accueille leurs productions. L'aristocratie lyonnaise, qui est toute composée de commerçants qui ont passé par l'échevinage, n'est pas moins indifférente que la bourgeoisie à tous les efforts que l'esprit humain peut tenter dans un autre but que celui de la perfection du tissage ou de la broderie des étoffes, si bien que deux libraires suffiraient à approvisionner la seconde capitale du royaume, et qu'un seul grand théâtre est plus que suffisant à sa curiosité.

Au milieu de cette population préoccupée tout entière d'intérêts matériels, je savais cependant que je devais rencontrer, enchaînée à Lyon par ses devoirs de mère et de femme, une des organisations les plus poétiques de notre époque, Mme Marceline Valmore,

que je connaissais depuis longtemps par ses œuvres, et depuis un an ou deux personnellement. La pauvre prophétesse exilée, qui, à Paris, serait l'honneur de nos salons, était là aussi ignorée qui si elle eût habité un village des Landes ou de la Bretagne, et elle se gardait bien de rompre son incognito, de peur qu'à la moindre révélation de son beau talent, le petit cercle d'amis au milieu duquel elle vit ne s'éloignât d'elle. Aussi me reçut-elle comme un frère dans le même dieu, dieu inconnu à Lyon, et à qui elle n'osait adresser, que dans la solitude et l'isolement, ses sublimes prières. A force de la tourmenter, je parvins à lui faire ouvrir le tiroir d'un petit secrétaire fermant à secret, et dans lequel étaient cachées à tous les yeux ces fleurs nées dans l'ombre, et dont elle me permit d'emporter une des plus fraîches et des plus humides; ce qu'elle n'eût pas fait, sans doute, si elle eût pu penser que je serais assez indiscret pour trahir son incognito.

LA MAISON DE MA MÈRE.

Maison de la naissance, ô nid! perle du monde,
O premier univers où nos pas ont tourné,
Chambre, ou ciel! dont le cœur garde la mappemonde,
Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,
Toucher ce berceau nu qui daigna me nourrir;
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte,
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir;
Marcher dans notre cour où croissait un peu d'herbe,
Où l'oiseau de nos toits descendait boire, et puis
Pour coucher ses enfants becquetait l'humble gerbe
Entre les cailloux blancs que mouillait le grand puits.
De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon âme,
Du présent qui me brûle il étanche la flamme
Ce puits large et dormeur au cristal enfermé,
Où ma mère baignait son enfant bien-aimé.
Quand elle berçait l'air avec sa voix rêveuse,
Qu'elle était calme! et blanche! et paisible le soir,
Désaltérant le pauvre ami, comme on croit voir
Aux ruisseaux de la bible une fraîche laveuse.

Elle avait des accents d'harmonieux amour
Que je buvais du cœur en jouant dans la cour.
Ciel, où prend donc sa voix une mère qui chante
Pour aider le sommeil à descendre au berceau ?
Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau?
Est-ce l'Eden qui pleure à son hymne touchante
Qui fait sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort
Poindre tous les soleils que lui cache la mort !
Le cœur nouveau qui bat sous cette âme voilée
Reconnaît-il les bruits d'une vie écoulée :

Est-ce l'adieu qu'on chante à la porte du ciel
Où le baiser d'un ange épancha quelque miel.
Merci, mon Dieu, merci, de cette hymne profonde
Qui pleure encore en moi dans les rêves du monde,
Qui fait que je m'assieds à quelque coin rêveur,
Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur.
C'est le doux, *au revoir,* de son âme à mon âme,
Qui gronde et que soutient ma faiblesse de femme,
Comme au jonc qui se penche une brise en son cours
Souffle : « Ne tombe pas, j'arrive à ton secours. »

Enfant, quand j'apprenais que l'on souffre, ma mère
Évoquait de son ciel la plus belle chimère,
Et sur mon front malade et content de brûler
Chuchottait ces mots doux, trop doux pour les parler !
Elle se défendait de me faire savante.
« Apprendre c'est vieillir, disait-elle, et l'enfant
« Se nourira trop tôt du fruit que Dieu défend :
« Fruit fiévreux à la sève aride et décevante !
« L'enfant sait tout, qui dit à son ange gardien :
« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
« C'est assez demander à cette vie amère,
« Assez de savoir suivre et regarder sa mère,
« Et nous aurons appris pour un long avenir,
« Si nous savons aimer, nous soumettre et bénir. —

Toujours notre madone
Est là levant sa main,
Entre le ciel qui tonne
Et les blés du chemin ;

Dans l'herbe haute assise,
Au salut des passants,
Elle n'a point d'église,
De prêtres ni d'encens.

Sous le toit d'aubépine
Qui lui sert de palais,
L'oiseau souffle matines
Dans l'arbre pur et frais.
Les enfants du village
Sont les anges élus,
Et les bruits du feuillage
Lui chantent l'angelus.

Son regard sans colère
Parle au cœur repentant,
Son doux silence éclaire
La douleur qui l'entend!
Un pauvre l'a trouvée
Au fond d'un ravin creux,
Et Dieu l'a conservée
Aux autres malheureux.

Prenez pour confidente
La charité sans voix,
La voix la plus prudente
Nous trahit quelquefois;
Dans un chaste mystère,
Sans crainte de regrets,
Au-dessus de la terre
Abritez vos secrets.

Quand sur ses pieds de reine
J'ai mis mon front brûlant,
Je sens de veine en veine
Couler un calme lent.
Fille de Notre-Dame
Dormez sur ses genoux;
Pour éclairer notre âme
Elle en sait plus que nous. »

Et je ne savais rien à huit ans qu'être heureuse;
Rien que jeter au ciel ma voix d'oiseau, mes fleurs,

Rien durant ma croissance aiguë et douloureuse
Que plonger dans ses bras mon sommeil ou mes pleurs :
Je n'avais rien appris, rien lu que ma prière ;
Quand mon cœur se gonfla de chants mystérieux
J'écoutais Notre-Dame et j'épelais les cieux,
Et la vague harmonie inondait ma paupière.
Les mots seuls y manquaient, mais je pensais qu'un jour
On m'entendrait aussi pour me répondre amour !
Et ma mère disait : C'est une maladie,
Un mélange de pleurs, d'âme et de mélodie ;
C'est le cœur de mon cœur : oui, ma fille, plus tard
Vous trouverez la vie et l'amour autre part.
Depuis mes jours rêveurs gardent leur blanc génie ;
Toujours, quand j'ai la fièvre, il balance mon sort :
J'enferme sous mon front cet écho d'harmonie,
J'entends chanter ma mère,... et je ris à la mort.

Lyon sera bien humilié lorsqu'il apprendra que le bruit de ses trente mille métiers inspire de pareils vers : il est vrai qu'il se consolera en pensant que Mme Valmore n'est pas du commerce.

ALEX. DUMAS.

LES MINNESINGER.

Minne ist aller tugende hort,
One Minne wirdet niemer herze rehte frô (1).

WALTHER DE VOGELWEIDE.

Minne est un vieux mot allemand qui signifie amour. Les troubadours de la Provence s'appelaient les hommes *du gai savoir ;* les poëtes de la Souabe ne sont connus que sous le nom de chantres d'amour. La différence des deux poésies est indiquée par ces deux dénominations : la première est joyeuse et légère, souvent caustique, parfois licencieuse; la seconde est timide et rêveuse chaste dans ses amours, ferme dans ses croyances, plus portée à la plainte qu'au blâme. La muse du midi est une jeune fille à l'œil noir, au regard ardent, qui se couronne de myrtes et de pampres, et s'endort avec volupté sous les citronniers en fleurs. Les regrets du passé la préoccupent peu ; le voile qui lui cache l'avenir ne lui donne nulle inquiétude ; elle regarde son beau ciel sans nuage, ses coteaux couverts de vignes, ses larges plaines chargées de fruits, et elle salue chaque jour nouveau comme un jour de bonheur ; elle a confiance en elle ; elle est forte et hardie. Si on l'irrite, elle se lève avec fierté et combat avec énergie ; si la douleur s'empare d'elle, c'est une douleur puissante qu'elle s'efforce de vaincre ; puis elle efface la trace de ses pleurs, elle reprend sa légère insouciance, et sourit à ses rêves, et joue avec sa lyre.

La muse du nord a le regard sérieux, le front pensif ; elle entremêle, à ses tresses de cheveux blonds, les *myosotis* qui lui

(1) L'amour est le trésor de toutes les vertus. Sans l'amour jamais le cœur ne sera parfaitement content.

disent : Souviens-toi. Rarement elle arrête sa pensée sur le présent : l'heure qui fuit lui semble belle, l'heure qui vient la trouble ou l'effraie. Tous ses rêves s'égarent entre ces deux phases de la vie : avenir et passé. Elle regrette ou elle espère ; mais l'instant où elle devrait être heureuse lui échappe ; elle s'avance avec de vagues appréhensions et des désirs sans fin ; il y a dans sa nature un caractère maladif et un essor grandiose ; elle se sent mal à l'aise dans la foule, mais elle trouve dans la solitude d'admirables révélations ; la vie de ce monde l'attriste et la fatigue, mais elle porte ses regards au delà ; incertaine et timide, pour se soutenir, elle a besoin de foi ; elle invoque l'appui des êtres qui l'entourent ; elle s'attache à Dieu et au bonheur qu'il lui promet ; sa parole est douce, mais triste ; un douloureux pressentiment la suit jusque dans ses élans de joie ; une larme brille à ses longs cils ; une larme tombe sur les cordes qu'elle fait vibrer.

Telle a presque toujours été la poésie allemande ; telle était celle des minnesinger.

C'était au XIIe siècle, sous la domination des Hohenstaufen : l'Allemagne, longtemps désolée par l'anarchie, venait de reprendre une sorte d'unité. Les nobles se courbaient devant un même sceptre ; le peuple essayait de marcher vers un même but. A cette époque, les grands seigneurs, subjugués par des lois sévères, se rallient à des idées d'ordre et de pacification ; les bourgeois sentent leur force, et réclament leurs priviléges ; l'industrie se développe ; la Hans se forme ; la Hans, cette puissante association de villes marchandes, qui a fait peur aux rois. La science sort des cloîtres et se répand parmi la foule ; les croisades emmènent, sous le ciel d'Orient, tous ces hommes du nord qui ne demandaient qu'à sortir de leur pays, et à s'en aller au loin contempler de nouveaux lieux, rassembler de nouveaux faits. Les peuples se mêlent et s'éclairent l'un par l'autre ; ils échangent leurs traditions, leurs découvertes, leurs poëmes ; les croisés partent comme des athlètes religieux, en s'en reviennent comme des apôtres de poésie ; ils racontent, à leur retour, la légende qu'ils ont apprise ; ils répètent les chants qu'il ont composés ou entendus ; ils jettent, au milieu des vieilles chroniques du nord, les belles et riantes images du midi. Une impulsion puissante entraîne la société ; une nouvelle vie circule dans ses

veines ; une nouvelle ère lui apparaît ; la chevalerie courtoise et galante règne dans les cours, l'érudition dans les couvents et les églises, la poésie partout. Les princes l'aiment et la protégent ; le peuple l'accueille avec enthousiasme. Le minnesinger est à la fois le poëte des princes et du peuple ; il visite les châteaux ; il s'arrête dans les villages ; il assiste aux tournois chevaleresques et aux fêtes populaires ; il s'en va de province en province, et de toutes parts, on entend retentir ses chants d'amour et de religion. C'est une époque de régénération pour l'Allemagne, c'est le printemps de sa vie intellectuelle. La société est jeune, ardente, pleine de foi, elle s'éveille, comme l'enfant, au murmure des paroles harmonieuses qui lui charment l'oreille ; puis elle chante elle-même et s'écoute chanter.

Jamais la poésie n'a eu un tel succès ; jamais aussi elle n'a été plus suave, plus riche, plus abondante.

Le minnesinger a le sentiment de l'art et de la forme. Il travaille ses vers, il module ses strophes. Il avait emprunté plusieurs mesures métriques aux troubadours; mais il en a inventé de nouvelles, et quand on parcourt le recueil des vieux poëtes souabes, publié par Bodmer, on est étonné de la quantité de rhythmes auxquels ils ont eu recours pour encadrer leur pensée. Mais dans ces vers artistement faits, on n'entrevoit aucune gêne, aucun effort. Le vers se scande comme de lui-même, les mots s'enchaînent naturellement l'un à l'autre. Le dialecte dont se servaient les minnesinger, le dialacte souabe, était souple, facile, commode, et ils avaient souvent recours aux licences poétiques. Les règles de versification n'étaient pas encore fixées. Le poëte, guidé par son instinct musical, cherchait sa mesure, son rhythme. Pour rendre ses vers plus harmonieux, il ne craignait pas de contracter deux syllabes, de supprimer ou d'ajouter une lettre, et quand il avait achevé le contour de ses périodes, le moule de sa strophe, ce rhythme nouveau lui appartenait, il l'employait habituellement, et les autres poëtes n'osaient s'en emparer.

Le grand mobile de toutes ces poésies, c'est l'amour, mais un amour chaste et dévoué. Certes, ce n'est pas là qu'il faudrait chercher des chants de volupté comme on en trouve dans les poésies du midi, ou des conseils de galanterie comme le troubadour Des Escas en donnait à une *damoiselle*. Un des athlètes de la Wartbourg, Henri d'Ofterdingen dit, en faisant l'éloge de Léopold

d'Autriche : « les femmes sont le miroir de son cœur (1), » et cette pensée un peu recherchée était applicable à tous les poëtes de son temps.

Le minnesinger est en adoration perpétuelle devant la femme. Il l'embellit, il l'idéalise. Il lui rapporte toutes ses pensées. Il la chante sur tous les tons. Mais il l'aime avec crainte et pudeur. Il désire et se tait ; il souffre, et se résigne. Son amour est plus fort que toutes les souffrances ; car il croit et il espère. Le sentiment religieux élève son âme, soutient sa force. Il n'arrête point tous ses désirs sur cette vie de quelques heures. Il songe au temps où il se réunira à celle qu'il aime pour ne plus la quitter. Ainsi la femme est pour lui l'objet d'un culte profond. Quand il parle d'elle, il la nomme la *chaste*, la *douce* et il tombe à genoux, et il tremble en la regardant.

Henri de Morunge dit qu'il ne peut pas exprimer à la jeune fille qu'il s'est choisie combien il l'aime. Il reste muet devant elle, se jette à ses pieds et la contemple.

« Je joins les mains, dit Henri de Veldeck, je m'agenouille devant elle, et je la prie de me consoler, comme Iseult consolait Tristan. Je la prie de dissiper mes craintes par son sourire, de m'arracher à ma souffrance, elle qui est douce, elle que j'aime. »

Burkart de Hohenfels compare sa maîtresse au soleil, qui efface par sa vive lumière la clarté des étoiles, comme elle efface par sa beauté celle des autres femmes.

Reinmar de Brennenberg appelle la sienne son aurore, sa lumière du jour, son soleil, son chant d'oiseau, son mois de mai. Elle est si belle, dit-il, qu'elle pourrait embellir trente contrées. Son aspect seul rajeunit. Celui qu'elle aimera n'aura jamais de rides, et jamais de cheveux blancs.

Un autre minnesinger, Wachsmuth de Mulnhausen, parle de celle qu'il aime avec plus d'enthousiasme encore : Ses cheveux sont longs et bouclés, son cou blanc comme la neige, son corps d'une grâce parfaite. Il n'y a pas au monde une plus belle femme. J'aimerais autant être auprès d'elle que d'être auprès de Dieu en paradis. »

(1) Wibe sint sins hertzen spiegel.

Der Singerkriec af Wartburc.

Walther de Vogelweide bénit comme Pétrarque le jour où il a connu sa bien-aimée, et les souffrances que lui a causées l'amour.

Henri de Rispach, surnommé le vertueux écrivain, se compare au rossignol qui chante sans que que la forêt le remercie. Il a chanté sans cesse une douce jeune fille, et jamais il ne l'a émue.

Winli a tracé ce portrait de la femme qu'il aimait : « Elle est plus chaste qu'un enfant de sept ans. Son âme est si douce que jamais la colère n'y est entrée. Elle sourit comme un petit enfant qui voit venir sa mère. Celui qui l'aperçoit le matin sera heureux tout le jour (1). Mais elle est plus dangereuse par tous ces dons charmants que l'homme le plus fort ne l'est par sa force. Sur son beau front blanc, on voit briller deux yeux noirs comme ceux du faucon. Heureux l'amant qui pourrait s'y mirer ! Des sourcils noirs les recouvrent, et au-dessous, on aperçoit ses joues fraîches et roses. Ses mains sont d'une forme parfaite. Elles ont fermé le paradis d'amour. Personne n'a encore obtenu aucun aveu d'elle. Ses bras sont blancs et gracieux, personne ne s'y est encore reposé. Sa petite bouche est si tendre qu'il n'en sort que de douces paroles. Là où elle va, toutes les rigueurs de l'hiver cessent; là où elle va, l'amour éloigne la souffrance. Oh ! mon Dieu, si elle pouvait me donner le trésor d'amour qu'elle a si dignement gardé, je pourrais, à ce prix, vieillir dans une prison, vivre de pain et d'eau pendant trente ans. »

Hadloub écrit cette élégie qui rappelle vingt beaux vers d'André Chénier (2). « Je l'ai vu caresser un enfant, elle le pressait contre son cœur, et moi je la regardais avec des pensées d'amour. Elle prit sa petite tête entre ses mains blanches, elle approcha ses joues des siennes. O malheur ! elle l'embrassa.

« L'enfant fit comme j'aurais fait, il l'enlaça aussi dans ses bras; il semblait comprendre son bonheur, il était fier et joyeux. Je le

(1) Nos poètes dramatiques n'écrivent pas avec tant de simplicité et de précision. Voici la traduction en vers modernes de cette laconique pensée d'un minnesinger du XIIIe siècle :

> Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
> Mon cœur devient serein pour toute la journée.

(2) J'étais un faible enfant, qu'elle était grande et belle.

contemplais avec envie, et je me disais : Oh! que ne suis-je cet enfant pour la voir aussi répondre à mon amour!

« Et quand l'enfant la quitta, moi je m'approchai de lui, je posai mes mains sur son front comme elle y avait posé les siennes, et je l'embrassai là où elle l'avait embrassé. Ce baiser m'alla jusqu'au cœur. »

Il y a dans le recueil des minnesinger une certaine série de chansons spéciales. On les appelle les *wœchter-lieder*. C'est toujours le même thême brodé sur le même canavas, mais les détails en sont variés à l'infini. Un chevalier entre la nuit dans le château habité par sa maîtresse. Le gardien reste à la porte en sentinelle, pour surveiller les jaloux, pour prévenir les dangers. Quand l'aube du jour commence à poindre, il appelle les deux amants, et leur dit qu'il est temps de se séparer. Le chevalier résiste ; il voudrait rester encore ; il pense que le gardien se trompe, que la nuit n'est pas achevée. Enfin il cède, et s'éloigne à regret. C'est l'admirable dialogue de Romeo avec son faux espoir et ses adieux.

Wilt thou be gone? It is not yet near day.
It was the nightingale, and not the lark.

D'autres chants sont plus tristes : c'est quand le poëte part pour la croisade, quand il quitte pour longtemps, pour toujours peut-être, sa bien-aimée. Le sentiment du devoir le maîtrise ; l'idée qu'il va combattre pour la vraie loi lui donne un noble orgueil. Mais les souffrances de l'amour le trahissent. S'il part, il salue avec un regret amer les lieux où il a vécu, la jeune fille à laquelle il a voué son amour. S'il est loin, il se retourne comme un exilé du côté de la terre natale, il se souvient des jours d'autrefois, des douces heures qui sont passées. Une larme roule sous ses paupières, un accent de douleur se mêle à ses chants de victoire.

Au milieu de ces rêves d'amour, de ces pensées de deuil, le poëte ne se concentre pas en lui-même. Il a besoin de s'épancher et il s'adresse à tout ce qui l'entoure. Il a un culte sincère pour la nature, comme pour la femme. Il contemple, avec une surprise d'enfant, l'œuvre de Dieu dans le mouvement des astres, dans la structure des plantes. Il s'associe à tout ce qui se meut

auprès de lui. Il prend pitié du brin d'herbe courbé par l'orage, et de la fleur des champs moissonnée par la faucille. Quand le printemps reparait, il s'en va dans le vallon et chante les belles matinées, les bois qui reverdissent, le ciel qui s'épure. Quand l'hiver est venu, il se retire dans la solitude et regarde avec tristesse les nuages amoncelés à l'horizon, les plaines couvertes de neige. Il est panthéiste, par instinct, par entraînement, non point par système et par réflexion. Il y a une alliance mystérieuse entre lui et la nature extérieure. Quand il s'égare dans les champs, il croit comprendre le murmure des lacs, le soupir des bois, le langage des oiseaux. Seul au sommet des montagnes, au milieu des plaines, il ne sent pas sa solitude, il en appelle aux rochers, aux arbustes, qui l'environnent, il leur dit ses douleurs, il leur confie ses espérances, et la nature morte avec laquelle il s'entretient semble trouver une voix pour lui répondre.

Le duc Henri de Breslau se plaint au soleil d'été, aux arbres de la forêt, à la bruyère, aux fleurs de la vallée, des cruautés de sa maîtresse. Tous les êtres auxquels il s'adresse lui offrent de le venger. Mais il s'écrie : « Oh ! non ; son beau corps si frêle ne pourrait endurer la souffrance. Laissez-moi plutôt mourir. »

Le comte Conrad de Kirchberg contemple les fleurs qui s'épanouissent, la terre qui reverdit, et comme la nature, il se ranime, il se réjouit : « Gazon humide de rosée, jolies fleurs des champs, vous qui annoncez le retour de mai, quand l'alouette chante dans les airs, quand le rossignol caché sous le feuillage chante dans les prairies, il faut que je chante aussi mon chant d'amour et de désirs. »

L'hiver vient et il s'écrie : « Hiver, triste hiver, tu nous affliges. C'est par toi que les fleurs se fanent, que la forêt se dépouille de son feuillage, que les oiseaux se taisent. Ton aspect seul rend triste. Mais je veux songer à celle que j'aime : je veux servir celle à qui j'ai consacré mes vœux.

« Hélas! dit-il encore, il faut bien que je me plaigne ; le froid hiver apporte maintes douleurs aux petits oiseaux, aux fleurs et à moi. »

Dietmar d'Ast entend l'oiseau qui chante sur les tilleuls ; il regarde le buisson de roses qui s'épanouit ; et le chant de l'oiseau et le parfum des roses lui rappellent sa bien-aimée.

Une femme est seule, au bord de la bruyère, attendant celui qu'elle aime. Un faucon passe devant elle et elle s'écrie : « Que tu es heureux, ô beau faucon ! Tu voles où tu veux, tu reposes ton aile sur l'arbre que tu t'es choisi. Moi, je me suis choisi un amant, et les autres femmes me portent envie. Hélas ! pourquoi ne me laissent-elles pas mon bien-aimé ? Je n'ai jamais voulu leur enlever le leur. »

« Dans la forêt, dit Ulrich de Lichtenstein, les petits oiseaux chantent de douces chansons ; dans les prés, de jolies fleurs s'entr'ouvrent au soleil de mai. Ainsi mon cœur se rajeunit quand je pense à elle. Son souvenir me rend heureux, comme un rêve d'or rend heureux le pauvre. »

Henri de Saxe dit que le corps de sa jeune fiancée lui est plus cher que le temps de mai.

Rubin fait la description de l'été ; puis, songeant à ce qu'il a souffert : « Hélas ! dit-il, dans ces jours de joie, pourquoi n'ai-je pas l'été dans le cœur ? »

Gottfried de Strasbourg dit que, lorsque sa bien-aimée passe dans la prairie, les rameaux d'arbres, les plantes, tout ce qu'il y a de beau et de gracieux dans la nature, s'incline devant elle et la salue.

Un autre minnesinger contemple sa maîtresse dans le calice pourpré des fleurs. Il l'entend dans le chant des oiseaux; il reconnaît son regard dans la clarté des étoiles, et son sourire dans les rayons de l'aurore.

« Les femmes, dit Walther de Vogelweide, sont plus douces, plus belles que les fleurs. Sur la terre, dans l'air, quand j'ai regardé les lis et les roses, les plantes où brille la rosée, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que les femmes.

« Dieu lui-même a élevé et honoré les femmes chastes. Nous devons les aimer, les servir à toute heure. Les trésors du monde sont en elles, les joies de la vie sont en elles. Leur louange retentit de toutes parts. Dans l'anxiété, dans les regrets il n'est rien de plus consolant que de regarder une belle femme qui sourit à celui qu'elle aime. »

Ces rêves d'amour, qui se représentent ainsi à tout instant et sous toutes les formes, ce sentiment de respect et d'adoration pour les femmes ne tenait pas à des idées de galanterie chevaleresque, encore bien moins à des besoins de sensualité éveillés en Orient.

Pour le comprendre dans son naïf enthousiasme, dans ses chastes transports, il faut en reporter la source plus haut ; il faut se rappeler le culte que le moyen-âge avait voué à la Vierge, culte profond, culte mystique, qui s'empare de tous les esprits et se manifeste dans toutes les institutions et toutes les œuvres de cette époque. L'église célèbre avec une pompe solennelle les fêtes de la Vierge, les corporations bourgeoises se plaçaient sous son patronage, le peuple traversait des royaumes entiers pour lui porter ses *ex voto* dans une chapelle. Les poëtes la chantaient avec exaltation. Plusieurs d'entre eux l'élèvent, dans leurs chants, au-dessus de Dieu même. Plusieurs légendes populaires du Nord nous représentent la Vierge entourée d'une auréole de gloire, et le Christ qui consulte son regard et lui obéit comme un fils obéit à sa mère. La Vierge régna dans le ciel et sur la terre ; la Vierge, comme l'a dit M. Michelet, devint le Dieu du monde (1). C'est de ce culte sacré que date l'affranchissement moral de la femme. L'aurore de rédemption qui éclaira l'humble chaumière de Bethléem rejaillit sur toutes les femmes. Marie était la consolation des affligés, la tour d'ivoire du faible, le flambeau de l'aveugle, l'étoile du pèlerin, la rose mystique des cœurs purs. Ceux qui l'invoquaient dans leurs prières reportèrent sur tous les êtres de son sexe le respect et l'amour qu'ils lui avaient voué. Marie était femme, et le peuple religieux et naïf du moyen-âge crut trouver dans la femme un emblème de la grâce infinie, un rayon de la lumière céleste, un reflet de l'éternelle beauté.

En faisant l'éloge d'un prince, un minnesinger disait : « Il honore toutes les femmes par respect pour celle qui est devenue la mère de Dieu (2). » Ce vers explique tout le mouvement d'idées tendres et pieuses qui s'opéra au moyen-âge. Les hymnes à la Vierge occupent une grande place dans les poésies des minnesinger. Celui de Gottfried de Strasbourg est l'un de plus beaux dithyrambes religieux qui aient jamais été faits.

La poésie des minnesinger garda toutes ses charmantes inspirations, toute sa sève, pendant l'espace de cent cinquante ans. Mais vers la fin du XII[e] siècle, elle se refroidit, elle devient raide et austère. Les chevaliers au langage courtois l'abandonnent,

(1) *Histoire de France*, tom. II, pag. 301.

(2) Er eret alle megede durch die magt diu got gebar.

les princes qui l'ont aimée l'oublient. Les corporations d'ouvriers s'en emparent et l'assujétissent à des principes dogmatiques, à des règles pénibles et embarrassantes. Nous essaierons un jour d'expliquer comment cette lyre si légère et si tendre a quitté ses douces fantaisies pour prendre le ton didactique et sentencieux. C'est un chapitre à part. C'est dans l'histoire de la littérature allemande une phase de poésie spéciale.

La vie d'un grand nombre de minnesinger distingués ne nous est pas connue. On a retenu leurs vers, on a oublié leur biographie. Plusieurs sont restés célèbres par leur naissance autant que par leurs œuvres. C'étaient des rois et des princes ; c'était Wenceslas de Bohême, Othon IV, margrave de Brandebourg, le duc Jean de Brabant, le duc Henri de Breslau, le comte d'Anhalt. C'étaient de riches barons dont les châteaux subsistent encore en Allemagne. Ils aimaient les muses, et les muses ont été reconnaissantes, elles ont joint une couronne de laurier à leur couronne de prince. Quelques minnesinger ont fait de grandes œuvres qui leur assignent un rang élevé parmi les poëtes épiques. Wolfram d'Eschenbach a composé, d'après une épopée française, son *Parcival* et son *Titurel*, le seul poëme de ce nom qui nous reste aujourd'hui, celui de Guiot de Provins, étant perdu. Gottfried de Strasbourg a raconté les aventures d'Iseult et de Tristan, Artmann d'Aue a écrit la *Chronique d Iwain*. Conrad de Wurzbourg nous a légué sa *Forge dorée*. Henri d'Ofterdingen a travaillé au *Heldenbuch*. L'auteur des *Niebelungen* nous est encore inconnu. D'autres minnesinger étaient pauvres. Ils s'en allaient de cour en cour racontant leurs légendes, chantant leurs chants de joie ou de tristesse. Quelques-uns, pour se créer un moyen plus sûr d'existence, étaient obligés de se faire musiciens, et ceux qui composaient des chants de piété s'appellaient les musiciens de Dieu.

Le plus grand de tous ces poëtes lyriques, c'est Walter de Vogelveide. Il ne célébra pas seulement dans ses vers l'amour mystique dont il était épris. Il composa de nobles et touchantes élégies sur les vices qui l'avaient frappé, sur les douleurs dont il était témoin. Il chanta la Vierge et le Christ, les espérances de la vertu, les joies sans trouble de l'autre monde. Il vécut pauvre et triste. Il s'est représenté lui-même dans une de ses élégies, le regard soucieux, la tête appuyée sur une de ses mains, l'âme pour-

suivie par d'amères réflexions. Il erra long-temps dans plusieurs provinces, et il n'aspirait, dit-il, qu'à pouvoir un jour lui-même exercer l'hospitalité, au lieu de la réclamer sans cesse.

Ces poëtes se rassemblaient à différentes cours : ils travaillaient à composer des chants nouveaux, et il faisaient l'éloge du prince qui les prenait sous sa protection. Il y en avait toujours plusieurs à l'abbaye de Saint-Galle, à la cour de Vienne, de Brunswick, d'Anhalt, de Thuringe. Celle-ci, surtout, devint célèbre. Ce fut là qu'au commencement du XIII[e] siècle (1) on vit s'ouvrir ce fameux tournois poétique, connu sous le nom de *Guerre de la Wartbourg*. Dans la vieille forteresse élevée au-dessus de la petite ville d'Eisenach, sept minnesinger renommés se trouvèrent réunis, et combattirent comme autrefois les bergers musiciens de Virgile ou de Théocrite. C'étaient Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Rispach, Reinmar, Bitterolf, Walther deVogelweide et Henri de Weldeik. Le landgrave Hermann présidait à cette joûte littéraire, et sa jeune et belle épouse, la princesse Sophie, soutenait les concurrents par un doux regard et son doux sourire.

Le premier qui s'élança dans la lice fut Henri d'Ofterdingen. Il fit avec emphase l'éloge du duc Léopold d'Autriche ; et les autres poëtes essayèrent d'enlever à ces louanges ce qu'elles avaient d'outré, et de faire prévaloir le nom du prince qu'ils aimaient. Walther de Vogelweide rendait hommage au roi de France ; Wolfram d'Eschenbach vantait le landgrave de Thuringe. La querelle s'anima, et devint si vive, que les concurrents convinrent d'appeler le bourreau, et de faire trancher la tête à celui d'entre eux qui serait vaincu. Le bourreau prépara ses cordes, aiguisa sa hache, et la lutte recommença entre l'audacieux Henri et le sage Wolfram. Henri échoua dans ses efforts ; il fut vaincu. Il devait subir la peine de mort, et ses rivaux, qu'il avait irrités par des paroles de dédain, n'étaient nullement disposés à lui faire grâce. Mais il eut recours à la clémence de la princesse Sophie, et la princesse Sophie le sauva.

Ainsi humilié dans son orgueil, trompé dans son espoir, Henri ne renonça cependant pas à l'idée de remporter un jour la victoire.

(1) 1206 selon le moine de Pirna, 1207 selon la Vie de sainte Elisabeth. Le poëme est de 1215.

Il demande pour combattre de nouveau un délai d'un an, et s'en va en Hongrie prendre des leçons auprès du célèbre Klingsor, espèce de Faust de cette époque, astrologue et poëte, philosophe voué au diable et initié aux secrets de la magie. Klingsor accueille Henri avec empressement, il lui donne des conseils, il l'associe à ses travaux. Mais le temps se passe, le jour approche où les poëtes vont se réunir une seconde fois dans les salles de la Wartbourg. Henri d'Ofterdingen prie Klingsor de le conduire à Eisenach, et Kleingsor ne répond pas; il insiste de nouveau, et le magicien reste impassible. Enfin un soir, Klingsor lui donne un breuvage soporifique. Le lendemain, en s'éveillant, Henri reconnaît le son des cloches d'Eisenach, et salue les remparts crénelés du landgrave. Ce fut là que Klingsor, regardant les étoiles, s'écria tout à coup : « Cette nuit, il est né une fille du roi de Hongrie : elle sera belle, vertueuse, sainte, et épousera un fils de landgrave. »

Le prince. qui avait accueilli Klingsor avec tous les égards qu'il croyait devoir à un homme célèbre, redoubla d'attentions pour lui en apprenant cette prédiction, qui ne tarda pas à se confirmer. Il l'invita à s'asseoir à sa table, et lui donna des riches présents. Puis, au jour du tournois littéraire, Klingsor s'avança fièrement pour lutter contre Wolfram d'Eschenbach .L'un et l'autre s'adressèrent, tour à tour, des énigmes. Ils se posèrent, comme des casuistes, des questions de dogmes religieux, enveloppées d'un voile métaphorique ; mais Klingsor fut vaincu par la droite raison, par la piété sincère de son adversaire. Fatigué de cette discussion, il céda la place à un jeune homme qu'il avait amené avec lui, et qui n'était autre chose que le diable. Mais le diable fut plus malheureux encore. Les paroles pieuses de Wolfram le faisaient frémir. Les mots de rédemption, de christianisme lui causaient d'atroces douleurs. Il se retira en maudissant la sagesse des poëtes souabes. Klingsor s'en retourna en Hongrie, et Henri d'Ofterdingen reconnut que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se réconcilier avec ses concurrents.

Le poëme de la Wartbourg a été publié en 1830, d'après le manuscrit d'Iéna, avec un glossaire et des notes intéressantes.

Les poésies des minnesinger ont été rassemblées au XIVe siècle par le conseiller Manesse, de Zurich. Son recueil renferme quinze cents pièces attribuées à cent quarante poëtes. Ce manuscrit pré-

cieux était encore, au XVIIe siècle dans une bibliothèque suisse. Il fut transporté à Heidelberg, et de là à Paris. En 1758, Bodner l'a publié en 2 volumes in-4°. Il existe plusieurs autres receuils de chants souabes dans les bibliothèques de Munich, Weimar, Heidelberg, Weingarten, etc. M. Van der Hagen, l'un des érudits les plus distingués de l'Allemagne, prépare, depuis près de vingt années, un grand travail sur les poésies et la vie des minnesinger. Son livre dont il nous est permis de voir de nombreux fragments, sera, certainement, une œuvre savante et complète.

X. Marmier.

LOPE DE AGUIRRE.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

Toutes les richesses du Pérou n'avaient pu satisfaire l'avidité des Espagnols. Gorgés d'or et de butin, ils rêvaient un pays imaginaire où les cailloux étaient des pierreries, et les métaux précieux si abondants, qu'on les employait aux usages les plus vils. Aussi essayèrent-ils, à plusieurs reprises, de découvrir ce pays, que l'on nommait emphatiquement *el Dorado*, et dont Manoa, la capitale, surpassait, disait-on, les plus belles villes de l'Europe. Dès 1541. Gonzalo Pizarre partit du Pérou avec une brillante armée pour découvrir *el Dorado*, et ne ramena que quelques soldats; les autres avaient péri de faim et de misère. Pedro de Ordaz, Antonio Berrio, Philippe de Utre, qui renouvelèrent la même tentative, ne furent pas plus heureux.

Cependant don Pedro de Mendoza, qui était vice-roi du Pérou vers le milieu du XVIe siècle, ne se laissa pas décourager par le mauvais succès de ses devanciers. Il résolut d'envoyer une expédition à la conquête de cette nouvelle terre promise, et chargea de cette mission Pedro de Ursua, officier expérimenté, qui s'était déjà distingué à la conquête de la Nouvelle-Grenade. Aussitôt que celui-ci se vit investi du commandement, il s'occupa de lever une armée et de faire tous ses préparatifs pour descendre le grand fleuve des Amazones, qui coulait, disait-on, non loin des frontières du Dorado.

Le plus difficile n'était pas de trouver des soldats; le Pérou

était plein d'anciens compagnons des Pizarre, esprits aventureux, vieillis au milieu des guerres civiles, et qui ne souffraient qu'impatiemment le rétablissement de l'ordre. Ils arrivèrent en foule sous la bannière de Pedro de Ursua, les uns attirés par l'appât des richesses, les autres dans l'espérance de le déterminer à tourner ses armes contre le vice-roi et à secouer le joug de la métropole. Mais pour faire construire des brigantins, acheter des armes et des munitions, il fallait de l'argent, et Ursua n'en avait pas. Cette pénurie était sur le point de faire échouer son expédition, quand Pedro del Portillo, curé de Moyobamba, lui offrit 2,000 piastres pour l'évêché du pays qu'il allait découvrir. 2,000 piastres pour l'évêché du Dorado ! certainement ce n'était pas cher, et cependant le curé se repentit de son marché et refusa de livrer l'argent.

Ursua se trouvait donc dans le plus grand embarras et allait se voir forcé de renoncer à son expédition, quand un de ses compagnons résolut de le tirer d'affaire et de faire payer, de gré ou de force, les 2,000 piastres promises. Une nuit, il feint d'être malade et fait appeler le bon curé, qui, sans défiance, se hâte d'arriver, croyant recevoir la confession d'un moribond; mais il trouve un homme bien portant, qui lui place le bout d'une escopette sur la poitrine, lui fait signer une lettre de change et le tient sous bonne garde jusqu'à ce que l'argent soit payé; le curé n'osa se plaindre, craignant de perdre son évêché en même temps que son argent.

Ursua se voyant en fonds, poussa ses préparatifs avec vigueur, et même avec tant de précipitation, qu'il ne fut pas assez difficile sur le choix des officiers qui se présentèrent pour l'accompagner, ce qui, plus tard, fut cause de sa perte; car tous ceux qui avaient pris part aux guerres civiles des Pizarre et des Almagros et aux nombreuses révoltes qui avaient si longtemps désolé le Pérou, se voyant compromis pour toujours, se hâtèrent de prendre part à une entreprise qui offrait de nouvelles chances à leur ambition. Il eut bientôt lieu de s'apercevoir de l'esprit d'indiscipline qui régnait dans son armée; car ayant choisi Pedro Ramiro pour son lieutenant, deux autres officiers en conçurent une telle jalousie, que, profitant du moment où celui-ci était embarqué avec eux sur un canot pour traverser une petite rivière, ils l'égorgèrent à la vue de ses gens, qu'il avait été forcé de laisser sur l'au-

tre rive. Ursua, à la vérité, fit arrêter les meurtriers, qui après un procès sommaire eurent la tête tranchée. Cette sévérité rétablit pour quelque temps la discipline dans l'armée; mais les morts laissèrent de nombreux amis, qui prirent soin de les venger plus tard.

Quand il vit tous ses préparatifs terminés, il fit partir Juan de Vargas et Garcia de Arce, qui devaient l'attendre à quelque distance, et lui ramasser le plus de vivres possible. Le premier s'arrêta à l'embouchure du Cocama, et le second dans une île située beaucoup plus loin, où il parvint à se maintenir, malgré les attaques des Indiens, irrités par le massacre de plusieurs tribuls qui l'avaient accueilli avec hospitalité.

Mais ce qui nuisit surtout au malheureux Ursua, ce fut la faiblesse qu'il eut d'emmener avec lui dona Inez de Atienza, sa maîtresse. Cette belle créole le dominait tellement qu'il oubliait pour elle le soin de son armée. Ce fut en vain que ses amis l'avertirent du mauvais effet que cette conduite produirait sur ses troupes, et le supplièrent de se défier des officiers auxquels il avait accordé sa confiance. Il courait en aveugle à sa perte.

Quand tous les préparatifs furent terminés, Ursua s'embarqua, le 26 septembre 1560, à Santa-Cruz, où il avait fait construire ses brigantins. Les habitants de Santa-Cruz étaient tellement sûrs du succès de cette expédition, qu'ils abandonnèrent leurs habitations pour le suivre, et la ville resta entièrement déserte. Mais, dès le premier jour, l'on s'aperçut des fautes que la précipitation avait fait commettre. Les brigantins, fabriqués avec du bois encore vert, firent eau de tous côtés ; et Ursua se vit obligé d'y renoncer, d'embarquer tout son monde sur des canots et des radeaux, et d'abandonner sur la plage une grande partie de son bagage. Sur trois cents chevaux qu'on avait rassemblés, il ne put en emmener que quarante.

Il se réunit d'abord à Vargas, qui l'attendait à l'embouchure du Cocama, puis à Garcia de Arce, que les Indiens serraient de près dans l'île où il s'était fortifié. Se voyant arrivé sur les limites de son gouvernement, il s'arrêta quelques jours dans cette île pour réorganiser son armée. Après avoir nommé Vargas son lieutenant-général, et Fernando de Mendoza son porte-étendard (*alferez mayor*), il continua de descendre le fleuve à travers mille fatigues et mille dangers, ayant sans cesse à combattre

non-seulement les Indiens et les bêtes féroces, mais encore la famine, mille fois plus dangereuse.

Au bout d'une longue navigation, il arriva dans un village nommé Machifaro, où il se décida à séjourner quelque temps, pour prendre des renseignements sur ce pays d'el Dorado, dont il croyait toujours approcher. Mais les Indiens ne purent lui en donner aucune nouvelle, ce qui porta au plus haut point le mécontentement de ses troupes. Depuis longtemps ses soldats ne vivaient que du peu de tortues et de poissons qu'ils pouvaient prendre, et les moustiques les tourmentaient d'une manière qui ne peut être comprise que par ceux qui ont navigué sur les rivières de l'Amérique méridionale. Il était d'ailleurs d'une extrême sévérité envers eux, et, pour la moindre faute, les condamnait à ramer des jours entiers sur le canot qui portait la belle Inez, châtiment qu'ils souffraient avec d'autant plus d'impatience, qu'ils se croyaient plutôt victimes de ses charmes que de leurs fautes. Il ne donnait pas moins de sujets de plaintes à ses officiers ; car il fuyait leur société pour rester seul avec sa maîtresse, et ceux-ci imputaient à son orgueil un abandon qu'ils n'auraient dû imputer qu'à son amour.

Les anciens amis des Pizarre, qui n'avaient considéré cette expédition que comme un moyen de se soustraire au joug de la métropole, attisaient encore le mécontentement. Ils représentaient aux soldats qu'après sept cents lieues de fatigue et de misère, ils ne paraissaient pas s'être approchés du but; que leur chef, qui sacrifiait tous ses devoirs à son amour pour Inez, les conduisait à leur perte, et qu'enfin il valait bien mieux, s'ils devaient un jour arriver au Dorado, s'y établir en souverains, que d'avoir à compter avec le gouvernement de la métropole.

A la tête de ces mécontents se trouvait Lope de Aguirre. Fils d'un pauvre gentilhomme du Guipuscoa, il avait passé jeune en Amérique, et s'était distingué par sa valeur dans toutes les guerres civiles du Pérou, où il avait pris parti pour les Pizarre. Depuis longtemps il avait conçu le hardi projet d'arracher au roi d'Espagne le plus beau fleuron de sa couronne, en fondant en Amérique un empire indépendant. Mais se sentant d'une naissance trop obscure pour aspirer au commandement, il l'offrit à Fernando de Mendoza, qui, oubliant ce qu'il devait à son chef et à sa patrie, eut la faiblesse de l'accepter.

Le plan des conjurés était de reprendre la route du Pérou après s'être défait de leur chef, et de s'y proclamer indépendants. L'occasion de le mettre à exécution ne tarda pas à se présenter ; car le soir même du départ, Ursua, étant arrivé à un village où il trouva des vivres en abondance, résolut de s'y arrêter quelque temps, et d'envoyer à la découverte, avec une troupe choisie, Sancho-Pizarro, un des officiers en qui il avait le plus de confiance. Les conjurés résolurent de profiter du moment où il avait éloigné ses soldats les plus fidèles pour lui donner la mort.

Pendant qu'ils prenaient cette décision, un nègre, esclave d'Alonzo de la Bandera, chez qui ils étaient réunis, surprit une partie de leur conversation, et se hâta d'aller avertir le gouverneur du danger qui le menaçait ; mais celui-ci était avec la belle Inez, et le nègre, malgré tous ses efforts, ne put pénétrer jusqu'à lui.

Les conjurés attendirent chez Alonzo de la Bandera que tout le camp fût enseveli dans un profond sommeil. A deux heures ils se mettent en marche, et entourent, sans y être aperçus, la cabane de feuillage où reposait leur malheureux général. D'eux d'entre eux s'y introduisent sous un prétexte frivole, et le trouvent couché dans son hamac. Il leur demande ce qu'ils veulent à une pareille heure. Pour toute réponse, ils mettent l'épée à la main. Ursua essaie de tirer la sienne ; mais il est bientôt accablé par le nombre des conjurés qui se précipitent dans la cabane. Vargas, qui accourt à peine armé au bruit du tumulte, partage le même sort. Les conjurés parcourent ensuite le camp l'épée à la main en proclamant Mendoza leur général.

L'armée, se voyant sans chef, consentit à reconnaître Mendoza en cette qualité. Celui-ci commença par faire distribuer aux soldats le peu de vin qui restait, et que l'on avait réservé pour le service de l'autel ; et la nuit se passa en scènes de débauche et de désordre. Dès le lendemain, les conjurés se partagèrent les principaux emplois, et Aguirre se fit donner celui de mestre-de-camp. A son retour, Sancho Pizarro n'osa protester contre ce qui s'était passé, et accepta même une charge que les conjurés avaient réservée pour lui.

Mendoza se hâta de convoquer les nouveaux chefs de l'armée, et leur donna lecture d'une instruction judiciaire qu'il avait fait dresser contre Ursua. Celui-ci y était accusé de négligence et de malversation, et sa mort y était déclarée nécessaire au service du

roi. Mendosa proposa, en même temps, de continuer la recherche du Dorado. Ce n'était pas là le plan des conjurés ; cependant personne n'osa le contredire en face. Mais quand il fallut signer l'instruction, Aguirre signa : *Lope de Aguirre, traître.* Cette signature ayant excité les murmures de l'assemblée, il prit la parole, et s'exprima en ces termes : « Croyez-vous, messeigneurs, qu'après avoir massacré un général muni de pleins pouvoirs de sa majesté, une instruction, faite après coup, vous serve de justification ? Puisque tous nous avons pris part à sa mort, croyez-vous que l'on admettra nos dépositions contre lui? Que chacun interroge sa conscience, et elle lui répondra qu'il est coupable de haute trahison. Quand même le pays que nous découvririons serait dix fois plus riche que le Pérou, et dix fois plus peuplé que la Nouvelle-Espagne, le premier licencié du roi entre les mains de qui nous tomberons nous fera couper la tête. Mon avis est donc que, sans perdre de temps à chercher de nouvelles terres, nous tâchions de nous emparer du Pérou ; nous y avons des amis nombreux, qui n'attendent que l'occasion de prendre les armes, et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous réunir à eux dans le plus bref délai. »

L'avis contraire l'emporta cependant. Mais Aguirre et ses amis se promirent bien de se venger de Mendoza, et de ne pas le laisser jouir longtemps du pouvoir qu'ils lui avaient donné, et dont il se servait pour entraver leurs plans. Ils réussirent, dès le lendemain, à faire chavirer le radeau qui portait les chevaux, de sorte que Mendoza, qui n'avait plus que des canots, fut forcé de s'arrêter en cet endroit pour construire de plus grandes embarcations, ce qui lui fit perdre plus de trois mois, et leur donna le temps de préparer l'exécution de leur plan. La famine devint telle, que l'on fut obligé de manger les chevaux et les chiens, ce qui fournit de nouveaux arguments à Aguirre et à son parti, puisque l'on se trouvait privé des principaux moyens de découvrir le pays que l'on cherchait.

Ce raisonnement accrut le nombre de ceux qui aimaient mieux retourner au Pérou que de courir les chances d'une expédition dans des pays inconnus ; et Aguirre, de son côté, profita de sa charge de mestre-de-camp pour se débarrasser, sous divers prétextes, de tous ceux dont il redoutait l'opposition à ses projets.

La discorde ne tarda pas à éclater entre Alonzo de la Bandera,

que Mendoza avait nommé son lieutenant-général, et Aguirre, qui ne voulait pas le reconnaître pour son supérieur, et que l'on força de renoncer à sa charge de mestre-de-camp. Celui-ci, profitant de la jalousie de Mendoza, qui soupçonnait la Bandera de partager avec lui les faveurs de la belle Inez, en obtint un ordre pour le faire périr; mais il n'était pas facile de l'exécuter, car la Bandera, qui se défiait de lui, ne sortait que bien accompagné. Pour y parvenir, Mendoza l'invita à dîner, et, l'ayant engagé dans une partie de jeu, il le retint jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit. Quand tous ses amis se furent retirés, Aguirre entra dans la tente avec quelques soldats, se jeta sur lui, et le massacra.

La misère alla toujours croissant au camp des Espagnols, car les soldats, qui n'étaient plus retenus par les liens de la discipline, ayant maltraité le peu de naturels qui leur apportaient des vivres, non-seulement ceux-ci cessèrent d'en apporter, mais ils massacraient tous les individus qui sortaient du camp par détachements peu nombreux : de sorte qu'il devint presque impossible d'aller à la chasse ou à la pêche. On prétend même que, pour rendre la position du général plus difficile encore, les partisans d'Aguirre détachaient les canots pendant la nuit, afin qu'ils fussent emportés par le courant, et accusaient ensuite les Indiens de les avoir volés.

Pour compromettre davantage tous ceux qui composaient l'armée et les mettre dans l'impossibilité de reculer, Aguirre conseilla à Mendoza de la rassembler sur la grande place du village, et de lui représenter qu'ayant été proclamé tumultueusement après la mort d'Ursua, il ne regardait pas sa nomination comme valable, et voulait qu'elle se fît par un scrutin régulier. Tous le proclamèrent de nouveau, à l'exception de trois soldats, qui osèrent protester en faveur du roi d'Espagne, et qu'il fit pendre comme rebelles. Aguirre résolut de rompre les derniers liens qui attachaient ses compagnons à l'Espagne : il rassemble les soldats, leur dit qu'ils ont besoin d'un chef suprême, puisqu'ils ne reconnaissent plus le roi Philippe pour leur maître, les exhorte à fonder un nouvel empire, qui comprendra non-seulement le Pérou, mais toutes les Indes occidentales, et fait proclamer Mendoza, sous le nom de don Fernand Ier, prince souverain du Pérou et de la Terre-Ferme. On lui forme une cour, on le traite en roi, et on

oblige tout le monde à saluer non-seulement quand il passe, mais même quand on prononce son nom.

Le plan des révoltés était de s'embarquer sur les brigantins aussitôt qu'ils seraient terminés, de gagner la mer, et de s'emparer des villes de *Nombre de Dios* et de *Panama*, d'en proclamer l'indépendance, de donner la liberté aux esclaves, et de réunir une armée assez considérable pour faire la conquête du Pérou, ce qui leur paraissait d'autant plus facile, qu'ils comptaient sur l'appui de tous ceux qui avaient pris part aux révoltes précédentes. Ils se croyaient si sûrs de réussir, qu'ils s'étaient déjà partagé tous les emplois et toutes les terres du pays. L'exemple de Gonzalo Pizarro était bien fait pour les encourager, car peu s'en était fallu qu'il ne réussît dans le même dessein.

Don Fernand ne savait quel parti prendre, et redoutait le sort qui le menaçait si l'expédition contre le Pérou ne réussissait pas; il n'osait pas non plus s'opposer aux desseins d'Aguirre, dont l'influence sur l'armée l'emportait sur la sienne. Ce dernier poussa l'audace jusqu'à lui reprocher en face son amour pour Inez, et la faire massacrer devant ses yeux, sans qu'il osât s'y opposer. Cependant Mendoza, outré de cette conduite, rassembla ses amis, et résolut avec eux de faire périr secrètement Aguirre, et de renoncer à l'expédition du Pérou pour reprendre la recherche du Dorado. Aguirre, informé de ce qu'ils avaient tramé contre lui, se décide à les prévenir. Sous prétexte d'une revue, il rassemble ses partisans et s'avance à leur tête vers le quartier qu'habitent Mendoza et ses amis, renversant les tentes et massacrant tout ce qui veut résister. Réveillé par le bruit, le malheureux don Fernand sort de son logement, à peine vêtu, pour s'informer de la cause de ce tumulte; mais à peine les conjurés l'ont-ils aperçu, qu'il tombe frappé de plusieurs balles, et ses amis éprouvent bientôt le même sort.

Lorsque tout est terminé, Aguirre rassemble les soldats, accuse Mendoza de trahison, leur expose les motifs de sa conduite et se fait proclamer général et chef suprême. Voulant ensuite effacer jusqu'au nom espagnol, il fait prendre à ses soldats celui de *Maragnones*.

Cependant, craignant d'avoir le même sort que son prédécesseur, il prend toutes les mesures nécessaires pour s'en garantir et pour prévenir les complots. Il fit désarmer tous ceux qu'il regar-

dait comme les amis de don Fernand, fit étrangler plusieurs officiers pour avoir murmuré contre son gouvernement, et alla même jusqu'à défendre, sous peine de mort, de parler à voix basse. Il restait sans cesse à bord d'un brigantin où étaient embarqués ses amis les plus fidèles, et n'osait mettre pied à terre.

Il continua de descendre le fleuve en se dirigeant toujours vers la gauche, ayant presque chaque jour à combattre les indigènes, et voyant la famine et les maladies décimer ses soldats. Les Indiens qu'on avait amenés du Pérou furent les premières victimes de sa cruauté : quelques-uns ayant pris la fuite, il abandonna le reste, au nombre de plus de cent, sur une plage inconnue, où ils périrent de misère.

Enfin, après une longue et pénible navigation, il atteignit l'embouchure de l'Amazone le 1er janvier 1561 ; il se dirigea vers l'île de la Marguerite, et alla débarquer, à quelque distance de la ville, dans une baie qu'il trouva déserte. Aussitôt qu'il eut pris terre, il expédia un messager au gouverneur, pour lui annoncer qu'il avait été jeté sur cette côte par le mauvais temps, et pour lui demander des vivres. Le gouverneur lui ayant envoyé un officier pour prendre des informations plus exactes, Aguirre, sans lui dire un mot de tout ce qui s'était passé, lui répondit simplement qu'il commandait les débris d'une expédition envoyée du Pérou pour descendre le Maragnon ; que le reste de son armée avait péri de faim et de misère. Les habitants, touchés de ce récit, firent sur-le-champ tuer deux vaches, qu'ils lui envoyèrent. Aguirre, voulant faire croire qu'il arrivait chargé de richesses, donna à ceux qui les lui apportèrent plusieurs bijoux d'or et une coupe d'argent.

Le gouverneur, homme jeune et sans expérience, donna complétement dans le piége qui lui était tendu, et vint visiter Lope avec quelques-uns de ses principaux officiers. Aguirre lui fit le meilleur accueil, et demanda la permission de débarquer sa troupe pour qu'il pût la passer en revue. Le gouverneur y consentit; mais à peine les Maragnones furent-ils rangés en bataille sur la rive, que Aguirre donna l'ordre de s'emparer de sa personne et de faire garder avec soin les passages qui menaient à la ville, afin qu'on n'y fût pas averti de ce qui venait de se passer. Aguirre distribue les chevaux du gouverneur et de sa suite à ses officiers les plus déterminés, le force à monter en croupe der-

rière lui, s'avance vers la ville, désarmant tous les habitants qu'il rencontre, et s'emparant de leurs chevaux, y entre sans coup férir, la livre au pillage, enferme les prisonniers dans la citadelle, partage entre ses soldats l'argent qui se trouve dans les caisses du gouvernement, renverse le poteau sur lequel sont peintes les armes royales, et se fait proclamer souverain du pays. Il donne ensuite une part du butin à tous ceux qui consentent à se réunir à lui, fait pendre les hommes restés fidèles au roi, brûler leurs maisons et saccager leurs biens.

Dès qu'il se vit maître de l'île, il chercha les moyens de se rendre à la terre-ferme. Ayant appris qu'un vaisseau du roi se trouvait au port de Maracapana, où il avait transporté plusieurs missionnaires de l'ordre de saint Dominique, il envoie un de ses officiers pour s'en emparer; mais celui-ci, redoutant les suites de sa conduite, va faire sa soumission au supérieur de ces religieux, et lui rendre compte de la mort d'Ursua et de tout ce qui s'était passé depuis. Aguirre, apprenant cette désertion, et craignant que cet exemple n'entraînât un grand nombre de ses compagnons, fait tirer les embarcations à terre pour les empêcher de quitter l'île, fait massacrer le gouverneur et les principaux habitants sous prétexte qu'ils méditent un soulèvement contre lui, et fait renfermer dans la citadelle le reste des colons avec leurs familles. Il rassemble ensuite ses soldats, leur rappelle en peu de mots tous leurs crimes, et les exhorte à vendre chèrement leur vie puisqu'ils ont perdu toute espérance de pardon.

Le bruit de ce qui venait de se passer à la Marguerite se répandit promptement sur la côte de la terre ferme, et tous les gouverneurs firent des préparatifs de résistance. Aguirre, informé que le provincial des dominicains, à la tête de quelques soldats qu'il avait ramassés à la hâte, méditait une descente à Punta-de-Piedras, se hâta de s'y rendre avec une partie de ses troupes; mais apprenant que le provincial n'avait pas encore paru, il revint à la Marguerite. Soupçonnant Perez, son mestre-de-camp, d'avoir voulu profiter de son absence pour le trahir, il le fit massacrer à son retour, et poussa même la cruauté jusqu'à forcer un officier, qu'il croyait son complice, de boire le sang qui coulait de ses blessures.

Quand tous les préparatifs de départ furent terminés, Aguirre fit broder deux épées sanglantes placées en croix sur une bannière

de taffetas noir, et la fit bénir dans l'église de l'Assomption avec toutes les cérémonies d'usage. Il reçut ensuite le serment de fidélité de toute l'armée, et, faute d'un portrait du roi d'Espagne, il prit un roi de cartes, qu'il fit fouler aux pieds et déchirer par les soldats. Enfin, après être resté quarante jours dans cette île, et avoir commis toutes les cruautés et les désordres imaginables, il s'embarqua avec sa troupe et se dirigea vers la côte de la terre-ferme.

Voyant qu'avec cent cinquante hommes seulement qui lui restaient, il ne pouvait penser à s'emparer de Panama, où l'on était sur ses gardes, il se décida à traverser le Venezuela et la Nouvelle-Grenade, et à gagner ainsi le Pérou. Il alla donc débarquer au port de la Burburata, que les habitants abandonnèrent aussitôt qu'ils virent sa flottille approcher, pour se réfugier dans les bois avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

A cette nouvelle, les gouverneurs de Tocuyo et de Merida se hâtèrent de rassembler des troupes pour marcher contre Aguirre, qui, de son côté, se préparait à une vigoureuse résistance. Voulant prouver à ses soldats qu'ils ne pouvaient plus reculer et que la fuite était désormais impossible, il mit le feu à ses embarcations; puis, après avoir tout pillé et saccagé à la Burburata, il se dirigea sur Valence, qu'il trouva également abandonnée par les habitants.

Averti que Pablo Collado se préparait à l'attaquer, il le prévint par un mouvement rapide et s'avança sur Barquisimeto. Collado essaya de le réduire, en lui offrant amnistie pleine et entière, s'il voulait mettre bas les armes. Mais voyant qu'il ne pouvait rien obtenir et qu'il n'était pas en force pour lui résister, il se décida à se retirer avec ses troupes à une lieue de là, après avoir fait afficher dans toute la ville la promesse du pardon royal pour tous ceux qui mettraient bas les armes et viendraient se joindre à lui. Il fut suivi par tous les habitants, de sorte qu'Aguirre, en entrant dans la ville, la trouva déserte et abandonnée. Pour empêcher l'impression que ces affiches auraient pu faire sur ses soldats, il se dirigea droit vers la citadelle et s'y enferma. Quand la nuit fut venue, il leur livra la ville à piller, et le lendemain il les rassembla sur la grande place, et leur dit :

« Vous avez trouvé, mes compagnons, des proclamations par lesquelles le gouverneur vous promet pardon et oubli; mais,

comme votre chef et votre ami, je dois vous détourner d'y ajouter foi. Comment pourriez-vous espérer le pardon de toutes les violences que vous avez commises ? Le roi lui-même ne pourrait vous l'accorder. Comment pourriez-vous donc ajouter foi à la parole d'un simple licencié, qui n'a pas même de pleins pouvoirs ? Vous savez ce qui est arrivé, au Pérou, à ceux qui ont eu confiance dans l'amnistie royale ? D'ailleurs les parents et les amis de ceux qui ont péri par vos mains chercheront toujours à les venger sur vous. Restez avec moi, qui saurai vous défendre et vous protéger, et n'allez pas vous livrer à ceux qui ne vous donnent de belles paroles que pour mieux vous perdre. Vous le paierez cher si vous vous rendez actuellement pour éviter quelques fatigues et quelques dangers. Si, au contraire, vous me restez fidèles, vous finirez par être les maîtres du Pérou, et vous passerez le reste de vos jours dans l'abondance et dans les plaisirs ! »

Voulant ensuite éviter une surprise, qui aurait été facile parce que l'ennemi connaissait mieux que lui les rues de la ville, il la brûla toute entière, à l'exception d'une seule maison dans laquelle il établit son logement, Le lendemain, l'armée royale essaya, sans succès, de s'emparer de la forteresse ; mais Aguirre ne fut pas plus heureux dans une sortie. Le siége aurait pourtant traîné en longueur, et Aguirre eût peut-être fini par avoir le dessus, sans l'arrivée de Pablo Collado, gouverneur de Merida, à la tête de deux cents hommes, ce qui donna un tel avantage à l'armée royale, que les Maragnones, bloqués dans le fort, commencèrent bientôt à manquer de vivres. Le découragement et la désertion augmentèrent de jour en jour; les ennemis venaient, jusque sous les murs, inviter les soldats à se réunir à eux, en leur promettant une amnistie et même des récompenses.

Aguirre, voyant que tout était perdu, prit le parti désespéré de massacrer les malades, les blessés et tous ceux qui n'étaient pas en état de le suivre et de se frayer un passage à travers les rangs ennemis. La résistance unanime de ses officiers put seule l'empêcher de le mettre à exécution. Il résolut alors de tâcher de regagner le bord de la mer pour se rembarquer et atteindre un autre point de la côte ; mais il était serré de si près par le parti royal, qu'il ne put accomplir ce projet ; il n'osait laisser sortir personne du fort, pas même ses plus chers amis, craignant qu'ils ne l'abandonnassent. La famine y devint bientôt si grande,

que l'on fut réduit à manger les chiens et même les chevaux. Malgré ses précautions, les désertions se multipliaient tousjours, et bientôt il se vit presque seul. L'armée royale ayant tenté une nouvelle attaque, ceux qui gardaient les portes les lui ouvrirent et jetèrent leurs armes en criant : Vive le roi ! de sorte qu'elle entra dans le fort presque sans coup férir.

Aguirre, ainsi abandonné des siens, entre dans la chambre de sa fille, qui ne l'avait pas quitté pendant l'expédition, et qui, malgré sa jeunesse, en avait partagé toutes les fatigues. Il lui annonce qu'il faut mourir. Elle se jette à ses pieds et le supplie de lui conserver la vie. — Non, lui répond-il en la perçant de son poignard ; il vaut mieux mourir que de vivre pour être appelée fille d'un traître. — Puis, s'appuyant contre un poteau, il attend les bras croisés l'arrivée de l'ennemi, sans même se donner la peine de tirer son épée. Le premier qui entra dans la chambre fut un soldat qui s'écria, en l'apercevant : Arrivez, voici Aguirre que je tiens prisonnier. — Je ne me rends pas à de pareils drôles, lui répondit celui-ci en le renversant d'un coup de son gantelet de fer. — En disant ces mots, il remit son épée à Garcia de Paridy, qui commandait en chef l'armée royale. Celui-ci voulait épargner ses jours ; mais ceux qui l'environnaient et dont quelques-uns étaient déserteurs du parti d'Aguirre, craignant les déclarations qu'il pourrait faire sur leur compte, représentèrent à Paridy qu'il se compromettrait lui-même, s'il l'épargnait, et s'attirerait la haine de toutes les familles qui avaient perdu quelques-uns des leurs dans cette rébellion. Vaincu par ces raisons, Paridy lui fit trancher la tête, qui fut mise sur un poteau ; le corps fut coupé en quatre quartiers, qui furent exposés dans les principales villes de la province. Longtemps après, on montrait encore à Tocuyo le crâne d'Aguirre enfermé dans une cage de fer, et la bannière de son armée.

Ainsi finit Lope de Aguirre, et avec lui s'éteignit la dernière étincelle de l'esprit d'indépendance qui avait si longtemps agité une grande partie de l'Amérique méridionale. Ce fut jusqu'au commencement de ce siècle la dernière tentative des colonies espagnoles pour se séparer de la métropole. Si Lope eût trouvé dans la Nouvelle-Grenade l'appui qu'il eût sans doute rencontré au Pérou, l'Espagne perdait ses colonies deux siècles et demi plus tôt, et la face du monde eût été changée.

H. T. C.

LE

SPHYNX DE LA COUR.

La place du grand marché de Coventry recevait les derniers rayons d'un soleil de juin, le couvre-feu n'était pas encore sonné, les bourgeois prenaient le frais devant leurs portes. C'était à l'une de ces heures paisibles où le travail de l'artisan est suspendu, où le gazouillement des commères occupe seul la ville, comme la chanson d'une vieille nourrice berce l'enfant qui va s'endormir. Les auvents gothiques se fermaient; les revendeuses d'herbes, abritées pendant le jour sous de mauvaises toiles au bas de la belle croix normande de ce marché, remportaient sur leur dos leur bagage printanier. Ces mille teintes rompues, produites, vers le soir, par le brouillard d'Angleterre, et dont Prout et Cattermole aiment à reproduire si souvent les effets dans leurs harmonieuses esquisses, se jouaient confusément aux angles de la grande place, dont elles enveloppaient, peu à peu, chaque arête gothique et chaque figure sculptée. Çà et là passaient et repassaient dans les marché les arbalétriers et les soldats, les uns aux armes de la ville, d'autres à celles de l'évêque; car cette double hiérarchie s'était établie depuis fort longtemps; les expéditions de la Palestine et les débats fréquents les rois d'Angleterre avec la cour de Rome n'avaient fait que la consolider. Coventry, il faut le reconnaître, était déjà ville épiscopale sous Guillaume-le-Conquérant; les évêques normands réunis ayant refusé publiquement, sous ce prince, d'habiter les anciens chefs-lieux de leurs diocèses (sans doute parce qu'il leur fallait des villes riches qu'ils pussent facilement rançonner, comme faisaient les princes d'alors), ils avaient transporté leur résidence dans les cités les plus

populeuses : c'est ainsi que Salisbury, Lincoln, Chester et Coventry étaient devenues des villes épiscopales.

Au premier coup d'œil, l'apparence de Coventry était loin de justifier de ces richesses que la fantaisie tyrannique d'un prince endetté ou l'ambition démesurée d'un évêque fastueux pouvait en attendre d'après la coutume. D'abord, au rebours d'une foule d'autres villes bâties sur des terrains royaux, et qui, pour devenir des communes libres à dater de Richard Ier, avaient été forcées de se racheter, à charge de rente annuelle pour le fisc, Coventry s'étendait fière de ses murs et de ses douze portes, active, industrieuse, et devant tout à son labeur, se suffisant sans nul doute, ne fût-ce que par ses manufactures d'étoffes et de draps destinés au commerce du Levant; d'ailleurs les impôts et les subsides qu'on lui avait jusque-là demandés, n'excédaient pas ceux des autres villes du royaume. L'extérieur de ses places publiques et de ses maisons n'indiquait pas non plus qu'elle fût plus riche que les autres villes ses sœurs ; sa population et sa milice étaient loin de valoir encore celles de Salisbury et de Lincoln. Mais il est bon de dire aussi que, d'après l'usage de certains rois d'Angleterre, qui déposaient secrètement en divers lieux le produit de leurs taxes ou de leurs économies, Coventry passait, à tort ou à raison, pour posséder en son hôtel-de-ville et dans quelques parties reculées de ses faubourgs des sommes considérables, sommes contestées, fabuleuses, et telles que l'esprit aventureux de Richard dut en rêver pour la guerre chrétienne de la Palestine. Les cent mille marcs trouvés par Richard Ier à Salisbury préoccupèrent sans doute long temps l'esprit de ses successeurs, à voir les inventaires avides qu'ils se permirent de faire souvent dans les villes et places fortes. Les historiens, qui jugent que tout est licite chez les princes (il n'en manque pas à cette période des expéditions de Palestine), donnent pour excuse à ces extorsions des monarques anglais leur besoin d'argent pour avoir des troupes. D'ailleurs ces mesures violentes tombaient principalement sur les juifs. Le massacre de Israélites d'York, que Richard toléra s'il ne l'ordonna pas, est assez fameux dans l'histoire d'Angleterre ; il rapporta des sommes immenses à Richard. Le fanatisme populaire encourageait d'autant plus ces actes royaux, que le peuple n'avait pas, comme les princes et les barons, la facilité d'extorquer des quittances à main armée. Ainsi persécutés, chassés de Lon-

dres, de Lincoln, d'Edmondsbury, de Lynn, de Stamford et de Norwich, les juifs, ces fatals banquiers de tous les états chrétiens dans les temps qui suivirent, n'en persistèrent pas moins à résider en Angleterre, où la cupidité seule leur faisait braver des périls toujours nouveaux. Sous le règne de Henri III, dont la figure traversera cette épisode, ils prêtaient encore à cinquante et soixante pour cent, bien qu'un édit leur eût défendu de porter l'intérêt de leur argent à plus de quarante, taux qui semble déjà exorbitant, mais qu'ils élevaient en raison des périls auxquels ils étaient journellement exposés, et dont le moindre était l'insolvabilité des lords et des barons, leurs débiteurs. A l'époque de Jean-sans-Terre, les murs de Coventry avaient abrité quelque temps ces rois de l'usure; Coventry était donc une ville bonne à visiter pour un monarque curieux d'y faire de l'or; il pouvait s'y abattre d'un jour à l'autre comme un vautour. Peut-être qu'à l'instar des Israélites d'York, les juifs du règne précédent, tourmentés et lapidés à plusieurs reprises, y avaient enterré leurs espèces métalliques, ou bien ces maudits pouvaient-ils s'y voir rançonnés de nouveau sans crainte de sédition. La situation financière du roi Henri III, *le plus grand demandeur de subsides*, comme l'appelle un de ses historiens, devait donc, tôt au tard, l'attirer dans cette ville. L'incapacité de ce prince et son amour pour les étrangers formèrent, comme on sait, les deux traits les plus saillants de son caractère. Ses profusions à ses favoris furent énormes, comme ses impôts. Si ces vexations journalières, qui n'avaient pas même pour elles l'excuse ordinaire des croisades, mirent souvent le peuple anglais en état flagrant de révolte contre son prince, la manière dont il faussa scandaleusement ses plus solennelles paroles, et l'arbitraire odieux de ses actes durent entretenir la résistance obtinée des lords. Aussi faut-il voir dans le surnom de *lâche*, que l'inexorable histoire donne à Henri III, une de ces flétrissures qui s'appliquent moins à l'imbécillité et à la mollesse qu'à la mauvaise foi et à la perfidie. Ce fut sans doute un règne épineux et difficile que celui de ce prince, un règne de transition, pour ainsi dire, et qui préparait dignement l'entrée à celui d'Édouard; mais outre que le peu de bien de ce règne est dû en réalité à la grande habileté de l'ambitieux Leicester, le foyer de la guerre civile entretenu soigneusement, une condescendance inouie pour les flatteurs, une brutalité de ressentiment que n'ab-

sont pas même celle de l'époque, des négociations continuellement nouées ou denouées avec la France, un abus de toutes choses et de tous droits, et enfin la violation des plus solennelles promesses, tout ce faisceau d'incroyables délits ne devait-il pas faire du nom de ce prince un nom ignominieux pour l'histoire? Fils de Jean-sans-Terre, il devait en recueillir l'héritage empoisonné.

En déroulant ainsi par avance le précis de ce règne, si remarquable par le seul fait du *mad parliament* (parlement furieux ou enragé) qui s'assembla le 11 juin 1258, dans la ville d'Oxford, nous ne pourrons être taxé d'exagération par nos lecteurs dans ce qui va suivre, surtout quand ils verront, par le peu de lignes qui forment la fin de cette histoire, qu'à Coventry même elle est devenue légende.

I.

Ce soir-là tout gazouillait donc, nous l'avons dit, par la ville.

D'abord, pour ce ramage, on pouvait s'en rapporter aux barbiers, qui n'avaient pas grande affaire en ces temps-là, parce qu'on portait les cheveux couverts d'armets ou de capuces de laine: il est vrai que la chevelure compliquée des femmes les occupait à défaut de celle des hommes. Puis venaient les tenanciers de l'évêque allant en collecte à cette heure par toute la ville, suivis de dominicains et de franciscains, dont les ordres ne s'introduisirent en Angleterre que sous ce règne, et qui, de la rue où ils mendiaient pour leurs frères, se virent appelés bientôt dans les conseils privés du roi et de ses seigneurs.

A cette heure encore, on distinguait la jaquette blanche et verte de quelques fauconniers ou plutôt de garenniers de la couronne; car les lois de sang relatives à la chasse, maintenues et sans cesse aggravées par les rois d'Angleterre, avaient été remises en vigueur. Ils rentraient balançant au bout de leurs gants de cuir grossier des gerfauts qu'ils avaient ramassés près des remparts, l'aile saignante de la fronde obscure d'un braconnier. La fontaine placée à l'angle de la place du marché, et qui a été détruite depuis, murmurait au milieu de ces bruits du soir, qu'un étranger ou un pèlerin aurait écoutés complaisamment.

La boutique de l'honorable tailleur Pippingtom, placée au beau milieu du grand marché, pouvait, entre autres, à bon droit, passer en ce moment pour une ruche d'abeilles, tant était grand le bourdonnement de ses vitres frêles, derrière lesquelles plusieurs personnages causaient, protégés en outre par un charmant rideau de clématites, qui voilait leurs dignes visages aux passants. Sur le seuil se tenait pourtant mistress Pippingtom raccommodant elle-même un haut-de-chausses violet, et dans une immobilité si constante, qu'on l'aurait prise pour l'enseigne même de son mari. Le plus mince établi d'un *taylor* de nos jours, à Londres, mis en comparaison avec celui de maître Pippingtom en 1258, aurait certainement le dessus pour l'extérieur et l'apparence confortable de la façade; sans doute la fumée de l'âtre en serait moins incommode et moins épaisse; mais à cette époque, où le gaz n'était pas né, la boutique de Pippingtom n'en était pas moins instructive et amusante. D'abord il eût été difficile de mettre sous les yeux du lecteur la quantité prodigieuse de chausses, de casaques et de cottes dues à l'aiguille de Pippingtom, lequel n'avait cependant que deux apprentis. Non-seulement l'honorable maître taillait lui-même pour la ville de Coventry d'admirables galverdines d'hommes d'armes, et des chemisettes d'archers à manches de maille, mais encore le digne homme, en sa qualité de tailleur du roi (charge que son père avait toujours tenu à grand honneur d'exercer à Coventry même, au lieu de se fixer à Londres), était renommé pour les manteaux de soie et d'hermine qu'il donnait aux lords; et, par ce mot *donner,* il faut entendre malheureusement l'expression réelle d'un cadeau, attendu que les lords et les barons ne le payaient pas. Quant à mistress Pippingtom, exclusivement chargée des atours féminins, elle y déployait une coquetterie de science des plus rares, et qui lui faisait porter la tête aussi haut qu'une princesse ou un docteur. C'étaient chaque jour nouveaux raffinements en fait de modes et somptuosités nouvelles. Non contente de chemisettes de taffetas, de satin ou de toile d'or boutonnées et fourrées de ratine d'Angleterre, pour préserver du froid en hiver, elle avait trouvé les réseaux de perle à coins de velours, les roses sur le busc, et les sacs à fermoirs de pierreries. Ce génie inventif de mistress Pippingtom avait fait, on le pense bien, la base du contrat de son digne mari; il lui parut propre à continuer la vogue de son en-

seigne héréditaire : *le Ciseau noir*. Mistress Catherine Pippingtom avait bien quarante-sept ans. Si les personnages pour lesquels travaillait ce couple intéressant n'eussent pas été sordides ou endettés, comme l'était la cour d'alors, évidemment la boutique de Pippingtom fût devenue un palais. Avenante encore et habile à réparer les outrages du temps, la femme du tailleur s'était principalement rendue utile à son sexe par une variété de fards et de drogues qu'elle composait elle-même; car, à cette époque, la profession de maître tailleur était loin d'être spéciale et exclusive. Le suc de limon, la mie de pain, l'eau d'amandes de pêches et le lait d'ânesse sont encore cités par les historiens contemporains comme faisant partie de la toilette des dames de cour qui tenaient à avoir le teint lustré ; mistress Pippingtom y ajouta l'alun de roche passé à l'alambic, les roses, le vin et les poudres de Chypre. Abondamment fournie de tous ces hameçons de beauté, mistress Pippingtom s'était cependant trompée ; elle arrivait, hélas ! dans un siècle brutal où tous ces raffinements ne servaient de rien, où la main de fer du chevalier brisait les perles d'un gant et la cordelière d'une tunique. Toutefois, l'effervescence luxueuse qui signala, dans quelques villes anglaises, la suite des premières croisades, l'avaient servie. Elle seule pompait toute la gloire et le renom de Pippingtom.

Le tailleur, au demeurant, n'était qu'un misérable petit être. Ne chétif, bossu, et curieux à l'excès, Pippingtom n'apportait au monde qu'une seule bonne qualité, la soumission. Il était en tout l'humble vassal et l'admirateur de mistresss Catherine, sa femme. Se reposant sur elle du soin de la fabrication, il avait concentré son maigre génie dans le plus impérieux de ses instincts, il s'était prescrit la curiosité comme un besoin d'exercice. Les jambes croisées en ciseau sur sa planche journalière, il cousait et taillait machinalement, sans plaisir et à toute heure du jour, obéissant à sa femme comme le dernier apprenti, et laissant errer sa pensée toujours loin de son ouvrage et de ses étoffes. Maigre comme un pauvre chat de sacristie, c'était lui qui était chargé des courses d'affaires, des recouvrements et des poursuites. La curiosité donnait alors des jambes à Pipping (c'était là son petit nom, et, en vérité, il était bien baptisé !) (1) : il s'ingéniait

(1) *Pipping*, curieux.

en mille façons pour savoir d'avance comment telle ou telle dette finirait. Le plus souvent, hélas ! c'était sur l'échine imprudente du pauvre Pippingtom que les débiteurs signaient leur reconnaissance. Il n'en était pas moins un grand buveur d'hydromel et un gai conteur ; il ne manquait pas même d'un certain talent sur la basse de viole. Sa curiosité le rendait enfin, dans l'occasion, entreprenant et même téméraire. Tel était le digne maître Pippingtom, le premier et le plus vertueux tailleur de Coventry.

Un troisième personnage ne semblait demeurer dans la boutique du tailleur que pour former un contraste frappant par son air de taciturnité et d'importance avec le bavardage de Pipping le questionneur. Celui-là était voûté par le grand âge ; son front était chauve et sillonné de rides profondes, il avait encore les allures d'un homme de guerre, et portait la barbe tailladée en croissant. C'était le bonhomme Ranulfe, tavernier et maître du *Léopard d'or*, auberge qui faisait face à la maison de Pippingtom. Maître Pippingtom et le sérieux Ranulfe se convenaient assez, l'aubergiste, parce qu'il était toujours silencieux, ou n'ouvrait la bouche qu'à bon escient ; le tailleur, parce qu'il trouvait un motif perpétuel de conversation et de curiosité dans les réticences de Ranulfe. En ce moment même, il venait de presser inutilement le tavernier de questions oiseuses.

— De sorte que vous ne voulez rien nous apprendre, Ranulfe ? C'est dommage, en ce cas, que vous ne puissiez pas aussi nous mettre un bandeau sur les yeux, car je vous affirme, moi, avoir vu hier, à la lune, le comte de Leicester qui sortait de votre taverne à deux heures de nuit....

— Et quand cela serait ? reprit l'aubergiste mécontent. Ranulfe, vieil écuyer de Richard, ne peut-il causer dans sa taverne avec Simon de Montfort, comte de Leicester ?

— Je ne dis pas, maître, reprit Pipping en coupant son fil avec ses dents ; mais à deux heures de nuit et en compagnie de barons armés !... D'abord, sachez que, les voyant en armes, je m'étais figuré qu'ils venaient pour vous arrêter, et j'en voulais référer à ce digne Hugues Baxter, le shériff, qui est mon parent ; mais quand j'ai vu que vous étiez de bon accord avec eux...

— Et comment as-tu vu cela, singe curieux ? Il faudrait que

tu fusses entré dans la salle basse, et la porte en était close. J'en avais les clés à mon trousseau...

— Oui, mais par la trappe du cellier... Vous deviez au moins ne pas être assez distrait pour m'y laisser entre deux tonneaux de votre dernier vin de Syracuse, digne Ranulfe. J'étais, je le sais, en bonne compagnie; mais enfin je n'ai pu en sortir que ce matin, quand votre sommelier m'a ouvert et que vous dormiez encore.... J'ai passé là une jolie nuit !

— Et tu as entendu ce qui se disait dans la salle ?

— Je n'ai rien entendu, excellent Ranulfe, d'autant que vos gens armés de cette nuit parlaient comme des rats qui tiennent conseil. Par exemple, à l'aide du trou que j'avais fait dans votre trappe avec mon poinçon de maître tailleur, je les ai vus là.... comme je vous vois... Mais cela ne m'a pas servi davantage, attendu qu'ils avaient tous rabattu la visière de leur casque. Le seul que j'aie reconnu, c'est le comte de Leicester, et cela par une bonne raison : il portait un manteau coupé par moi...

— Écoute bien ceci, Pipping, dit le vieux Ranulfe se levant tout d'un coup et frappant d'un poing robuste l'établi du pauvre tailleur, de telle sorte que chaque planche en trembla ; écoute et retiens ce que je m'en vais te dire. Tu sais que je parle peu, mais bien. S'il t'arrive jamais d'épier ce qui se passe chez moi, ou même d'y entrer, aurais-tu reçu le matin même sur l'épaule le coup d'épée qui fait un chevalier d'un bâtard, je te suspends comme un chat pelé en guise d'enseigne à ma porte. Ceci soit dit entre nous une bonne fois, cher Pipping.

Pipping jugea prudent de ne répondre que par le silence à cette sortie quelque peu vive du vieux tavernier. Il pensa que Ranulfe était sans doute le dépositaire de quelque secret important, et en homme curieux il se promit de lui en arracher la confidence. L'instant eût été fort mal choisi, car maître Ranulfe roulait sa moustache entre ses doigts et rebouclait ses genouillères d'un air de mauvaise humeur. Heureusement qu'un bol de muscadine apporté avec trois gobelets par mistress Pippingtom, qui avait disparu quelques minutes dans l'arrière-boutique, dissipa bien vite le nuage élevé entre le tavernier et le tailleur. L'épouse de Pipping prit texte de ce petit incident pour gourmander son mari.

— Au lieu de rester ainsi les bras croisés, vous feriez bien

mieux, monsieur Pipping, de finir le pourpoint de ce jeune homme. Vous n'ignorez pas qu'il l'a demandé sans aucun délai pour ce soir.

— Qu'il s'en aille au diable avec son pourpoint! dit Pipping. Voilà bien cinq fois qu'il m'en fait changer le dessin et les échancrures, sans compter qu'il veut qu'on lui parfume ses manches avec de l'iris et qu'on lui brode le chiffre G à l'intérieur, sur le côté gauche. Le plaisant page que voilà!

— N'en dites pas de mal, Pipping; il vous a sauvé d'un fier coup de poing le jour de la révolte contre le shériff, quand ce digne magistrat, votre parent, lisait le tableau des nouvelles taxes... Quant à moi, je l'aime, ce gentilhomme. Ne l'appelez-vous point Arthur?

— Sir Arthur, dit le tailleur; c'est le seul nom qu'il nous ait dit. Trouvez-vous cela un nom, Ranulfe?

Le tavernier sourit, mais ne répondit pas. Mistress Pippingtom, qui lampait elle-même, en maîtresse femme qu'elle était, quelques gouttes d'hydromel, fit signe à l'un des apprentis de déployer un paquet lié d'un ruban vert. Cela fait, chacun put admirer une robe bordée de zibeline magnifique, couverte de beaux compartiments en losanges sur fond noir et or. En montrant elle-même au tavernier son voisin ce bel ouvrage de patience et de recherche, la femme du tailleur ne put se défendre d'un *hum!* de satisfaction. Elle prit la robe et la plaça sur un triangle à pied de fer, car en ce temps l'usage du *mannequin* n'était pas encore connu des tailleurs.

— Une robe de princesse! ni plus, ni moins, comme vous le pouvez voir. La reine Bérengère elle-même n'en a pas eu, pendant sa vie, de mieux taillée... Et dire qu'elle serait mille fois mieux encore si elle était moins montante! Mais notre nouvelle pratique le veut ainsi. La poitrine couverte comme celle d'une abbesse, a-t-elle dit, et la zibeline tombante à cacher les pieds. Voilà une singulière humeur de grande dame! Qu'en dites-vous?

— Elle va à la cour?

— Elle y assistait au dernier tournois de sa majesté, mais à peine lui voyait-on le bout du menton; son voile attaché à son toquet d'or la serrait comme la visière d'un homme d'armes...

— Il faut qu'elle soit bossue, dit Pipping.

— Ou boiteuse, continua-t-il, voyant que Ranulfe ne répondait pas.

— Elle est plus belle et plus droite que le plus beau lys de l'abbaye de Lincoln, reprit mistress Pipping.

— Son nom, ma petite femme ?

— Vous êtes trop curieux ; d'ailleurs je ne le sais pas... Elle demeure à quelques pas du marché, et n'habite la ville que depuis deux semaines.

— Vivat ! cria Pipping, j'ai fini le pourpoint de sir Arthur. Pourvu qu'il me soit payé !

— Amen ! fit Ranulfe ; mais les chevaliers ne sont pas des lords.

— Holà ! là ! arrêtez-le ! Holà ! interrompirent les apprentis du tailleur, qui se trouvaient placés en dehors de la boutique. Saisissez-le par la bride et maintenez-le ! Voici son cavalier qui revient !

Ces cris s'adressaient à quelques bourgeois plus effarouchés mille fois que le cheval impatient qu'ils entouraient, beau cheval barbe, qui venait de démonter rudement son cavalier à quelques pas de la croix du grand marché. Jamais peut-être de mémoire de bourgeois, à Coventry, un plus bel animal ne s'était offert à l'examen des connaisseurs. La poitrine ouverte, le cou mollement voûté comme un arc à demi tendu, il creusait alors tranquillement du pied le terrain sablé du vieux marché, épuisé de fatigue comme un fuyard après une course qui n'a abouti qu'à le faire prendre. Sa grande selle brodée d'hermine était couverte de poussière, et ses rênes violettes traînaient à moitié rompues. Un cercle étroit, formé par la foule autour de l'animal fougueux, prévenait toute tentative nouvelle de fuite.

A quelque distance du cheval, d'autres curieux entouraient le cavalier. Sa chute avait bossué sa cuirasse d'une façon lamentable ; ses éperons avaient déchiré sa tunique de belle étoffe brodée. Son costume seul, à bien l'examiner, était le costume le plus incommode de la terre et le plus défavorable aux besoins de l'équitation. Il consistait dans une robe longue à grands plis, avec une épée droite encore plus longue, qui venait battre incessamment près l'étrier; ses souliers à longue poulaine, recouverts de maille, excitaient aussi avec trop d'opiniâtreté le flanc inquiet de sa monture. Évidemment le cavalier démonté ne pouvait être qu'un

seigneur de la cour, un baron ou un noble en partie de chasse; car à son gantelet pendait encore le bout de la petite chaîne argentée à laquelle était rivé le faucon dressé à cet exercice. Pippingtom, qui se tenait comme tous les autres bourgeois un peu considérables sur le pas de sa boutique, sans se déranger le moins du monde, ayant fort bien reconnu dans l'écuyer malencontreux un grand seigneur de la cour, pensa qu'il était de son devoir de lui apporter un verre d'hypocras. Mais quand le petit tailleur s'approcha de lui en fendant la foule avec son gobelet d'étain, il trouva le cavalier remis sur pied, et rajustant déjà les rênes de son palefroi, comme s'il allait se remettre en selle.

Le cavalier exécuta en effet ce mouvement avec une élégance et une agilité remarquables, mais ce fut seulement alors qu'il s'aperçut que son faucon avait disparu; car il siffla vainement: *Hannor!* par toute la place du marché, en voyant que la chaînette de l'oiseau était brisée....

C'était un personnage de haute stature et de figure assez belle. Son teint était basané comme celui d'un Italien, ses manières hautes, son sourire méprisant. Il avait la taille élégante et les cheveux longs. Une large balafre lui traversait la joue gauche, et malgré le soin qu'il avait pris de laisser monter sa barbe jusqu'à cette cicatrice, elle apparaissait encore visiblement. Le nom de cet homme était inconnu à la foule; Pippingtom, Ranulfe et le shériff de Coventry l'auraient peut-être seuls prononcé. Ses bourgeois ne pouvaient voir en lui qu'un seigneur ordinaire; et cependant à lui seul, depuis quelque temps, cet homme gouvernait l'État, car il gouvernait le roi. Le règne de Henri III, nous l'avons dit, fut le règne des favoris; est-il besoin de rappeler l'extrême fortune et l'extrême disgrâce de Hubert de Burgh? Hâtons-nous de le dire pourtant, ce fut surtout parmi les étrangers venus à sa cour que Henri III se choisit des créatures. Les croisades et les démêlés fréquents avec la cour de Rome rejetaient bon nombre d'Italiens en Angleterre; la seule ambassade du cardinal Gualo, l'égat du pape Honorius, avait amené près de Henri III celui dont nous parlons. Dionigi Murano, écuyer venu à la suite de monseigneur Gualo, le cardinal plut bien vite à Henri III par une grande facilité d'esprit, une complaisance servile, un amour effréné du vin et du jeu. Non seulement il maniait les

chevaux comme un maître et docteur en cette science, mais encore il prenait plaisir à s'attaquer aux plus rétifs et aux plus mutins. Si, dans la scène qui venait de se passer sous les yeux des bourgeois du grand marché, on pouvait l'accuser d'une grande présomption dans ses forces, du moins sa chute n'avait-elle été que le fruit d'un accident et non d'une maladresse. La corde de l'arbalète d'un archer, détendue avec fracas à deux pas de lui, avait fait partir inopinément son palefroi.

Comme Hubert de Burgh, il ne s'était acquis, disait-on, l'affection de Henri que par un charme magique. Comme Hubert encore, la superstition populaire l'accusait d'avoir dérobé, dans le trésor royal, un talisman qui le rendait invulnérable. Sa brutalité et le profond mépris qu'il avait pour les femmes égalaient au moins son adresse. A la suite de cet Italien, qui succéda ainsi bien obscurément à Hubert de Burgh et qui domina quelque temps le lâche Henri III, se groupèrent sans doute bien d'autres noms que les chroniqueurs ne se donnèrent pas la peine de conserver, cet oubli ne provient que d'une chose, c'est l'exception d'Hubert de Burgh, les autres conseillers serviles du monarque n'étaient pas nés sur le sol anglais. Henri III avait créé d'abord cet Italien son grand écuyer, puis il le nomma lord, comte de Lincoln et justicier de sa justice privée; de la sorte, il ne quittait plus sa personne royale, et favorisait ses vices, accoutumé à servir l'une et à mettre les autres à l'abri de toute loi.

Pendant que la populace de Coventry l'observait faisant volter avec grâce son cheval à droite et à gauche, au grand effroi de la plupart de ces honnêtes gens, on entendit sur la place le trot d'un autre cheval arrivant sans doute par la porte d'Oxford; celui-là, maigre et mal hanarché, était couvert de sueur, et pourtant le jeune homme qui le montait l'aiguillonnait encore de l'éperon. Dionigi Murano s'arrêta tout court à cette vue, non qu'il reconnût d'abord la physionomie du jeune homme; mais le nouvel arrivant portait triomphalement à son poing *Hannor*, le faucon perdu. Au sifflement de Dionigi, l'oiseau fit un effort visible, et se dégageant des doigts qui voulaient le retenir, s'en fut s'abattre sur le gant de son ancien maître.

— M'expliquerez-vous, sir Arthur, comment il se fait que le faucon de sa majesté se soit ainsi perché sur votre manche?

— Quand vous m'aurez expliqué, milord, reprit le nouveau

venu avec un sourire d'ironie et en se découvrant, comment le premier cavalier de l'Angleterre, le comte Dionigi Murano, grand écuyer, vient de se laisser choir au milieu du marché de Coventry....

Il ajouta :

— Il faut que le cheval des écuries de sa majesté, que vous montez, soit moins docile, je le vois, que son faucon.

Le comte Dionigi Murano lança un regard courroucé à sir Arthur.

— Croyez-moi, dit-il, tirons-nous de ces bourgeois qui nous regardent, et conduisez-moi, sir Arthur, jusqu'à l'hôtel-de-ville.

— Soit, milord ; aussi bien, c'est mon chemin.

Et tous deux remirent leur coursier au pas. Celui du comte hennit d'abord, et leva la tête d'un air orgueilleux en se voyant cotoyé par l'humble monture du jeune homme ; mais en cela il ne ressemblait guère à son maître, qui trouvait charmant de se donner ainsi un page improvisé pour échapper aux regards curieux de la foule.

— Le roi serait-il ici? demanda sir Arthur avec quelque trouble.

— Qui peut vous le faire penser? reprit Dionigi d'un air assuré. L'écuyer du roi n'est-il pas aussi le justicier de sa majesté, et ne puis-je....

— Parfaitement, milord, dit Arthur craignant de s'être trahi; seulement, comme on ne vous voit guère l'un sans l'autre.... Mon Dieu! le beau cheval barbe, continua-t-il; mais d'après ce que je viens d'apprendre, vous faites bien de ne pas le faire monter au roi....

— Il vient de nous être donné d'hier seulement par l'évêque de Valence, Guillaume, l'oncle de la reine... le roi de Castille le lui avait envoyé. C'est bien à la fois la créature la plus parfaite et la plus rétive... et sans cet imbécile d'archer...

— Ce sont de ces disgrâces qui arrivent au meilleur écuyer, milord. En effet, dit Arthur en se penchant, il a la poitrine large, la croupe vigoureuse et le poil noir ; Dieu me pardonne! sans une tache de blanc...

— D'une force à soulever en l'air trois archers, d'une agilité à vaincre une antilope.

— Ainsi vous n'êtes en cette ville que pour promener les chevaux de sa majesté ?

— Pas autre chose. L'Angleterre est si tranquille ! Mais vous, sir Arthur, qu'avez-vous à faire de cette valise à l'arçon de votre selle ?

— Elle contient ma Bible, milord, dit le jeune homme après quelque hésitation.

— Par les plaies du Christ ! elle est bien volumineuse. Le bienheureux martyr Thomas Becket n'en avait pas de plus ample.

Arthur fronça le sourcil à ce dernier nom.

Murano reprit :

— Nous voici, je crois, arrivés à l'hôtel-de-ville. Nous nous reverrons, n'est-ce pas, sir Arthur ?

— Je ne viens ici que pour une nuit, milord.

— Dans une nuit, il peut se faire bien des choses.

— Je pense comme votre seigneurie.

Dionigi Murano sauta de cheval et fut reçu par un valet portant une torche de cire, car la nuit baissait.

Il souhaita le bonsoir à Arthur, croyant sans doute qu'il allait continuer sa route dans la même direction. Mais le jeune homme fit tourner bride assez brusquement à son cheval, et revint frapper aux vitres du petit tailleur.

— Mon pourpoint et ma cape, maître Pipping !

Pipping habilla le jeune homme d'un air à la fois curieux et empressé. Mistress Pipping l'aida dans cette fonction, mais le chevalier ne faisait pas même attention à son costume.

Tirant le tavernier Ranulfe à l'écart, sir Arthur lui demanda quelles gens il attendait à souper pour cette nuit.

— Les mêmes qu'hier, chevalier. Vous leur avez bien manqué.

— Le comte de Montfort vous a-t-il écrit comme d'habitude, maître Ranulfe ?

Le tavernier inclina la tête, et montra au jeune homme, en preuve de ce qu'il avançait, une lettre qu'un messager venait de lui apporter à l'instant.

— Est-ce bien Simon de Leicester, comte de Montfort, qui a écrit ceci, Ranulfe ?

— J'en ai l'assurance, chevalier, voyez au bas sa signature...

— Eh bien ! Ranulfe, c'est moi qui vous le dis, afin que vous l'en préveniez, ce n'est pas Simon de Leicester qui vous a tracé

ces lignes. Maître Ranulfe, ce n'est ni le comte de Montfort ni moi que vous recevrez ce soir. Cette écriture-ci, maître, est celle de Henri III, roi d'Angleterre !

Il remonta brusquement sur son cheval et partit.

II.

A peine le jeune homme avait-il regardé ses nouveaux habits. Cependant Pippingtom y avait mis un grand soin. La couleur en était fauve, l'hermine riche et délicate ; et certes, il fallait que sir Arthur fût étrangement préoccupé pour n'en pas admirer les longues manches échancrées et nouées de fils d'or. Pippingtom, en le voyant partir si rapidement, avait poussé un profond soupir, en songeant peut-être qu'il ne serait jamais payé.

La mélancolie du petit tailleur était réelle ce soir-là, car dans quelques heures il allait quitter lui-même Coventry afin de se rendre à Londres pour diverses commandes. Pipping réfléchissait non-seulement qu'il laissait un drame singulier et intéressant pour lui, bien qu'il ne l'eût encore entrevu que par un trou fait au cellier de l'aubergiste avec son poinçon ; mais il avait conçu encore une grande inquiétude des dernières paroles de sir Arthur à maître Ranulfe, paroles que sa curiosité n'avait eu garde de laisser tomber à terre, et qui avaient été prononcées avec tant d'assurance, qu'elles pouvaient vraiment lui donner à croire que le roi en personne était à cette heure dans Coventry. A la lueur de sa petite lampe, il additionnait alors le mémoire qu'il se proposait de porter lui-même à Londres aux pieds de sa très-gracieuse majesté, formidable armée de chiffres dont le total devait faire froncer l'œil de Henri, car il ne datait pas moins que de dix années de règne. Pipping avait mis à la rédaction de ce mémoire une grande coquetterie de style ; il avait eu recours aux formules les plus respectueuses de l'étiquette ; enfin, pour mettre le comble à cette pièce d'éloquence, il l'avait soumise aux judicieux conseils de son parent Hugues Baxter, shériff de la ville de Coventry. Il se désolait donc intérieurement d'avoir écouté les derniers mots de sir Arthur à l'aubergiste ; il en était visiblement agité, si bien qu'il s'en fut trouver Hugues Baxter, qui le regarda comme un fou, lui affirma que Coventry n'avait pas l'insigne

honneur de posséder le roi d'Angleterre, et lui conseilla enfin de prendre en toute sécurité la route de Londres avec son mémoire. Pour parer aux événements contraires, Pipping lui en remit toutefois un second exemplaire, écrit en entier de la main de mistress Pipping, et qu'il lui recommanda, en cas de visite royale, comme à son plus proche parent et intéressé; puis il prit incontinent le chemin de Londres sur sa vieille mule espagnole.

Cependant Arthur, après avoir longé quelques rues en mettant son cheval au pas, comme pour amortir le bruit de sa course, descendit bientôt devant une maison dont les formes rappelaient l'architecture normande qui avait commencé à s'introduire en Angleterre sous Guillaume-le-Conquérant. Situé au milieu même du quartier des juifs, elle recevait alors quelques rayons obliques de la lune sur une de ses tourelles aux bourrelets noirâtres. Des écussions de pierre presque effacés par le temps, une cour vaste où le pavé voyait pousser l'herbe, des arcades silencieuses et que ne troublait jamais aucun pas, tout semblait concourir à accréditer les bruits mystérieux que la superstition de ces temps avait publiés sur cette retraite, consacrée sous Jean-sans-Terre à la fonte des monnaies. Silencieuse et triste, cette maison ne pouvait guère attirer autour d'elle les regards des curieux; Arthur, qui en avait la clé, ne tarda pas à pousser la première grille...

Après avoir attaché son cheval à l'un des anneaux rouillés de la cour, il monta précipitamment les degrés d'un escalier à vis, et se trouva bientôt dans une chambre close et parfumée, où brûlaient dans un vase quelques morceaux de bois de cèdre.

Cette pièce, dont la muraille était couverte de hérons d'argent et de figures hiéroglyphiques, formait vers le milieu un renfoncement à demi fermé, comme une niche très-haute, par un rideau derrière lequel une lampe scintillait. Arthur, ayant tiré vivement ce rideau, put voir une femme agenouillée sur un prie-dieu devant un reliquaire doré.

— Georgina !

Celle qui priait sans doute retourna la tête à ce nom. Comme Édith au col de cygne, elle mit dans ce mouvement un charme incomparable de grâce et de lenteur, car elle avait reconnu la voix qui l'appelait, et cependant sa pâleur était réelle.

— Vous à Coventry, Arthur!

— Depuis une heure, Georgina. Il fallait que je vous visse, il le fallait, et je suis parti.

— Parti d'Oxford? Parti ce matin? Mon Dieu! que vous est-il arrivé?

— Il m'est arrivé ceci, milady, que je vous aime et vous révère autant que la Vierge que vous priez là, et cela depuis trois mois. Or voici deux semaines que vous avez quitté Londres. Vous êtes venue de mon consentement, je le sais, vous cacher à Coventry. A qui vous cachiez-vous, Georgina? c'est votre secret. Je ne suis qu'un simple chevalier, cela est vrai, mais je vous aime. Milady, vous en trouverez de plus dorés, de plus mielleux, de plus beaux, mais vous n'en trouverez pas un chez qui la haine et l'amour aillent plus vite; quand ces lèvres ont dit : J'aime, c'est la vie d'un homme qu'elles vous offrent; quand elles disent : Je hais, c'est la vie d'un homme qu'il leur faut.

— Douteriez-vous de moi, mon ami?

— Autant que de la fortune. Veuve d'un lord, la comtesse Georgina de Brus doit être convoitée par des lords, je le sais bien. Qu'ils y prennent garde, les insolents et les débauchés! L'esprit de vertige de Henri Ier l'usurpateur, sa force infâme et sa puissance infernale à accomplir tout ce qui était crime et péché, peut bien être une tradition de nos pères; mais on ne voit pas deux fois Satan ou Belial couronné. Pardonnez, milady, ne parlons pas de ces choses. Je vous trouve l'air pâle et chagrin.

— Comme vous voilà beau! et que ce costume vous sied!

— C'est mon habit de noces. Je suis venu ici pour un mariage.

— Pour un mariage? Plaisantez-vous, sir Arthur?

— Pour un mariage, Georgina. Ne riez point. Ceci n'est pas une idée qui me soit venue d'hier; ce n'est point, milady, un de ces projets que la vapeur du vin de Chypre fait monter au cerveau comme une nuée confuse : cela est résolu chez moi, milady, cela est, cela sera.

— Je saurai du moins, dit la comtesse (elle avait les lèvres plus pâles), le nom de la fiancée?

— La fiancée, milady, c'est la noble comtesse Georgina de Brus. L'époux, c'est moi, sir Arthur Becket, simple chevalier à la cour du roi Henri III, neveu d'un archevêque et d'un prince de l'Église traîtreusement assassiné!

— Dites neveu d'un saint, d'un martyr ! et vous direz vrai, Arthur. Voilà donc ce secret que vous cachiez à tous les yeux avec tant de soin, voilà donc cette noblesse et ce blason que vous n'avez pas voulu porter jusqu'ici ! mais dites, Arthur, dites pourquoi ? Le neveu du saint, d'un martyr ! Mais il y avait là, Arthur, de quoi confondre tous ces seigneurs étrangers que la cour d'Angleterre nourrit, tous ces parvenus insolents que le roi Henri III a faits justiciers et comtes ; il y avait de quoi me faire excuser et applaudir par les Pembroke, les Roger Bigod, les Humfrey Bohun, et les puissants comtes de Warwick et de Leicester ! Mais, aveugle enfant, pourquoi n'avoir point proclamé cela tout haut et solennellement par toute la ville ? Mes oncles attardés en ce moment en Écosse en auraient écrit au roi d'Angleterre... et le roi...

— Vrai Dieu ! milady, interrompit Arthur, ne me parlez point du roi. Parce que vous êtes de la cour, vous ignorez le tyran ; parce que vous êtes de la ménagerie, vous vous façonnez au tigre. Si je ne n'ai point avoué ou porté jusqu'ici ce nom de Becket, milady, c'est qu'il ne me fallait porter qu'avec une étoile de sang au front ce nom de martyr ; et grâce à Dieu, le temps étant accompli où je m'en vais la mériter, je viens, milady, vous demander votre main.

— Que voulez-vous dire par ces paroles ? Arthur, je le vois, le mauvais esprit vous assiége.

— Je vous demande de me donner votre main !

— Et je vous la donne, Arthur, ô mon bien-aimé ! ma vie ! A toi, que tu doives fléchir ou te relever dans ce que tu tentes, à toi ! toujours à toi ! car je n'ai aimé que par toi !

Georgina, dont les pleurs avaient involontairement coulé, et dont la surprise où l'avait jetée cette scène égalait au moins l'inquiétude, Georgina sentit bien que le jeune homme avait un secret ; elle se hâta de désagrafer le pourpoint d'Arthur, tant la respiration du chevalier était gênée, tant sa poitrine se gonflait comme la voile d'un navire battu du vent.

— Vous ne m'avez pas tout dit, Arthur. Oh ! non, vous ne m'avez pas tout dit. Vous me cachez quelque chose. Mon ami, reprit-elle avec une singulière douceur, je veux bien obéir à votre volonté, mais pourquoi me cacher obstinément vos secrets ? Voyons... maintenant surtout que je vais être votre femme ?...

— C'est le fouet de votre levrier, Georgina ?

— Le mien, je pense ; mon vieil Eustache l'aura jeté là.

— Il est malheureux, milady, que ce fouet ait pour armes une croix cantonnée de quatre perles. Ce ne sont pas là vos armoiries ?

— Vous me faites frémir, Arthur ; de quel ton dites-vous cela ?

— Du ton d'un homme qui sait que les seuls fouets de chasse du roi d'Angleterre sont marqués de ce poinçon.

— Je ne l'avais pas examiné, tant il ressemblait au mien, reprit-elle avec un accent qui ne pouvait être que celui de la vérité. Ce matin, j'ai rencontré hors des remparts un cavalier, il a ramassé mon fouet qui tombait, et l'aura sans doute échangé par mégarde contre le sien.

— Qu'il soit donc brisé comme tout ce qui vient des Plantagenet ; brisé comme la baguette royale qui salit tout ce qu'elle touche; brisé comme le sera, tôt ou tard, le bras de celui qui l'a porté !

Et il rompit le fouet sur son genou, et le fit voler en éclats.

La comtesse s'en fut se jeter en larmes à son cou :

— Arthur ! Arthur ! ne me rappelle pas de mauvais présages. J'ai trouvé ce matin, par les rues de la ville, un faiseur de prédictions, un devin, qui venait, je crois, de Pomfret. Je l'ai trouvé, non dans la foule qu'il venait de quitter, mais à l'écart ; il m'a prophétisé ta mort en rimes barbares et grossières.

— Cet homme a dit vrai, bien-aimée. Je vais mourir.

— Toi ! dis bien plutôt qu'il a menti par sa gorge, l'imposteur qui tentait Dieu ! Tu vivras, Arthur, tu vivras pour le cœur sincère qui t'aime ! tu vivras pour me voir perpétuellement aimante, ivre de toi, que j'ai choisi parce que tu es non-seulement jeune et beau, mais que ton âme est encore plus blanche que le lys, plus riche en vrais trésors que la Palestine qu'ils s'en vont chercher si loin ! Ne te souvient-il plus des thérébinthes embaumés de notre jardin de Lincoln, quand la lune azurait chaque fleur à nos calmes rendez-vous ? Hélas ! hélas ! nous étions alors heureux, parce que nous avions choisi l'ombre ; aujourd'hui que la fortun de ma famille m'a entraînée à la cour, ces amours, si discrets et si doux, ont trouvé des espions.

— Des espions ! Georgina , et qui oserait?

— Le roi ose tout. Aujourd'hui, c'est un marchand qui va par les rues et vous interroge; demain , un billet ; un autre jour , Arthur, quelque vieille qui me parlera dans l'église ! A Londres, vois-tu bien , la vie m'était devenue insupportable; ici, dans ce vieux et solitaire refuge, je puis enfin te dire et combien je t'aime et combien je te redoute ; combien je hais surtout cette cour, et quel bonheur ce me sera de porter ton nom !

Arthur ne répondit pas d'abord, mais il s'approcha du prie-dieu de la comtesse, où ils inclinèrent tous deux les genoux en joignant leurs mains dans une douce sympathie de tristesse.

— Et maintenant bénis-moi , chère et triste fiancée , dit en se levant le jeune homme; je ne t'ai point trompée , je suis venu ici pour mourir. Henri d'Angleterre est en cette ville, et c'est Dieu qui nous l'envoie. Il vient ici, le digne prince, avec Murano son favori, caché comme un mendiant sous le manteau ; il y vient pour s'y faire rendre des comptes par le shériff, établir des taxes, dresser des gibets. Les juifs ne le contentent plus, je le sais, il lui faut du sang chrétien. C'est peu des vingt mille marcs d'argent exigés de leur tribu, et dont le vieil Aaron d'York a payé, pour sa part, quatre mille ; Henri veut que ses flatteurs aient mieux , il leur réserve le supplice de leurs censeurs; mais si le lâche a bouclé sa cuirasse sous son pourpoint afin de ne pas être frappé , si le fils de Jean-sans-Terre est venu ici pour demeurer invisible à tous , croyez , Georgina , que nous avons des armes trop sûres pour ne pas l'atteindre. Mieux vaudrait , pour lui, n'avoir jamais passé cette porte de ville et ces tours; mieux vaudrait sa cour efféminée, où tous ces Italiens ont des lèvres de miel et un luth , et cette noblesse sans élan et sans courage, qui dédaigne sa langue maternelle pour parler celle du royaume de France (1); mieux vaudrait tout cela que ces hommes ainsi éloignés de Londres, que ce roi sous la maison duquel est miné le souterrain de Montfort. Je vous l'ai dit, Georgina ; à moi doublement baptisé et par l'eau et par le sang , à moi , neveu d'un évêque et d'un martyr, d'accomplir dignement cette tâche ! Elles tomberont une à une de sa cuirasse dorée, et sans que j'aie besoin d'y porter la main, ces étoiles sur lesquelles ne se reflète plus le soleil de Sicile ou des

(1) Hume.

croisades, étoiles honteuses et qui ont peur du jour, à voir le soin qu'il prend de les cacher. Henri III mourra sans que cette main le touche. N'ayez pas crainte, milady, que je le traque et l'égorge dans une église, moi qui vous parle, comme Henri II y a traqué et égorgé mon oncle. Au marbre de l'autel il faut le sang de l'autel, mais au pavé de Londres et aux chiens le sang impie ! la Tour, la Tour pour ce grand leveur d'impôts ! la Tour pour le roi des Italiens et des flatteurs! Dans une heure, Simon de Leicester m'attend : dans une heure, abrités par la mauvaise échoppe d'un de ces juifs qui nous sont acquis maintenant à tout jamais, nous signerons, dans la compagnie des barons qui s'y sont rendus, le projet de réforme pour la grande charte, cette charte que Henri, une torche de poix à la main, ne jura devant les évêques, dans la salle de Westminster, comme roi consacré, que pour se parjurer le lendemain ! Ne pâlis point et ne te retourne point ainsi, Georgina ; celui qui te parle ici est aussi fort et aussi vigoureux que Roger Bigod, aussi déterminé que Warwick, aussi religieux que Montfort. Autant qu'un autre, ce bras forcera Henri d'Angleterre à signer, car avant tout et ici même il faut qu'il signe. Ces titres, ces promesses, ces chartes, ils sont là, scellés du sceau des barons de Londres, là, comtesse, dans cette valise suspendue à l'arçon de mon cheval, dans votre cour. Il me reste à peine quelques instants, Georgina, pour accomplir cette mission solennelle; avant d'aller trouver le comte de Montfort, mon seul appui, avant de jouer ma tête, j'ai voulu mourir en te nommant ma femme ; toi la seule femme que j'aimais, le seul ange de ces nuits sanglantes et courroucées, où m'apparut souvent, à travers nos amours, la figure menaçante du saint martyr, mon oncle ! Encore une fois, je t'aime et te crois fidèle ; si je te soupçonnais, je te tuerais.

Éperdue, elle s'attacha à ses bras. Un bruit d'armures se perdit soudain dans les profondeurs de l'escalier.

— Tu me reverras, dit l'amoureux jeune homme, tu me reverras bientôt. Mon cheval est là, ne l'entends-tu pas hennir ? *Dieu* et *toi* pour ma devise, Georgina !

Elle embrassait mourante la tête adorée d'Arthur. Jeune et charmante tête, en effet, aussi blanche en ce moment par l'effet de sa pâleur que celle des statues de marbre de Rysbrak !

Tout d'un coup le bruit se rapprocha de l'enceinte où ils se te-

naient embrassés, Arthur essuyant quelques pleurs avec les cheveux de la comtesse qui tombaient à terre, Georgina attachant son reliquaire d'or au côté gauche d'Arthur comme elle eût fait d'un précieux talisman.

Par un mouvement précipité elle entr'ouvrit le vitrage.

— Malheur ! cria-t-elle, malheur sur nous !

— Qui vient ici ? demanda le jeune homme, la main sur la garde de son épée.

— Ne me le demandez pas, entrez ici !

Et dans sa terreur, avant même qu'il eût pu dire un seul mot, elle le poussa dans le fond d'une galerie sans nulle issue, et tira sur lui le panneau habilement dissimulé de cet endroit, que nul n'avait sans doute visité depuis un siècle.

III.

La comtesse était encore pâle lorsqu'elle souleva, pour introduire les visiteurs, la portière de sa chambre, et qu'elle en éclaira le seuil de sa lampe...

Deux hommes entrèrent, le premier couvert d'un manteau de grossière étoffe dont la cagoule lui retombait sur les yeux, l'autre paré avec une recherche qui semblait lui être habituelle, et laissant voir de longs éperons au bas de ses genouillères en fil de maille. Tous deux entrèrent silencieux et regardèrent lentement aux alentours. Cependant celui qui portait le manteau s'assit, l'autre demeura debout.

Agitée de mille sentiments divers, la comtesse approcha instinctivement sa lampe de la cagoule du premier; mais ce personnage ne la tint pas long-temps en suspens, car il se découvrit bientôt lui-même, et laissa voir une figure que son déguisement seul pouvait rendre méconnaissable à des yeux moins exercés.

— Le roi !

Et à ce cri involontaire qui lui échappa, Georgina de Brus sentit son sang se figer dans sa poitrine. Henri lui jeta un regard pénétrant, pendant qu'elle essayait de se donner un maintien en tirant à l'aventure, d'un coffret d'ébène, une de ces longues aiguilles de fer pointu, à l'aide desquelles l'aumônière d'alors tenait à la ceinture, et qui figurent sculptées dans l'effigie

de la reine Bérengère, placée sur sa tombe, à l'abbaye de Fontevraud.

— Notre visite a l'air de vous surprendre, noble dame! Par mon baptême! nous ne sommes pourtant ni des juifs, ni des intrus. Nous venons ici, moi et le comte Dionigi Murano, pour deux choses, pour l'hôtesse et pour le lieu. L'hôtesse, voilà, sur ma foi, deux semaines qu'elle a fui, Dieu sait pourquoi, notre bonne ville de Londres, où rien, pas même notre amour et nos fêtes, n'a pu la déterminer à se fixer; et quant au lieu...

Henri promena rapidement sa vue autour de lui; il eut, comme ces princes avides qui flairent l'or, un tressaillement nerveux dont il ne fut pas le maître en voyant les vieilles poutres dorées et les recoins somptueux de ce vaste appartement.

— Sa majesté pense-t-elle qu'il puisse se cacher ici quelque ennemi de sa personne sacrée? Il m'est permis de croire que le comte Dionigi Murano, pas plus que le roi, ne me fait l'outrage d'un tel soupçon?

En prononçant ces paroles, son œil plus assuré cherchait à plonger dans les yeux du comte. Elle avait compris que, puisqu'il s'agissait d'exécuter, le roi devait avoir choisi Murano pour être le bras.

— Rassurez-vous, milady, reprit Dionigi Murano; nous n'avons pas, nous ne voulons pas avoir de pareilles idées. Dieu nous garde d'accuser le sang des Brus de faillir au roi, pas plus chez une femme que chez un homme! Mais le bruit public veut qu'il y ait un trésor dans cette maison, et en ma qualité de justicier, je vous demande au nom du roi si vous en avez connaissance.

— De quel trésor voulez-vous parler? répondit la comtesse qui tremblait étrangement.

— De dix mille marcs d'argent enfouis en ce lieu à la première croisade de Richard.

Georgina de Brus respira.

— Je n'en ai aucune connaissance, milord.

— Quand je te le disais, Dionigi; ce n'est pas avec ces yeux noirs que l'on ment. Allons, colombe effarouchée, donnez-nous la main, et pour forme de justice seulement, laissez faire au comte qui s'en va battre, avec un de vos gens, chaque coin de la vieille masure.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous l'entendez, milord comte.

Et elle appela Eustache, son vieil écuyer, par la vitrine de la chambre, qu'elle referma ensuite avec assurance.

— Il n'est besoin, noble dame, reprit Murano; j'ai mes hommes. Il ajouta à l'oreille du roi et en frôlant le collet de son manteau : Je vous laisse à votre scène d'amour.

La comédie en effet avait été préparée. Ce n'était pas, on l'a pressenti déjà, le comte Murano qui eût pu se laisser prendre, ainsi que son digne maître, aux bruits grossiers dont la crédulité populaire des habitans de Coventry entourait cette demeure; ni l'un ni l'autre n'avaient rien découvert la veille à l'hôtel-de-ville, et comme des maraudeurs désappointés, ils en étaient à se rabattre sur les taxes et les subsides. Mais il fallait bien, d'après la rigidité trop connue de la comtesse et ses refus exprimés déjà plus d'une fois avec un mépris hautain, trouver un expédient pour l'enfermer avec Henri, et ménager au prince un de ces rendez-vous qu'à coup sûr il n'aurait pas obtenus. Il importe ici de dire que, depuis trois années de veuvage, rien n'avait touché Georgina; nul homme ne pouvait s'enorgueillir d'avoir ramassé son gant ou sa croix de perles. D'une vertu orgueilleuse, parce qu'elle était belle et noble autant que les femmes nobles et belles d'alors, elle n'eût pas manqué certainement d'excuses aux yeux de la cour de Henri pour justifier un choix; mais il y a des femmes chez qui la négation rigide d'une faiblesse complète un système de bonheur ou de défense. Aucun, pas même Murano, ne savait que la comtesse aimait Arthur; il était même avéré pour tous qu'elle n'aimait personne. Indolente à l'extrême, vous l'eussiez prise pour l'une de ces filles que le chevalier du Léopard (1) dut rêver dans la tente magique du médecin maure, ou pour une de ces prêtresses amoureuses du soleil, qui n'avoueraient que le dieu pour leur amant. En butte aux gens grossiers d'une cour pour laquelle elle n'éprouvait aucune sympathie, la comtesse Georgina dut se façonner bien vite un arsenal de moyens pour repousser leurs attaques : elle se renferma dans la dévotion et la prière. Heureuse de l'amour d'un enfant, elle se baigna avec délices dans ces voluptés secrètes et paisibles que la courtisane prostitue en les dévoilant, et qu'une nature délicate relève de tout le charme du mystère. Sa peur de se voir troublée dans cet amour

(1) Richard en Palestine.

pur, en vint jusqu'à fuir le monde, et à ne paraître à la cour que son voile à grands plis rabattu sur le visage. Jamais elle ne déganta sa blanche main, plus blanche et plus veinée que le marbre, et jamais encore son pied ne sortit des plis emprisonnants de la tunique. Cette sauvagerie de mœurs et de toilette était du reste un mauvais moyen; elle la fit remarquer. Parce que nul ne la comprenait, on la nomma *le Sphynx de la cour*. Pour des temps pareils n'était-ce pas en effet une neuve et curieuse énigme?

Le sensualisme de Henri s'en trouva piqué. Il lui sembla que de pareilles allures de vertu n'étaient qu'un appel de coquetterie fait à sa puissance. Marié à l'âge de vingt-neuf ans à la princesse Éléonore, fille du comte Raymond de Provence, il en était déjà las. Henri ne pouvait concevoir que l'on pût user d'une femme autrement que comme d'un jouet.

— Par saint George d'Angleterre! milady, je crois que le comte Murano a mal fait de nous laisser seuls. Vous alliez sans doute prendre quelque repos, après l'alarme imprudente que nous vous avons causée. Me permettrez-vous de remplacer ici vos femmes?

— Pardon de m'opposer aux désirs de votre majesté; mais je la crois plus apte à revêtir un surcot de mailles qu'à dénouer la tunique d'une femme de cour. On dit qu'elle n'aime que les écuyers et les chevaux.

— De par Dieu! Hercule se fit camériste, belle comtesse, pour l'amour d'Omphale, reine de Lydie. Pourquoi donc vous cacher ainsi dans ce vieux manoir, comme si nous vous avions bannie de notre présence? Ma cour, cependant, n'est pas celle de notre allié Louis IX de France, et je ne pense pas que je la rende rigide et ennuyeuse pour les dames. Il est vrai que, depuis Richard, nous n'avons plus de chanteurs comme Blondel....

— La cour de votre majesté possède une merveille assez grande pour effacer toutes les autres... La reine Éléonore...

— Oh! Dieu me la conserve! et vous aussi, chère comtesse! la reine, parce qu'elle m'aime, et vous, parce que vous ne m'aimez pas. Il est vrai que l'on vous a surnommée l'inexplicable. Vous êtes, ajouta le roi en prenant la main de Georgina, la plus céleste et la plus infernale des créatures. Moi qui fais des vers, je vous comparais hier au paradis; mais, entendons-nous, barricadé et

fermé comme la Tour de Londres... Le sage Salomon, qui eut trois cents femmes, les eût données toutes pour vous !

— Il me semble qu'il y a du bruit dans la cour. Le comte Murano tarde bien...

— Vous n'êtes pas charitable, reprit Henri sans se déconcerter, de cacher ici votre existence à tout le monde. Cela donne lieu aux plus sots contes.... Il y en a enfin qui veulent que vous soyez une sorcière...

Elle essaya de sourire, mais sa gêne était mortelle.

— Je commence à le croire; oui, je lis la sorcellerie dans vos yeux. Qu'est-ce encore ? Murano prétend que vous avez un signe sur l'épaule gauche ? Il l'a vu, dit-il, un jour que vous sortiez de l'église....

— Le comte Murano a peut-être dit vrai, seigneur; je crois me souvenir de l'avoir rencontré en Sicile, il y a deux ans...

— Vous ne pouvez vouloir que je sois moins heureux que le comte Murano. Montrez-moi ce signe, voyons.

Henri, par un geste rapide, voulut écarter la guimpe qui couvrait les épaules de lady de Brus; mais elle le repoussa avec une pudeur noble et hautaine.

— Je vais voir, dit-elle en faisant un pas vers le seuil, ce qui peut retarder chez moi l'écuyer de sa majesté.

Ce mouvement, dont elle ne fut pas maîtresse, dérangea subitement les plis de la guimpe qu'elle portait. Éblouissantes de blancheur, ses épaules apparurent à Henri marquées de l'un de ces signes de beauté qui ne manquent guère d'accompagner par milliers la peau duvetée et fraîche des belles femmes. Les battements de sa poitrine, que la crainte soulevait, donnaient à cette créature enchantée un attrait inexprimable. Étroitement serrée dans sa tunique à longs plis, sa taille se balançait comme un roseau, près de cette porte où elle semblait écouter avec anxiété les pas de celui qui montait. Henri, transporté, et entendant aussi le bruit de ces pas, comprit qu'il ne pouvait ainsi s'avouer vaincu devant Murano, qui allait sans doute survenir : il s'élança d'un bond, et dans une seconde enlaça de ses bras lady de Brus. Son regard n'implorait plus, c'était presqu'un ordre que ses yeux lascifs intimaient. Ainsi assiégée, et n'osant appeler Arthur, qu'elle eût perdu, Georgina eut recours à l'aiguille qu'elle tenait, et en frappa violemment la main du roi.

En voyant son sang jaillir, Henri, effrayé, lâcha prise et poussa un cri.

Murano se précipita dans l'appartement. Il tenait en main une valise entr'ouverte qu'il laissa tomber pesamment, avec les papiers qu'elle contenait, à la vue de Georgina de Brus l'aiguille levée, et qui ressemblait ainsi, pâle et grande, à l'immobile statue de la Némésis antique.

— Par les saints! mon prince, vous êtes blessé!

— Comme vous le fûtes à Palerme, comte Murano. Reconnaissez-vous ceci? dit-elle en lui montrant l'aiguille et la cicatrice qui traversait la joue du comte. Il y a deux ans, à Palerme, vous avez levé mon voile à la sortie de l'église; aujourd'hui c'est chez moi que, vous et votre digne maître, vous vous entendez pour m'insulter... Mais, prenez-y garde! vous n'êtes pas à Londres, mes souverains maîtres: vous êtes dans une ville où le premier cri de mort parti du quartier des juifs éveillera le tocsin de toutes les populations, jusqu'à Londres!

— Comtesse de Brus, nous vous déclarons notre prisonnière, dit Murano. Il nous restera à vous interroger plus tard, et à vous demander devant le shériff comment cette valise se trouvait, sur un cheval, dans votre cour. Voyez, prince, ce qu'elle contient.

Henri, ému encore de cette scène, et plus encore peut-être de la colère qui brillait dans l'œil de son favori, jeta un regard inerte sur les papiers que Murano lui présenta. Le scel des barons de Londres qui y appendait ne laissait aucun doute à cette coalition officielle contre sa personne.

— Trahison! cria le roi, trahison!

— Nous les tenons, sire, et c'est grâce à lady de Brus, ajouta ironiquement le comte. J'ignore ce que votre majesté fera du porteur mystérieux de ces lettres; mais son nom, trouvé sur ce mouchoir brodé aux armes d'une maison connue...

Henri fit un mouvement. Le comte déploya le mouchoir: il était surmonté de l'écusson de Georgina de Brus; et tous deux, penchés à la lueur de la lampe, lurent ce nom: ARTHUR.

— Ce n'est là qu'un nom de baptême, Murano.

— Mon maître, je crois avoir deviné cette fois l'énigme du sphinx. Ces chartes que je tiens vous apprendront de qui cet Arthur est neveu. Allons à la taverne du *Léopard-d'Or:* nos

amis vont y venir, et le shériff, mandé par moi, s'y rendra. Écuyer, nous vous laissons : veillez sur votre belle maîtresse.

Ils sortirent tous deux. Eustache soutint la comtesse évanouie.

IV.

Le maître du *Léopard-d'Or*, taverne située, nous l'avons dit, sur la place du Marché, prévenu comme il venait de l'être par Arthur, au commencement de cette histoire, de la visite d'hôtes inattendus, ne pouvait manquer de se donner beaucoup de mouvement pour les recevoir. A la lueur d'une énorme flamme, Ranulfe nettoyait, d'un air préoccupé et soucieux, un grand hanap orné de ciselures et de festons qu'il tenait d'un ancien croisé; et, tout en se demandant quels seigneurs de la cour s'en viendraient ce soir-là souper chez lui, il regrettait vivement dans son âme Simon de Montfort, qui faisait, depuis quelques jours, chez lui si grande dépense. Le billet, signé d'une écriture contrefaite, qu'il avait reçu dans la soirée l'inquiétait, surtout depuis qu'Arthur lui avait affirmé qu'il était de la main du roi d'Angleterre lui-même. Ranulfe l'ancien soldat, Ranulfe l'homme du peuple, savait mieux que tout autre les exactions énormes du monarque : il ne pouvait douter, en le voyant venir, que ce ne fût le malheur qui entrât dans sa maison. Un autre motif de crainte pour Ranulfe, c'était sa connivence avec les barons ligués contre Henri, sous la présidence de Simon de Leicester. Le tavernier ignorait si peu leurs desseins, qu'il n'avait jamais consenti, dans leur intérêt même, à les recevoir que masqués. Chaque nuit, depuis une semaine, l'escalier en bois de Ranulfe, à peine éclairé d'une mauvaise lanterne de corne, criait sous la chaussure de mailles de huit à neuf compagnons, dont une masse d'armes et un grand poignard, placé du côté droit, formaient la défense. Ces honnêtes cavaliers buvaient chez lui avec des airs tellement taciturnes, qu'ils eussent glacé le sang de tout autre homme que Ranulfe, qui ne laissait aucun être vivant pénétrer en son logis. Sur le matin seulement, et quand le vin de Syracuse leur avait rendu la tête pesante, ils ôtaient leur casque, et demandaient à Ranulfe si leurs chevaux étaient prêts. Alors seulement il y avait un bruit

d'armures sous le porche ; puis les cavaliers regagnaient la route de Londres.

Le premier instigateur de cette ligue, Simon de Montfort, comte de Leicester, n'avait choisi, depuis quelque temps, la ville de Coventry que pour une raison : c'est que Henri devait d'abord y venir pour y rançonner le peuple, et que ce même peuple lui avait encore paru si chétif et si accablé d'impôts, qu'il n'attendait plus qu'un soulèvement. Adroit, insinuant, orateur comme tous les grands ambitieux, aspirant au titre de sénéchal, qui lui fut donné plus tard, le comte de Leicester répugnait aux violentes représailles, au massacre, à la tuerie. Le caractère inconstant et frivole de Henri III portait ce prince à montrer parfois à Simon de Montfort une confiance illimitée; souvent aussi il le blessait et l'irritait sans motif : il passait avec lui des tendresses aux affronts. La fortune nouvelle de Murano parut au comte de Leicester le complément de tous les torts de Henri. Dès lors, il entretint des liaisons particulières avec les membres les plus élevés de la noblesse, dans toutes les villes, et devint en peu de temps l'idole politique de l'Angleterre. A Coventry, il connaissait l'évêque et le shériff : les atteintes portées à la grande charte et à l'autorité des magistrats, les extorsions dont on accablait le clergé, y furent, on le prévoit, le sujet de ses entrevues avec eux. A l'exemple des chefs de parti et des habiles qui profitent du dévouement des autres, Simon de Monfort avait choisi Arthur Becket pour son conjuré d'adoption : c'était lui qui avivait encore chez ce jeune homme ardent la flamme de la vengeance et de la révolte. Toujours à cheval, toujours en marche, campant depuis six mois, comme un Bohême, où il pouvait, le comte de Leicester, aussi pieux du reste et aussi rigide pour lui-même qu'il était un grand homme de guerre, préludait ainsi sourdement, et en remuant les consciences populaires, à cette révolte à main armée qui devait le conduire à tomber sanglant sur le cadavre même de son fils aîné, à la triste défaite ou plutôt au massacre de Kenilworth. Accoudé le soir, au bout d'une table de taverne, avec quelques barons factieux et fiers, comme Roger Bigod, le comte de Herfort, ou Glocester, il accusait le roi, comme s'il eût comparu en roi détrôné devant lui, enchaîné sur un banc de la Tour de Londres. Ce triumvirat de pouvoirs des barons, du clergé et du peuple, rêve unique qui prenait vie, devait pourtant recevoir

un jour son accomplissement. Le parlement que Simon de Montfort voulait, et dans lequel devaient entrer quatre chevaliers de chaque province qui représenteraient le peuple, c'était le moule dans lequel devait se pétrir et s'élaborer la chambre des communes.

Ranulfe venait de placer sur la table ce large hanap d'argent qui ne servait guère qu'à Simon de Montfort, quand le bruit que firent les nouveaux venus le força de se pencher sur la rampe en chêne de l'escalier. Le tavernier ne put voir les figures de ceux qui montaient ainsi, car ils avaient tous aussi la visière rabattue et marchaient le front baissé. Un instant il se crut en proie à quelque hallucination fantastique; cependant les huit convives s'assirent, et parmi eux le shériff, le seul qui eût le visage découvert. Le shériff de Coventry, Hugues Baxter, honnête magistrat, long comme une baguette d'alcade, était à coup sûr le plus vertueux cœur de shériff de l'Angleterre. Il tenait sous le bras deux gros livres : le premier démesuré, c'était le registre des taxes ; l'autre, un livre d'heures sans lequel il ne sortait pas. La figure du pauvre shériff était plus pâle que de coutume ; il releva en tremblant le couvercle d'une petite lampe, puis se mit à parcourir son registre, comme un marchand qui craint l'amende, pendant que les cavaliers causaient entre eux à voix basse, et qu'ils examinaient la salle en secouant la crotte incrustée dans leurs genouillères de mailles ; car à cette époque les chemins étaient impraticables.

Pour l'extérieur du costume, ils ne différaient en rien, à l'œil de Ranulfe, de ses hôtes ordinaires, si bien que le tavernier pensa d'abord que le comte de Leicester, ayant peut-être jugé prudent de se méfier de lui, avait voulu le dépayser par le billet en question. Mais les incertitudes de Ranulfe cessèrent bientôt, quand, devant la table servie, l'un d'eux souleva sa visière pour lui enjoindre de se retirer ; l'accent italien de celui qui intimait cet ordre ayant assez trahi le comte Dionigi Murano.

Dès que Ranulfe fut sorti, les nouveaux convives se mirent à table.

—Vous allez voir, mes lords, dit Murano, en lançant au shériff Hugues Baxter un regard inquisiteur, combien cette bonne ville met de côté pour l'épargne ; voici le digne Hugues qui va vous le dire pendant que nous remplirons nos hanaps de ce vin de Syracuse.

— Le dixième des revenus ecclésiastiques et un scutage de trois marcs d'argent par fief de chevalier, répondit sous le casque la voix aigre du roi Henri.

— Bravo! mon neveu, continua Pierre de Savoye, voilà ce qui s'appelle savoir son métier de prince; qu'en dites-vous, Salisbury?

— Avant que ce digne homme de shériff nous rebatte les oreilles de ses taxes annuelles, trouvez bon que nous appelions maître Ranulfe, afin qu'il nous aide à dépecer cette large pièce de sanglier, tué sans doute dans la forêt de Lincoln.

— Qu'il en soit fait ainsi que vous voudrez, dit en s'inclinant Hugues Baxter; mais oserai-je vous recommander, sire, le mémoire d'un de mes parents, premier tailleur de votre majesté, de Pippingtom, votre dévoué sujet? Je ne pense pas que celui-là ait jamais conspiré contre votre royale personne...

— Au diable Pipping, mon maître tailleur et votre parent! J'ai bien autre chose à penser. Si l'on me parle encore de ce drôle, je le fais pendre comme exemple entre deux juifs. Quant à ce quartier de sanglier dont parle Salisbury, ceci est plus important pour nous redonner des forces, et je m'en vais le dépecer à moi seul. J'envoie au parquet mon casque et ma cuirasse! nous sommes en petit nombre, cela est vrai, mais vous avez tous, je le pense, des surcots d'acier comme le mien sur la poitrine. Par les dents de Dieu (1)! je jure que je veux ici me remettre des fatigues de la route et des ennuis de notre royal voyage!

Robuste plus qu'aucun homme de sa cour, le roi se jeta, le couteau à la main, sur la pièce de sanglier. Tout d'un coup le sang jaillit de son poignet, et chacun s'empressa de l'interroger sur cet accident.

— Il faut que ce soit le tranchant du quenivet, dit l'Italien habile à trouver en tout une défaite ou une excuse pour son maître; il ajouta plus bas à l'oreille du roi :

— Ne dites rien de la piqûre de tantôt.

Cet incident, qui aurait pu compromettre la gaieté du repas, fit peu d'effet sur les esprits, grâce aux copieuses libations des convives. Le vin d'Espagne et le vin de France vinrent en renfort au vin de Syracuse; bientôt les hanaps furent vides. L'interrogatoire du shériff avait été réservé pour ce moment d'ivresse et de

(1) Jurement favori de Jean-sans-Terre.

joie monstrueuse. Hugues Baxter, interpellé par Henri, répondit d'abord avec l'assurance que lui avaient rendues plusieurs lampées d'hydromel; il dépeignit au vif la misérable condition des habitants de Coventry, les impôts écrasants de cette année, le prix des denrées devenu énorme, et la rapacité des tenanciers de l'évêque. Il nia avoir la moindre connaissance des papiers que le comte Murano lui présentait, après les avoir fait examiner au roi et aux lords qui l'avaient suivi depuis Londres, et déclara enfin ne pas connaître Simon de Monfort. L'amour du peuple, ajoutait Hugues Baxter, protégeait assez le monarque ; d'ailleurs il avait eu soin, en sa qualité de shériff, de placer un cordon d'archers autour de la taverne. Enfin maître Ranulfe, vieux soldat du père de Henri, ne pouvait avoir aucune intention mauvaise contre sa personne.

Ainsi parla Baxter. Mais quand, à la suite de ces dénégations réitérées, il vit le sourcil du roi se froncer, et Murano se promener à grands pas dans cette salle dont il éraillait les solives de ses éperons et de sa longue épée traînante ; quand il vit surtout deux de ces cavaliers, les seuls qui n'eussent point voulu lever la visière de leur casque, malgré l'exemple qu'en avait donné le roi (sans doute pour leur sûreté personnelle), s'approcher de lui dans l'un des angles de la taverne et lui serrer le bras à lui faire craquer les os, en lui recommandant de se taire, le pauvre shériff ne sut vraiment plus à quel saint de la légende se vouer. Henri, mécontent de la disette dans laquelle se trouvaient les finances de la ville, commençait à se repentir sérieusement d'avoir quitté Londres, bien que Murano lui eût garanti la fidélité et le courage des lords qu'il avait amenés pour lui servir d'escorte.

Les papiers trouvés dans la valise d'Arthur l'auraient assez éclairé sur le péril imminent de sa présence à Coventry, si depuis longtemps Murano, habitué à endormir chez le roi toute impression défavorable à sa surveillance et à son habileté, n'avait eu recours à l'opium du vin pour enchaîner ses terreurs. Au milieu de cette orgie de lords à moitié ivres ou assoupis, l'œil de Murano veillait donc seul dans la salle du tavernier, quand tout d'un coup Henri fit un bond en tournant dans ses doigts, par un geste machinal, le hanap d'argent posé devant lui.

— Vois toi-même, Diogini!

Le comte Diogini Murano prit le hanap des mains du roi ; l'in-

dex tremblant du monarque indiquait encore à son favori la phrase qu'il venait d'y lire. Il y avait deux noms écrits sous le hanap, deux noms sculptés sans doute à la pointe du couteau dans quelque orgie, les noms de Henri et de Murano, avec cette épithète, le synonyme anglais du mot lâche : *foi mentie.*

Sur le rebord de la ciselure était cette date : 1258, et ce nom : Arthur Becket.

— Je ferai observer à sa majesté que c'est le même nom inscrit sur cette liste de conspirateurs, sir Arthur Becket, neveu de l'archevêque. Et tenez, poursuivit le comte Murano, ce nom se retrouve encore ici sur la muraille, entre ceux de Roger Bigod, Humfrey Bohun et les deux comtes de Warwick et de Glocester.

— Tu as raison, comte, mais qu'en dit maître Hugues Baxter? C'est donc ainsi, vertueux shériff, que vous exercez sur les tavernes de votre cité une salutaire surveillance? Voici, à côté d'un nom de jeune homme imprudent, quatre noms de hauts et puissants seigneurs que nous croyons bien et chaudement renfermés dans notre bonne ville de Londres! Et ils s'en viennent ici écrire à votre barbe nos noms avec d'infâmes épithètes, sur leurs hanaps, et les leurs sur cette muraille! Ceci vous chasse du cerveau les fumées du vin d'Espagne, n'est-ce pas? Eh bien! digne shériff, en attendant que la prison vous maintienne en santé, vous allez voir comment nous sommes en force et en nombre pour répondre à ces téméraires invectives. Murano, prends ce poignard, puis entaille dans la pierre, à côté de ces noms-là, les noms des huit lords que tu m'as amenés.

Le comte s'inclina et commença à faire ce que disait le roi.

— Bien, voici d'abord le nom de notre bel oncle Pierre de Savoye. Bien encore, l'évêque de Valence, Guillaume, notre second oncle. Après ces deux noms, écris le mien et le tien, Dionigi; ce sont, je crois, deux noms sonores. Ensuite, celui de notre fils aîné, Édouard, ici présent, que Dieu et monseigneur saint George fassent croître en sagesse et foi à notre couronne! Ajoute enfin à ceux-ci le nom de mon cousin de Salisbury, qui est rentré d'hier en grâce avec nous, et enfin...

Henri venait de nommer six noms, et ces six noms, Murano les avait écrits. Quand il en fut aux deux derniers, il s'étonna de trouver deux visières baissées, deux hommes immobiles comme deux statues; ces deux hommes étaient armés de pied en cap,

comme s'ils fussent descendus de ces grands cadres qui tapissaient plus tard la salle du conseil au palais de Londres. Henri était redevenu accessible à la crainte depuis que les fumées du vin de Chypre s'étaient dissipées. Il fit un pas en arrière, et Pierre de Savoye, l'épée nue, s'approcha seul de ces deux personnages, acculés dans l'ombre de la taverne.

— N'êtes-vous pas, mes lords, les comtes de Vinchester et de Carlisle? leur cria-t-il.

— Ni l'un, ni l'autre, Pierre de Savoye; ni l'un ni l'autre, comte Murano, et vous, roi Henri, qui ne venez qu'après votre favori Murano l'Italien. Nous sommes les deux noms qui manquent à ceux écrits sur la muraille, nobles lords; nous sommes Roger Bigot, comte et maréchal d'Angleterre, et Simon de Montfort, comte de Leicester! Les comtes de Vinchester et de Carlisle, nous les tenons en otage, et nous vous les rendrons quand vous aurez signé ceci! D'ici là, que nul n'ose toucher au visage que nous découvrons. La garde apposée autour de ces quatre murs par le shériff est à nous; rendez-vous de bonne grâce, mes lords!

Ces paroles furent prononcées d'un ton si ferme, que Pierre de Savoye eut seul le courage d'entr'ouvrir la fenêtre; il recula en voyant les arbalètes des archers tendues vis-à-vis de la taverne, et les tenanciers du shériff n'attendant que le signal des conjurés. Les flambeaux pâlissaient, et ce ne fut pas sans terreur que les convives virent l'huis ouvert par Ranulfe dégorger une foule d'hommes d'armes, qui entrèrent l'épée nue dans cette salle. Simon de Montfort, la tête découverte, lut à Henri l'exposé rapide des griefs. On l'y faisait rougir de ses sollicitations répétées de secours, adressées à un peuple qu'il affectait de mépriser en toute occasion, et qu'il accablait d'avanies en enlevant par violence, chez les plus pauvres citoyens, comme dans les palais des plus riches, les denrées que l'on consommait dans sa maison, les étoffes, les vins, dont il faisait usage ainsi que ses favoris. « Les navigateurs, disaient les barons par l'organe de Leicester, en sont venus à éviter les ports de l'Angleterre comme des repaires de pirates, et ces pirates ne sont pourtant que les exécuteurs de votre royale volonté. Ils dépouillent les marchands des objets de leur négoce avec une telle rapacité, que le commerce, si florissant autrefois, est totalement interrompu entre ce malheureux

pays et les nations continentales : les pêcheurs mêmes n'osent apporter au marché les produits de leurs filets, et sont contraints de traverser le détroit pour échapper aux rapines de vos pourvoyeurs. Il devient urgent que l'autorité soit confiée à des mains habiles, à des hommes qui sachent remédier aux maux publics. Le royaume est plongé dans la misère, ses ressources sont dévorées par d'insatiables étrangers. Nous réclamons donc l'établissement d'une commission de prélats et de barons, chargés de ramener l'administration à des règles plus strictes, et de ratifier solennellement les promesses de la grande Charte que nous tenons ! »

Le roi n'avait que trop compris qu'il était au pouvoir des factieux. Envisageant tour à tour Murano et Leicester, il cherchait à lire dans les yeux du favori la réponse qu'il devait faire à ses vainqueurs. Déjà Leicester lui avait présenté la plume pour signer, déjà le froid de la peur glaçait ses membres comme s'il se fût agi pour le monarque de se coucher tout vivant dans son linceul à Westminster. Tout d'un coup, les échos des rues voisines retentirent d'une immense clameur, les vitres de la taverne furent brisées et les auvents des fenêtres arrachés violemment en dehors ; les cris : Aide au roi ! annonçaient assez à Henri sa délivrance. Des torches de résine, des flambeaux, et même de misérables lanternes de corne élevées sur de méchans bâtons, illuminèrent la rue ; ceux qui les agitaient étaient couverts de longues robes ou bien de mauvais haillons ; cette populace nombreuse se rua bientôt sur les archers du shériff qu'elle n'eut pas de peine à disperser.

— Vive le roi Henri III ! cria cette foule hideuse aux fenêtres de la taverne.

—Par le ciel ! nous sommes trahis, ce sont les juifs ! murmura Leicester avec stupeur, les juifs eux-mêmes qui viennent sauver leur tyran !

— Vive le digne souverain de l'Angleterre ! Vive Henri III, notre seul protecteur !

Ce ramas d'Israélites avait inondé la salle comme une vague. Armés de pioches, de lances de fer, d'arbalètes, ces hommes, exposés chaque jour à se voir bannis ou brûlés par ordre de Henri III, qui frappait sur eux les plus forts impôts, étaient devenus résolument, à cette heure, sa seule providence. La semaine

d'avant, le comte de Cornwal, neveu du roi, en avait fait pendre cependant cinq à Coventry même, en mémoire des cinq plaies de Jésus-Christ.

Henri, Murano, Pierre de Savoye et Salisbury se confiaient si peu dans leurs bonnes intentions, qu'ils les reçurent l'épée nue.

— Rentrez les glaives dans le fourreau, mes nobles lords, dit le plus vieux d'eux tous, qui semblait être l'élu de cette foule, et promettez-nous, par votre Dieu, la vie sauve et l'abolition de la dernière ordonnance sur le prêt. A ce prix, notre milice, puissante encore, vous le voyez, appartiendra au roi d'Angleterre, et non aux factieux qui ont pu croire un instant que nous allions la leur vendre. Votre parole royale une fois donnée, sire, nous nous retirerons aussi tranquilles que si vous nous l'eussiez livrée la croix dans une main et une hostie consacrée dans l'autre. Voici, nobles maîtres, tout ce qui reste dans l'épargne de notre synagogue; nous vous en faisons l'offre, en garantie de notre bonne volonté.

En même temps, ils étalèrent à l'œil étonné de Henri des étoffes de soie admirables, des coffrets remplis de marcs d'argent et de monnaies de la première croisade, des armes et des vases du plus riche et du plus parfait travail. Agenouillés aux pieds du monarque, ces misérables n'eurent pas de peine à faire signer à Henri III, avec la plume que lui avait présentée l'instant d'avant Leicester, des promesses qu'il violait déjà dans son cœur.

Entre ceux dont le front rayonnait le plus de ce reflux heureux de fortune, le front de Murano ne fut pas, on le pense, le moins superbe. Accusé publiquement par Leicester, l'Italien voulut se servir en maître de sa victoire; il s'en remit aux juifs eux-mêmes de la décision du sort des conjurés.

— Ce sont eux qui nous ont perdus, criait cette multitude.

— Vous le voyez, non-seulement vendus, mais injuriés par eux après le Christ devant Pilate! dit Roger Bigod à Leicester.

— Qu'ordonne le roi des coupables? continua Pierre de Savoye.

Henri hésitait. Murano lui vint en aide.

— Que leurs noms, sire, écrits par le shériff Hugues Baxter, soient ballottés dans cette même coupe où le couteau de l'un d'eux grava de si traîtreuses paroles. Salisbury, passe-moi ce hanap!

Le shériff écrivit les noms, et les mêla dans le hanap d'argent. Murano, l'ayant secoué à diverses reprises, en tira un, et le lut à haute voix :

— Arthur Becket !

L'anxiété de Henri fit place à un sourire qu'il ne put réprimer dès que Murano jeta ce nom à la foule. Soit que le hasard eût amené, en effet, ce nom de simple chevalier, ou que l'Italien eût aidé le hasard en faisant une marque au billet de parchemin, le ciel lui-même ne pouvait se déclarer en faveur du roi plus qu'en ce moment. Henri craignait, avant tout, que la tête de ses lords ne fût menacée ; il préférait le supplice d'un coupable obscur à celui de ces illustres factieux.

La dernière syllabe du nom d'Arthur vibrait encore, quand une voix partie de cette foule cria *grâce !*

Henri et Murano seuls détournèrent la tête du côté de cette voix, car eux seuls la connaissaient.

— Le condamné Arthur Becket n'est pas ici, cria le shériff qui achevait sa ronde avec quelques hommes chargés de faire lever les visières ; nous promettons récompense à qui livrera Arthur Becket !

La femme qui se précipita alors aux pieds du roi concentra sur elle, comme par un charme magique, l'attention de l'assemblée. Elle tenait son voile obstinément rabattu sur son visage, mais on eût dit que les plus douloureux sanglots allaient déchirer bientôt ce frêle tissu, à travers lequel scintillaient, comme deux étoiles, deux grands yeux noirs mouillés de larmes abondantes. Épuisée, mourante, elle se laissa tomber aux pieds de Henri plutôt qu'elle ne s'y agenouilla, en appuyant sur la chaise de bois grossier où il siégeait une main aussi pâle que le marbre blanc d'une tombe.

— Elle est sous ma protection, s'écria le roi par un mouvement de générosité naturelle. Quel nul d'entre vous ne la touche du bout du doigt, mes lords ! C'est une femme noble, rien qu'à sa main, j'en réponds sur mon épée.

— Sa majesté veut-elle signer cette grâce ?

En même temps elle tira de son sein un papier où figuraient quelques lignes tracées à la hâte. Murano intercepta ce papier, puis il le parcourut rapidement.

— Cette femme vous demande, Henri, une grâce impossible,

la grâce d'Arthur Becket. Elle se fonde sur ce que ce jeune homme est d'aussi bonne maison qu'aucun de vos lords, et neveu d'un prince de l'Église. Celle qui réclame cette grâce aurait mieux fait de vous dire cette seule chose : Je me nomme la comtesse Georgina de Brus, Arthur Becket est mon amant!

— Vous mentez, milord, c'est mon mari!

— Lady de Brus en ce lieu-ci! lady de Brus s'agenouillant pour sauver Arthur! Disant ainsi, Leicester et Roger Bigod s'entre-regardèrent, étonnés de voir la première femme de la cour se déclarer en pleine taverne l'épouse d'un simple chevalier comme Arthur.

— A votre santé, comtesse de Brus! reprit Murano avec un odieux sourire.

— A votre santé, belle joueuse d'aiguille! répondit le roi comme un écho à l'insulte de son favori.

Et tous deux, le maître et le favori, se trouvèrent assez d'infamie aux lèvres et au cœur pour heurter leur verre et boire avec un ironique salut à la santé de cette jeune femme que la douleur tordait à leurs pieds, et qu'ils ne firent pas même relever de cette humiliante posture. Les autres convives imitèrent le roi, car l'œil de Henri exigeait par instants la méchanceté et la bassesse, non comme une flatterie, mais comme une soumission, de la part de ses familiers.

— L'énigme du sphynx est connue, dit Murano. Belle ennemie, levez ce voile; c'est un mauvais masque, croyez-nous.

Murano arracha lui-même le voile de la comtesse; il était écrit que ce soir-là elle boirait tous les outrages. Georgina de Brus se contenta de lever sur la foule son front noblement pur et beau. La foule murmura tout bas, comme si cette insolence du favori blessait ses propres idées de vengeance.

— Le sphynx de la cour est à vos pieds, roi Henri, continua Murano; lady de Brus se rend enfin, et termine son rôle de femme par la plus belle des énigmes, qui est celle-ci : « Comment une noble comtesse épouse-t-elle un chevalier? »

— Vous résoudriez mieux celle-ci, n'est-il pas vrai, noble comte : « Comment un roi épouse-t-il la boue? »

Cette réponse, échappée à lady de Brus, alluma la vengeance dans les yeux de l'Italien, il se pencha vers le roi pour lui souffler au cœur son indignation. Henri, voluptueusement appuyé sur

un coussin de la chaise où il se tenait, passa son bras droit sur le cou de Murano, et tous deux causèrent à voix basse quelques secondes. De temps à autre, le roi se détournait pour jouir du spectacle de lady de Brus, agenouillée, attendant et implorant cette grâce si chère, et repliée sur elle-même comme un roseau qui aurait fléchi. Les pleurs qui sillonnaient ses joues tombaient une à une comme les perles d'un collier qui se dénoue; le désordre de sa tunique à plis serrés laissait l'œil de Henri caresser d'avance, lascivement, son cou d'albâtre. C'était bien la comtesse Georgina de Brus que le tigre anglais voyait à ses pieds; c'était bien cette femme qui, l'heure d'avant, l'avait frappé, lui, le roi! de son aiguille. Elle était là demandant une grâce et un pardon, et ce pardon, cette grâce, Henri, le seul Henri pouvait les signer! Elle avait enfin courbé la tête, cette inexorable fille du sang des Brus; elle avait pleuré, gémi, imploré, mais en même temps elle avait avoué un amant; il y a même plus, elle avait avoué hautement et devant toute la cour et tout le peuple qu'elle l'acceptait pour son mari! L'aveu sublime de cet amour imprévu n'était qu'un crime de plus aux yeux de Henri; il lui semblait que lady de Brus n'eût jamais dû céder à un autre qu'au roi d'Angleterre... Cette femme succombant sous le double poids de sa douleur et de son aveu, Henri la voyait pâlir et défaillir de nouveau dans le spasme de cette incroyable attente. Tout d'un coup il lui fit signe de s'approcher, lui tendit la main et lui jeta devant Murano quelques paroles à l'oreille. La comtesse recula de quelques pas; mais, voyant que Henri allait donner au shériff Hugues Baxter l'ordre de mort que lui présentait déjà Murano, elle dit au roi: J'obéirai.

Et ce qu'elle promit à ces deux hommes, nul courage de femme ne l'aurait tenté, comme aussi nulle pensée de cette foule n'eût pu le prévoir!

Le roi engagea sa parole, la main haute sur l'Évangile que tenait Hugues Baxter, que la grâce d'Arthur Becket lui était accordée du moment que la comtesse de Brus acceptait la condition imposée par lui. Puis il donna lui-même la main à la comtesse, et lui fit ouvrir passage en disant ironiquement: Respect aux dames!

Et comme le roi se retirait après avoir ordonné à Murano de reconduire à Londres, et sous escorte, les lords Roger Bigod et

Leicester, Murano, également par l'ordre du roi, fit crier à son de trompe par deux archers :

« Défense est faite à tout habitant de Coventry de regarder aux fenêtres demain dans la ville, le couvre-feu une fois sonné. Et ce, sous peine de mort. »

Murano partit à cheval à l'instant même, après que le roi lui eut donné l'accolade ; on remarqua seulement que l'Italien prit le premier cheval qu'on lui amena, tant il avait hâte de partir.

Les trompettes sonnaient encore, lorsque Georgina, soutenue sur le bras de mistress Pipping, la seule femme qui se fût détachée des rangs de la foule pour lui prêter secours, rentra péniblement dans sa demeure. Son vieil écuyer vint au-devant d'elle, agitant une torche de cire que combattait un vent de nord qui soufflait violemment. En se séparant de cette populace, lady de Brus ne s'aperçut même pas que les juifs et les femmes du peuple lui avaient livré passage avec une sorte de frayeur instinctive.

— C'est une sorcière, disaient-ils, elle a parlé seulement à l'oreille du roi, et elle a obtenu sa grâce !

— Dieu me soit en aide ! murmurait Georgina intérieurement.

Tout ce peuple s'abîma dans les rues sombres de la ville et regagna ses maisons, persuadé que le roi venait de faire un acte de clémence.

V.

La nuit entoure Coventry de son réseau noir ; mais l'orage de la veille, plus encore que la nuit, donne à ses murailles un aspect sévère et sombre. La pluie a lavé ses rues dont les hautes toitures s'argentent à peine sous quelques rayons de la lune, que laissent passer les nuages. Il n'est pas minuit, et cependant aucun son ne frappe l'air, aucun chariot n'ébranle au loin les rues de la ville. Les fenêtres de chaque maison sont fermées, les places libres, la voie déserte. L'ordonnance du roi a été si scrupuleusement observée, que des douze portes de Coventry, une seule est éclairée, celle qui donne sur la chaussée de Londres, où gémit encore le vent. Rien dans ces murs n'annonce le mouvement et la vie ; vous diriez plutôt de l'une de ces villes italiennes éteintes sous

la lave, ou de l'une de ces cités immenses frappées de la peste, telles que Wilson (1) ou Daniel de Foë en décrivirent.

Deux hommes cependant se dirigent vers Coventry au petit pas de leurs montures, qui résonne à peine sur cette chaussée de Londres. L'un, de haute stature, est enveloppé d'un large manteau à fourrures dans lequel le vent semble prendre plaisir à s'engouffrer; l'autre, plus petit, armé de longs éperons, tyrannise de façon grotesque les flancs appauvris de sa mule à laquelle, d'après l'avis de son compagnon, il vient pourtant d'ôter son bruyant collier de grelots. Il est aisé de voir que ce dernier est en toutes choses l'obséquieux valet de l'autre. Arrivés à la porte dont nous avons parlé plus haut, les deux cavaliers s'arrêtent et remisent eux-mêmes avec un grand soin leurs chevaux dans la petite cour du gardien, qui referme la porte sur eux.

— Voilà bien des précautions, milord, et tout cela pour entrer dans ma ville natale! car c'est bien ma ville, à moi, et mon aïeul Pipping y faisait jadis plus de bruit avec son aune et son dé à coudre que nous n'en faisons tous deux à cette heure avec nos chevaux.....

— Veux-tu bien te taire, écheveau de fil, aune trois-quarts, demi-aune, quart, pli, coupure, étoffe de mascarade! On n'a jamais vu un tailleur pareil à toi!

— Je conviens de cela, bien que je sois modeste, monseigneur, mais enfin c'est tout de même bien dur pour un pauvre homme qui n'a fait que passer trois heures à Londres sans voir le roi, de revenir à franc étrier sur sa mule pour ne pas même la rentrer à l'écurie....

— On te la rendra, ta mule, et bien étrillée par Ogle le gardien. Allons, fais comme moi et frôle discrètement le long des murs jusqu'à ce que tu sois entré dans ta demeure, où mistress Pipping t'attend sans doute avec un cornet de pain d'épices pour ton souper...

— La pauvre femme! dites qu'elle s'attendait plutôt, monseigneur, à me voir revenir gros comme un peloton de fil brun, et mon mémoire bien payé.... Tout de même, voilà un voyage qui m'aura profité! je reviens aplati comme une tranche de bœuf, et

(1) Le principal ouvrage de Wilson a pour titre : *The City of the plague* (la ville de la peste.)

pendant que je cours chercher sa majesté à Withe-Hall, elle est ici!...

— Allons, si tu es sage et si tu restes coi dans ta maison dont je vois d'ici l'enseigne qui danse, j'arrangerai tes affaires. Mais songe à ce que je t'ai dit : il y a peine de mort, c'est-à-dire la corde, pour quiconque entreprendrait de sortir par les rues ou de regarder aux fenêtres cette nuit....

— Suffit ; votre seigneurie est bien bonne, et je la remercie de l'avertissement. Oserai-je lui demander seulement pourquoi cet ordre ?

— Pas de pourquoi! Tourne cette clé dans ta serrure et rentre vite.

Le maître tailleur ne se le fit pas dire deux fois, il tremblait de tout son corps. Les dernières paroles qu'il avait entendues avaient refoulé en lui tout élan de curiosité. Il tourna la clé dans sa porte à ceintre gris, et salua jusqu'à terre le comte Murano qui s'éloignait lui-même avec la rapidité d'un cerf.

Au lieu de trouver sa ménagère assise devant sa lanterne de corne, qui brûlait encore comme de coutume en l'attendant, ne fût-ce que pour le gronder, maître Pipping vit les rideaux de son lit conjugal tirés entièrement, et jugea bien vite, par les grognements majestueux de sa chère moitié, qu'elle jouissait d'un profond et gras sommeil. Or, il tomba subitement dans l'esprit du tailleur un désir violent de s'enquérir, dans sa maison même, d'un sommeil plus difficile à constater, celui de ses deux apprentis. Saisissant la rampe de son escalier, qu'il monta le plus doucement possible, il les contempla à la lueur de sa lanterne, reposant tous deux comme Castor et Pollux, sous la même courtine en drap d'Écosse. Pipping n'avait aucune envie de dormir, mais l'ordre fatal clairement intimé par Murano ne laissait guère d'espoir à sa curiosité vagabonde. Le double auvent de cette seconde chambre se trouvait hermétiquement fermé ; toutefois, et comme si le diable eût voulu cette nuit-là tenter Pipping, il s'y trouvait une fente propice. Le maître tailleur fit un signe de croix à la seule vue de cette fente, et s'enfonçant dans un grand fauteuil de cuir qui se trouvait près de la fenêtre, il ferma les yeux en marmottant un noël.

Soit que l'excitation de la route eût allumé le sang de Pipping, ou que le démon de la curiosité vînt l'agiter en personne, le pauvre

tailleur ne trouva pas de sommeil. Vainement récapitula-t-il dans son cerveau les arbres de la route, la pluie et le bonheur d'être enfin rendu chez lui après tant de misères et d'aventures, le dieu Morpheus avait fui ses paupières comme un infidèle débiteur.

— *Miserere meî!* dit Pipping, achevant un psaume ; je crois que je ne pourrai pas dormir. Il se leva et il mit le nez à la fente de la lucarne. Aucun bruit, excepté celui du vent, ne troublait la tranquillité de cette nuit. Tout d'un coup Pigging crut entendre des pas sous la fenêtre, puis quelques paroles qu'échangeaient deux voix distinctes. Bien qu'il fût couvert et sourd, ce colloque s'anima bientôt, puis il devint plus distinct, et Pipping entendit le cliquetis de deux épées.

Cédant alors à un mouvement involontaire, il entr'ouvrit légèrement et avec toutes les précautions possibles son auvent intérieur, en ayant soin de souffler sa lanterne. Cette précaution fut inutile par le fait, car la lune alors dégagée de tout nuage était superbe, et à sa lueur Pipping reconnut fort bien sir Arthur tenant à deux mains son épée levée sur un autre homme....

— Tu mens par la gorge, murmurait Arthur entre ses dents, tu mens, vil Italien ! exécrable fourbe, triple imposteur, défends-toi ! Il n'y a personne qui puisse venir ici, quand même tu appellerais....

— Il y a pour vous peine de mort, sir Arthur, si l'on vous voit dehors à cette heure. Je ne me battrai point, je ne veux point me battre d'ailleurs avec un homme sous le coup d'une accusation contre la personne du roi....

— Le roi Henri n'est pour rien dans nos débats, comte Murano, ce n'est pas au roi Henri que j'en veux dans ce moment, c'est à vous. C'est toi qui m'as menti, Dionigi, et non le roi Henri, ton maître, en me disant tout à l'heure que j'allais voir sortir la comtesse Georgina de Brus de l'hôtel-de-ville de Coventry, où soupe à cette heure le roi, bien que toutes les fenêtres en soient fermées comme celles de cette ville. A moins que la force n'y ait fait entrer Georgina de Brus, qui depuis hier porte mon nom, car elle est ma femme, par ta gorge ! tu en as menti !

Disant ces paroles et secouant l'Italien par sa cape, à la lueur de la lune, Arthur ressemblait plutôt à un spectre échappé du tombeau qu'à un être humain. Pipping n'observa pas sans frémir

que le riche pourpoint qu'il s'était complu à faire pour le jeune homme était déchiré en plusieurs endroits comme s'il eût escaladé les murs d'une prison ; sa chevelure était en désordre, et sa maigreur pâle ressortait encore dans cette crise fougueuse. Murano répondit par un long éclat de rire aux invectives dont il se voyait accablé; il avait hâte de regagner l'hôtel-de-ville, où l'attendait sans doute son maître.

— Pour une nuit d'été, la nuit est froide en diable, mon gentilhomme; posons la pointe en terre, car nous sommes tous deux d'adroits combattants qui savons roueller ou pointer comme feu Richard. Je vous félicite d'avoir obtenu la vie sauve et vous prie en grâce, pour l'honneur du sang des Brus mêlé à cette heure au sang des Becket, de ne plus recommencer. Adieu, votre belle ne peut tarder à venir ; car c'est la seule personne pour laquelle le pavé de cette ville soit libre cette nuit.... Vous apprendrez cela tout à l'heure.... Nous nous ferions pendre si nous demeurions davantage.

— Défends-toi, cria le jeune homme; encore un coup, défends-toi !

Il avait fondu sur Murano comme un chacal. Agile et nerveux, Arthur n'avait gardé que son poignard, jetant à terre son épée. Avant que le comte eût le loisir d'en faire autant, il se vit serré dans cette lutte de si près et de façon si vigoureuse, qu'il jeta un cri sourd en allant tomber à trois pas.

Pipping se hâta de descendre et d'accourir ; il crut Murano assassiné. L'Italien tout sanglant gisait à terre, en effet, contre la boutique du petit tailleur, étendant les bras convulsivement comme un homme qui vient d'essuyer une horrible étreinte. Son cou était à l'étroit dans son gorgerin, et il respirait avec grande peine.... Pipping déboucla les agrafes d'acier de sa ceinture....

Arthur ramassant son épée n'avait pas même fait attention au maître tailleur qui survenait. L'oreille appliquée contre la pierre, il semblait écouter un bruit lointain, mais qui se rapprochait cependant de plus en plus. Ce bruit, dès qu'il devint plus distinct, fit lever la tête à Murano, qui, tout adossé contre le mur et tout défaillant qu'il était, se souleva à demi sur ses deux mains, et se mit à rire d'un rire sans nom.

— C'est elle, cria-t-il, c'est elle!

Le galop sonore d'un cheval se faisait entendre par bonds ré-

pétés. Bien que l'hôtel-de-ville eût été fermé jusque-là rigoureusement, chacune de ses fenêtres s'entr'ouvrit alors tout d'un coup, et rendit un bruit sec en claquant sur la pierre du mur dans cette nuit silencieuse. La fenêtre du milieu était seule illuminée, et à la clarté des flambeaux, Arthur et Pipping purent voir Henri, Pierre de Savoye et quelques autres seigneurs se pencher rapidement sur la rue pour voir ce qui allait se passer. Ils étaient là, groupés complaisamment, comme des spectateurs qui ont payé leur place pour bien voir; le seul Henri jetait des regards inquiets sous la fenêtre, comme pour s'assurer si Murano n'arrivait point pour jouir de ce beau spectacle. Peu après, de l'une des arcades de l'hôtel-de-ville déboucha un magnifique cheval dont le poil était noir, la coupe admirable, les rênes mollement liées sur le cou. Ce cheval, chassé par deux serviteurs armés de fouets et de torches vers la direction même qu'il venait de quitter l'instant d'avant, portait un fardeau.... Il prit sa course du côté opposé au groupe des trois personnages dont l'attente fut ainsi déçue pour un moment, et qui prêtaient religieusement l'oreille, acculés sous l'ombre épaisse produite par la saillie anguleuse du toit de Pipping qui les protégeait contre les regards.

La maison du tailleur n'était séparée de l'hôtel-de-ville que par une longue ligne parallèle à ses murailles; mais les trois spectateurs n'avaient guère distingué que les figures du balcon où s'était penché Henri, figures faciles à voir à la lumière des torches. Le galop nocturne, course inexplicable, mystérieuse, durait toujours. Arthur écoutait ce galop avec plus d'anxiété que d'attention, chaque bond figeait son sang à ses artères. Soudain il poussa un cri auquel répondit le rire étouffé de Murano qui cette fois s'était relevé. Arthur avait devant lui, sous ses yeux, le cheval et le fardeau; le cheval, c'était celui que montait la veille encore l'Italien; le fardeau, c'était Georgina garrottée toute nue sur ce coursier....

Oui, c'était bien la comtesse Georgina de Brus, ainsi prostituée; Georgina asservie à ce caprice infâme de roi! Arthur la reconnut, bien que de ses cheveux aussi longs que ceux du saule elle eût couvert en partie son beau corps de vierge, ce corps blanc et mat comme la cire, mais presque gonflé par la pression de ses liens. Les rires bruyants de Henri accueillaient cette honteuse mascarade, flétrissure inouie, inventée par un favori et

par un roi pour ternir la plus pure et la plus noble des vertus. A voir cette femme ainsi livrée à quelques hommes infâmes, vous eussiez dit d'une chrétienne du temps de Néron qu'attendaient les tigres du cirque. Jamais plus beau lys n'avait été brisé plus brutalement sur sa tige. Nul doute que cette lutte n'eût épuisé son courage; elle était évanouie... Arthur la vit ainsi; mais, à l'œil du jeune homme, qui ignorait ce dévouement, l'admirable femme parut une prostituée. Enfermé tout un jour dans cette galerie d'appartements sans issue où l'avait poussé la comtesse, emprisonné sans moyen de délivrance par celle-là même qui craignait d'exposer sa tête, Arthur n'avait recouvré sa liberté qu'à dater de cette nuit, nuit dans laquelle Georgina, qui se dévouait pour lui, avait disparu. En sortant de ce passage souterrain, d'où lady de Brus n'avait pas osé le tirer, comme si elle se fût défiée encore un jour de la parole du traître Henri III, Arthur avait frappé vainement à toutes les portes de la vieille demeure; vainement il avait questionné Eustache, l'écuyer de la comtesse; depuis une heure Georgina de Brus s'était déjà rendue d'un pas ferme à l'hôtel-de-ville. Arthur ne pouvait croire encore à cette horrible hallucination, à cette femme si belle, ainsi exposée à tous les regards, sans qu'un cri de douleur, un sanglot ne vînt briser ce courage au-dessus de tous les courages, ce martyre près duquel tous les martyres n'étaient rien! Évidemment cette femme l'avait trompé; elle avait cédé au roi dont il avait brisé le fouet la veille encore, au roi son amant, qui l'avait ensuite vendue aux regards lascifs de sa cour! C'était à ce rôle honteux de courtisane qu'était descendue la fille des Brus, la comtesse Georgina à laquelle Arthur venait de donner son nom!

Harassé de sa course sans but, le cheval s'était arrêté de lui-même à l'angle de l'hôtel-de-ville. Arthur impatient l'avait suivi, pendant que Pipping donnait encore des soins à la blessure de Murano, qu'un accès de joie infernale avait de nouveau affaibli, et qui perdait un sang abondant. Le rire odieux de l'Italien bruissait encore comme une crecelle aux oreilles d'Arthur; il fouettait la rage au fond de son cœur. Henri lui-même donnait l'exemple des outrages devant la victime d'un si tragique sacrifice; il accablait de ses railleries insolentes une femme qui ne pouvait pas même l'entendre. Il y a des heures sur la terre où le bras de Dieu semble demeurer oisif ou suspendu, où le blasphème se promène

des fleurs au front et rejetant la lie de sa coupe à la face du ciel lui-même. Henri épuisait goutte à goutte une de ces lâches vengeances. Il était heureux de ce déshonneur anticipé, qui lui promettait pour bientôt une femme autrefois si fière ; il s'enivrait avec joie de ce supplice, raffinement de convive blasé, imagination de voluptueux éteint.

— Si j'étais sculpteur, beau cousin Salisbury, je ferais une belle statue d'un corps pareil. Qu'en pensez-vous ? Il est temps maintenant de rentrer le cheval de Murano...

— Murano ! ajoutait le roi en se penchant de nouveau à ce balcon et faisant signe au shériff de l'éclairer ; Murano manque à la fête ! monsieur le shériff. Il se sera endormi sans doute chez quelque femme de Londres. Il n'en fait jamais d'autres, mon Benjamin ! Allons, monsieur le shériff, donnez-moi ce parchemin scellé de mon sceau, et que je signe le *varrant* de grâce.

La fenêtre demeurait encore éclairée ; les pages du roi entouraient l'animal ruisselant d'écume, et s'apprêtaient à dénouer les cordes qui retenaient Georgina, lorsqu'un jeune homme jeta son manteau noir sur ce corps déjà froid et privé de sentiment, comme pour en couvrir la nudité. Cela fait, il baisa rapidement la comtesse au front et aux lèvres, tira son poignard, et lui en donna cinq coups dans le cœur. Le sang partit à flots, et teignit de sa pourpre le manteau noir.

Il y eut un cri d'horreur au balcon de l'hôtel-de-ville, qui soudain se referma. De ce balcon royal, encore éclairé tout-à-l'heure, tombait en ce moment même aux pieds du meurtrier le *varrant* d'acquittement ainsi conçu :

« A sir Arthur Becket, qui a conspiré contre notre personne royale. »

Et plus bas :

« La condition apposée à ce *varrant* de grâce ayant été remplie par la comtesse de Brus. »

Le jeune homme lut ce parchemin revêtu du sceau et du contre-sceau du roi.

— Pour moi ! soupira-t-il amèrement, et en se frappant la poitrine.

Il écarta les assistants, et remontant à cheval, sans que nul

songeât seulement à l'arrêter, il étreignit d'une main le corps palpitant de la comtesse ; de l'autre, il aiguillonnait avec le poignard la croupe du cheval. Le cheval partit, faisant jaillir l'étincelle du pavé dans sa course furieuse.

Le lendemain, un archer rencontra près des marécages de Coventry un amas sanglant enseveli sous les herbes. Les rênes du cheval noir étaient rompues, son corps avait roulé dans le ravin; il était sanglan et méconnaissable, comme les deux corps qu'il portait attachés étroitement l'un à l'autre. Ces deux cadavres furent réclamés par l'évêque de Coventry. L'un fut enterré sous la châsse de saint Thomas Becket de Canterbury, l'autre sous une statue de la reine Bérengère.

Le jour où ils furent enterrés, fut pendu aussi en grande pompe, par ordre du roi, sur le marché, un petit tailleur nommé Pipping, d'autres disent Pippingtom, qui avait été trouvé, contre l'ordonnance, dans la rue, la nuit de ce drame étrange. Ce fut son parent, Hugues Baxter, shériff de la cité, qui présida l'exécution.

D'autres dirent que le roi Henri ne fut pas mécontent de trouver cette occasion de s'en débarrasser, parce qu'il avait à lui payer un mémoire qui remontait à trois règnes.

Ainsi fut éteinte la curiosité de Pipping et la dette de la couronne.

. . . .

Depuis ce temps, il se passe à Coventry d'étranges choses. Tous les ans, le constable, à la tête de la corporation des métiers, s'en va chercher processionnellement une femme qui monte à cheval en habit couleur de chair, *en souvenir de cette légende.*

Quand il n'y a pas de femme d'assez bonne volonté ou d'assez grande force dans l'équitation pour se prêter à cette procession traditionnelle, le constable et les métiers font choix d'un mannequin *également vêtu,* qu'ils promènent par toute la ville.

Quand il arrive à la porte ancienne du pauvre Pipping, on brûle le mannequin en holocauste à ses mânes.

ROGER DE BEAUVOIR.

LA

REINE DU MONDE[1].

O puissant Guttemberg ! Germain de bonne race
Dont le mâle et hardi cerveau
De l'antique univers a rajeuni la face
Par un prodige tout nouveau ;
Quand aux rives du Rhin dans une nuit ardente,
Amant d'une divinité,
Tu pressas sur ton sein la poitrine fervente
De la céleste liberté,
Ah ! tu crus fermement que cette vierge austère
Enfanterait quelque beau jour
Un être glorieux qui, semblable à sa mère,
Du monde entier serait l'amour :

(1) Sous le titre de *Satires et poëmes*, M. Auguste Barbier publiera, le 15 avril prochain, un volume où se trouveront réunis les *Iambes*, *Il Pianto* et *Lazare*. Ces trois poëmes, qui expriment trois moments si divers de la pensée de l'auteur, exécutés dans trois styles si différents, rapprochés l'un de l'autre pour la première fois, permettront d'estimer toute la valeur et toute la portée des intentions du poëte. C'est un beau et digne sujet d'étude sur lequel nous reviendrons. Nous empruntons aujourd'hui au volume de M. Barbier, qui renferme plusieurs pièces nouvelles, un ïambe inédit sur la presse, dont la franchise et la vigueur rappellent *l'Idole* et *la Curée*.

Et tu t'en fus, vieillard, te reposer à l'ombre
De l'éternel cyprès des morts,
Comme un bon ouvrier s'endort dans la nuit sombre
Sans trouble aucun et sans remords.....
Hélas! quelle que fût la sublime espérance
Dont s'enivra ton noble orgueil,
L'espoir qui de la mort t'allégea la souffrance
Et te suivit dans le cercueil;
Puisse jamais le ciel d'un rayon de lumière
N'échauffer ton squelette nu,
Et la main du Seigneur ne lever ta paupière
Sur l'enfant que tu n'as point vu!
Car tel est le destin de l'humaine nature,
Qu'il n'en sort rien de vraiment bon,
Et que l'âme ici-bas la plus sincère et pure
Toujours conserve du limon.
Il est vrai que l'aspect de ta fille immortelle
Te séduirait d'abord les yeux:
Son noble front tourné vers la voûte éternelle
Et reflétant les plus beaux feux;
La splendeur de sa voix plus rapide et profonde
Que la vaste rumeur des flots,
Et comme une ceinture enveloppant le monde
Dans le bruit de ses mille échos;
Le spectacle divin des sombres injustices,
Devant son visage en courroux,
Brisant les instruments des horribles supplices,
La hache et les sanglants verroux;
L'harmonieux concert des villes et des plaines,
Célébrant ses dons précieux,
Et le chœur des beaux-arts et des sciences vaines
Chantant la paix fille des cieux;
Tout ravirait ton âme et l'emplirait d'ivresse,
Et retrouvant l'antique ardeur,
Comme un fougueux coursier, d'amour et de tendresse

Quatre fois bondirait ton cœur;
Et ta voix bénirait la jeune créature
Et l'heure où plein d'un grand désir
Tu fis, ô Guttemberg ! à la race future
Le don d'un si bel avenir.
Mais si pour contempler de plus près ton ouvrage,
Pour voir ta fille en son entier,
Ta main allait ouvrir les plis de son corsage,
Fendre sa robe jusqu'au pied ;
Alors, alors, grand Dieu ! ce corps aux blanches formes
N'offrirait plus à tes regards
Q'une croupe allongée en reptiles informes,
Un faisceau de monstres hagards :
Et tu verrais des chiens aux mâchoires saignantes,
Aux redoutables aboiements,
Souffler sur les cités les discordes brûlantes,
La guerre et ses emportements ;
Tu verrais des serpents étouffer le génie
Prêt à prendre son large essor,
La bave du mensonge et de la calomnie
Verdir le front de l'aigle mort ;
Puis des dragons infects et des goules actives,
Pour de l'or, broyant et tordant
Le cœur tendre et sacré des familles plaintives
Sous le triple acier de leur dent ;
Le troupeau corrupteur des passions obscures
Souillant tout, et vivant enfin
Du pur sang écoulé des cent mille blessures
Par lui faites au genre humain.
Quel spectacle ! ah ! soudain reculant à la vue
De tant de maux désordonnés,
Guttemberg, Guttemberg ! stupéfait, l'âme émue,
Les pieds l'un à l'autre enchaînés,
Des pleurs, des pleurs nombreux de ta blanche paupière
Descendraient bien vite à longs flots,

Et dans tes rudes mains ta tête tout entière
    Étoufferait d'amers sanglots ;
Alors il se pourrait qu'accusant d'injustice
    La nature et son dieu fatal,
Et les blâmant tous deux de t'avoir fait complice
    Des noirs épanchements du mal,
Ton cœur eût le regret, dans sa douleur extrême,
    D'avoir aimé la liberté ;
Et peut-être irais-tu jusqu'à t'écrier même :
    Oh ! que n'ai-je jamais été !

AUGUSTE BARBIER.

SIX HEURES

DE LA VIE

D'UN VIEUX GARÇON.

Chaque âge a ses priviléges, et ceux de la cinquantaine ont leur prix. L'homme de cinquante ans jouit ordinairement de ce qu'on appelle une position, c'est-à-dire que son avenir est assuré, grâce au travail des années précédentes. On cause souvent au coin du feu de l'héritage qu'il laissera un jour, et ses jeunes nièces reçoivent l'ordre de l'embrasser, lorsqu'il vient chercher la fortune du pot avec un coupon de loge dans sa poche. Le véritable homme de cinquante ans possède huit ou dix mille livres de rente; il porte lunettes, prend du tabac, s'abonne aux journaux, remplit exactement ses devoirs du monde, et n'entre jamais chez une dame sans apporter quelques sucreries. C'est lui qui fournit les fleurs, offre son bras, s'acquitte de mille petites commissions dont on n'oserait charger un jeune homme; et son droit le plus certain, celui dont il use à chaque pas, est de tirer sa bourse pour toutes les menues dépenses. Il lui est permis de se ruiner en cadeaux à l'époque du 1er janvier, et ce jour-là, les joues les plus fraîches sont heureuses de recevoir son baiser amical. Il souffle la comédie de société, indique les bonnes traditions du Théâtre-Français, recommande aux amoureux de montrer de la chaleur, et pose le rouge sur les pommettes de la jeune première. Au retour d'une partie de chasse, il achète force quartiers de chevreuil, chez Chevet, et les invitations à dîner ne lui manquent jamais. On lui confie volontiers sa femme pour les emplettes ou le spectacle; on lui demande ses conseils dans les affaires difficiles, son arbitrage

dans les querelles, et ses secours dans les moments d'embarras. Il est bien entendu que l'homme de cinquante ans est célibataire ; sans cela, il est absorbé par les préoccupations de la famille, reste chez lui, ne se voit l'objet d'aucun calcul, par conséquent d'aucune recherche, et ne mérite nulle considération.

M. Henriot réunissait toutes les qualités nécessaires à l'homme de cinquante ans. Il était veuf et sans enfants. Ses revenus dépassaient 15,000 fr., et sa fortune était composée de bonnes propriétés au soleil, en plein rapport. Pendant les six mois qu'il passait à Paris, il prenait un remise de Larcher, ce qui lui donnait une notable importance aux yeux des dames, qui, de leur nature, craignent fort les éclaboussures. Ses cheveux grisonnaient, et il avait été beau danseur sous l'empire. On l'engageait souvent parce qu'il ne restait en arrière avec personne en matière de politesse et d'attentions fines, et qu'il lui arrivait toujours en dernier compte d'avoir rendu au centuple ce qu'il avait reçu.

Un soir, M. Henriot, avant d'aller au cercle agricole dont il est un des membres les plus distingués, s'avisa de faire visite à une famille anglaise, qui lui témoignait beaucoup d'amitié. Le père était en voyage et la mère alitée par la grippe. La demoiselle, jolie blonde de seize ans, maudissait l'indisposition maternelle qui la privait d'un bal auquel on se préparait depuis huit jours. Le jeune homme avait dépensé sa pension mensuelle, et le mois n'était pas à moitié, de sorte que les visages étaient mornes et abattus. M. Henriot étant connu pour la fécondité de son esprit à trouver des ressources contre l'ennui, on lui conta les soucis du jour.

— Je conçois votre contrariété, dit-il à la demoiselle. Le bal donné par Mme S... doit être fort brillant. J'y suis invité ; mais ces plaisirs ne sont plus de mon âge.

— Vous êtes invité! s'écria la jeune personne en rougissant. Ne pourriez-vous pas m'y conduire, mon bon M. Henriot ?

— Je le ferais avec le plus grand plaisir ; mais c'est à votre mère que vous devez adresser cette demande.

— Oh ! elle y consentira, j'en suis sûr. Vous êtes en souliers ; vous avez votre voiture. Il n'y a aucun obstacle.

— Un moment, dit la mère prudente. Nous ne sommes pas à Londres, ma fille. Consultez d'abord notre ami pour savoir si les usages français permettent ce que vous désirez.

— Je ne pense pas, madame, qu'on y puisse trouver à redire, pourvu que votre fils nous accompagne. Je puis à la rigueur passer pour un oncle et jouer convenablement le rôle d'un tuteur. Une jeune fille élevée par vous ne sera pas difficile à garder, et puis j'ai cinquante ans.

— Monsieur Henriot a cinquante ans, ma mère.

— Voyez, madame, si vous voulez me donner cette mission de confiance. Je crois pouvoir m'engager à la remplir à la satisfaction générale.

— Eh bien! je donne mon consentement.

On sonna les femmes de chambre. On appela un coiffeur; le valet de pied du vieux garçon courut chez Prévot chercher un bouquet, et en moins d'une heure la toilette fut achevée. La demoiselle palpitante de joie, s'élança dans la voiture, et le jeune homme suivit d'un air assez maussade.

La foule était grande au bal de Mme S... En arrivant, M. Henriot vit un beau cavalier saisir la main de sa pupille, en la priant pour une contredanse qui commençait, et puis elle disparut à travers la cohue. Pendant la contredanse suivante, à force de se dresser sur la pointe de ses pieds, il aperçut de loin la jeune personne. Elle dansait avec le même cavalier, ce qui lui donna bonne opinion de la politesse de cet inconnu. Bientôt l'orchestre entonna une valse. Cette fois l'homme de cinquante ans fronça les sourcils. Le bras de son Anglaise était tendrement posé sur l'epaule de l'éternel danseur, et le plaisir qu'elle semblait prendre à cet exercice attirait l'attention des spectateurs.

— Voilà une petite commère, disait-on, qui ne manque pas d'ardeur.

— Le cavalier est de son goût.

— Il est étrange que sa mère ne lui donne pas une leçon.

— Peste! je ne voudrais pas être son mari.

Ces propos jetèrent M. Henriot dans un grand embarras. La discrétion l'obligeait à n'user de ses pouvoirs qu'avec une modération extrême. Le moindre reproche adressé à la fille pouvait être une critique insultante pour la mère. Il se promit bien cependant de chercher un moyen d'elever un obstacle à la valse suivante, et tout en préparant ses phrases, il se porta paternellement derrière la banquette où se tenait sa protegée. Quel fut son étonnement en voyant le danseur obstiné solliciter un quatrième engagement?

— Ne craignez-vous pas, mademoiselle, dit le vieux garçon avec beaucoup de douceur, qu'on ne remarque les assiduités de ce monsieur ?

— Ce n'est pas un étranger pour moi. Je l'ai rencontré souvent aux bains de mer. C'est un ami de ma famille.

— Tout le monde ici ne sait pas cela, mademoiselle. Je pense qu'il serait prudent de mettre au moins quelques intervalles entre les contredanses que vous lui accordez.

— Faut-il donc que je reste sur mon siége ? J'accepte les invitations sans regarder d'où elles viennent. Ce n'est pas ma faute si la même personne revient plusieurs fois.

M. Henriot comprit à cette défaite, que c'était un parti pris de se jouer de sa surveillance, ou de mettre à profit l'absence de la mère. Il se mordit les lèvres et délibéra en lui-même s'il en viendrait à une extrémité, tandis que son Anglaise donnait résolument la main au danseur préféré, en prenant place au quadrille, sans s'inquiéter autrement du chaperon. Ce qui acheva de le mécontenter, c'est que la demoiselle paraissait plus animée, plus âpre au plaisir que le cavalier lui-même. Cette découverte lui suggéra pourtant l'idée d'un expédient qu'il crut excellent. Il marcha droit au jeune inconnu, et le salua le plus civilement du monde.

— Monsieur, lui dit-il, je me suis chargé de conduire à ce bal Mlle ***. Sa mère m'a transmis ses pouvoirs. La jeune personne n'a pas une connaissance bien complète des usages de la société parisienne. Elle n'ose refuser vos invitations ; mais vous, monsieur, qui devez posséder à fond ces usages, et qui êtes certainement pénétré du sentiment des convenances, vous aurez, je n'en doute pas, la bonté de renouveler moins souvent vos engagements, afin de ne pas compromettre une demoiselle sans expérience.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Vos observations sont déplacées. Je vous trouve ridicule de me les adresser, et non à cette demoiselle, sur qui vous avez une autorité d'emprunt. Commandez-lui de repousser mes invitations ; elle en est libre, ce me semble.

— Je pensais, monsieur, qu'une démarche faite avec politesse méritait un meilleur accueil d'un homme bien élevé.

— Monsieur, je n'ai pas de leçon à recevoir de vous.

— Du moins, monsieur, par égard pour ma position délicate et par intérêt pour la jeune personne...

— Eh! que m'importe votre position? J'invite à danser qui je veux, et n'ai pas de compte à vous rendre. Quant à la manière dont on m'a élevé, il ne vous sied pas de la contrôler. Mais nous en reparlerons demain. Voici mon nom et mon adresse, monsieur; j'attendrai votre visite avant l'heure du dîner.

— Oh! monsieur, reprit le bonhomme avec vivacité, je ne me battrai pas, à mon âge, avec un écervelé, je vous assure.

— C'est ce que nous verrons, monsieur.

Sur ces entrefaites, le chaperon trouva le frère de la demoiselle, qui sortait de la salle de jeu. Il se garda bien de lui conter ce qui venait de se passer, de peur que ce jeune homme, en donnant suite à la querelle, ne vînt à la rendre sérieuse. Fort heureusement le frère était occupé de toute autre chose.

— Mon cher monsieur Henriot, je m'ennuie à ce bal, et pour tuer le temps, j'ai perdu ce que j'avais sur moi. Ne pourriez-vous pas me prêter quelques louis?

— Volontiers, mon jeune ami; combien en désirez-vous?

— Une dizaine seulement. J'en dois cinq sur parole: avec les cinq autres je pourrai rentrer à la bouillotte.

— Voilà dix louis; il faut vous en tenir là si la chance ne vous favorise pas.

— Vous avez bien raison.

Le frère éloigné, M. Henriot revint à son poste derrière sa pupille d'un jour; et comme le sang lui montait aux oreilles, il résolut de déployer, s'il était nécessaire, une fermeté paternelle. L'occasion ne tarda pas à s'offrir. L'orchestre donna le signal de la seconde valse, et ce fut sans doute par bravade et par entêtement que le damné danseur se présenta encore. La jeune Anglaise s'apprêtait à partir, lorsque M. Henriot se plaça devant elle.

— Mademoiselle ne valse point, monsieur.

— Je vous demande pardon; mais j'ai déjà eu le plaisir d'être accepté, je ne vois pas ce qui empêcherait mademoiselle de valser encore.

— Je vous dis, monsieur, que mademoiselle ne valsera pas. S'il faut m'expliquer nettement, j'ajouterai que je la prie de ne point valser; et si cela ne suffit pas, je lui en intimerai la défense au nom de sa mère, que je représente pour l'instant.

— Monsieur, si c'est à cause de moi que vous privez mademoiselle de ce plaisir, je vous demanderai une explication à ce sujet. De la part d'une mère, cette défense serait naturelle et respectable ; de la vôtre, c'est une insulte.

— Ce sera ce que vous voudrez, monsieur. Je maintiens mon dire et n'en rabattrai rien. Veuillez donc vous retirer, je vous prie.

— Corbleu ! je vous reverrai demain.

— Quand il vous plaira, monsieur.

Une fois sorti de son caratère, le bon M. Henriot ne put résister au besoin de sermonner sa protégée. Il lui fit sentir les graves conséquences que pourrait entraîner son imprudente conduite. Les reproches, bien que débités avec tous les ménagements imaginables ne, laissèrent pas de produire une impression beaucoup plus vive qu'il ne le désirait, car la jeune fille fondit en larmes, au grand étonnement de l'assemblée. On s'informa de la cause de ces pleurs. La discussion avait fait quelque bruit ; on se fit part de l'aventure, et bientôt les regards se tournèrent sur la danseuse éplorée. On se parlait à l'oreille ; la raillerie était sur tous les visages des assistants. La place n'était plus tenable ; il fallait sortir au plus vite. M. Henriot courut chercher le frère ; la bouillotte allait grand train.

— J'ai brelan d'as ! disait le jeune homme.

— J'en suis fâché pour vous ; j'ai brelan carré.

— Alors je puis partir ; je perds cinq cents francs.

— Un moment, s'il vous plaît, monsieur. Vous ne pouvez quitter ainsi la table. Je n'ai pas l'avantage de vous connaître. Voici une clef dont vous avez fait un fétiche représentant quinze louis. Vous m'obligeriez de me les payer ou de me dire au moins votre nom.

— Voilà vos quinze louis, s'écria M. Henriot ; partons sans délai, je vous en conjure, afin d'éviter un scandale.

La retraite ne put s'opérer assez rapidement. Le chaperon malencontreux recueillit dans sa fuite des quolibets qui le navrèrent de douleur, parce qu'ils attaquaient gravement la jeune fille confiée à sa surveillance. On arriva enfin jusqu'à la voiture. La demoiselle ne cessa de pleurer pendant le voyage, et ses larmes redoublèrent en arrivant au logis.

— Que signifient ces sanglots ? demanda la mère. Pourquoi rentrez-vous sitôt ? Qu'est-il arrivé ?

La bonté d'âme de M. Henriot ne lui permit pas de présenter l'événement désagréable de la soirée sous un point de vue trop défavorable pour la jeune personne, de sorte que la mère rejeta les torts sur lui.

— Quel besoin aviez-vous de tracasser cette petite au point de la faire ainsi pleurer devant tout le monde? cette scène est très-fâcheuse. Votre fuite aura produit un effet déplorable; je suis sûre que de huit jours on ne parlera d'autre chose. En vérité, monsieur, vous vous êtes bien mal acquitté de votre emploi. Lorsqu'on ne sait pas même comment une jeune fille doit se conduire au bal, on ne se mêle pas de lui donner des avis.

— Madame, j'ajouterai au regret d'avoir accepté cette corvée, la résolution bien ferme de n'en plus refaire de semblable.

— Ce n'est pas moi qui vous les imposerai, je vous assure, monsieur. Ma fille n'a jamais donné lieu à une médisance, et il fallait que vous vinssiez faire le docteur et l'important pour qu'elle servît de sujet à un scandale.

— J'en suis bien fâché, madame; mais puisque vous me poussez à bout, je vous dirai que mademoiselle a montré plus que de la légèreté. Sa conduite peut être taxée d'inconvenance.

— Allons! c'est impossible; ce que vous dites là est une impertinence. Laissez-nous, je vous prie et gardez pour vous vos sottes observations.

L'excellent M. Henriot est demeuré mortellement brouillé avec la famille entière. Le jeune homme, peu scrupuleux, profita de la rupture pour oublier la dette de vingt-cinq louis. En rentrant chez lui, le cœur gonflé de dépit et d'inquiétude, le vieux garçon donna au diable les priviléges de la cinquantaine. La querelle avec le danseur inconnu fut apaisée facilement, le lendemain, par un tiers. Depuis ce jour, M. Henriot, en me faisant le récit de sa mésaventure, m'a souvent avoué qu'il avait passé une nuit entière dans l'agitation, et qu'en tirant son bonnet sur ses yeux, il s'était bien promis de ne jamais remettre les doigts entre l'arbre et l'écorce.

PAUL DE MUSSET.

UNE RENCONTRE

SUR L'ETNA.

— Voici la maison des Campieri, dit le guide, en montrant sur la lisière d'une grande forêt de chênes une masure abandonnée. C'est ici que finit la région cultivée de l'Etna, et que commence la région des bois.

Nous nous enfonçâmes avec délice sous ces épais ombrages; nous et nos mules avions besoin de fraîcheur. Exposés depuis six grandes heures aux ardeurs de la canicule et dévorés par le soleil du lion, nous venions de traverser un vaste champ de laves aiguës et brûlantes, qu'on pourrait prendre, à ses violentes ondulations, pour les vagues d'une mer pétrifiée tout à coup au milieu d'une tempête. Le pied des mules retentissait comme sur du fer sur la lave dure et sonore. A ce sol bruyant succède une poussière fine et muette, où l'on enfonce jusqu'au genou. L'étroit sentier cotoie les abîmes; un silence inflexible règne au sein du bois; la solitude y est profonde: c'est un site tragique et propre aux bandits.

— Grâce à Dieu, répondit le guide, à qui j'en fis l'observation, on n'a pas entendu parler d'eux depuis bien des années: la montagne est plus sûre que les rues de Catane. Seulement, depuis quelque temps, on parle d'un moine qui vit dans les forêts, et qu'on ne voit jamais descendre dans les lieux habités. Par les temps les plus désastreux, on le voit errer seul sur des hauteurs où un chêne même ne résisterait pas. Les bergers disent que c'est une apparition de l'enfer, à moins que ce ne soit don Diavolo en personne.

— Et toi, ne l'as-tu jamais vu?

— Une fois, près de la maison des Anglais.

— Et que te dit-il ?

— Il me demanda à manger et disparut.

— Voilà un diable bien affamé !

— Votre excellence peut rire : cela ne laisse pas que d'être inquiétant.

— Il y a une once pour toi si tu me le fais rencontrer.

Tout en causant du moine et de ses apparitions, nous avions passé de la région des bois dans la région découverte. Là tout est lave et cendre ; là on respire un air que nul être vivant ne respire, on foule une terre que nulle sève ne féconde, on contemple des ruines que nul œil humain ne contemple ; mais on aime à se sentir seul vivant au milieu de ces solitudes dévouées à la stérilité, à la destruction. C'est comme un défi porté à la mort ; et cette lutte sans témoin jette l'âme dans je ne sais quelle exaltation enthousiaste, inspire des pensées d'orgueil et de domination.

J'atteignis ainsi la maison des Anglais, puis le haut du cratère.

— Excellence, s'écria le guide, j'ai gagné mon once. Et en me retournant j'aperçus effectivement le moine, assis au bord de l'abîme. La fumée du volcan m'avait empêché de le voir jusqu'alors. Il m'aperçut aussi, et ne parut nullement troublé de ma présence. Le vent des hautes cimes s'engouffrait dans sa robe de bure et lui fouettait au visage des tourbillons de souffre, mais il y paraissait insensible ; il était immobile, les bras croisés, la tête penchée sur le cratère. Je m'approchai de lui ; il m'attendit. Je lui adressai la parole ; mais, absorbé dans sa muette contemplation, il ne me répondit pas.

— Que voulez-vous de moi ? s'écria-t-il enfin d'une voix sourde. Ne vous a-t-on pas dit que j'étais un spectre de l'enfer ? Comment ne tremblez-vous pas, et pourquoi ne prenez-vous pas la fuite à mon approche ? Mais vous n'êtes pas Sicilien ; vous n'avez pas ces superstitions.

Un sentiment irrésistible m'enchaînait auprès de cet être mystérieux. Le peu de mots qui lui échappèrent ne firent qu'irriter encore ma curiosité. Je ne savais quelle corde de son cœur faire vibrer pour assouplir sa rudesse et me concilier sa confiance. Il paraît que je la touchai sans le savoir, car, de dur et muet qu'il était, il devint tout à coup communicatif jusqu'à l'épanchement.

— Qu'il y a longtemps, dit-il, avec mélancolie, que j'ai

perdu l'habitude de la voix humaine. Les voix du volcan et des tempêtes sont les seules que j'entende dans ces âpres déserts.

Comme il parlait ainsi, une détonation sourde et profonde faisait trembler la montagne sous nos pieds, un jet de feu jaillissait du cratère, et, s'épanouissant en gerbes dans la nue, retombait dans le gouffre comme une pluie d'étoiles.

— Oh! s'écria t-il, que sont ces flammes rapides auprès des feux qui ont brûlé mon cœur? Que sont ces mugissements de l'abîme auprès du cri des passions?

Il se tut encore. La nuit était venue; tout était ténébreux dans la nature quand le volcan s'éteignait, et lorsqu'il se taisait, tout était silencieux. L'apparition de cet homme extraordinaire, à une pareille heure et dans un pareil lieu, avait quelque chose de sinistre, bien propre à frapper l'imagination de pâtres de Sicile.

Il reprit :

— Je cherchais un homme pour lui léguer ma vie : cet homme je l'ai trouvé; c'est vous. Je me confie à vous sans vous connaître; il en sera ce que Dieu voudra. D'ailleurs, je n'ai rien à perdre; tout est fini entre la terre et moi; quand vous m'avez surpris sur cette cime déserte, j'étais tenté de prendre congé de la vie, le suicide me souriait du fond des abîmes et me conviait à la mort. C'est la Providence qui vous a envoyé, afin que je ne mourusse pas sans confession. Recevez donc les derniers aveux d'un mourant; emportez dans votre patrie ce triste dépôt, et gardez-le dans votre cœur comme un enseignement du voyage. Bénissez le ciel de n'être pas né sous ce ciel de feu, où toute passion est un délire, où l'homme brûle comme les montagnes et se dévore lui-même. Écoutez-moi, mais ne me jugez point : vous le voudriez en vain. Né sous les glaces du nord, vous ne sauriez comprendre les fureurs de notre sang africain ni les ardeurs féroces de la vengeance. Dieu seul peut me juger, et je le suis déjà à son tribunal.

Le moine se recueillit quelque temps en silence, puis il parla ainsi :

— La contrainte m'a fait prêtre, la rage m'a fait moine. Cadet de ma famille, j'étais destiné à l'église avant même que de naître. Tel est l'usage sicilien; usage barbare qui retranche de la vie ceux que la nature y appelle, et qui place l'homme entre le parjure et l'hypocrisie. L'autel me faisait horreur : j'avais des passions mondaines et les goûts de mon âge; les sérénades me plaisaient

plus que les litanies, la chasse plus que les processions. Je ne pouvais voir une soutane sans dégoût ; les devoirs de la sacristie m'inspiraient un ennui profond.

Jusqu'à dix-huit ans on me laissa ma liberté pleine et entière, comme si l'on eût voulu, par un raffinement de barbarie, me rendre le sacrifice plus douloureux en me laissant goûter la coupe enchantée qu'on allait briser dans mes mains. Je courais les bois et les châteaux de Sicile, donnant à l'amour tout le temps que je ne passais pas à la chasse. C'est ainsi que je me préparais aux paisibles occupations de l'église.

Tout à coup ma vie changea ; on me ferma les forêts, on m'environna de livres poudreux et de prêtres, on m'obséda de latin et de théologie. Je murmurai, on m'imposa silence; je voulus fuir, on m'enferma. Ce supplice dura deux ans. A vingt ans je reçus les ordres. C'est alors que je sentis l'énormité du sacrifice qu'on m'imposait, tout le prix des biens dont la possession m'était interdite par la plus odieuse des tyrannies. Les voix du monde frappaient mon oreille comme une ironie sanglante, le bruit des fêtes me poignardait : j'étais, comme Tantale, consumé par la soif au bord des fontaines, par la faim au milieu des vergers en fruit. Dans cet abandon forcé de tout ce qui m'était cher, je tombai dans une mélancolie farouche, je pris en horreur ma famille et les hommes, je rompis avec eux ; et, afin que la rupture fût complete, irrévocable, j'élevai entre la terre et moi une infranchissable barrière, je m'ensevelis dans un cloître. On prit ma haine passionnée des hommes pour de l'austérité, mon désespoir pour du détachement ; et je grandis vite, et malgré moi, en considération et en renommée.

Mon couvent occupait une colline au-dessus d'Agrigente. D'un côté, il avait vue sur l'Etna ; de l'autre, il dominait la ville moderne avec ses clochers et ses couvents, la ville ancienne avec ses temples grecs et ses sépulcres. De là l'œil descendait à la mer par une pente douce couverte d'oliviers et d'amandiers ; quelques palmiers balançaient dans l'espace leurs gracieux éventails ; d'épais bosquets de caroubiers et d'orangers entretenaient autour du monastère une fraîcheur éternelle. Appuyé tristement à la fenêtre de ma cellule, je passais des journées entières à contempler la ville et les campagnes, et mes nuits à écouter le chant du rossignol.

Cependant je prêchais quelquefois à Agrigente, et mes prédications, toujours fougueuses et impitoyables, attiraient la foule. Une affaire du couvent m'ayant appelé à Palerme, j'eus l'occasion d'y prêcher. Ce n'était plus le jeune homme libre et mondain qui venait chercher dans la métropole de la Sicile l'amour et les plaisirs, c'était le moine austère qui venait prêcher le repentir et l'abnégation. Je portai dans la chaire des sentiments coupables. Contempteur d'un monde dont j'étais si mal détaché, je tonnais contre des tentations qui m'avaient tant de fois vaincu, et auxquelles j'étais prêt encore à succomber. La colère, la vengeance, armaient ma bouche d'une éloquence âcre et pleine de rancune. J'eus un succès immense, surtout auprès des femmes : elles ne m'appelaient plus que *le beau moine*. Enivré de cet encens doux et périlleux, je n'appartenais plus au Dieu qui avait mes serments, j'étais tout entier à l'amour qui m'était interdit. L'épouse du vice-roi devint ma pénitente : elle était jeune et belle, son mari jaloux; et, sous un prétexte, je fus rappelé brusquement au monastère.

J'y revins morne et troublé : j'avais revu ce monde, ces fêtes dont je m'étais banni; et de tendres regrets, des souvenirs de jeunesse s'étaient réveillés dans mon cœur. La privation doublait le prix de tout ce que j'avais perdu : le présent était affreux, l'avenir l'était plus encore. Ma pensée reculait devant les lugubres perspectives d'un isolement éternel, et toute ma nature se soulevait contre les rigueurs du cloître. Cette voix puissante de la chair qui fait la guerre à l'âme me livrait des assauts terribles : la vice-reine me poursuivait de sa beauté; elle avait baisé ma main, j'avais baisé la sienne ; un feu sourd coulait dans mes veines.

En proie à ces préoccupations étrangères, j'oubliais l'autel, et les soins de mon ministère étaient négligés. Seul, oisif, énervé par le climat, tyrannisé par mes rêves, j'errais dans les champs au lieu d'aller à l'office, je passais de longues journées à pleurer sous les colonnes brisées des temples, je regrettais l'Olympe antique et ses divinités riantes, je maudissais cette religion sombre et jalouse dont je portais le joug en frémissant, je me révoltais contre ma destinée; l'amour, la jeunesse, se disputaient mon âme. Palerme avec ses délices, la vice-reine avec sa beauté, passaient devant moi. J'évoquai tout ce que ma mémoire avait de rêveries voluptueuses et d'ardents souvenirs. Une femme! une femme! m'écriais-je dans la solitude des ruines et des forêts; une

femme! répétais-je dans le délire de mes songes; et ma robe de bure, mon cordon de moine me rappelant à moi-même, je me tordais de rage et de désespoir sur la planche de mon grabat.

Je me souviens d'une nuit où l'assaut fut plus violent et la lutte effroyable. C'était au mois de mai; je ne pouvais dormir; j'allai m'asseoir à la fenêtre de ma cellule : je me mis à songer aux châteaux de Sicile, à ma jeunesse, à l'amour. Agrigente dormait à mes pieds dans les ténèbres : le silence régnait sur les campagnes, la mer dormait comme la terre, l'air était chaud, le ciel clair rayonnait d'étoiles, les objets étaient gazés, mais si distincts, que je découvrais jusqu'aux colonnes des temples. L'Etna se dressait devant moi dans son isolement et sa majesté; la transparence de l'air permettait de voir la neige disposée par bandes verticales le long du cône, des bouffées de feu la rougissaient par intervalle et montaient au ciel; on eût dit un autel immense où brûlait l'encens de la terre. Un rossignol chantait dans les grenadiers et les jasmins. Ma rêverie devenait de plus en plus tendre, les pensées mondaines s'emparaient de moi, les désirs terrestres rougissaient mon front, mon cœur se fondait aux tièdes haleines du printemps; la mollesse de la nuit me pénétrait de volupté.

Mes yeux erraient au hasard sans rien voir. Que dis-je? mille formes séduisantes, mille apparitions gracieuses passaient devant moi, et je me couvrais le visage des deux mains pour ne les pas regarder. Tout à coup les sons d'une guitare s'élevèrent de la ville, une voix de femme chanta. L'éloignement, en affaiblissant les accords, leur prêtait une harmonie vague, mystérieuse, ineffable : c'était la mélodie des anges, le chant des célestes amours. Quand la voix se tut, j'étais dans le délire; jamais les mots ne peindront ce que je souffris alors; j'en frémis encore en y songeant, et à cette heure de détachement et de retour, ce souvenir fait jaillir, de cendres mal éteintes, des étincelles dévorantes. Éperdu, hors de moi, je me déchirais la poitrine, je me frappais le front contre les barreaux, je tendais mes bras à la chanteuse invisible, et, comme l'amant insensé de la reine des dieux, j'étreignais la nue sur mon sein brûlant. Dans cet état il me fallait de l'air et du mouvement; je quittai ma cellule, je franchis les clôtures, je sortis du couvent, j'errais toute la nuit sur les collines; le matin j'étais soulagé.

Mes soupirs avaient été entendus; le bruit se répandit que

j'avais eu une vision ; je fus dès lors tenu pour un saint qui avait des communications directes avec le ciel. Quand je sortais de ma cellule, tout meurtri du combat, j'étais accueilli par le peuple avec une vénération stupide. La vue d'une femme me faisait rougir et on appelait vertu ce mouvement coupable. Les pieux empressements de la foule blessaient ma droiture, et l'on prenait mes remords pour de l'humilité.

Si seulement la religion eût répondu au cri de la nature par sa voix puissante, si elle eût jeté, entre le monde et moi, la foi des serments, la sainteté des vœux; mais non, le respect humain était ma seule barrière ; je craignais, en faillissant, de ruiner mon crédit, de devenir la risée du cloître, le mépris de la ville. J'aurais joué mon âme pour une femme, et ma réputation me semblait plus précieuse que mon salut : elle me coûtait assez cher. Si j'avais pu pécher dans l'ombre, j'aurais péché ; mais l'œil public me poursuivait de ses regards inquisiteurs; il ne me laissait ni solitude, ni silence.

La cause de ma résistance manquait de grandeur, mais il y avait de la force dans la résistance même. Je sentais bien cependant que ma jeunesse était plus forte que ma foi, mes penchants plus impérieux que mes devoirs, et qu'il fallait me créer, à tout prix, un intérêt puissant, ou quelque grande affection. Mais quel intérêt dans la solitude ? quelles affections dans un cloître ? Nulle communauté de souvenirs ou de souffrances, nulle sympathie n'existait entre les religieux et moi ; ils étaient tous vulgaires ou grossiers, ils affectaient l'austérité, ils affichaient l'horreur des femmes, et il régnait, dans le mystère du cloître, un vice immonde qui acheva de m'éloigner d'eux. Tous, du reste, étaient jaloux de mon crédit et de mon éloquence, et le plus jaloux de tous, le supérieur, âme pétrie d'orgueil et de fiel, déguisait mal l'envie haineuse qu'il me portait.

Flottant ainsi de rêve en rêve, je livrais mon âme à tous les vents de la terre, et les délires les plus extravagants se partageaient les longues et tristes heures de ma solitude. Je finis cependant par me calmer un peu, plus par lassitude que par résignation ; je me mis à prier avec une ferveur inaccoutumée, je m'imposai des jeûnes rigoureux, j'émoussai, par des disciplines, les aiguillons de la chair, je domptai l'orgueil des sens par des pénitences, et je repris le cours de mes occupations pastorales.

J'en étais là de ma vie, lorsque je prononçai, dans la cathédrale d'Agrigente, un sermon de carême. Par un hasard profane, le sarcophage antique, qui sert de fonts baptismaux, représente la tragédie grecque d'Hippolyte. Le sculpteur a travaillé sous l'inspiration du poëte, et peint le trouble de Phèdre avec une vérité saisissante. Elle vit dans le marbre; ses femmes l'entourent; les unes la délivrent de ces voiles qui lui pèsent, les autres jouent du luth pour l'apaiser; mais la coupable épouse reste indifférente à tous ces soins; le désordre de son âme, la honte, l'amour, le remords, se peignent dans son attitude. J'avais ce spectacle sous les yeux, et il n'était que trop en harmonie avec mes angoisses et mes combats.

Inspiré par ce drame pathétique et terrible, je prêchai sur la femme adultère, c'est-à-dire que je plaidai ma propre cause sous son nom, car si mes actes étaient encore purs, toutes mes pensées étaient criminelles. Je mis dans mon plaidoyer une profondeur de conviction si entraînante, que l'auditoire en fût ému. Je faisais vibrer des cordes nouvelles, imprévues. Bien loin de brandir, comme autrefois, les foudres de l'anathème sur les fronts coupables, je portais, dans les consciences troublées, des paroles de miséricorde et de consolation; j'appelais à moi les âmes blessées pour verser sur leurs blessures les célestes baumes de la charité. Ce fut une véritable révélation; on n'était pas accoutumé à entendre sortir de ma bouche de si tendres paroles; on ignorait encore que, sous la bure du cénobite intolérant, se cachait un cœur plein d'amour et de sanglots. Attendri moi-même par mon éloquence, je sentais des larmes brûlantes couler sur mes joues, et ma voix, de plus en plus vibrante, était entrecoupée de soupirs étouffés. Vaincu enfin par mon émotion, suffoqué par mes larmes, je retombai dans ma chaire en pleurant. A ce saisissement inattendu, l'assemblée se leva; j'avais peint des maux connus de tous, j'avais éveillé chez tous des sympathies; un sanglot universel retentit dans le temple, et les larmes du pasteur et du troupeau coulèrent longtemps, confondues au pied de Dieu.

Comme je rentrais au monastère, encore tout ébranlé de cette scène, on me dit que j'étais attendu au confessional. J'y entrai. Une voix douce y venait implorer l'appui du ciel contre l'oppression du monde : c'était une jeune fille d'Agrigente que sa famille voulait contraindre à un mariage odieux; elle avait assisté à ma

prédication, et venait tout émue se jeter à mes pieds. Elle avait compris, disait-elle, que mon âme n'était point fermée aux peines du cœur. Personne ne pouvait lui donner des conseils plus éclairés, ni de plus tendres consolations : c'est un appui qu'elle voulait plus qu'un confesseur, et cet appui, il fallait que ce fût moi. Je la laissai parler longtemps sans l'interrompre. Soit illusion, soit réalité, il me semblait avoir déjà entendu cette voix : je cherchais à ressaisir des souvenirs confus, et je m'abandonnais à des émotions profanes. Tout à coup j'eus peur : je me rappelai cette nuit terrible où la guitare mystérieuse, le chant d'une femme invisible m'avait chassé de ma cellule. Je crus que c'était une tentation de l'enfer. Cependant la pénitente attendait ma réponse. Je balbutiai quelques paroles vagues, inintelligibles, et je la remis au lendemain.

Elle sortit. Son voile m'avait dérobé son visage; mais sa voix, mais sa taille svelte et gracieuse, m'en avaient dit assez. Je la suivis longtemps de l'œil; elle descendait lentement la colline, disparaissant et reparaissant tour à tour à travers les oliviers. Enfin, je ne la vis plus, et mes yeux immobiles restèrent jusqu'au soir fixés sur le sentier. Quelle nuit! quels songes! quel réveil! Dès l'aurore, j'étais à la fenêtre de ma cellule, les yeux fixés, comme la veille, sur le sentier par où devait monter ma pénitente inconnue. Je l'attendis tout le jour : elle vint le soir; une duègne l'accompagnait. Mon cœur battait avec force; je tremblais de tous mes membres comme un timide enfant. Qu'allais-je lui conseiller? L'exhorterais-je à la soumission, ou bien à la révolte? Je n'en savais rien encore, et l'heure pourtant approchait de remplir un devoir sacré, ou de convertir le confessional en école de séduction.

Elle avait relevé son voile en entrant dans l'église. C'était bien le visage que j'avais rêvé : de grands yeux noirs pleins de langueur et de flamme, une lèvre où la mélancolie et l'amour avaient imprimé leur sceau, un front vierge et serein que le souffle des mauvaises pensées n'avait point effleuré. Dans ce moment suprême, je sentis qu'il y allait pour moi de toute ma vie, et que ma destinée allait se fixer. J'essayai de fortifier mon âme par la prière, je l'essayai en vain : cette image divine se plaçait toujours entre le ciel et moi; je fus vaincu.

Le ciel, qui a vu le crime, a vu aussi les combats; il a vu mes

nuits d'insomnie, mes journées de larmes ; il a compté mes soupirs : pourquoi ne m'a-t-il pas secouru ? Il a vu mon front rougir devant l'innocence, le sophisme se glacer devant elle sur mes lèvres, pourquoi ne l'a-t-il pas sauvée ? Hélas ! Dieu n'est pas complice des tyrannies et des iniquités de la famille. Il a fait la jeunesse pour l'amour ; et tous les deux nous étions jeunes, tous les deux opprimés.

Depuis longtemps les prières de l'amour avaient chassé du confessional les pensées du ciel. Les rôles étaient changés : de juge, le confesseur était descendu au rang de suppliant ; la pénitente était montée au rang de juge. Mon honneur et ma vie reposaient dans ses mains. Elle résistait encore ; mais ses larmes l'avaient cent fois trahie ; elle était revenue après les premiers aveux.

Minuit sonnait à l'horloge du monastère : je m'échappai de ma cellule, je descendis la colline au milieu des ténèbres, je me glissai furtivement le long des murailles et des sépulcres de la ville antique, j'arrivai au temple de Junon Lacinia ; là je m'assis sur un tronçon de colonne, et j'attendis. La nuit était tiède, le ciel étoilé, la mer calme, les campagnes muettes. La nature entière semblait, par son silence et son immobilité, partager mon attente : j'étais comme elle sans voix, sans haleine. Tout à coup j'entendis un léger bruissement à travers les ruines : c'était Rosalie ! Elle tomba dans mes bras, muette d'amour et de saisissement. Bien des heures avaient fui, bien des étoiles étaient descendues sous l'horizon, et nos bras ne s'étaient pas rouverts, nos lèvres ne s'étaient pas désunies. Le repos de la nuit n'avait été troublé que par des soupirs, le silence des ruines par des baisers. La duègne, qui veillait pour nous, vint nous avertir que le jour pointait ; et nous vîmes s'élever de la mer une vapeur blanchâtre qui effaçait une à une les étoiles. Nous nous séparâmes, Rosalie pour retourner à la ville, et moi au monastère.

Je remontai la colline aux premiers feux de l'aurore : je marchai superbe et léger. Au soleil levant, je m'agenouillai à la face du ciel, et, oubliant mon parjure dans le sentiment du bonheur, je confondis dans une même action de grâce Dieu, la nature et l'amour. Je n'étais plus le même homme : je bénissais la vie, que j'avais maudite ; je glorifiais tout ce que j'avais blasphémé. Il n'est pas jusqu'aux longues austérités du cloître que je ne bénisse

alors, car elles m'avaient rendu, par la contrainte et par l'attente, le bonheur plus enivrant.

Les temples d'Agrigente nous prêtaient chaque nuit leur ombre; chaque nuit l'amour nous y versait, du haut des cieux, des voluptés nouvelles. Le mystère doublait le prix de la possession, le danger ennoblissait la défaite. Lorsque la lune, glissant entre les colonnes, tombait sur le visage de Rosalie, couchée à l'ombre des amandiers, je croyais toujours la voir pour la première fois, tant elle était belle. Ses longs cheveux noirs et flottants retombaient sur son cou de cygne avec grâce et majesté, ses yeux brillaient d'un feu tendre et sévère : c'était la déesse peinte par Zeuxis et adorée par l'antiquité, dans le temple même dont nous foulions les ruines. Les rossignols nous connaissaient, ils chantaient toute la nuit autour de nous; l'alouette les faisait taire, et nous séparait.

Je poursuivais le cours de mes félicités sans que ma conscience s'alarmât : elle était endormie par l'amour... Cependant cette vie ne pouvait durer. Rosalie était sollicitée à l'obéissance; il fallait prendre un parti : notre fuite fut résolue. Je me mis à en préparer l'exécution, sans en hâter le moment, afin d'en mieux assurer le succès. Un hasard avait pensé nous faire découvrir dans les temples; ils avaient cessé d'être un asile sûr, et nous avions choisi le cloître même pour nos rendez-vous. Rosalie avait la clé d'une porte secrète, et ma cellule nous cachait la nuit à tous les yeux. Avec quel ravissement je l'y reçus la première fois! Sa présence réalisait les rêves ardents de toute ma jeunesse. Cette cellule, si abhorrée au temps de ma solitude, m'était désormais bien chère; elle était devenue un lieu consacré, d'où le jour ne pouvait plus m'arracher. Nous passions les nuits entières à l'étroite fenêtre. Je lui racontais les heures que j'y avais passées seul, les larmes que j'y avais versées, tous les délires que j'y avais rêvés, et cette nuit, nuit mémorable, où la guitare m'avait révélé son existence. Nos précautions étaient si bien prises, que nous étions à l'abri de tout soupçon. Ma réputation était intacte. Toujours pressée par sa famille, Rosalie variait les prétextes pour prolonger les délais. Notre sécurité devint trop grande, elle devait nous perdre. Une imprudence avait jeté quelque doute dans l'âme du supérieur; il m'épiait, et nous étions surveillés sans le savoir. Le moment de la fuite approchait. Une nuit que les

chances de ce projet hasardeux nous rendaient plus tendres et redoublaient l'intimité de nos cœurs, comme si cette heure eût été pour nous la dernière, un bruit soudain troubla cette effusion de nos âmes : la porte céda, le supérieur entra, et nous surprit...

Je m'élançai sur lui le couteau à la main; j'allais frapper et noyer mon secret dans son sang, Rosalie me retint le bras.

— Tu dois la vie à cet ange! m'écriai-je d'une voix sourde; mais si un regard, un geste trahissait jamais le secret que tu nous ravis, malheur à toi! ma vengeance t'atteindra jusqu'au pied de l'autel!

Il était seul, il eut peur. Il s'engagea au silence par les serments du ciel et de l'enfer, mais il était trop tard : la vengeance était éveillée dans mon cœur, et la mort avait touché du doigt l'audacieux. Toutefois je me contins, et je feignis le calme pour rassurer Rosalie confuse et tremblante.

Je passai le reste de la nuit en proie aux passions violentes, à la haine et à l'amour. Je connaissais bien le prieur, je savais qu'il ne se croirait lié par un serment qu'avait arraché la terreur, qu'aussi longtemps que la terreur régnerait sur lui. N'était-ce pas nous, au contraire, qui avions tout à craindre? Nous étions à sa merci. Un mot de lui pouvait nous perdre, et ce mot, il fallait le prévenir à tout prix. Je me repentis de n'en avoir pas fini d'un coup.

Comment revoir Rosalie? Le supérieur avait bien juré le silence, mais non la complicité : et comment tromper maintenant sa vigilance inquisitoriale? Je me jetai dans la seule voie qui me restât ouverte, la dissimulation. Dès le matin j'allai chez le prieur, j'imposai silence aux voix puissantes de la vengeance, je jouai le repentir, je m'humiliai devant lui, je fis l'aveu de ma faute, j'en implorai le pardon. Il tomba dans le piége, reçut ma confession, et m'imposa des pénitences auxquelles je feignis de me soumettre avec reconnaissance. Je passai plusieurs semaines dans cet état de rage concentrée et de profonde hypocrisie.

Je n'avais pas revu Rosalie, mais j'avais de ses nouvelles, et nous n'attendions, pour fuir, qu'une occasion favorable. Les yeux du supérieur étaient encore trop éveillés pour espérer d'échapper à leur surveillance. Plusieurs jours se passèrent sans que j'entendisse parler d'elle : mon inquiétude était au comble. Tout à coup j'appris qu'on l'avait emmenée à Palerme et enfermée

dans un couvent. Ce coup me terrassa. Le parjure du prieur était évident, sa mort décrétée ; il se jetait lui-même au-devant de sa destinée. Mon premier mouvement fut d'arracher le masque ; je ne le gardai que pour frapper plus sûrement. Dès lors je n'eus plus qu'une pensée, plus qu'un désir, plus qu'un rêve, la vengeance. Et quelle vengeance pouvait égaler l'outrage ? N'avions-nous pas été en spectacle devant ce moine ? N'avait-il pas joui de la confusion de Rosalie, de la mienne ? C'était un homme de trop sur la terre, car son œil faisait baisser le mien, son sourire faisait rougir mon front ; il avait volé le secret de l'amour, il m'avait volé mon honneur ; esclave de son caprice, j'étais dans sa main comme un jouet qu'il pouvait briser.

Et comme si ce n'était pas assez d'outrages, il m'enlevait encore ma maîtresse, il exilait sa jeunesse dans l'horreur d'un cloître ; peut-être même avait-il flétri son nom. Oh ! alors la vengeance grondait dans mon âme et y soulevait d'effroyables tempêtes. Je songeais avec rage que le lâche n'avait qu'une misérable vie pour acquitter tant de dettes ; et cependant il me fallait cette vie, il me fallait tout son sang. Toute autre passion était morte en moi. Je n'aimais plus, je ne regrettais rien, je ne voulais rien que me venger. Cette idée fixe et acharnée était comme une main de fer appuyée sur mon cœur. J'appris que la vengeance a ses voluptés comme l'amour. J'aimais ma cellule comme un lieu de concentration. J'aimais la solitude, car elle se peuplait pour moi des tragiques fantômes dont mon cœur était possédé. Je n'évoquais plus, comme aux jours de ma jeunesse, des images gracieuces, d'amoureux fantômes, mais des scènes de meurtre, un homme agonisant à mes pieds.

Je cachais toujours sous le masque de la pénitence les orages de mon cœur. Le supérieur jouissait de mon humiliation, car il la jugeait sincère, et il me croyait sous son joug ; cette supériorité flattait son orgueil. Il ne voyait pas que lui seul était sous mon empire, et que ce long mensonge, cette affreuse contrainte, étaient des outrages de plus à venger. Il me fit un jour l'aveu tardif de son parjure.

— Frère, me dit-il, maintenant que ton cœur est lavé des souillures de l'impureté, apprends que j'ai éloigné de toi la tentation. L'ange de ténèbres avec qui tu as péché, pleure sa faute dans un couvent de Palerme. Applaudis à ma prudence et bénis ma solli-

citude : Dieu a dit que ses pensées n'étaient pas nos pensées et que ses voies n'étaient pas nos voies.

Non, moine hypocrite, ses voies n'étaient pas tes voies, car il te menait à la mort où tu allais à l'orgueil. Comme chacune de ses paroles décelait sa noirceur ! Il jouait la bonté, et la malice le consumait ; il feignait l'humilité, et l'orgueil du pharisien brillait dans ses yeux ; il appelait ange de ténèbres la beauté parfaite, et il parlait d'impureté, lui qui était souillé de vices infâmes : Bélial était son dieu.

Son idée fixe, et l'espérance de toute sa vie était la mitre épiscopale. L'évêché de Nicosie se trouvait vacant ; il y prétendait, et je lui faisais ombrage, car le vœu public m'y portait : il ne me craignait plus depuis qu'il avait mon secret ; il me le fit entendre nettement ; il me dit que l'abandon de mes prétentions était le prix de son silence et que j'étais à sa discrétion. Je flattai sa chimère, et j'entrai d'autant mieux dans ses vues, que les dignités de l'église m'étaient devenues indifférentes, et que, ma vengeance assouvie, je n'aspirais qu'à l'amour. Des lettres de l'archevêque vinrent exalter ses espérances, et je jouissais en le voyant s'enchanter d'un avenir dont j'étais le maître, s'attacher à une vie dont j'avais le fil. Ainsi le ciel lui-même se faisait mon complice et servait ma vengeance en la raffinant.

Le lâche qui avait si mal tenu son serment à l'égard de Rosalie, ne le tenait pas mieux avec moi. Quand nous étions seuls, ses récriminations étaient fréquentes : devant des frères, des allusions perfides éveillaient leur curiosité. Ainsi, comme s'il eût craint que la mort n'arrivât pas assez tôt, il allait au-devant d'elle, et faisait chaque jour un pas de plus vers la tombe. Le moment approchait où le fleuve, enflé par un si long orage, allait déborder. Depuis trois mois, il grossissait en silence. Je n'avais pas démenti une seule fois mon rôle de contrainte et de dissimulation. Une nuit que la tempête était trop forte et que l'insomnie de la haine brûlait mon sang, je m'introduisis dans la cellule du prieur. Il dormait. Je tirai le couteau, je le levai sur son cœur, j'allais l'y plonger, une idée me retint. Une fin si prompte me sembla trop trop douce. Passer des bras du sommeil dans les bras de la mort, c'est la fin du juste ; il faut au pécheur les angoisses et la longue agonie. Cette fois encore je me retirai.

Depuis ce jour, je suivis constamment ma victime, épiant une occasion selon ma haine. J'étais comme une ombre funèbre attachée à ses pas. La vengeance était devenue la compagne fidèle et assidue de ma vie. Au moment de prendre congé d'elle, je m'y attachai davantage, comme à l'ami qu'on va quitter. Pourtant il fallait en finir, et l'heure enfin sonna.

Un jour, le prieur était descendu dans les caveaux du couvent pour les visiter. Il était seul. C'était l'heure de la sieste. Je le suivis sans être aperçu, et je refermai sur moi la porte de fer, qui était pour lui la porte de l'éternité. Heure d'ivresse et de ravissement! J'allais donc enfin me trouver tête à tête avec mon ennemi. Une lampe suspendue à la voûte éclairait le caveau de reflets sinistres. Les parois étaient tapissées d'os et de têtes décharnées. Nulle voix ne pénétrait du dehors dans ce lugubre asile : c'étaient déjà le silence et le froid du sépulcre. Quel rendez-vous pour la vengeance ! Il y avait au milieu du souterrain un puits vaste et profond qui servait de commune sépulture aux frères, et qui ce jour-là se trouvait ouvert, je ne sais plus pourquoi. C'est là que je rejoignis le supérieur.

— Frère, me dit-il, tu viens comme David pleurer ta faute sur les tombeaux ?

— Je viens t'annoncer que ta dernière heure a sonné, répondis-je d'une voix sombre. Prends congé de tes espérances, dis adieu à l'ambition, et meurs.

A ces mots, je le terrassai.

— Meurs, continuai-je, et meurs impénitent ! Meurs dans ton orgueil et dans ton parjure; meurs souillé de tous les péchés.

Il s'attachait à la vie avec l'acharnement de la peur ; mais il se débattait en vain : j'avais la force du lion. Une fois pourtant il s'échappa, et se traînant à mes genoux, il me demanda grâce. Il tenait doublement à la vie, car il attendait pour le lendemain sa nomination à l'évêché de Nicosie. Le misérable espéra m'apaiser, en me cédant cette mître qu'il avait tant convoitée, et dont il me croyait aussi avide que lui.

— Insensé, lui dis-je en le remettant sous mes pieds, tu crois que le désir d'un vain titre a éveillé ma haine. Mais tu as donc oublié cette nuit de malédiction, où le front de Rosalie a rougi sous ton regard impudent et où le secret de ma vie

est devenu le tien ? Tu as oublié ton serment, ton parjure ; moi, je ne l'ai pas oublié ! Mais écoute ; il te reste un devoir à remplir : tu as fait enfermer ma maîtresse dans un couvent, tu l'as déshonorée ; tu vas signer de ta main cette rétractation, qui dément tout ce que tu as dit, et qui ordonne à l'abbesse de Palerme de remettre la captive entre mes mains pour la ramener chez son père.

J'avais sur moi tout ce qu'il fallait pour écrire. Croyant sauver sa vie, le lâche signa sans résistance.

— Maintenant, repris-je, tu en as fini avec la terre : il faut mourir, mais d'une mort digne de ton outrage et de ma vengeance. Va, jamais tes tortures n'égaleront celles que tu m'as fait souffrir.

En prononçant ces mots, je le tirai par sa robe et je le précipitai dans le puits. Je m'assis au bord pour l'écouter mourir. Il criait ; mais ses gémissements se perdaient dans le silence des catacombes. Il n'était pas même blessé par la chute, et il se mit à implorer de nouveau sa grâce et mon pardon. Ces supplications inutiles sortaient des entrailles de la terre comme la voix des mânes. Mon oreille était de fer, ainsi que mon cœur.

Comme je ne répondais pas, le moribond fut pris d'un redoublement de désespoir.

— Tu n'es donc pas un homme? s'écria-t-il avec angoisse ; tu es un habitant de l'enfer, tu es Satan lui-même.

— Oui, répondis-je en tournant tout d'un coup cette imprécation superstitieuse au profit de ma vengeance ; oui, je suis Satan, et tu peux encore te sauver. Veux-tu vivre? renie ton Dieu, crois en moi, adore-moi comme le sauveur du monde.

— Je crois en toi et je t'adore, murmura-t-il d'une voix éteinte. Christ est un imposteur ; c'est toi qui es le sauveur du monde.

— C'est bien ; moine imbécile et lâche, tu meurs en reniant ton Dieu, et je ne suis pas Satan. Ma vengeance est satisfaite. Je n'avais que ton corps, maintenant j'ai ton âme ; tu meurs damné.

Sans rien ajouter, je scellai la pierre du puits funéraire sur la tête de mon ennemi, et je sortis apaisé de ce théâtre de justice et de mort.

Je restai quelques jours encore au couvent, afin de surveiller l'exécution de ma vengeance, et de m'assurer que le supérieur était bien mort. Sa disparition fut attribuée à mille causes contradictoires : on le chercha partout, excepté dans le caveau où il dormait du sommeil profond. Ne le voyant pas revenir, on supposa qu'il avait fait un voyage clandestin ; et je me fis envoyer à la découverte, afin que mon départ fût motivé et n'éveillât point les soupçons. Je partis pour Palerme à l'instant, et j'allai droit au couvent où languissait ma maîtresse. Mon nom était connu de l'abbesse : elle me reçut avec une distinction qui aplanit devant moi toutes les difficultés. J'eus à peine besoin de lui montrer la rétractation du prieur, ma parole suffit. Je me dis envoyé par le père de Rosalie pour la ramener à Agrigente ; et tout succéda si bien au gré de mes vœux, qu'elle me fut remise le jour même.

Délivré de mon ennemi, possesseur de ma maîtresse, libre dans l'univers, je ne songeai plus qu'à sortir de Sicile. Un bâtiment allait mettre à la voile pour Constantinople ; et c'est là, sur cette terre de toutes les voluptés, que nous résolûmes d'aller ensevelir notre amour. Je quittai l'habit de moine, et nous nous cachâmes dans une villa de la Conque d'Or, en attendant le départ du navire, retenu au port par les vents contraires. Je tus à Rosalie la mort du supérieur, afin de ne pas empoisonner par les terreurs de l'avenir la joie de sa délivrance : elle était si heureuse de ne la devoir qu'à moi seul, que pas un sacrifice ne lui semblait capable d'acquitter la dette de sa reconnaissance. Cependant les vents contraires continuaient, et l'amour de Rosalie pouvait seul calmer mon impatience et mes inquiétudes. Notre villa était si retirée, que pas un bruit n'y pénétrait ; c'était le désert à la porte de la capitale.

On était au mois de juillet ; un siroc obstiné soufflait d'Afrique, il énervait la nature et nos cœurs, à peine nous laissait-il la force d'aimer. Le soir, nous cherchions la fraîcheur dans un bosquet d'orangers, dont nous avions fait notre Élysée. Le soleil venait de se coucher dans une vapeur d'or qui environnait comme d'une auréole le mont Pellegrino, et le sanctuaire de la sainte dont ma maîtresse portait le nom. La journée avait été suffocante. Vaincue par l'ardeur du ciel caniculaire, Rosalie s'était endormie sur un tertre de gazon ; un léger vêtement était

jeté sur elle comme une draperie sur une statue grecque ; sa tête reposait sur la mousse, sa longue chevelure était répandue tout autour, et livrée au souffle assoupi des brises. Un dernier rayon de soleil dorait son visage comme celui d'un séraphin. A genoux, à ses pieds, je veillais sur elle comme l'ange gardien d'un enfant qui dort. Tantôt je me penchais sur ses lèvres pour en respirer le parfum, tantôt je baisais ses mains à demi cachées dans les fleurs. Le silence était profond : pas un oiseau ne chantait, pas une feuille ne bruissait, et l'insecte même des soirées d'été était muet dans les gazons. Tout à coup des sbires paraissent ; ils m'ordonnent de les suivre ; je résiste, ils font feu ; et la balle qui m'était destinée va frapper au cœur Rosalie endormie ; elle ne se réveilla pas.

Je fus conduit en prison. Par un affreux jeu du hasard, le père de Rosalie venait d'arriver à Palerme : sa présence avait déjoué tous nos plans. J'étais arrêté comme ravisseur ; on ignorait encore mon meurtre. Le bruit de mon arrestation se répandit bientôt. On ne parlait que du *beau moine*, jadis si austère, si révéré : jamais un pareil exemple de fragilité humaine n'avait étonné la Sicile ; c'était la chute du roi des anges. La disparition du supérieur était encore une énigme pour le couvent. On rapprocha ma fuite de cet inexplicable événement, et je fus transféré à Agrigente pour éclaircir le terrible mystère.

Je revis de loin les temples, asile de mes premières amours, le couvent, théâtre de ma vengeance, et j'entrai dans la ville, garotté sur une mule, au milieu d'une troupe de soldats. La population tout entière m'attendait à la porte, frappée de consternation. Une terreur religieuse était peinte sur tous les visages : on me reçut dans un morne silence. La foule m'accompagna à pas lents jusqu'à la prison, en chantant le *De profundis* d'une voix sourde et lugubre, comme s'il se fût agi de quelque calamité publique. Cette multitude, à l'opinion de laquelle j'avais fait jadis tant de sacrifices, je la voyais d'un air distrait se presser sur mes pas ; je l'entendais avec indifférence bruire autour de ma prison comme une mer agitée. L'idole était brisée ! que m'importait ma réputation ? L'échafaud se dressait devant moi : Rosalie avait passé du sommeil des âmes pures dans le séjour des anges ; tout l'intérêt de ma vie avait péri avec elle, je n'aspirais plus qu'à la rejoindre ; j'attendais la mort comme une délivrance.

J'avouai tout ; j'effrayai les juges par les détails de mon meurtre impitoyable. On ordonna des prières publiques et des processions ; les cloches sonnaient ; toute la ville était en deuil. Pour moi, j'étais tombé dans la stupeur : on eût dit qu'il s'agissait d'un autre, tant j'étais indifférent à mon sort et aux chances de mon procès. Enchaîné au fond d'un cachot sombre, je ne demandais ni qu'on adoucît, ni qu'on abrégeât ma dure captivité. Ma vie n'était qu'une longue insomnie : j'étais poursuivi nuit et jour par une vision qui était là, toujours là, immobile devant moi. Ce n'était plus un moine expirant dans les catacombes, c'était une jeune fille endormie sous les orangers au coucher du soleil.

Je ne sais pourquoi on différait mon jugement, mais ma captivité se prolongeait. Il y avait déjà bien des semaines, bien des mois peut-être, que j'étais plongé dans ces humides ténèbres, privé de l'air pur des collines et de la lumière des cieux, comme si la société, implacable comme moi dans sa vengeance, eût voulu, par ses cruelles lenteurs et ma longue agonie, satisfaire aux mânes du supérieur. Enfin on me jugea : je fus condamné à mort. A la lecture de mon arrêt, l'amour de la vie se réveilla en moi. Mon orgueil frémissait à la pensée que j'allais être livré en spectacle aux yeux effrontés de cette multitude, qui naguère baisait ma robe et s'agenouillait sur mon passage. Puis, ma jeunesse passait devant moi, comme pour me faire un triste adieu. Je revoyais les temples d'Agrigente, les bosquets de Palerme, et je retrouvais des larmes, dont je croyais la source à jamais tarie.

Un matin que j'attendais le bourreau, une grande rumeur de peuple s'éleva autour de la prison : il semblait qu'on en sapât les portes à coups de hache ; puis des hurlements de joie roulèrent dans les corridors. Ce tumulte profane à l'heure de la mort, ces rires immodérés dans le séjour du deuil et du châtiment, me glacèrent d'horreur et de surprise. Tout à coup mon cachot s'ouvrit, et une troupe d'hommes inconnus me poussa dehors. Quand je me vis libre, un indomptable instinct de conservation me donna des ailes. Je traversai la ville sans qu'on cherchât à m'arrêter. Elle était en proie à une émeute populaire : des bandes armées parcouraient les rues en vociférant ; c'est à elles que je devais la liberté : elles avaient enfoncé les portes de la prison pour recruter dans les cachots. Je sortis de la ville au milieu du tumulte ; je

gravis la colline tout d'une haleine, et m'allai cacher dans les âpres montagnes de la Madonie. J'y vécus quelque temps en sûreté à la faveur des orages politiques qui agitaient alors la Sicile; mais la tempête s'apaisa, le règne des lois recommença : je dus fuir des retraites où j'étais connu. Mon intention était de m'embarquer pour l'Égypte; mais je n'osais descendre dans les ports, et je suis venu m'ensevelir dans les forêts de l'Etna, où je suis traqué comme une bête fauve, et où ma présence excite la terreur superstitieuse des pâtres.

Le moine se tut un instant pour respirer; il avait parlé toute la nuit d'une voix forte, sans reprendre haleine, comme un homme soutenu par la fièvre : l'accès passé, il était épuisé. Des flammes sombres jaillissaient de son grand œil noir et creux; la pâleur couvrait ses joues basanées. Il s'était souvent levé avec une violence convulsive, et son geste, non moins éloquent que sa voix, exprimait les passions tumultueuses de son âme. Il se fit un long silence; puis, se jetant à genoux au bord du cratère :

— Mon Dieu! s'écria-t-il en étendant les mains vers le ciel, n'ai-je pas assez expié ma faute et mon crime? N'est-il pas temps que vous fassiez grâce? Je suis las de la solitude des forêts, las du silence des cavernes; car ce silence a pour moi des voix funestes, cette solitude est pleine de spectres! Délivrez-moi de ces visions cruelles, ou dites-moi de mourir, et le gouffre qui bouillonne et m'appelle sera mon tombeau!

Revenu à ses idées de suicide, il portait un œil sombre sur le fond du cratère. En ce moment le soleil se levait : vu du haut de l'Etna, ce spectacle est le plus imposant qu'il soit donné à l'homme de contempler. Délivrée des ombres, l'île entière était visible, et l'on embrassait d'un regard ses villes, ses golfes, ses promontoires, et la mer d'Afrique dans son infini. Pour distraire le moine de ses préoccupations sinistres, j'attirai son attention sur la magnificence du coup d'œil : elle parut faire impression sur lui. Son œil resta longtemps fixé en silence sur ce panorama gigantesque; puis, s'approchant de moi :

— Voyez, me dit-il en me montrant du doigt une pointe blanchâtre qui brillait au soleil, c'est là qu'est mon couvent : au-dessous est Agrigente, et plus bas les temples...

— Excellence, interrompit brusquement le guide, j'aperçois

là-bas, du côté de la citerne, des hommes qui m'ont bien l'air de sbires.

— C'est la mort! s'écria le moine en tressaillant.

Et l'instinct de vie se réveilla en lui, le spectre du suicide s'évanouit.

Les conjectures du guide ne tardèrent pas à se réaliser : nous vîmes bientôt les fusils et les sabres des sbires briller au soleil.

— Combien leur faut-il de temps pour nous atteindre? demandai-je au guide.

— Trois heures, au moins.

Le moine se disposait à fuir.

— Attendez, lui dis-je; écoutez-moi : mon passeport est visé pour Malte, prenez-le; changez d'habit au premier village, et allez vous embarquer à Syracuse.

Il me témoigna sa gratitude par un serrement de main silencieux et partit. Je le suivis longtemps de l'œil, jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue derrière le mont Frumento, dans la direction d'Aderno. De là il pouvait gagner Syracuse dans la nuit même par des chemins de traverse. Je redescendis à la maison des Anglais. Les sbires y arrivèrent après moi : leur proie était hors de leurs atteintes.

Peu de temps après, je reçus une lettre de Malte; elle était du moine d'Agrigente. Il avait exécuté son projet sans obstacle. Il m'annonçait que le jour même il s'embarquait pour l'Égypte, et qu'il allait s'ensevelir dans les déserts de la Thébaïde.

Dès lors, je n'ai plus entendu parler de lui.

CHARLES DIDIER.

COLERIDGE.

Par une marche commune à tous les arts, la poésie épuise l'observation matérielle avant d'arriver aux abstraites intuitions de l'esprit. C'est la conséquence forcée de cette loi de progrès, d'agrandissement et de généralisation qui domine les travaux successifs de l'humanité. Prenez l'histoire littéraire de chaque peuple : pas un fait, pas un individu ne viendra démentir cet axiome, aussi certain dans un autre ordre d'idées que peut l'être dans le sien un théorème d'algèbre, une vérité d'histoire naturelle. Pour nous servir d'une comparaison moins nouvelle que juste, le papillon n'est d'abord qu'un ver.

Lorsque l'époque de cette transition est arrivée, les hommes hardis qui, les premiers, divorcent avec le passé, les premiers instruments, les premières personnifications de cette inévitable fatalité, sont trop souvent des victimes dévouées qu'elle immole dans l'ombre, et dont la cendre se mêle, ignorée, à celle des tard-venus, qui s'efforcent et s'épuisent à rejoindre l'arrière-garde de chaque génération. Mais quelquefois aussi, après les clameurs injurieuses dont on accueille les efforts des novateurs, après la fange amoncelée sur leurs ailes qui s'entr'ouvrent, viennent pour ces nobles et aventureux génies le silence du respect, ou le bruit harmonieux des louanges. C'est qu'alors la transformation de l'art est consommée. La foule murmure d'abord, proclame ensuite quelques noms glorieux ; et ces noms, inscrits dans la mémoire d'un grand nombre, servent de fanaux, de jalons aux historiens critiques de la pensée humaine et de ses modes divers.

En 1773 vivait à Ottery-Saint-Mary, à dix milles d'Exeter, dans le comté de Devon, un pauvre *vicar*, simple et naïf comme

celui de Wakefield. D'abord maître d'école à South-Molton, c'était un savant, un hébraïsant. Il avait aidé le docteur Kennycott à collationner les nombreux manuscrits qui servirent à la fameuse édition de la Bible publiée par ce dernier. Puis, auteur d'une dissertation théologique sur le Λογος, il pouvait, par conséquent, prétendre à un évêché.

Toutes les conditions du bonheur semblaient remplies dans cette obscure et laborieuse existence. Il ne manqua longtemps au bon ministre qu'une haine, une douce et innocente haine, un ennemi sur lequel il pût, par boutades, décharger sa bile et déverser le trop plein de ces petites irritations dont pas un cœur n'est exempt : eh bien! cette haine lui vint un jour, cet ennemi se rencontra.

Ce fut un être inoffensif, sans moyens de résister, fort vieux, et qui déjà s'était vu en butte à de cruelles inimitiés, à d'injustes vengeances, à des colères sans motifs ; ce fut l'*accusatif*, cet esclave éternel du verbe, l'accusatif, si souvent maudit avec tous les cas, ses collègues, par les pauvres enfants que l'on attelle à la grammaire. Voilà le champion auquel le respectable *vicar* déclara une guerre acharnée (j'allais dire une guerre à mort).

Ce nom d'accusatif lui paraissait odieux et immoral.

Il travailla beaucoup à le faire disparaître, publia tout exprès une grammaire anglaise ; et, malgré ses efforts, ne put donner crédit au remplaçant qu'il proposait. Ce nouveau venu portait un nom plus innocent, sinon plus euphonique ; il devait s'appeler, d'après le maître d'école de South-Molton, le *quale-quare-quidditif*. Pourquoi ? je dois confesser que je l'ignore.

Il paraît que les revers de cette lutte obstinée n'influèrent pas beaucoup sur le moral du ministre ; car, tout en combattant, il vit, année par année, son foyer se garnir de six têtes enfantines, et, en 1773, une septième vint agrandir le cercle : celle-là destinée à faire plus de bruit que toutes les autres ensemble.

Le septième et dernier fils du ministre d'Ottery-Saint-Mary était Samuel Taylor Coleridge.

Samuel perdit son père à l'âge de neuf ans, sa mère bientôt après ; et le pauvre orphelin fut envoyé à l'école gratuite de *Christ's-Hospital,* à Londres. C'était, à cette époque, un excellent séminaire. Voici le compte que Coleridge lui-même rend de ses études et de leur direction :

« J'eus l'inappréciable avantage d'avoir pour maître un homme à la fois sensible et sévère. De bonne heure, il m'apprit à mettre Démosthènes au-dessus de Cicéron, Homère et Théocrite au-dessus de Virgile, Virgile, enfin, au-dessus d'Ovide. En même temps que nous lisions les poëtes grecs et latins, il nous faisait apprendre par cœur Shakespeare et Milton. C'étaient les leçons qu'il fallait le mieux savoir, et qui fournissaient le texte des plus longues explications.

» J'appris de lui que la poésie, même celle des odes en apparence les plus irrégulières, est soumise aux lois d'une logique aussi sévère que celle de la science, et plus difficile; car elle est plus subtile, plus complexe, découle de causes plus nombreuses et de rapports plus insaisissables. Dans nos compositions anglaises, au moins pendant les trois dernières années, notre maître se montrait sans pitié pour toute phrase, toute image, toute métaphore qui ne présentait point un sens parfaitement raisonnable et clair. Il écartait même ces dernières, lorsqu'il n'en résultait pas pour le sens un accroissement évident de force et de noblesse.

» Le luth, la harpe, la lyre, la Muse ou les Muses, les inspirations, Pégase, le Parnasse, l'Hippocrène, lui étaient en horreur. Je l'entends encore s'écriant; « Harpe, harpe... lyre... c'est-à-dire plume et encre, n'est-ce pas? ... La Muse, la Muse, mon garçon, c'est la fille de votre nourrice, pas vrai?... Les sources piériennes... c'est la pompe du portier, je suppose?

» Bien plus, certaines introductions ou comparaisons, certains exemples avaient été mis, par ordre alphabétique, sur une liste de proscription. Parmi les comparaisons était, je m'en souviens, celle du mancenillier, comme pouvant s'adapter à trop de sujets. En cela, pourtant, cette allusion cédait la palme à celle d'Alexandre et Clytus, qui pouvait s'employer, quel que fût le thème de nos compositions... Était-ce l'ambition? Alexandre et Clytus; la flatterie? Alexandre et Clytus; l'ivrognerie, l'orgueil, l'amitié, l'ingratitude, le remords? toujours Alexandre et Clytus... Enfin, l'un de nous ayant à prôner les bienfaits de l'agriculture, et s'étant permis de dire qu'Alexandre, s'il eût simplement guidé la charrue, n'aurait point, à coup sûr, immolé son ami Clytus, la bonne vieille amie, la comparaison à l'épreuve, si commode et serviable, fut bannie par édit public, *in sæcula sæculorum.*

» Les jours de congé, dit-il aussi plus loin, dans mes prome-

nades solitaires (un orphelin n'a jamais beaucoup d'amis), j'éprouvais une grande joie, lorsqu'un passant, et surtout un passant vêtu de noir, voulait bien lier conversation avec moi ; car bientôt je trouvais moyen de la diriger vers mes sujets favoris :

La providence, la science de l'avenir, la volonté et la destinée,
La fatalité, le libre arbitre, la certitude des prévisions,
Sans trouver l'issue du ténébreux labyrinthe où j'errais.

» Cette absurde conduite aurait sans doute nui au développement de mes facultés et au progrès de mon éducation, si elle eût continué, mais une bienfaisante surveillance sut y mettre un terme. »

Tel était ce jeune homme déjà fortement préoccupé d'idées abstraites, lancé à corps perdu dans les subtiles arguties de la métaphysique et des discussions religieuses. Avant l'âge de quinze ans, il avait traduit en vers anacréontiques anglais... les Baisers de Jean Second ou les Églogues de Moschus, allez vous dire ?... Non, vraiment... Il avait traduit les dix Hymnes grecques de Synesius, ce disciple depuis converti de la dernière philosophe, de la martyre païenne Hypatia... Cette traduction n'était point un devoir d'écolier, c'était un travail d'amour et de choix. Pour le bien apprécier, il faut songer à l'obscure philosophie qui fait le sujet des poésies de l'évêque égyptien. Peu après, Coleridge obtint le prix de composition grecque pour une ode en vers saphiques.

En 1789, un jeune homme, qui débutait dans la carrière poétique, fit paraître un pamphlet renfermant quatorze sonnets et n'ayant d'autre titre que celui-ci : *Fourteen sonnats.* Le *protecteur* de Coleridge venant à quitter le collège du Christ pour aller à l'Université, lui fit présent de ces poésies.

On a beaucoup abusé du sonnet depuis lors ; mais à cette époque, il était dans toute sa fraîcheur, et ceux de Williams Lisle Bowles, notamment les deux qu'il avait écrits au sujet de Milton, ne manquaient ni d'élégance ni de grâce. Du reste, eussent-ils été dix fois moins bien faits, il est probable que, par leur analogie avec les goûts littéraires de notre écolier, par leur tendance à l'imitation des anciens, ils eussent bouleversé son imagination

inquiète et jusque-là sans but. Il crut entendre au-dedans de lui une sorte d'appel céleste, voir briller un phare à l'horizon et nous dit, plus de trente ans après, dans l'histoire de sa vie :

« Ce fut un double plaisir pour moi ; c'est encore une de mes plus chères ressouvenances que d'avoir dû à un ami si tendrement dévoué la première lecture d'un poëte qui, depuis, d'année en année, m'a tant de fois ravi dans un doux enthousiasme, m'a si souvent inspiré par ses ouvrages. Mes amis d'autrefois n'auront point oublié l'ardeur sans frein, le zele impétueux avec lequel je cherchai des prosélytes à cette nouvelle poésie, non-seulement parmi mes camarades, mais parmi tous ceux avec qui je conversais, quel que fût leur rang et le lieu de nos entretiens ; comme mes finances d'écolier ne me permettaient point d'acheter autant d'exemplaires qu'il me fallait, je transcrivis ces quatorze sonnets plus de quarante fois dans l'espace d'un an et demi, les estimant le plus riche présent que je pusse faire à ceux que j'aimais. »

D'une pareille ferveur à l'imitation il n'y a qu'un pas, et Coleridge ne fut pas longtemps à le franchir. Le voila donc tout entier à la poésie, abandonnant complétement les controverses religieuses et les thèses d'analyse morale, pour scander des vers passablement mauvais, du reste, mais empreints déja d'un harmonieux mysticisme. La forme était, pour ainsi dire, venue avant le fond, ainsi qu'il arrive presque toujours dans ces préludes d'enfants-poëtes. Vous avez peut-être lu des vers écrits par M. de Châteaubriand, à l'âge de seize ans, sur ce qu'il appelle l'aimable solitude des bois. Ils ont tout à fait ce caractère de mélodie instinctive et prématurée.

A dix-huit ans, Coleridge passa de *Christ's Hospital* à l'université de Cambridge. Il n'y obtint pas les honneurs académiques, soit que, dominé par sa nouvelle fantaisie, il eût négligé de les briguer, soit que la nouvelle direction imprimée à ses facultés eût empêché ses progrès dans les études classiques.

A cette époque de sa vie, et seulement alors, il fut remarquable par une excessive gaieté ; mais au milieu de ses folies de tout genre, il était sujet à de fréquents accès de tristesse et d'abattement ; de plus, amoureux de la sœur de son camarade, James White. Dans l'automne de 1793, une de ses attaques de spleen étant survenue au moment où les tourments d'une passion contrariée se joignaient à ceux d'une grande gêne pécuniaire, il

quitta Cambridge en même temps que quelques-uns de ses condisciples.

Arrivé avec eux à Londres, après quelques heures données à ces entassements d'orgies et de débauches que la jeunesse prend volontiers pour expression et symbole de sa liberté nouvelle, Coleridge leur dit adieu, les quitta brusquement et se mit à errer par les rues dans un état d'abandon pareil à celui où s'étaient déjà trouvés Savage et Johnson.

N'est-ce point là un moment solennel, un spectacle qui arrête la pensée, quand elle recompose la vie d'un homme de génie, quand elle veut intimement s'associer à toutes ses impressions, deviner tout ce qu'il a dû sentir et souffrir ?... Ne vous semble-t-il pas voir ce jeune étudiant, la tête encore exaltée par ses récents excès, isolé au milieu d'une multitude affairée qui le froisse, le coudoie, brise sa rêverie hautaine, rit de sa sublime distraction ? Ne vous semble-t-il pas le voir s'égarer dans les carrefours bruyants et fangeux d'une immense cité, n'ayant pour reposer ses yeux las et rebutés que le ciel brumeux de Londres dont un voile éternel de fumée assombrit encore les teintes grises ?

Coleridge s'est toujours souvenu de cette journée, et il y fait une allusion touchante dans sa monodie sur la mort de Chatterton, cet autre jeune poëte, à la mort duquel il dut alors sérieusement réfléchir.

Le lendemain, les ressources lui manquèrent tout à fait, et le poëte se fit soldat. Il s'enrôla dans le 15e de dragons légers sous le nom emprunté de Clumberbacht. A quoi tiennent les destinées ? Doué de l'aptitude ordinaire de tous les hommes pour le métier qui en exige le moins, Coleridge serait mort obscurément dans les rangs subalternes d'un régiment de cavalerie, car son manque de fortune lui interdisait toute espèce d'avancement. Par bonheur, un léger défaut de conformation l'empêchait d'apprendre à monter à cheval, ses leçons de manége étaient accompagnées de chutes fréquentes, et dans cette nouvelle sphère, le faiseur de vers saphiques se trouvait au-dessous du plus grossier manant gallois.

Il resta quelque temps au régiment, sujet d'étonnement pour ses camarades, de curiosité pour ses chefs, jusqu'à ce qu'un jour on découvrit dans ses papiers une plainte sur les misères de sa

position, plainte fort extraordinaire, sinon au fond, du moins dans la forme, car elle était en vers latins du style le plus pur. Une sorte d'enquête s'ensuivit, et ses amis, auxquels on fit écrire, obtinrent sans peine le congé d'un dragon, si mauvais écuyer, si bon poëte.

L'année suivante (à vingt-un ans), Coleridge publia ses premiers vers: *Poems on various subjects*. Le public accueille ordinairement avec une grande indifférence ces premiers pas, ces ballons d'essai. Il ne fit pas d'exception en faveur de celui-ci, qui, à vrai dire, ne la méritait en aucune façon. Çà et là, peut-être, un œil exercé pouvait découvrir un mot heureux, une tournure naïve, une perle enfouie; mais l'ensemble était d'une simplicité triviale et sans autre charme que celui dont nous avons parlé plus haut, celui d'un choix heureux de paroles sonores. C'était une musique sans motifs, sans but, sans idées, comme celle que le vent fait rendre aux roseaux, aux feuillages, aux trophées de vieilles armures. Dans ce genre, la pièce qui commence par ces mots: *Spirits of Loves*, etc., est un morceau achevé; il est facile d'y remarquer le germe de l'une des plus précieuses qualités du style de Coleridge, l'harmonie verbale.

Le peu de succès de cette tentative littéraire força le poëte à quitter Londres. Il alla se fixer à Bristol, et s'y lia bientôt avec un autre jeune homme, fils d'un riche marchand de draps, et se mêlant aussi de rimer. Celui-ci se nommait Robert Southey. Une grande conformité d'opinions politiques ne contribua pas médiocrement à rendre leur intimité plus étroite. Ils étaient tous deux partisans exagérés des principes de la révolution française, et un soir, après le thé, ils se mirent à versifier quelques scènes de la chute de Robespierre. Le sujet leur montant à la tête, ce qui n'est point extraordinaire, s'agrandit peu à peu sous leurs plumes, et devint un drame en trois actes, où sont éparses des beautés de premier ordre, rendues plus étonnantes par la rapidité de leur enfantement: commencé le soir, ce drame était terminé le lendemain à midi, sous presse au coucher de soleil, publié le lendemain matin.

Encouragé par le succès de ce drame, qui fit grand bruit à Bristol, Coleridge entreprit l'hiver suivant (1794-1795) une série de discours publics sur la révolution française. Jeune et malheureux, il s'associait à ce double titre aux efforts du parti

démocratique. Ces *Conciones ad populum*, comme il les a désignés en les faisant imprimer, n'eurent d'autre effet que de bien convaincre le poëte qu'il essayerait en vain de lutter contre cet esprit d'ordre public qui paralysait l'action de tous les partis, au sein de l'Angleterre, effrayée par l'exemple de ses voisins d'outremer. Le besoin de réaliser son innocente utopie politique le fit alors songer à fonder une république à côté de celle des États-Unis, sur les rives fertiles du Susquehannah.

Lui, Southey et Lowell, leur ami commun, devaient suffire à l'organisation de cette nouvelle société, dont le gouvernement avait déjà reçu un beau nom, un nom retentissant et dérivé de racines grecques, comme il convenait à des législateurs récemment échappés de Cambridge et de Baliol college. Les colons qui auraient bien voulu les suivre dans leur aventureuse expédition, auraient eu l'insigne bonheur de vivre sous une pantisocratie pure.

Personne ne se laissa séduire, sauf les nouveaux Solons, qui commencèrent à courtiser trois sœurs, les *misses* Frickler, de Bristol. Au bout de quelques mois, Coleridge, trop jeune et trop pauvre pour songer raisonnablement à se marier, se laissa néanmoins persuader que miss Sarah Frickler était compromise par les soins qu'il lui avait rendus, et il se maria le jour même où son ami Southey épousait l'aînée de ces jeunes modistes de Bristol.

Adieu, les rêves brillants, les théories passionnées ; le poëte était maintenant lancé au milieu des embarras de la vie de famille. Bientôt père de trois garçons, Hartley, Bentley et Derwent, il n'eut d'autre ressource, pour les faire vivre, que le produit de ses travaux, lui qui avait dit dans la préface de son premier livre :

« Je n'attends de mes écrits ni profit, ni réputation étendue, et je me considère déjà comme complétement récompensé de mes peines... La poésie a été pour moi son propre salaire. Elle a bercé mes chagrins, multiplié, doré mes joies, embelli ma solitude ; grâce à elle, je sais maintenant ne chercher que ce qui peut se trouver de bien et de beau dans tout ce qui m'entoure. »

Ce qu'il n'avait pas cherché dans la poésie, il se vit bientôt forcé de le demander à la politique : il créa un journal sous le nom de *the Watchman* (le Garde de nuit). Il faut en convenir,

le titre était admirablement choisi ; jamais le temps n'avait été si menaçant et si variable. Jamais les citoyens endormis n'avaient eu autant besoin d'un fidèle crieur qui, de quart d'heure en quart d'heure, leur dit : La nuit est belle... ou bien : Le ciel est sombre ! Il y a des éclairs là haut ! Mais les principes de Coleridge effrayaient bien des gens ; d'autres conservaient encore le vieux préjugé, à peine encore déraciné, que les gens de lettres sont impropres à juger ou mener les affaires publiques : grossière et fatale erreur que Coleridge était appelé lui-même à démentir un jour.

Rien n'est amusant d'abord, et pénible par la réflexion, comme le récit qu'il a fait de ses courses, de ses visites, en un mot, de sa quête de souscripteurs. Les rebuffades et les mécomptes dont on abreuva, dans cette occasion, l'un des plus nobles cœurs et des plus brillants esprits de l'Angleterre moderne, sont des faits bons à méditer encore aujourd'hui.

Dégoûté autant qu'on peut l'être, le jeune républicain fut sur le point d'abandonner son projet de journal; mais, par malheur, c'était là le conseil de la prudence humaine, auquel, dans sa généreuse terreur de paraître obéir à un sentiment d'égoïsme, Coleridge ne voulut pas se rendre. Il persista donc, et, dès la publication des premiers numéros, il se fit des ennemis de tous les démagogues anglais ses confrères.

Il est facile de se rendre compte d'un pareil résultat, malgré ce qu'il paraît avoir d'inconséquent au premier coup d'œil. Le parti radical, alors renaissant en Angleterre, se composait en grande partie de jeunes gens irréfléchis ou de vieux mécontents ruinés, qui, en adoptant les principes d'indépendance entière, professés par nos philosophes en bonnets rouges, avaient pour but d'ériger en maxime le matérialisme et le relâchement des mœurs, afin de donner ainsi un semblant de consistance logique à leur vie déréglée. Or, le rédacteur du *Watchman* était républicain, mais républicain religieux. Traînard puritain, reste égaré de l'arrière-garde des austères niveleurs, disciple du philosophe Hartley, dont il avait donné le nom à son fils aîné, il faisait partie de la secte des *unitarians*, et sa conviction avait toujours été que l'instruction nationale et la soumission aux préceptes de l'Évangile étaient les conditions indispensables de toute amélioration politique.

Après le neuvième numéro, *the Watchman* cessa de paraître faute d'abonnés, et Coleridge dut à l'un de ses amis de n'être pas jeté dans les prisons de Bristol sur la demande de son imprimeur, à qui quatre-vingts ou quatre-vingt-dix livres sterling restaient dues.

Ce fut alors qu'il se retira à Stowey, au pied des petites montagnes du Quantock. Là, ses études le portèrent vers des recherches qui avaient pour objet les sources premières des religions et de la morale universelle, tandis que, pour subvenir à ses besoins déjà fort restreints, il fournissait des vers à un journal du matin. De Stowey sont datées deux grandes épîtres politiques : *A prospect of Peace*, *Fears in solitude*, et son ode : *To the departing year*, dont les premiers vers sont peut-être les plus beaux qu'il ait écrits :

Not yet enslaved, not wholly free,
O Albion, etc.

Vers le même temps, il fit aussi son drame : *the Remorse*, sur les instances de Sheridan, qui, par un méchant calembour, empêcha sa réception au comité de Drury-Lane. *The Remorse* reparut plus tard, en 1813, et fut joué à Covent-Garden, avec tout le succès que comportait sur la scène le genre essentiellement lyrique de Coleridge.

Sa retraite à Stowey et l'existence précaire qui s'y joignait n'étaient heureusement pas sans compensation. Malgré les prédications unitairiennes qu'il prononçait chaque dimanche dans la chapelle de Taunton, l'avenue de son modeste *cottage* était souvent foulée par des hommes qui avaient su apprécier le poëte, et qui ne contribuèrent pas peu depuis à stimuler l'injuste et dédaigneuse indifférence du public. Parmi eux était Charles Lamb, dont le talent gracieux n'est pas sans quelques rapports avec celui de Charles Nodier, et qui avait été à l'Université le condisciple de Coleridge. Une étroite amitié vint encore consoler le solitaire de Stowey, ce fut celle de Wordsworth, qui habitait alors Alfoxden. Les deux milles qui les séparaient furent sans doute bien souvent franchis, et malheureusement on ne saura jamais l'influence qu'exercèrent l'une sur l'autre ces deux constellations toujours voisines, jamais rivales: Wordsworth, qui publiait alors ses *Lyrical*

Ballades, y joignit l'étrange et fantastique récit qui a pour nom *The Rhyme of the Ancient Mariner*, dans lequel, sous prétexte de prêcher aux hommes la pitié pour les autres créatures de Dieu, Coleridge se complaît à donner, par la magie du style et la force du coloris, une vraisemblance effrayante à des incidents tels que le plus bizarre cauchemar n'en a jamais réuni.

Ce poëme ayant été traduit en français, nous nous bornerons à en signaler l'origine ignorée. Elle est dans une phrase de Shelwocke, l'un des premiers navigateurs anglais. « Hatley, dit-il, mon capitaine en second, étant un homme mélancolique, s'imagina que ce mauvais temps si long était dû à un albatros qui suivait obstinément le vaisseau. Il le tua, mais sans améliorer notre condition. »

Dites maintenant, si vous le pouvez, par quelle sympathie mystérieuse, bien des années après que cette phrase si simple eût été enfouie dans un long récit de voyage, elle alla frapper l'imagination d'un jeune rêveur et servir de canevas à l'un des poëmes les plus excentriques qui se soient écrits.

Coleridge cependant sentit bientôt qu'un plus long séjour dans un obscur hameau devait nécessairement amortir l'élan de ses facultés et le priver des ressources littéraires indispensables à leur développement. Un hasard, moins rare en Angleterre que chez nous, lui procura les moyens de quitter sa retraite.

Il avait connu à Bristol un jeune homme riche et maladif, nommé Thomas Wedgewood, que rien ne pouvait arracher à une apathie *spleenique,* provenant d'une lésion intestinale. Ce malheureux avait imaginé, pour se donner une excitation et une sensibilité factice, d'ouvrir une boutique de boucher. Il comptait sur de fréquentes disputes avec les chalands, pour retrouver une énergie au moins momentanée ; mais ce singulier expédient ne servit qu'à montrer combien lui pesait son état habituel. Ce jeune homme entreprit un voyage dans les diverses parties de l'Angleterre, et s'associa Coleridge dont la conversation brillante était le seul palliatif qui pût lutter contre un si insupportable ennui. Wedgewood mourut en route et légua cent livres sterling de rente à son compagnon ; aussi dès l'année suivante, Coleridge et Wordsworth étaient en Allemagne; Southey avait accueilli et garda, pendant tout le voyage, la femme et les enfants de son ami.

Les Anglais ont pressenti bien plus tôt que nous quelles riches-

ses intellectuelles étaient enfouies, par la modestie et la gravité des savants teutons, dans la poussière de leurs universités. Que de fois, en bien peu d'années, nos armées victorieuses ont sillonné l'Allemagne, ont campé dans ses villes, se sont intallées en souveraines auprès de ses riches bibliothèques, sans qu'un homme se soit trouvé dans nos rangs, capable de deviner le mérite des paisibles savants que le bruit des clairons ne réveillait point; capable d'attacher aux piques de nos étendards, lorsqu'ils revenaient triomphants, quelques-unes de ces couronnes d'olivier dont on décore la tombe du poëte, du philosophe ou du naturaliste, après une vie entière d'obstinés et magnifiques labeurs.

Pas une tradition de Schiller ou de Goëthe, pas un poëme de Klopstock, pas un système de Kant ou de Schelling, ne se sont retrouvés dans les fourgons de nos brigades si nombreuses et tant de fois renouvelées; et justement à la même époque, deux poëtes dont le nom avait déjà soulevé dans leur pays de violentes et sérieuses critiques, garanties d'une immanquable célébrité; deux hommes dont le savoir d'alors ferait encore honte aujourd'hui à celui de bien des sommités universitaires, à peine rassurés sur l'existence de leurs familles, prenaient le bâton du pèlerin, et s'en allaient recueillir quelques parcelles du noble banquet scientifique offert aux Burschenschafts.

Après avoir séjourné quelque temps à Ratzburg pour y apprendre l'allemand, Coleridge, se rendit à Goettingue, suivit les cours célèbres d'histoire naturelle et de philosophie professés par Blumenbach, étudia les commentaires d'Eichorn sur le nouveau Testament, et prit avec le professeur Tychssen des leçons de grammaire gothe. Il lut aussi les minnesinger et les poésies de Hans Sachs, le cordonnier de Nuremberg, mais en consacrant néanmoins la plus grande partie de son temps à l'étude de la philosophie et de la littérature générale.

En repassant ensuite par Hambourg, les deux poëtes furent rendre hommage à Klopstock: Coleridge a fort spirituellement décrit l'étonnement qu'il ressentit en voyant la figure hétéroclite et l'extérieur sans grâce de l'auteur de *la Messiade*. Ce beau poëme n'était pas encore connu en Angleterre, et Klopstock demanda instamment à Coleridge d'en traduire quelques fragments de choix, « pour me venger de nos compatriotes, » ajouta-t-il en souriant.

A son retour en Angleterre, Coleridge alla résider à Keswick et mettre en ordre son riche butin. Le cercle de ses connaissances était singulièrement agrandi, et de plus il avait su s'approprier les qualités et le faire des plus grands écrivains du pays qu'il venait de parcourir.

Ses doctrines religieuses avaient subi, elles aussi, un grand changement. Préparé par les études de sa première jeunesse, par les discussions théologiques de *Christ's Hospital*, il eut moins de peine qu'un autre à pénétrer le sens obscur des théories métaphysiques dont l'Allemagne était alors comme inondée. Le résultat de ces nouvelles leçons fut ce qu'il appelle une *reconversion* qui lui coûta beaucoup. Vous savez qu'il était presque socinien à son départ. Lorsqu'il revint, il abjura Spinoza pour saint Paul, et l'incrédulité la plus formelle pour une foi complète dans la trinité divine.

Quant à sa première religion politique, à son admiration pour Danton et Marat, depuis longtemps il l'avait perdue. Peut-être à son insu, quelque sentiment d'égoïsme indirect s'était-il mêlé aux véhémentes harangues républicaines de Bristol ; mais il est juste de dire que lorsque les excès du parti jacobin ne laissèrent plus à des hommes probes et loyaux les moyens de se tromper eux-mêmes, d'expliquer ses actes, de justifier au moins ses intentions, le jeune tribun avait sans hésiter sacrifié toutes ses arrières-pensées d'intérêt personnel.

On ne revient pas sans amertume sur une conviction profonde, on ne désavoue point sans humiliation les actes publics de sa jeunesse, sanctionnant ainsi les reproches de présomption et de légèreté qui nous blessaient alors si vivement. Aussi, de son enthousiasme pour la France, Coleridge ne garda qu'une éternelle colère contre les Français. On eût dit cette haine rancuneuse qu'un amant trompé conserve toute la vie à sa maîtresse infidèle.

Cette haine, il put la satisfaire amplement dans le *Morning-Post*, dont on lui offrit la direction quelque temps après son retour. Il accepta, mais sous la condition expresse qu'on ferait une profession de foi politique, et que sous aucun prétexte on ne le forcerait de dévier de ces principes une fois posés. En effet, ce journal devint entre ses mains, et il est resté plusieurs années, anti-ministériel, mais fort réservé dans son opposition, et surtout anti-jacobin et anti-français.

Fox prétendit un jour à la tribune, avec un emportement hyperbolique, que la guerre contre la France était fille du *Morning-Post.* Coleridge répliqua le lendemain, dans sa feuille, que, s'il pouvait croire le mot vrai, il se tiendrait honoré de l'avoir pour épitaphe.

Pitt demeura cependant l'objet de sa plus grande aversion politique, aversion énergiquement exprimée dans l'ode impétueuse qui a pour titre : *Fire, Famin, and Slaughter* (Feu, Famine et Carnage) : ces trois farouches, démons, réunis dans les plaines maudites de la Vendée, et se demandant qui les a déchaînées, se répondent tour à tour par le même vers énigmatique :

Letters four do form his name (1).

Tant que Pitt demeura premier ministre, il fut impossible à Coleridge de surmonter l'antipathie qu'il avait contre cet homme. Mais aussitôt qu'Addington lui eut succédé, le poëte, soit dans le *Morning-Post,* soit dans le *Courier,* après que le *Morning-Post* eut changé de propriétaire, le poëte devint un des plus zélés partisans, un des plus utiles appuis des mesures ministérielles. Ce rôle, ennobli chez lui par un désintéressement à toute épreuve, ne l'exposa point aux injures multipliées que Southey s'attira par ce qu'on appela son apostasie, couronnée du titre de poëte lauréat.

Deux ans après avoir quitté le *Morning-Post,* Coleridge alla voir à Naples son ami le docteur Stoddard, qui remplissait dans cette ville les fonctions d'avocat du roi. Le gouverneur, sir Alexander Ball, cédant à l'entraînante admiration que Coleridge inspirait presque sans le vouloir, le nomma son secrétaire ; mais au bout de quelques mois le poëte repartit pour l'Angleterre en traversant l'Italie dans toute sa longueur.

Finissons-en avec l'existence politique du poëte : presque chaque année, sa voix a jeté, dans la mêlée des partis, quelques paroles de calme et de modération, écoutées quelquefois, lorsque les circonstances leur donnaient la valeur d'un pamphlet, oubliées toujours après qu'elles avaient cessé d'en avoir l'intérêt éphémère. La dernière de ces prédications politiques, publiée en

(1) Quatre lettres forment son nom.

1830. est intitulée : *Essai sur la constitution de l'Église et de l'État destiné à faire sainement juger le dernier bill catholique*. C'est un avis grave et sévère aux utilitaires et aux *liberalists* (qu'il ne faut point, en France et sous peine de fausser l'idée, désigner par notre mot *libéraux*).

Pour ne point perdre de vue le rédacteur du *Morning-Post* et du *Courier*, nous avons quitté le poëte à son retour de Goettingue. Vous devinez bien que son premier ouvrage fut une traduction ; mais quelle traduction !.... Schiller avec lequel il avait eu des relations assez intimes, venait de composer son beau drame de *Wallenstein*. Il en envoya le manuscrit à Keswick, et Coleridge joignit, au rôle de critique obligé, celui d'imitateur volontaire. Il en résulta un travail d'un genre mixte : lorsque le poëte anglais trouvait une idée incomplétement développée, une scène trop longue, une situation mal amenée, un contour poétique indécis et manquant de concision ou d'éclat, il élaguait ou ajoutait, émondait ou greffait, effaçait ou créait sans façon, d'après sa manière de concevoir le sujet, et comme s'il l'eût traité lui-même. Or, il arriva que plus d'une fois Schiller, avec cette loyauté qui va bien aux talents supérieurs, reconnaissait les défauts, les omissions, les redondances que lui signalait Coleridge, et plus d'une fois aussi, adoptant tout à fait les changements que ce dernier avait jugés nécessaires, il traduisit à son tour la traduction de son drame et en intercala des fragments entiers dans l'œuvre originale, avant qu'elle n'eût été publiée. Ce fait, peut-être unique dans les annales littéraires, prouve d'abord la simplicité modeste du dramatiste allemand, et ensuite le dégré de compréhension poétique du jeune Anglais, qui pouvait ainsi mêler ses inspirations à celles d'une langue étrangère, sans que cette mosaïque blessât l'œil.

Il en donna une nouvelle preuve dans son second drame intitulé : *Zapolya*, qu'il composa bientôt après avoir traduit *Wallenstein*. C'était une imitation du *Winter's tale* (Conte d'Hiver) de Shakspeare. Que vous ayez lu ou non ce drame du vieux Williams, vous en connaissez le sujet, que l'on retrouve partout. Un roi jaloux fait exposer sa fille dont il soupçonne la légitimité ; des bergers, la trouvant dans une forêt, l'emmènent et l'élèvent parmi eux. Un beau jeune prince, Florizel, devient amoureux fou de la royale bergère. D'un autre côté, la reine,

aussi condamnée à mort, a été cachée par une dame d'honneur bien avisée. Remords du roi ; grande joie lorsqu'on lui montre une statue qui ressemble parfaitement à l'épouse injustement soupçonnée par lui ; bonheur complet lorsque cette statue descend les marches de son piédestal ; reconnaissance de la jeune princesse que l'on marie à Florizel ; remercîments à la dame d'honneur dont toute cette joie est l'ouvrage.

C'est, comme vous le voyez, un de ces libretti sans façon, sur lesquels le poëte de l'Avon savait jeter une si large et si joyeuse musique.

Or, un des travaux les plus difficiles, les plus périlleux que l'artiste puisse s'imposer, c'est la recomposition complète, la copie exacte de ces œuvres, où la forme est tout, le fond rien ; broderie d'or sur un canevas d'étoupe. Jugez donc, lorsqu'elles ont ce vernis de vétusté, cette senteur antique, dont les éléments sont perdus; jugez donc, lorsqu'on engage la lutte avec le génie sinon le plus complet, du moins le plus original, le plus individuel, le plus capricieux des temps modernes, et cela dans les champs sans traces de l'imagination pure, lorsqu'il n'existe aucune donnée historique ou positive qui puisse servir de guide et prêter au moins, à l'imitateur, le faible secours des analogies.

Zapolya, qui n'était point destiné au théâtre, plus heureux que le Faliero de Byron, n'a point subi les sifflets naïfs d'un parterre incompétent ; il a dû, comme de raison, renoncer au bonheur vulgaire et mal réparti de la popularité ; mais parmi les esprits de choix, les lecteurs rares et raffinés auxquels il était adressé, il est placé plus haut que tous les drames du même genre publiés depuis vingts ans ; nous n'en exceptons ni *Sardanapale* ni *les Deux Foscari*, pas plus, du reste, que nous n'y comprenons *Manfred*.

Le travail qu'avait nécessité ce *pasticcio* mit Coleridge à même d'annoncer une série de *lectures* sur Shakspeare. Elles eurent lieu à Surrey-Institution, et l'écrivain put dater de là sa popularité. En effet, Coleridge, l'un des plus brillants causeurs des trois royaumes, doué en outre d'un sentiment exquis du beau poétique, riche et fin du nombre et de l'étrangeté de ses lectures, dut être là plus complet et plus étonnant que dans aucun de ses écrits. Il avait eu horreur la période banale, les idées à toutes

selles et à tous cavaliers, dont tant d'improvisateurs savent user adroitement pour éblouir un auditoire qu'ils méprisent, et il possédait tellement le don précieux de l'image nouvelle et de la transition inusitée, qu'un pauvre sténographe, nommé Gurney, fort habile, du reste, fut obligé de renoncer à écrire son cours parlé. Les notes que prenait cet auditeur intéressé, demeuraient inintelligibles; avec tout autre orateur, une longue habitude lui avait appris à deviner, aux premiers membres de la phrase, les mots par lesquels elle devait nécessairement se terminer, l'apodosis inévitable. Mais la conclusion des périodes de Coleridge était toujours une surprise pour Gurney, désormais obligé d'écouter jusqu'à la dernière parole; du reste, le sténographe désappointé ne pouvait s'en prendre ni à la singularité des expressions elles-mêmes, ni à la confusion d'une prononciation hâtée, car les étrangers, surtout les Italiens et les Allemands, comprenaient généralement Coleridge, et, sous ce rapport, le préféraient à tout autre Anglais.

Malgré la progression constante des succès de sa carrière littéraire, le poëte n'avait pas vu se résoudre pour lui le problème si difficile du bonheur. Des tracasseries d'intérieur, dont les détails n'ont été que trop minutieusement recueillis par les journaux anglais, contrariaient ses goûts de rêverie et d'indolence. Le désir de paraître au courant de ces particularités de la vie privée ne nous fera point franchir les limites étroites de convenance et de discrétion que nous trace l'auditoire de choix auquel ces pages sont adressées. Seulement nous rappellerons que si des jalousies, respectables jusque dans leurs erreurs, ont pu faire naître quelques soupçons sur la nature de certaines préférences du poëte, diverses voix, après sa mort, se sont élevées pour révéler au public les mille documents confidentiels enregistrés par l'avide curiosité dont tout homme célèbre est l'objet malheureux, et que ces indiscrétions de la presse ont été unanimes pour justifier Coleridge.

Cela dit, et tout en regrettant peut-être la grâce de certaines scènes d'intérieur qu'en tout autre lieu nous eussions aimé à esquisser, il faut passer outre et reprendre la vie littéraire du poëte au point où nous l'avions laissée.

Toujours attaché à la rédaction du *Courier*, Coleridge fit paraître en 1812 une série d'essais philosophiques, sous le titre gé-

néral de *the Friend*. C'est un de ses travaux favoris ; mais bien qu'il ait eu les honneurs d'une réimpression, ce livre ne tranche pas sur la multitude d'ouvrages du même genre que produit chaque année la presse anglaise. On remarque dans celui-ci la volonté d'en élaguer les ornements de pure imagination, comme devant nuire à la gravité des préceptes de morale au développement desquels il est consacré; mais alors le poëte n'est plus à l'aise : habitué à voler, il marche mal, comme l'aigle sur un sable uni.

La tragédie de *the Remorse*, dont nous avons parlé, parut ensuite (1815), et fut suivie à de longs intervalles par la *Biographia litteraria*, par les *Sibylline Leaves* (Feuilles de la Sibylle), enfin par *Christabel*.

Le premier de ces ouvrages n'est autre chose que la vie du poëte lui-même, écrite avec goût et naturel, mais trop tôt à notre avis. Cette circonstance est doublement fâcheuse. Elle rend d'abord incomplet le coup d'œil jeté en arrière, et si elle n'altère pas l'exactitude du récit, elle fausse au moins les jugements dont il est accompagné. Les souvenirs sont trop récents et prêtent aux actes une importance exagérée. Sous un autre point de vue, l'impression produite sur l'opinion publique par une autobiographie prématurée pouvant embellir ou gâter les années encore nombreuses qui restent à vivre, cette préoccupation de l'avenir empêche la franchise. Une voix d'*outre-tombe* peut seule tout avouer.

Les Feuilles Sibyllines sont un recueil de poésies disséminées par Coleridge dans les keepsake et dans les journaux quotidiens. Parmi elles, se trouve le célèbre fragment de *Kubla Khan* dont tant de lecteurs cherchent encore le sens. Les autres pièces de ce recueil ont généralement peu d'étendue. De longs efforts n'étaient point familiers à Coleridge, et voici, ce me semble, quel devait être son procédé habituel. Une idée déjà revêtue de formes molles, accompagnée d'une image, une seule, empruntée au monde matériel, se dessinait dans la rêverie du poëte, comme dans un brouillard flottant. Au lieu de la saisir alors, de la traîner, pour ainsi dire, au grand jour, de la voir en détail et nue, puis de la revêtir d'ornements choisis à loisir, Coleridge essayait de lui conserver ses contours voilés, sa grâce lointaine. Dans ce but, il rejetait toutes les couleurs vives et

tranchées, ne conservant que des demi-teintes uniformes, je dirais presque de pâles camaïeux. La vue était un sens trop complet, trop exact, trop rigoureux, pour une trame si ténue. Moins analyste, l'ouïe se prêtait mieux au désir du poëte et transmettait mieux aux plus profondes retraites de l'intelligence les plus faibles échos de la voix intime, des chants mystérieux de l'âme. On sent qu'un pareil système exclut les compositions de longue haleine où l'esprit ne peut conserver l'unité d'impressions dont il a besoin, retrouver à volonté l'image qui flotte, comme dans une eau mouvante, l'ombre qui s'évapore comme l'arc-en-ciel.

Nous venons de le dire, le charme principal, la magie la plus vraie de la poésie de Coleridge était dans l'harmonie verbale. Aucun de ses contemporains ne saurait lui être comparé sous ce rapport. Hardi novateur, il avait su briser le rhythme du vers anglais par des efforts et une constance pareils à ceux de Victor Hugo ; mais jamais choix aussi minutieux de mots euphoniques, jamais agencement aussi doux de consonnances caressantes n'avaient flatté les oreilles des compatriotes de Spencer et de Milton.

De ces deux poëtes il disait :

« Autant vaudrait songer à détacher avec son petit doigt l'une des pierres inscrustées dans un mur qu'à retrancher un mot à certaines de leurs périodes. La moindre transposition dans les syllabes détruirait la pensée, affaiblirait l'expression ou relâcherait du moins le lien étroit qui les unit. »

Ainsi de lui ; vainement on tenterait d'imiter, par le plus complet des calques métriques, l'effet musical qu'il produit dans certains passages. Tout y est vibration, frémissement cadencé, ondulations sonores. Voyez plutôt les dernières strophes de *Kubla Khan*, de ce fragement fiévreux dont nous avons parlé plus haut ; c'est à croire qu'au milieu du silence d'une soirée d'automne, l'écho vous apporte un bruit confus de harpes tremblantes.

Un autre mérite, saillant dans ses *Feuilles Sibyllines*, c'est la manière inusitée, individuelle, dont il a fait parler ce sentiment déjà soumis à tant et tant d'analyses diverses, — l'amour. — Ce n'est plus une passion funeste et sombre, comme dans Byron ; un désir folâtre et gracieux, comme dans Moore ; une idéalité mystique, comme dans Wordsworth. — Non ! celui qu'a chanté Co-

leridge est un attachement sans nuages, un composé de respectueuse délicatesse, de courtois et chevaleresque dévouement, Pétrarque et Shakspeare réunis.... En cherchant aux poésies du cœur des analogies avec les divers aspects du jour, nous dirions volontiers que celles de Coleridge ressemblent à un beau clair de lune d'été, et, pour justifier la recherche apparente de cette expression, nous citerions tout entière l'élégie intitulée : Love.

All thoughts, all passions, all delights,
Whatever stirs this mortal frame
Are all but ministers of Love
And feed his sacred flame, etc., etc.

Christabel, que lord Byron admirait tout haut, malgré son aversion contre les lakistes, a dignement fermé la marche de fantômes évoqués par Coleridge C'est encore une œuvre qui n'a pas été achevé, qui ne pouvait et ne devait pas l'être, un récit qui vous trouble et vous agite malgré son invraisemblance et votre incrédulité. Vous n'êtes ni touché ni convaincu, vous êtes dompté par le poëte, il vous force à marcher là où il veut aller; il vous précipite quand il lui plaît, vous arrête à son gré, et vous quitte selon son caprice, vous laissant le regret d'une impression à laquelle vous résistiez.

Nous saisirons cette occasion pour examiner le grand reproche qu'on a fait à Coleridge, celui d'être souvent obscur ; ce reproche, le poëte psychologique peut difficilement l'éviter.

Il est d'abord des impressions tellement fugitives, que le langage humain ne suffit pas à les rendre; il est ensuite un ordre d'idées qui, familières au poëte et fidèlement traduites par lui, sont inaccessibles au commun des lecteurs.

Dans le premier cas (insuffisance du langage), les mots n'ayant plus leur sens ordinaire, n'étant plus que des hiéroglyphes destinés à faire deviner, par le changement même de leur signification, l'état anormal de l'âme du poëte, sans en donner une définition positive, le lecteur, toutes les fois que cet assemblage de linéaments indécis ne lui rappelle point un état pareil, est, pour ainsi dire, en droit de crier à l'obscurité; une critique sévère peut la reprocher à l'écrivain libre de choisir ses sujets. Mais si

l'obscurité vient de ce que tel ou tel lecteur n'est point fait à diriger ses idées dans la voie où le poëte s'engage de préférence, il y a faute de la part de ce lecteur, et l'artiste doit, sous peine de cesser d'être lui-même, ne tenir aucun compte d'un semblable reproche.

Dans ce dernier sens, tout grand écrivain qui s'est pris lui-même pour terme de ses observations et de ses peintures (ce qui est inévitable lorsque, abandonnant les faits matériels, on s'occupe d'étudier la marche et les ressort de l'intelligence), tout grand écrivain doit être plus ou moins difficile à comprendre, car l'individualité qui le distingue des autres hommes et qui fait sa grandeur, lui donne des perceptions, lui fait saisir des rapports trop subtils, pour avoir frappé le vulgaire de ceux qui lisent, — voir même le vulgaire de ceux qui jugent.

Or, à notre avis, on doit attribuer à la seconde de ces causes d'obscurité, sinon tous, au moins une grande partie des reproches faits à Coleridge. Ses études constamment intuitives lui avaient rendu familières les abstractions, les personnifications physiologiques; le vocabulaire de la philosophie transcendentale, sans cesse augmenté ou chargé par le génie patient des novateurs allemands, l'avait habitué à ne pas désespérer de donner un corps, une nuance, un aspect aux modifications les plus imperceptibles de la pensée. Il l'a donc tenté, et tenté, nous le croyons, avec succès. Mais qu'est-il arrivé? C'est que ce travail, fait sur des éléments inconnus à la foule, s'est trouvé trop délicat pour sa vue courte; qu'elle n'a point aperçu entre ses yeux et le ciel un tissu diaphane, plus frêle que le soyeux tissu de l'araignée, plus transparent que le plus transparent cristal, et que, lasse après de faibles efforts, elle a passé outre en s'écriant dédaigneusement avec le vieux poëte matériel et païen :

Sunt verba et voces prætereaque nihil.

La foule avait tort, et nous pouvons le dire avec d'autant moins de présomption, qu'elle le reconnaît aujourd'hui, par l'organe de la presse périodique, son plus fidèle interprète.

Depuis *Christabel*, sauf quelques poésies détachées, Coleridge n'a publié que des articles critiques dans le *Blackwood's Magazine*, et didactiques dans l'*Encyclopædia metropolitana*.

Mais, outre sa réputation d'écrivain, il était encore célèbre comme improvisateur. Sous ce dernier rapport, les critiques anglais s'épuisent à exprimer leur admiration pour lui (1).

L'un d'eux compare sa conversation à « un fleuve de rubis roulant dans de l'or liquide. »

Un second dit qu'il était à la fois « le sophiste ancien avec ses répliques hardies et imprévues, ses raisonnements serrés comme les écailles d'une cuirasse, ses questions aiguisées et tranchantes comme un glaive, — l'*improvisatore* italien avec sa verve inépuisable, ses broderies faciles, etc. »

Nous qui n'avons point eu le bonheur de l'entendre, nous nous bornerons à transcrire une opinion moins poétique et moins vague que les précédentes : elle appartient à l'un des plus renommés *reviewers* de Londres :

« On ne pouvait dans toute l'Angleterre, dit-il, trouver un causeur plus abondant, plus brillant, d'une élégance plus accomplie, que sir James Mackintosh, et jamais on ne le prenait à l'improviste ; mais il semblait que ses remarques, piquantes et fines, fussent auparavant, comme de précieuses liqueurs, mises à part et soigneusement étiquetées, prêtes à être servies dans l'occasion. Son esprit se pouvait comparer à un herbier abondant et parfaitement classé, renfermant des fleurs de toute nature, mais cueillies depuis longtemps et desséchées. Rarement chez lui on voyait la nature à l'œuvre.

» Chez Coleridge, c'est tout autre chose. Plus lent, plus vagabond, moins correct, il n'imprime pas d'abord l'idée d'une éloquence aussi parfaite ; mais ce qu'il vous montre vient de naître : ses fleurs sont nouvellement cueillies, humides encore de rosée; et, si cela vous plaît, vous pouvez les voir croître et se colorer dans le riche jardin de son imagination. Écouter Mackintosh, c'était respirer des parfums qui plaisent, mais ne satisfont point. Une heure passée avec Coleridge vous remplit de nouvelles idées.

(1) Un des admirateurs de Coleridge a publié, sous ce titre : *Specimens of the Table Talk of Samuel Taylor Coleridge* (Londres, 1835 2 vol. in-8o), les souvenirs qu'il avait pu recueillir en assistant fréquemment aux réunions du soir qui avaient lieu chez le poëte, réunions où celui-ci tenait ses nombreux auditeurs sous le double charme de la plus bizarre érudition et de l'imagiuation la plus excentrique.

Ses paroles vous hantent encore une semaine après : ce sont comme des charmes jetés sur vous. En un mot, la différence qui existe toujours entre le talent et le génie. »

Vous connaissez maintenant la vie de Coleridge ; vous savez l'ordre dans lequel ses ouvrages se sont succédés, les principales qualités de ses poésies, du moins autant que peut les indiquer une simple analyse ; leurs défauts saillants, du moins ceux qu'on leur reproche ; vous savez quel était le charme de son éloquence.

Si nous avons longuement parlé de lui, c'est que, grâce à nos dédains pour les littératures étrangères, dédains aujourd'hui moins sûrs d'eux-mêmes et moins généraux, les plus beaux de leurs chefs-d'œuvre nous sont inconnus ; à plus forte raison, les noms et l'existence de leurs auteurs. Or, à notre sens, pour s'intéresser à des jugements ou parallèles critiques, il faut les rattacher à des idées antérieures qui aient fait, pour ainsi dire, point de ralliement dans l'esprit.

Si les ouvrages dont on parle n'ont pas été lus à ceux à qui l'on en parle, il faut qu'une certaine sympathie s'éveille, du moins, au nom de l'écrivain.

De tous les temps, la biographie littéraire a répondu à ce besoin. Combien de personnes qui n'ont pratiqué ni Homère, ni la Bible, ni les épopées du moyen âge, ont lu avec intérêt les discussions littéraires et les recherches historiques dont ces œuvres colossales ont été le sujet !

Coleridge est mort le 25 juillet 1834.

E.-D. Forgues.

LES
LIVRES MENTEURS
ET
MADEMOISELLE FINON.

Les romans, les comédies, les contes en vers et en prose, qu'on dévore au sortir du collége, donnent une singulière idée des femmes aux jeunes gens. Rien de curieux comme les propos des amoureux novices sur le beau sexe ! La Fontaine, Boccace et Louvet leur ont démontré que le libertinage court les rues, et que toute jeune fille ne demande pas mieux que d'abdiquer sa vertu à la première occasion. Quant aux femmes mariées, on rit tout haut en prononçant leurs noms : ce sont des places fortes ouvertes au premier assiégeant ; sous l'influence même de la lune de miel, elles cherchent déjà de tous côtés l'amant qui les consolera du mari. Pauvres maris ! c'est pour eux que Molière a inventé la comédie de mœurs, et le bonhomme La Fontaine ses contes antimatrimoniaux. L'hymen ne porte, comme autrefois, qu'une tunique de safran. *croceo velatus amictu.* C'est la couleur qui domine dans le blason des maris ; voilà qui est bien convenu parmi les jeunes hommes de dix-sept à dix-huit ans. Pour n'attaquer sur ce fait aucun de mes contemporains, et m'abstenir de toute personnalité, je me résigne à traiter cette matière pour mon propre compte, en tournant la satire contre moi.

J'entrai dans le monde avec ces étranges idées, comme tous mes condisciples. Je venais d'achever ma philosophie, science folle qui augmente d'un an de prison la dure captivité du collége :

j'étais un fort mauvais philosophe, mais un grand lecteur de romans. J'avais lu *Faublas*, livre corrupteur qui vous inocule la manie de la séduction universelle, et ne vous montre partout que des vertus chancelantes, à l'âge ardent où l'impatience du désir s'irrite contre les résistances. Je ne rencontrais aux promenades que des marquises de B***, des Sophie, des comtesses de Lignolle, des Justine; je croyais n'avoir qu'une circulaire d'amour à écrire à toutes les femmes de ma ville de province pour recevoir en réponse, chaque matin, trente capitulations de vertu à la fois. La rage des lectures romanesques me poussa dans un cabinet de lecture, véritable arsenal des Faublas modernes : chaque rayon était garni de livres incendiaires; il y avait cinq éditions de *Faublas*, avec des gravures à perruques, et neuf exemplaires des *Liaisons dangereuses*, autre roman où M. Duclos enseigne l'art d'ouvrir des lignes de circonvallation autour d'une femme, de saper les murailles de son boudoir, de faire brèche et de monter à l'assaut : c'est un poëme didactique et assassin, dont l'auteur n'a pas été pendu.

Un jour, je lisais dans un doux loisir, comme Paolo du Dante, le livre de ce M. Duclos. Le cabinet de lecture était désert : on lisait fort peu à cette époque. La porte de la rue s'ouvrit, et je vis entrer une jeune personne de quatorze à quinze ans, gracieuse et belle comme une héroïne imaginaire de *Faublas*. Elle venait rendre *Cœlina, ou l'Enfant du mystère*, de Ducray-Duminil, honnête homme, celui-là, mais remarquablement niais, et venait demander *les Orphelins du hameau*, du même auteur.

Mes dix-sept ans s'émurent de convulsions nerveuses devant cette ravissante fille : le livre me tomba des mains; elle le ramassa et me le rendit; je voulus la remercier, et je la remerciai en latin. Elle ne remarqua nullement mon trouble. Pendant que la dame du comptoir cherchait *les Orphelins du hameau* dans sa boutique, la belle enfant lutinait autour de nous avec une étourderie charmante; elle fredonnait : *Partant pour la Syrie*, romance de l'époque; elle bouleversait la bibliothèque, elle lisait les titres des ouvrages à haute voix; elle s'asseyait, se levait, s'asseyait encore : l'œil avait peine à suivre cette délicieuse mobilité d'enfant.

Mme Boyer, c'était le nom de la maîtresse du cabinet de lec-

ture, trouva, trop tôt pour moi, le roman demandé. Elle le donna à la jeune fille, qui nous salua de la voix, du geste et du sourire, et sortit en courant.

Je demandai tout de suite à Mme Boyer des renseignements sur son abonnée : je voulus tout savoir. Elle se nommait Finon ***; sa famille était distinguée et honorablement connue à Marseille ; elle demeurait dans le voisinage. Finon adorait la lecture, et avait un esprit d'ange, ou de démon, ou des deux à la fois.

J'ouvris les *Liaisons dangereuses,* et j'y cherchai le chapitre de la séduction. M. Duclos eut la bonté de m'apprendre, dans son livre, que le *cœur d'une belle* était une fleur aussi facile à cueillir qu'une rose dans un jardin qui vous appartient. J'aurais embrassé ce bon M. Duclos !... En outre, le bon La Fontaine arrivait à l'appui avec sa morale :

Qu'il n'est verrous ni grilles
Qui soient de sûrs garants de la vertu des filles

Le sage Montesquieu, homme grave, me confirmait aussi la chose dans ses *Lettres persanes :* je ne voyais dans le sérail de M. de Montesquieu que d'ardentes femmes qui languissaient d'amour en l'absence de leurs maîtres, et qui, en leur absence, se repliaient, à défaut d'autres, sur les amants équivoques auxquels était confiée la garde du sérail. Ducray-Duminil me garantissait bien la vertu de ses femmes; mais je me moquais de Ducray-Duminil.

Ayant fait mes plans avec l'aide de Duclos, de La Fontaine et de Montesquieu, j'attendis Mlle Finon à la boutique, où elle venait tous les jours, car elle dévorait un roman en vingt-quatre heures. Je la revis donc le lendemain. La première minute fut consacrée à détailler les perfections de sa figure charmante : la veille, je n'avais eu le temps que d'admirer l'ensemble. Mlle Finon avait les plus beaux cheveux châtains du monde, un front large et pur, des yeux pleins de douceur, d'intelligence et d'esprit, des sourcils admirablement déliés, des dents de perles, et une bouche ! une bouche inventée pour le premier baiser ! La lèvre supérieure, arquée avec grâce, se découpait en cœur au milieu ; un sourire continuel donnait un charme angélique à ce

visage rose et frais, comme le soleil en fait rarement éclore dans les gynécées du Midi.

Je cherchai longtemps une phrase pour entamer la séduction et ouvrir la campagne : Duclos et Montesquieu ne m'en fournissaient aucune pour la circonstance. Il me fallait débuter avec éclat pour faire sensation : tout ce qui me venait à l'esprit était du dernier trivial. Je relevais ma tête en arrière, je toussais légèrement, j'allongeais mon pied droit, je croisais mes bras, je fredonnais du *Jean de Paris,* mais je ne parlais pas. Enfin, je m'armai de ce courage qui animait les Valsain, les Valcour, les Valmont, et je me décidai à dire cette sottise :

— Il paraît que mademoiselle aime beaucoup les œuvres de Ducray-Duminil ?

M[lle] Finon me répondit :

— Oui, monsieur.

Me voilà dans le même embarras. Je me regardai au miroir, j'étais pourpré.

Après une sottise, je me lançai dans l'impertinence :

— Mademoiselle a-t-elle lu *Faublas ?* lui dis-je en souriant comme Valsain dans un conte moral de Marmontel.

— Non, monsieur, me répondit-elle.

Je me réfugiai dant un coin de la boutique pour me donner un bon coup sur le front ; et, comme je me retournais pour réparer mon erreur, je vis la porte s'ouvrir et la céleste enfant disparaître avec toute son aimable légèreté.

— Comment donc, monsieur, allez-vous parler de *Faublas* à une jeune personne ? me dit aigrement M[me] Boyer.

Je feignis de ne pas entendre ; je payai ma séance, et je sortis en chantant : *Tout à l'amour, tout à l'honneur !* de Boïeldieu.

Lorsque je me trouvai seul dans une rue écartée, j'échangeai ma figure riante contre une face de damné ; mon teint s'anima de la teinte du désespoir. Si j'avais eu un pistolet dans la main ou une rivière sous les pieds, je terminais le chapitre de mes séductions.

Je relus Duclos. Grand Dieu que j'étais petit dans mon noviciat, auprès de ce héros des boudoirs de Paris ! Je relus les contes de La Fontaine et les nouvelles de Boccace. Combien je rougissais de ma gaucherie ! Combien j'étais éloigné de ces superbes amou-

reux, qui n'entraient jamais dans une hôtellerie sans immoler le triple honneur de l'hôtesse, de sa fille, de la servante! qui n'entraient jamais dans une maison sans ravager tous les étages sous leurs invincibles passions! qui avaient enlevé autant de chevelures au beau sexe que le dernier des Mohicans aux Mingos, ses ennemis! « Oui, m'écriai-je, il faut réparer mon premier échec! A quoi servent la lecture et l'instruction, si l'on tremble devant une jeune fille comme un écolier devant son magister? A demain! »

Au coup de midi, j'étais assis dans le cabinet de lecture, et je méditais sur un chapitre de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin*. Il est parlé dans ce chapitre d'un mari vieux et brutal, comme tous les maris, qui a donné à sa jeune femme une douzaine de chemises évaluées 12,000 francs, laquelle femme a laissé soupirer un Sainval *quinze grands jours!* Ce Sainval ne soupirait ordinairement que quinze minutes. Quel chapitre et quel Sainval! Encore une pièce à l'appui.

Au milieu de mes réflexions Mlle Finon entra; je me levai et la saluai avec respect, en renversant deux chaises. Elle ne fit attention qu'aux chaises renversées et se plaignit ensuite à Mme Boyer d'une lacune de trente pages qui avait été pratiquée dans un volume de son roman par un lecteur anonyme. Voilà une bonne occasion, dis-je en moi-même. O Valcour! ô Valsain! ô Valmont! Je pris la parole.

— Mademoiselle, c'est moi qui ai déchiré ces trente pages.

— Vous me payerez le volume, dit Mme Boyer en colère.

— Je vous le payerai, répliquai-je avec un sang-froid digne.

— Et pourquoi avez-vous déchiré ces feuillets?

— Parce qu'ils auraient déplu à mademoiselle.

— Et qu'en savez-vous, monsieur? dit la maîtresse de la maison.

— Si mademoiselle m'interroge, je répondrai.

Mademoiselle ne m'interrogea pas; elle prit un autre roman et sortit.

Un instant après je sortis aussi, mais furieux cette fois plutôt que désespéré.

En traversant le quai du port je rencontrai un de mes condisciples. Il était habillé au dernier goût; il avait beaucoup de breloques à sa montre, un nœud prodigieux de cravate, et un

cordon de cheveux en sautoir sur un gilet de satin ouvert à deux battants.

— Je suis brisé, me dit cet ami, brisé, anéanti; je mène une vie de Faublas. Voilà une lettre encore que je viens de recevoir de deux sœurs.

— Deux sœurs! m'écriai-je en me roidissant en point d'admiration.

— Deux sœurs. Elles me poursuivent partout; deux demoiselles jolies comme des anges! Seize à dix-sept ans. Elles me donnent un rendez-vous pour ce soir.

— Tu iras?

— Non. Vois-tu, il faut se faire désirer, c'est mon principe. Je leur ai répondu que j'avais des affaires ce soir, et au fait c'est vrai. J'ai fait la connaissance, au dernier bal du receveur, d'une dame belle comme Vénus, et qui m'a appelé son Adonis; une brune qui a des cheveux noirs comme mon chapeau et un pied comme mon petit doigt; des yeux comme çà. Elle habite la campagne; je vais monter à cheval. Et toi, que fais-tu? Comment vont les amours?

— Je suis amoureux.

— Tiens, c'est drôle! Moi, je ne suis pas amoureux. J'aime les femmes à la folie; je les aime toutes, mais voilà. Et comment marches-tu avec ta passion?

— Oh! il n'y a que trois ou quatre jours...

— Trois ou quatre jours! oh! laisse-moi rire... J'en ai fait huit en quatre jours. Les femmes, vois-tu, ne demandent pas mieux... Tu sais ce qu'a dit Piron?... Bien... Quel âge a-t-il, ton objet?

— Quinze ans, je crois.

— Quinze ans! c'est déjà roué, ça. Écoute, il faut écrire... Il faut faire une déclaration... *Je vous vis, mademoiselle, et je connus l'amour...* avec d'autres bêtises de ce genre... Et tu signes Alfred, Eugène, Arthur...

— Sainval...

— Sainval, ce que tu veux; et tu demandes un rendez-vous pour demain. C'est bâclé. Tiens, voilà un cordon de cheveux d'une petite blonde, Euphrasie, que j'ai lâchée la semaine dernière. A la première lettre, elle donna dans le panneau. Ordinairement, moi, je n'écris pas de lettres; j'accoste une femme qui me plaît, à l'église, dans la rue, partout. Elle me dit: « Finissez, mon-

sieur, passez votre chemin. » J'insiste. Elle me donne un coup sur le bras ; je vais toujours : elle sourit. Je lui montre un billet ; elle prend le billet. C'est un rendez-vous : c'est fini.

Je me prosternai devant mon ami, et je le quittai pour écrire ma déclaration.

Ma lettre fut transcrite cinq fois ; elle était conçue selon les règles du style épistolaire de la rhétorique de Domairon. Je la mis au net sur du papier vélin, avec encadrement de fleurs jaunes et une vignette rose représentant Cupidon décochant une flèche sur un cœur ailé. Je signai Sainval.

Il me fallut attendre deux jours une occasion favorable ; lorsqu'elle se présenta, je m'approchai de Mlle Finon, et je lui dis, à voix basse : — Voici un billet que vous avez laissé tomber. — Duclos m'avait enseigné ce moyen.

— Je n'ai point laissé tomber de billet, me dit la jeune personne ; et elle jeta bien loin ma lettre avec dédain. Il y eut une éclipse de soleil en ce moment pour moi : la terre trembla ; le sang me tinta aux tempes. Mme Boyer ramassa la lettre et me la rendit, en me disant que son cabinet de lecture était une maison honnête, et que je l'obligerais de n'y plus rentrer.

— Si vous n'étiez pas une ignorante, m'écriai-je dans une excitation de colère qui me sauva d'un évanouissement, vous sauriez que Duclos, que Boccace, que La Fontaine, que Louvet, que Montesquieu...

Mme Boyer, épouvantée, cria au secours ; je pris la fuite pour éviter les anathèmes des voisins.

A ma première entrevue avec mon condisciple, je lui contai l'aventure.

— Figure-toi, lui dis-je, qu'elle a jeté ma lettre à tous les diables.

— Très-bien.

— Comment très-bien ?

— Sans doute ; elle a voulu te donner une leçon. Tu lui remets un billet, à la petite, devant la vieille ; la petite s'effarouche ; c'est juste. La même chose m'est arrivée avec Zoé, l'autre jour. Elle se promenait avec sa tante ; je lui montre ma lettre, et elle retire brusquement ses mains. Il faut savoir s'y prendre à propos, mon ami.

— Mais pourtant, j'ai lu dans Duclos...

— Il n'est pas question de Duclos ; tu es un enfant. Te voilà maintenant chassé du cabinet de lecture ; il faut aborder ta belle le soir, quand elle prend le frais, sur la porte de sa maison. Attends la nuit surtout, et du courage, je te garantis le succès.

Le soir, au tomber du crépuscule, je commençai ma promenade dans la rue de Mlle Finon. Elle brodait derrière la vitre, et regardait la rue à chaque échappée d'aiguille. Quatre fois nos yeux se croisèrent, et je crus remarquer sur son beau visage, sous vitre, une trace de repentir. Cela va bien ! dis-je en moi-même ; et le pavé devint plus doux à mes pieds que le velours.

La nuit venue, Mlle Finon se leva comme une brillante étoile sur l'horizon de sa porte. Ah ! dis je tout bas, elle attendait la nuit! C'est égal point de précipitation. Ne brusquons rien, l'affaire est en bon chemin. O quelle nuit! *Qualis nox ! Dii, Deœque ! O Tibulle ! O Catulle ! Cras amet qui nunquam amavit ; qu'il aime demain celui qui n'aima jamais !* O Boccace ! comme ils ont connu le cœur des femmes ! Quelle folie de remettre une lettre devant Mme Boyer ! Où donc avais-je la tête ?

La voilà toujours ! qu'elle est belle ! et elle m'attend !

Quand on attend sa belle
Que l'attente est cruelle !

Joconde ! musique de Nicolo.

Aussi qu'il sera doux
L'instant du rendez-vous !

Elle a souri ! femme rendue ! enfin en voilà une ! c'est la première, mais elle me coûte cher ! Avançons.

J'interrompis brusquement la ligne droite de ma promenade, et je m'avançai avec audace vers la porte où rayonnait l'ange de mon amour. Ma lettre était roulée dans ma main.

Je m'inclinai respectueusement ; elle ne bougea pas ; elle me regardait.

— Mademoiselle, lui dis-je, excusez une indiscrétion qui prend sa source.....

Elle m'interrompit :

— Que demandez vous, monsieur? me dit-elle d'une voix douce, mais décidée.

— Vous voyez à vos pieds....

J'entendis un grand éclat de rire, et un bruit de porte qui se fermait sur mon front incliné de respect.

Je restai cinq minutes plus pétrifié que la pierre de cette porte. L'éclat de rire roulait dans ma tête, comme une vibration dans une cloche, et rien n'était horrible à mes yeux comme cette porte muette et désolante qui venait d'écraser dans l'air mon amoureuse déclaration. Pour m'achever, une rude voix d'homme me tomba perpendiculairement sur la tête avec cette brusque interpellation : Que faites-vous là, monsieur ? C'était le propriétaire de la maison, qui m'ayant vu rôder, dans la rue, depuis une heure, se tenait en garde contre moi, au milieu des embûches de la nuit.

Les larmes aux yeux, je m'éloignai du théâtre de mon infortune consommée, et je rentrai chez moi avec une de ces fièvres qui n'ont pas été classées par les médecins. En apercevant sur ma table Duclos, La Fontaine, Boccace, Montesquieu, Louvet, je fus saisi d'une atroce ébullition de colère. — Scélérats, m'écriai-je, vous ne jouirez plus désormais du fruit de vos impostures ! et je les déchirai avec une volupté de vengeance qui me faisait du bien. A mesure que je déchirais, je surprenais encore çà et là des phrases qui crispaient mes doigts ; *le marquis de Blanzé faisait la conquête d'une femme en prenant une prise de tabac ; — Valsain mesurait, à boisseaux, les anneaux de ses victimes, comme on fit pour les chevaliers romains après la bataille de Cannes ; — femme attaquée, femme séduite, telle était la devise de Valmont.* Je les foulais aux pieds, eux et leurs devises. J'en voulais surtout à Montesquieu ; j'avais son buste ; je le décapitai.

Le lendemain, je partis pour un long voyage, où je ne trouvai que des hôtelleries habitées par la décence et la vertu. Oh ! si j'avais tenu Boccace et La Fontaine sous mes pieds !

Dix-sept ans après, me trouvant dans un salon de Paris, l'été dernier, j'entendis annoncer une dame dont le nom et la figure me frappèrent. Je me glissai sur un fauteuil, à côté d'elle, et j'engageai la conversation. Je trouvai cette belle personne fort spirituelle, et pleine de charme dans l'entretien. Quelques paroles négligemment tombées de sa bouche me plongèrent en rêverie, et

me donnèrent des émotions inexplicables, de vagues souvenirs; je me recueillis pour rentrer dans ma vie et fouiller mon passé. Je me hasardai à lui demander son prénom.

— Joséphine, me dit-elle.

— Joséphine... ou...?

— Finon.

— Oui, c'est cela; c'est vous.

Et je me nommai; et je lui rappelai le cabinet de lecture, le billet si mal reçu, la porte si bien fermée. Elle se souvint de tout. Je la considérai avec un plaisir extraordinaire. Dix-sept ans n'avaient pas dérangé les lignes de cette harmonieuse figure; c'était toujours cette bouche en cœur qui s'ouvrait sur deux arcs de perles fines, toujours ce sourire, et cette fraîcheur du beau temps.

— Me permettez-vous, lui dis-je, de reprendre ma passion à la porte où je l'ai laissée, il y a dix-sept ans.

— Vous ne seriez pas plus heureux aujourd'hui, me dit-elle; êtes vous duc ou carmelin?

— Non, madame.

— Eh bien! je veux mourir duchesse ou carmelite.

— Les femmes sont plus fortes qu'on ne croit.

— Oh! certainement, monsieur; elles ne sont faibles que dans les romans et les contes.

— Et Boccace, madame?

— Boccace est mort vierge et martyr.

MÉRY.

LES

POËTES DALMATES ET LES FEMMES DALMATES,

AU XVIIIe SIÈCLE.

II.

Nu'semo nati alla ventura,
E dopo morti, come che se mai
A sto mondo no fussimo mai stai,
Resteremo in eterno in sepoltura.

L'anima nostra xe'na fiamma pura
E, co in cenere i corpi sara andai
Anca i salumi restera smorzai,
E affatto i perderà la so natura.

Del ben presente tutti via godemo,
Affrettemose a gustar ogni affetto
Ei più squisiti vini su bevemo.

MORALE VÉNITIENNE.

Les confessions de Gozzi n'ont rien de vaniteux comme celles de Rousseau, il ne dore et ne pare pas son vice : sans doute il peut se tromper sur lui-même et s'estimer à trop haut prix, mais du moins il ne veut pas que vous regardiez ses défauts comme sublimes. Ce qui le contrarie le plus, c'est la philosophie nouvelle, cette philosophie de Rousseau, de Voltaire et de D'Alembert, qui renverse toutes ses idées, c'est le XVIIIe siècle qui va se terminer par un cataclysme universel. Il préfere encore la férocité dalmate à l'énervement de son pays, et surtout à la propagation des idées

philosophiques, tombant au milieu d'un peuple corrompu, pour achever sa corruption. Mais tout cela, il ne le dit pas avec un sérieux fait pour provoquer l'ennui, il est gai, il est bouffon, il est artiste. C'est un moraliste en caricature. Il intitule ses mémoires, *Mémoires inutiles de ma vie, publiés par humilité.* J'aime cette facétie prise pour masque de la raison, et le grave sénateur se couvrant d'un domino pour observer les mœurs populaires. Comme il s'est amusé en écrivant !

Il y a un caractère si particulier empreint sur les douze cents pages in 8° dont se compose l'ouvrage de Gozzi ; l'originalité en est si vive ; et c'est quelque chose de si peu commun qu'un ouvrage amusant, qui tombe et meurt enseveli sous les ruines d'une république délabrée ; que la sensation de plaisir éprouvée par moi en lisant les *Mémoires* que je signale, je voudrais la faire partager à mes lecteurs. Y réussirai-je ? Le style de Gozzi est plein de pantalonnades piquantes, et je ne puis espérer les faire passer dans le mien. On n'a jamais décalqué la phrase florentine de Benvenuto Cellini. Je désespère de rendre la phrase vénitienne de cet autre original. Toutes deux sont colorées, ardentes, dansantes devant vous. Il faudrait allier La Fontaine, Rabelais et Dufresny, pour reproduire ce style singulier.

De 1750 à 1800, il y avait bien des choses à observer. Les pauvres monarchies étaient toutes chancelantes, lorsque Carlo Gozzi vint à naître. Mêmes futilités, mêmes frivolités, occupaient l'Europe ; et le centre, le foyer de ces vices énervés se trouvait à Venise. Gozzi ne négligea rien. Il jeta sur la profondeur de ses vues un voile de futilité apparente : on a de nos jours inventé quelque chose de mieux, on a couvert de gravité et de sérieux les résultats les plus frivoles. Bizarre comme ses œuvres, Gozzi mena une vie réglée et doucement sévère, au milieu de cette société dissolue ; il l'amusa en se moquant d'elle. Pourquoi a-t-on si peu parlé de lui ? Ce remarquable talent est éclos dans un sépulcre ; malheur à la pensée forte qui se trouve étouffée par une société mourante : l'une entraîne l'autre dans l'obscurité et le néant.

Je n'ai à vous parler aujourd'hui que de la Dalmatie. Nous reviendrons à Venise un autre jour ; alors nous observerons à loisir ces nains superbes de la république vénitienne déchue, leurs amours, leurs jeux, leurs masques de gravité sur des mœurs

d'enfant débauché, leur vie toute concentrée dans les cafés, les théâtres, les boudoirs et les casini.

Entrez donc dans la Dalmatie sauvage, qui se trouvait toute voisine de Venise voluptueuse; pied à terre que les Vénitiens s'étaient ménagé du côté de la Turquie. Leur imagination ne cherchait-elle pas un plaisir nouveau dans le conflit perpétuel de cette existence des bois et des rochers, avec cette autre existence de voluptés et de luxe qui distinguait la cité vénitienne? N'est-il pas heureux qu'un homme doué du génie satirique de Callot ait esquissé les mœurs de la ville inconnue que l'on appelait Zara? Remerciez le sort qui a envoyé un observateur attentif dans ces parages inexplorés

Il n'y avait d'ailleurs rien à faire dans la Dalmatie; et nos Vénitiens s'occupaient à courtiser les femmes morlaques, à quereller les indigènes et à jouer les débris de leur fortune ou l'espoir de celle qui ne devait jamais leur advenir. Gozzi, qui avait à peine barbe au menton, commençait là son métier d'observateur.

« Si vous avez lu Virgile et surtout Homère, dit-il, vous y avez vu des Morlaques. Ils sont aussi païens, en fait de mariage, de funérailles, de coutumes, de mœurs, que les peuples de la païenne antiquité. Ils payent encore une troupe de pleureuses qui viennent hurler leurs hymnes sur les cadavres, et qui se relayent, quand leurs bronches fatiguées se refusent à continuer cette épouvantable musique. Un de leurs jeux nationaux et favoris consiste à soulever un disque énorme, taillé dans le marbre, et à le lancer le plus loin possible: n'est-ce pas là Diomède et Turnus?

» Toute famille qui ne compte pas beaucoup d'hommes tués et de vengeances exercées sur elle et par elle, est méprisée. Sous les murs de Bude, je me promenais souvent avec un brave curé qui me racontait, d'un ton pénétré d'admiration, les exploits de ses ouailles, les arquebusades des deux villages dont il était le pasteur, le tarif des morts, tel qu'il se trouvait fixé par la coutume, celui des viols, qui ne montait pas très-haut; et le fidéi-commis de vengeance que les générations se transmettent avec une constance merveilleuse.

» Je ne tardai pas à m'apercevoir que le curé morlaque disait vrai. Une femme d'environ cinquante ans, trois ou quatre jours après mon arrivée, alla se prosterner aux pieds du provéditeur

général : une lourde carnassière pendait sur son épaule ; elle en tira je ne sais quelle perruque dégoûtante, attachée à un crâne desséché; elle jeta le crâne et la perruque aux pieds du provéditeur, frappa du front la terre et cria en pleurant :—*Justice ! justice !* Je demandai le motif de cette exhibition extraordinaire, et j'appris que le malheureux crâne était celui de la mère de cette femme, assassinée trente ans auparavant ; que les malfaiteurs avaient été punis ; mais que le désir de vengeance de cette bonne fille ne s'était pas encore assouvi, et que, depuis trente ans, elle n'avait jamais manqué de répéter la même cérémonie devant chaque nouveau provéditeur, avec les mêmes cris, les mêmes hurlements, la même carnassière et le même crâne desséché.

» Les femmes montenegrines, ordinairement assez jolies, font tout ce qu'elles peuvent pour ne pas plaire. Une espèce de sac noir les enveloppe ; à peine aperçoit-on leurs cheveux en désordre, et leurs yeux qui brillent, comme des étoiles, sous ce capuchon lugubre. Dans tous les pays sauvages, les labeurs pénibles appartiennent aux femmes ; véritables esclaves, elle baisent la main de leur maître toutes les fois qu'elles rencontrent un homme sur la grande route ou dans le bois. Frugales, économes, chastes, dévouées, contentes de leur sort ; on devrait, pour tempérer un peu la frivolité et les vices des mœurs vénitiennes, jeter au milieu de nous une colonie de ces Montenegrines.

» Dans le reste de la Dalmatie, le fonds des mœurs est encore austère ; mais la violence des passions, l'ardeur du climat, l'influence exercée par les officiers italiens, ont dû chasser au loin ce nuage de préjugés que la civilisation dissipe sur son passage, et qu'elle remplace par des vices. De mon temps, on conciliait comme l'on pouvait la décence extérieure avec la volupté ; la sévérité extérieure restait la même, et le voile de la nuit couvrait un millier d'intrigues. C'était le plus étrange alliage de la passion et de la morale, de la volupté et de l'austérité, d'une vie farouche et d'une vie molle.

» On a fait beaucoup de plans pour cultiver les fertiles campagnes de ces provinces : efforts inutiles. Les Dalmates ne veulent agir que comme leurs pères. L'industrie qui défriche le sol n'est rien, si l'intelligence et le courage ne viennent seconder et diriger ensuite les travaux matériels. Pourquoi de notre temps songe-t-on si peu au moral des hommes ? On croit tout faire avec des

machines et des inventions. C'est le cœur humain qu'il faut changer. Vous ne persuaderez jamais à un Morlaque qu'il agira beaucoup mieux en cultivant la terre et en y plantant de l'ail et des ciboules, et que c'est folie de faire venir des campagnes napolitaines ces produits dont le pays absorbe une consommation si extraordinaire. Il fera comme on a fait avant lui. Ne s'apercevra-t-on jamais que la civilisation doit commencer par l'âme, et que tout ce qui est matériel sera toujours régi par ce qui est intellectuel? L'opulence, le luxe, l'aisance de notre corps, le bonheur physique, attirent toute l'attention; et l'on ne voit pas que ce prétendu perfectionnement ne sert point au bonheur, si les âmes sont rongées d'envie, enflammées de cupidité; minées par l'ennui. »

De telles observations, écrites en 1796, ne sont pas d'un homme ordinaire. C'était deviner la tendance de l'Europe, tendance matérielle, qui, au moyen d'une invention nouvelle, suppose avoir conquis un bonheur nouveau. Gozzi en prévoyait le résultat; lui qui, sous des apparences frivoles, cachait sa pénétration. Il voit le fond de la folie du siècle, il s'en amuse, et il n'essaye pas de l'arrêter dans son cours. Il voit l'avenir tout entier: cette matérialisation des idées; cette espérance folle d'idéaliser le destin de l'humanité entière, en perfectionnant sa vie matérielle; ces chimères insensées qu'ont fait naître les développements de la manipulation chimique et du commerce, comme si l'accroissement des jouissances et des moyens physiques pouvait augmenter autre chose que les désirs, le luxe et l'abondance; comme s'il n'y avait pas dans l'homme d'autres facultés qui, s'enivrant pour ainsi dire de ce besoin insatiable de jouissance, augmentent leur misère par le mouvement même qui les entraîne, et aboutissent au désespoir!

Revenons à la Dalmatie.

« L'ennui des officiers, dit Gozzi, l'oisiveté de la garnison, la singularité sauvage des mœurs dalmates, produisaient de temps à autre des scènes singulières. Les uns jouaient sur une carte leurs appointements de six années, les autres allaient faire des sérénades sous les balcons, s'exposant aux contre-sérénades des balles qui jaillissaient du pistolet dalmate, et qui ne manquaient guère de troubler la fête; orgies nocturnes, festins dans les bois, enlèvements, intrigues, tout ce qu'il y a de plus romanesque,

naissaient de cette singulière collision entre une civilisation efféminée et une existence sauvage. Nous étions heureux quand nous réussissions à troubler le sommeil de nos bons bourgeois. Je jouais de la guitare passablement, ce qui me rendait nécessaire à mes camarades ; ils s'amusaient à me faire exécuter mes sonates sous les fenêtres des habitants et à marquer la mesure de mes chansons à coups de pistolet.

» Pendant l'été que nous passâmes à Spalatro, nous nous avisâmes de mettre toute la ville en rumeur par une formidable invention. La nuit est chaude : nous prenons chacun deux chemises, l'une que nous passons comme à l'ordinaire, mais absolument nus ; et l'autre dans les bras de laquelle nous faisons entrer nos jambes. Nous attachons ces deux chemises l'une à l'autre, et notre troupe, composée de huit ou dix jeunes fous, un bonnet blanc sur la tête, agitant des torches enflammées, se met à courir les rues avec des hurlements qui éveillent et épouvantent femmes et enfants ; frappant aux portes, et semblables à une légion de fantômes échappés de l'enfer. On avait coutume, pour rafraîchir les chevaux, de tenir les écuries ouvertes pendant la nuit ; nous y entrâmes, en détachâmes plus de cinquante, qui, lâchés dans la ville, galopant, hennissant et ruant sous le feu de nos torches, augmentaient ce désordre enragé. Le tumulte était infernal. Tous les habitants sortaient de leur lit, croyant que les Turcs avaient fait irruption dans la ville, et se demandant : « Qu'est cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? » et nous, de continuer de plus belle notre course et nos clameurs. Le matin, les habitants, tout étourdis, avaient grand'peine à retrouver leurs chevaux, et ne savaient comment s'expliquer cette invasion des puissances de l'enfer.

» Je vous ai déjà parlé de la grande affaire du tromblon, et je vous ai raconté cet héroïsme du noble Dalmate, qui défendait aux paysans, un tromblon à la main, l'accès de la rue habitée par sa bien-aimée (1). Peu de temps après cet exploit, déjà l'amoureux Siméon avait renoncé à sa passion, lorsque j'eus à représenter mon rôle favori dans un canevas nouveau. C'était jour de mardi-gras ; toute la ville et le provéditeur assistaient à la représentation.

(1) Voyez le premier article.

» Le rideau se lève. Lucile (c'est moi) est femme du vieux Pantalon, homme parfaitement vicieux, dont elle attend le retour. Lucile berce son enfant, décrie les mœurs du mari, décoche sur son passage les épigrammes dont elle s'avise, et a l'honneur de faire rire la noblesse et la bourgeoisie dalmates. Un quart d'heure se passe ainsi ; mais Pantalon, que j'attends, manque son entrée en scène. Je fixe un regard affligé sur la coulisse, je renouvelle mes lazzi, je me plains de ce que les mauvais traitements de mon mari m'empêchent d'être une bonne nourrice. Personne ne vient encore. Ma verve est à sec ; rester court ! quel deshonneur ! un bon comédien *de l'arte* ne doit jamais s'y exposer. Mes regards se promènent sur tous les rangs de loges. Qui vois-je resplendir aux premières, toute couverte de diamants et de fleurs? c'est Tonina, la Phryné de la ville de Zara, l'écueil de toutes les fortunes, plus belle qu'à l'ordinaire, et dont la parure annonçait les récents triomphes. Elle riait beaucoup des lazzi que je me permettais. Je me rappelai alors vivement le danger que m'avait fait courir la gueule enflammée du tromblon. Il me sembla qu'un éclair subit me révélait l'idée d'une scène nouvelle et m'offrait l'occasion de soutenir l'attention de mes auditeurs. Tout est permis sur un théâtre particulier, où personne ne paye sa place et qui fait de la licence un mérite.

» Me voilà qui reprends dans mes bras la poupée qui re pr-tait ma fille et que j'appelle du nom de Tonina. — Tu seras belle, lui dis-je, mais prends garde ! si, malgré mes soins, mon zèle, mes avis et mes exemples, tu t'avise de mal tourner, je maudirai le jour où tu es née ! O Tonina maudite ! Tonina la perfide et la séductrice ! quelle sera ta vie ? Comment useras-tu ton âme et flétriras-tu ton corps? — Bientôt toutes les scènes scandaleuses qui se rapportaient à la Tonina vivante me servent de texte, et j'y entremêle une foule de réflexions morales ; on rit, on m'encourage ; je continue ; je fais toute l'histoire de Tonina ; le provéditeur éclate. Tonina, rouge et pâle de colère, s'enfonce dans sa loge ; le peuple applaudit à tout rompre, et Tonina est obligée de s'enfuir.

» Mais ce n'était pas tout. Singulier caprice des femmes !

» Au bal et au souper que les officiers mes camarades avaient préparé, qui vois-je reparaître? Tonina, qui avait changé de costume, et que le *zendala* vénitien rendait plus attrayante. A moi

seul, qui l'avais outragée si gravement, s'adressent toutes ses agaceries ; à moi tous ses regards, à moi ses reproches mêlés de larmes et d'œillades. Je n'en revenais pas. Tonina passa deux mois à dresser ses batteries, à m'entourer de ses filets, à établir un mur de circonvalation autour de ma pauvre vertu. J'étudiai tout à loisir ce magnétisme bizarre qu'on appelle amour, et dont l'orgueil est un des éléments constitutifs : mais je restai vainqueur. »

Même comme individu, celui qui a écrit ces pages mérite quelque attention. Parmi les originaux que j'aime (et je les aime tous, ces bons conservateurs de la naïveté humaine), il se distingue : c'est, je crois, le dernier de la famille. Il s'est avisé de naître quand l'astre des monarchies s'éclipsait, au moment où les communes se levaient, colosse en fureur ; à l'époque où toute individualité pâlissait devant la nouvelle explosion. Au XVIIIe siècle, je vois peu d'originaux. Diderot est un prédicateur de salon, Swift un homme dévoré de bile, Jean-Jacques un malade sublime. A tous il faut un cercle qui les regarde, des auditeurs qui s'étonnent, des applaudisseurs et des fanatiques. Gozzi est un original de pur sang, un philosophe isolé, une nature à part, observateur froid et pénétrant, taciturne et solitaire au milieu des folies de Venise et de la Dalmatie ; triste et doué du génie comique ; platonique dans ses amours, pendant que la débauche vénitienne bondissait autour de lui.

Bientôt je continuerai, d'après lui, ces études de Venise et de la vie dalmate à la fin du XVIIIe siècle. Les confessions de Gozzi sont aujourd'hui un des bouquins les plus ignorés parmi tous ceux dont nos bibliothèques sont encombrées. N'ayez pas de dédain pour les livres obscurs ; souvenez-vous que Tacite est resté enfoui pendant quelques siècles, et que demain peut-être, les livres perdus de cet admirable génie reparaîtront au grand jour. Il ne faut pas me blâmer, si je cite un livre oublié. La moitié de la vie humaine et de l'histoire se cachent dans des recoins inconnus. A quoi bon les points de vue communs et vulgaires ? Une belle solitude est chose charmante ; on se promène avec bonheur dans les pages d'un agréable livre longtemps négligé.

D'ailleurs, tout le monde ne comprend pas ce qu'il y a de finesse dans ces observations de Gozzi. Il aperçoit non-seulement les ridicules des hommes, mais ceux des siècles ; et il les esquisse avec un trait si fin, si peu prétentieux par le coloris, si vif et si

énergique, que vous diriez une eau-forte de Callot. Rien de plus piquant que la finesse et l'audace de touche qui distinguent Callot ; elles échappent au peuple des spectateurs. Voici mille figures hétéroclites qui se pressent dans un espace étroit, et qui, toutes, ont un caractère et une vie propre ; on ne voit là qu'un amas de grotesques ; on oublie la moralité puissante, le but véritable de l'homme de génie ; on ne le comprend que par ce qu'il a de vulgaire. Ainsi Shakspeare charme la masse par ses défauts. Dans son esprit, comme dans celui de Cervantes, d'Aristophane, de Molière, de Gozzi, le sérieux tenait la première place ; gens graves qui faisaient les bouffons, observateurs froids qui affectaient le caprice, philosophes plus profonds que tous les inventeurs de classifications esthétiques.

Gozzi nous conduira un de ces jours à Venise, et nous ne l'y suivrons pas sans plaisir : le chapitre des mœurs vénitiennes serait incomplet sans l'histoire des amours de Gozzi. Vous auriez tort de croire que je vous les donnerai pour vos menus plaisirs seulement. Pénétrez avec lui dans la vie morale de ce peuple : on ne connaît les gens que dans l'intimité. Ces petits défauts, ces faiblesses humaines, ces secrets de la chambre à coucher et de l'alcôve, ces folies vénitiennes, ces caprices, ces vices mêmes; tout cela est nécessaire pour pénétrer dans la vie d'une nation. Nous n'aurons pas plus envie que Gozzi lui-même, de séduire les imaginations par la gravelure des détails; triste ressource en même temps que séduction usée. Mais, comme Gozzi, nous aimons à jeter un coup-d'œil froid et sans passion dans les annales domestiques. Plus l'esprit de l'Aristophane vénitien était bizarre et sagace, et plus il nous convient de suivre les récits qu'il fait de lui-même. Ce bonhomme, l'imagineriez-vous? a trouvé des amours platoniques à Venise. Dans cette douce et joyeuse bacchanale, dans cette ingénuité de vices, qui oubliaient leur propre nature et ne se souvenaient plus du péché, tant ils étaient enfantins, voici un homme qui rêve les voluptés de l'âme. Les dévots persans chantent des poëmes mystiques, quand ils sont à table, buvant le vin de Chyras dans des coupes de cristal; et c'est par l'étude de ces hymnes étranges, que l'on peut comprendre à la fois le goût d'un peuple pour les voluptés et pour la poésie. Ainsi se présente Gozzi, assez bien placé pour que tout le mouvement de Venise tourbillonne autour de lui, assez fin pour tout apercevoir ; d'un génie

dramatique qui comprend toutes les passions ; d'une âme bonne et indulgente, qui pardonne nos vices sans s'y mêler ; philosophe, enfin, qui se croit froid, parce qu'il est observateur. Cancatrices, danseurs, fats à la mode, abbés libertins, joueurs de pharaon, magistrats qui chantent la sensualité en vers que Pétrone n'eût pas osé faire ; intrigues de toilette, petites rumeurs de place publique; c'est un tumulte d'enfants qui se joue autour de Gozzi. Nul ne s'embarrasse de ce que dira le voisin. Il faut jouir de la vie, la république se meurt, le temps s'en va, Venise est encore belle ; vive le bonheur facile, le plaisir qui va vite et coûte peu! vive l'éclat du ciel, les drames rapides, la musique que le vent emporte; la foule du peuple sur la grande place, la nuit passée dans les casini, une ombre de religion pour rassurer les âmes ; un nuage coloré par les arts antiques, par le souvenir du Titien, par les pinceaux du Tintoret, enfin tout ce qui peut bercer ces âmes molles, dépravées et radieuses !

PH. CHASLES.

(*La suite au numéro prochain.*)

BULLETIN.

La France a donné depuis un mois un démenti bien éclatant et bien formel aux accusations dont elle est depuis quelque temps l'objet. Son calme et sa noble attitude dans ce moment de détresse, et durant cette longue suspension de gouvernement, ont suffisamment répondu aux insinuations de l'esprit de parti. Après une telle épreuve, il eût été trop injuste, en vérité, de vouloir la gouverner par les rigueurs et les procédés irritants du parti doctrinaire. Il paraît qu'aujourd'hui même ce système a été jugé, et pour longtemps, si ce n'est pour toujours. On dit qu'au moment de saisir la présidence du conseil (il le croyait du moins), M. Guizot a vu s'échapper le pouvoir de ses mains, dans une scène assez vive qui laissera de fâcheux souvenirs là où il tenait le plus à faire naître des dispositions favorables. A la suite de cette rupture, M. Molé s'est trouvé de nouveau appelé à former un ministère, et il paraît qu'aidé de M. de Montalivet, il n'a pas tardé à présenter une combinaison qui offre toutes les garanties désirables de droiture, de capacité et de connaissances politiques. L'estime publique environne les noms des membres du nouveau cabinet, tous hommes spéciaux, qui ne se sont pas compromis dans ce mois d'intrigues et de hasardeuses démarches. Il paraît que le ministère ne retirera pas les lois présentées, mais qu'il ne placera pas la chambre, comme le faisaient M. Guizot et ses amis, dans l'alternative de voter ces lois telles quelles ou de renverser le gouvernement. Ce ministère ne comptera, il est vrai, parmi ses membres ni M. Thiers ni M. Guizot ; mais M. Thiers a fait connaître son système, et le caractère d'un véritable homme d'État qu'il vient de déployer, donne l'assurance qu'il ne combattra pas un ministère dans la seule pensée de le renverver, et d'amener au pouvoir les idées qui viennent d'en sortir. Pour M. Guizot, en

dépit de ses dernières démarches, on doit augurer, de sa haute intelligence qu'il ne viendra pas combattre des lois auxquelles il a contribué plus que personne, et que ses amis, dans leur propre intérêt, ne pousseront pas l'esprit de secte au point de détruire, par humeur, l'ouvrage de leurs propres mains. Ne serait-il pas curieux, en effet, de voir le ministre des finances qui a groupé les chiffres de la loi d'apanage, voter contre cette même loi, et le sous-secrétaire d'État de l'intérieur combattre les articles du budget qu'il a lui-même préparés? C'est un triste spectacle qui nous a déjà été donné, il est vrai, à l'époque où M. Thiers, séparé de M. Guizot, fut attaqué sur l'emploi du crédit de cent millions, par M. Duvergier de Hauranne, qui avait loué M. Thiers à ce sujet, dans un rapport à la chambre, quand M. Thiers était encore le collègue de M. Guizot. Ce fut un déplorable scandale, et l'impression fut trop fâcheuse pour qu'on puisse craindre qu'il se renouvelle deux fois. Pour M. Molé, qui a traversé cette longue crise avec tant de calme et de loyauté, et qui disait, en voyant les démarches de ses adversaires se croiser dans tous les sens : *Que de peines ils se donnent pour me faire un cabinet !* M. Molé avait bien jugé sa position. On peut en conclure qu'il jugera également bien celle où il va se trouver ; et c'est là toute la science du gouvernement.

La presse s'est occupée cette semaine du mariage du duc d'Orléans avec la princesse de Mecklembourg. Cette sérieuse négociation est achevée ; les formules de l'étiquette se règlent par ambassades ; dans quelques quinzaines l'union sera accomplie, à la satisfaction de toutes les familles régnantes, car, pour le dire en passant, ces têtes couronnées dont le sort est si envié, ne peuvent contracter alliance que sous leur bon plaisir réciproque. Chaque souverain est, par le fait, le beau-père de tout héritier présomptif jaloux de perpétuer sa race. Le grand seigneur même a voix consultative au conseil de famille.

Nous n'entretiendrons pas nos lecteurs de l'étendue des États du prince Paul, frère de la princesse destinée au fils du roi. Des journaux qui se prétendent bien informés n'ont rien laissé à dire sur ce sujet. Ils ont compté les rivières, les prairies, les bêtes à cornes et à poil de ce duché avec un talent de statistique bien remarquable. Comme ce duché n'est pas destiné à être rattaché à la

France par le fait du mariage entre les deux États, nous abandonnons sans regret cette géographie sentimentale. Nous aimons mieux nous réjouir, avec ces journaux, de la grâce, des talents et de la beauté de la future duchesse d'Orléans. D'un passé évanoui nous n'avons gardé qu'une admiration profonde pour les belles reines. On aurait trompé l'esprit de cette royale personne si on lui avait peint la France comme le temple de l'étiquette, de cette étiquette majestueuse, fille de Louis XIV et de Philippe II; les temps ont marché, ou reculé, diraient d'autres: quoi qu'il en soit, ces grandes et futiles choses n'existent plus. Que la princesse ne compte donc que sur des applaudissements et des suffrages partis du cœur. Belle, elle sera admirée; spirituelle, son nom sera placé par les amis des arts à côté de celui d'une princesse destinée à être sa sœur; qu'elle soit bonne, et elle sera aimée.

Un mariage de cour est une fête pour l'architecture, la peinture et la statuaire; les arts font un appel aux métiers, et toutes les mains travaillent. Voilà comment les princes se font aimer. De leur magnificence bien entendue découle le bonheur du plus grand nombre. Versailles prêtera ses immenses salles au mariage du duc d'Orléans; le grand nom de Louis XIV rayonnera sur cette solennité pour en doubler la majesté.

La crise commerciale, dont on nous effraie depuis deux mois, a, par son exagération, un air de parenté avec la menace des brigands en 93. Chaque ville avait ses brigands à ses portes pour les enfoncer; chaque nuit les brigands devaient faire irruption, et personne ne vit jamais aucun de ces brigands. Si nous vivions au moyen âge, nous serions menacés d'une comète ou de la fin du monde. Moins superstitieux, mais toujours avides de merveilleux, nous avons besoin d'une émotion qui remplace la fin du monde et les comètes; cette émotion est aujourd'hui la crise commerciale: demain ce sera autre chose.

Malheureusement, ces mille déclamations empêchent la voix des arts de pénétrer les masses occupées ailleurs.

A part les bruits expirants du Salon, que peut-on nous dire? C'est à peine si l'on ose parler d'un vase de Pergame que le sultan Mahmoud envoie en cadeau à la cour de France. Nous aimons sans doute beaucoup les cadeaux, mais nous frémissons à l'idée des frais et risques de transport dont nous menace celui de sa hau-

tesse. Les souverains devraient bien affranchir leurs présents.

Nous n'avons besoin, du reste, que de nous en rapporter aux paroles de M. Texier, pour que nos craintes soient justifiées. M. Octave de Chabannes fut chargé par M. le marquis d'Eyragues de se rendre à Pergame pour enlever le fameux vase. Nous voici à Smyrne, écrit M. de Chabannes; mais après bien des fatigues. Des obstacles de tout genre sont venus nous assaillir, non pas de la part de la population, qui a assisté à nos travaux avec un intérêt particulier; mais la rigueur de la saison, les routes impraticables, les rivières débordées ont failli nous arrêter longtemps.

Ces obstacles n'ont pas été les seuls, d'après la lettre de M. de Chabannes. Cet officier a été obligé de faire construire un chariot, des échafaudages, des caisses, et d'ordonner ces préparatifs au milieu des ravages de la peste. Nous ne saurions trop louer le zèle de cet officier de marine et de ceux qui l'ont aidé dans cette expédition. Espérons que le vase de Pergame, une fois arrivé à Paris, n'aura pas la même destinée que les bas-reliefs d'Olympie, qui ne sont guère connus du public que par les conjectures zoologiques de M. Geoffroy Saint-Hilaire; espérons qu'il ne sera pas caché à tous les yeux comme la sculpture de Jean Gougeon et de Michel-Ange, qui, depuis dix ans, est enfermée dans le musée d'Angoulême, pour la seule édification des gardiens du Louvre, et que ni les artistes ni les curieux ne peuvent visiter sans une permission autographe de M. de Cailleux.

Les princes malgaches ont été présentés à la cour et ont visité les principaux établissements de Paris. Rien n'est plus doux et plus tranquille que ces envoyés de la reine des Ovas. Ils vont partout accompagnés de leur suite noire, qui ne semble pas trop s'enthousiasmer à la vue des merveilles de notre civilisation. On dit ces jeunes gens très-judicieux; nous serions porté du moins à les croire assez ironiques, si leurs observations sont toujours semblables à celle-ci. On leur demandait l'autre soir ce qu'ils souhaitaient voir dans leur tournée du lendemain : quels monuments? quel quartier? quel prodige enfin? — L'un d'eux répondit : Nous désirons voir le soleil.

Le départ des Italiens, la retraite de Nourrit, deux événements d'une haute importance pour le monde musical, se sont succédé dans les derniers jours de mars. Le lendemain, le Conservatoire appelait la foule des amateurs à l'une de ses solennités du matin, et le grand pianiste Thalberg rassemblait le soir même une partie de cet auditoire, qui venait achever dignement sa journée à la salle Favart. Voilà trois jours bien remplis ; ceux qui ont été assez heureux pour assister à ces quatre séances doivent se féliciter de leur bonne fortune.

I Puritani sont les grenadiers de l'armée chantante italienne. Veut-elle marcher, elle les met en tête de sa colonne. Se prépare-t-elle à la retraite, *I Puritani* se présentent encore pour la protéger : c'est la pièce de début et de clôture ; elle remplit, à Paris, les mêmes fonctions que *le Barbier de Séville* de Rossini sur les théâtres de province. Le brillant succès de l'œuvre de Bellini ne s'est point démenti ; cependant ce n'est pas tout à fait à son mérite, à la vogue dont il jouit, qu'il doit cette faveur singulière. Les quatre virtuoses favoris figurent dans *I Puritani* ; aucun d'eux n'est poignardé, ni empoisonné, ni décapité, ni plongé dans un cachot ténébreux, lorsque vient le dénouement. Ils échappent tous, par miracle sans doute, aux catastrophes du mélodrame, aux intempéries de l'opéra sérieux. Un seul est en péril : Rubini ; mais il reçoit sa grâce, après avoir chanté sa cavatine en *ré bemol* d'une manière ravissante. Au moment où le rideau va tomber, on a la satisfaction de voir la troupe d'élite, le précieux quatuor, rangé en bataille et prêt à recevoir les adieux du public qu'il a charmé pendant six mois. La pluie des couronnes, la grêle des bouquets, la foudre des applaudissements, tombent sur toutes les têtes et réjouissent tous les cœurs. Cet acte de présence prouve d'abord que les chanteurs attendus sont à leur poste, et prêts à se signaler pendant les six mois d'exercice ; et si l'état de leur santé paraît satisfaisant, ainsi qu'on a pu le remarquer le 31 mars, on a lieu d'espérer que les oiseaux voyageurs rentreront dans leur cage dorée, au jour du rendez-vous.

Quatorze opéras ont défilé pendant la dernière session, et le théâtre s'est ouvert soixante-dix-huit fois pour ses fidèles abonnés. On a joué *Norma* onze fois ; *Mosè* n'a paru qu'une seule fois sur la scène. Il a pris une revanche de lundi, mais je

ne parle point ici des soirées extraordinaires. Très-peu de loges sont louées pour toute la saison ; les autres se partagent entre des amateurs qui viennent les occuper un des trois jours de la semaine ; et l'exhibition des opéras est combinée de manière que chacun applaudit à son tour *Otello*, *I Puritani*, *Il Matrimonio segretto*, etc. Tant de variété jetée dans le répertoire fait que bien des personnes n'ont pu revoir que deux fois une pièce favorite. Rossini avait accoutumé le public aux chefs-d'œuvre ; cette veine est tarie, et l'on doit peu compter sur les ouvrages nouveaux. Mais une interruption de six mois ranime la curiosité ; l'exécution merveilleuse de Rubini, Tamburini, Lablache, les efforts souvent heureux de Mlle Grisi, soutiennent un enthousiasme qu'il serait difficile de porter plus haut, et sont garants de la prospérité du théâtre.

— Le musicien aime le sucre, *i dolci*, comme disent les Italiens ; meringues, beignets, crèmes, gâteaux de toute espèce, poudrés à blanc, ont pour lui des charmes. Dans les festins, il réserve une bonne part de son exécution pour les chefs-d'œuvre de l'office et les fantaisies du petit-four. Le musicien est aussi de complexion amoureuse ; je laisse au docteur Fossati à nous expliquer comment il se fait que les bosses de l'amour et du sucre (je me plais à croire que ce n'est pas la même qui sert à désigner ces deux appétits,) se rencontrent si souvent sur les crânes où la musique étale des signes précieux. Je me borne à faire part de mes observations physiologiques, fruit d'une longue expérience, et que des milliers de faits confirmeraient, s'il m'était permis de vous conter les aventures des musiciens, depuis le roi David ou l'empereur Néron, jusqu'à Paganini. Vous savez que ce violoniste avait enlevé miss Warton ; vous savez encore que cette fugue n'a pas eu la cadence finale que l'harmoniste génois s'était promise. Séparé de l'objet de ses amours, l'autre Orphée modulait sur tous les tons l'air si pathétique de Gluck : *J'ai perdu mon Eurydice !* Le nom, bien que peu mélodieux, de miss Warton faisait vibrer toutes les cordes sensibles de son cœur, et le portait quelquefois sans transition aucune du calme délicieux de *l'amoroso* aux transports de *l'agitato* le plus véhément. Miss Warton faisait oublier à Paganini que cinquante printemps avaient ramené les rossignols et les roses depuis sa naissance. L'infortuné violoniste

avait perdu la trace de la dame de ses pensées, il l'a retrouvée à Marseille ; c'est la trace que je veux dire. Miss Warton n'est plus sous les verrous d'une tour inexpugnable, d'un château mystérieux, d'un couvent nuit et jour surveillé ; miss Warton se montre aux spectacles, aux promenades ; on l'a vue, on lui a parlé. Tel est le rapport fidèle qu'un *dilettante* s'empresse de faire à Paganini, pendant que l'orchestre jouait l'ouverture du dernier concert qu'il a donné à Marseille. — Marchez devant, je vous suis, dit l'impatient virtuose. — Et le concert ? Peu importe, je ne puis rester ici, je suis sur des charbons ardents, il faut que je la voie absolument. On fera une annonce, on dira que je suis malade, que je suis fou. Le public le croira, j'abandonne la recette. Faut-il aller sur le cours, sur le port, à Château-Vert, à Notre-Dame-de-la-Garde ? Partons, mais partons, ou je meurs. — Ne vous passionnez pas tant, vous pouvez fort bien donner votre concert avant de parler à miss Warton. — Elle est ?... — A New-York. — A New-York ? — Oui, c'est là que je l'ai vue, et je la connais fort bien.

Le coup fut un peu rude ; il ralentit pour l'instant l'ardeur de Paganini. Mais l'artiste sut apprécier bientôt l'avis qu'il venait de recevoir, et joua tous ses morceaux avec une verve et une expression prodigieuse qui étonnèrent les Marseillais, que tant de prouesses avaient déjà émerveillés. Trois jours après, le virtuose amoureux se livrait à ses douces pensées, à ses rêves de bonheur, sur le gaillard d'avant d'un trois-mâts, doublé et chevillé en cuivre, fin voilier, qu'un bon vent poussait vers les parages de New-York. — Paganini est parti pour l'Amérique ; il veut aller exploiter le Nouveau-Monde, y faire rafle de dollars, de cruzades, de gourdes ; c'est l'amour des guinées qui le pousse à travers les vagues de l'Océan. — Eh ! non ; c'est une passion généreuse et noble, un amour digne du grand artiste ; c'est Léandre se jetant à la mer pour nager vers le phare brillant que la sensible Héro vient d'allumer.

Un navire américain se croise vers l'île de Pommègue avec le véhicule ailé qui emportait rapidement Paganini et son violon. Ce navire apportait les dépêches de New-York. Le lendemain on apprend que miss Warton est mariée. Les journalistes américains se permettaient même quelques plaisanteries sur le désappointement de l'illustre musicien.

— Nous avons déjà parlé de la représentation donnée au bénéfice de Nourrit, solennité sans exemple encore dans les fastes dramatiques, sous le rapport des témoignages d'estime et d'affection que le public parisien a prodigués au premier ténor qui l'a charmé si longtemps. Nourrit était parti, chargé des lauriers de cette belle soirée. En arrivant à Bruxelles, il a reçu des mains de notre ambassadeur une bague à diamants que le roi des Français lui adressait avec une lettre infiniment flatteuse.

Un acte d'*Armide* faisait partie de la dernière représentation de Nourrit; ce chanteur avait débuté par le rôle de Pylade, dans *Iphigénie en Tauride*; il a voulu terminer sa carrière parisienne comme il l'avait commencée, sous les hospices de Gluck. C'est un illustre patron sans doute, un des géants de l'art musical; mais la main cruelle du temps n'a pas respecté ses ouvrages; ils ont vieilli, non pas en totalité; certaines scènes sont et seront longtemps encore des modèles, des monuments dignes d'admiration. Ces fragments, d'une beauté reconnue, ont le malheur d'être précédés et suivis par des morceaux d'une mélodie surannée, accompagnés de traits d'orchestre qui nous semblent bizarres, pour ne pas dire ridicules. Si ce mot effarouchait des oreilles gluckistes, je citerais l'air que chante Armide à la fin du second acte.

Les traits de violon et de flûte, les *gruppetti* qui dominent l'accompagnement pour imiter, en quelque sorte, le souffle des zéphirs, le ramage des oiseaux, ont égayé l'auditoire et produit un effet contraire à celui que le compositeur s'était proposé. Cet air d'une forme si singulière pour nous vient après la scène du sommeil de Renaud, scène ravissante de mélodie, de coloris, de charme, de fraîcheur, scène très-mal écrite, mais dont les défauts de style échappent quelquefois à l'oreille du critique exercé. Que de notes frappent à faux dans ce tableau musical d'une suavité si précieuse! Que de progressions dures et bien faiblement justifiées s'y font remarquer! Le duo, *Esprits de haine et de rage*, est l'autre fragment qui s'élève sur les ruines de cet acte; très-bien exécuté par Dérivis et Mme Dorus, il a fait une vive impression sur l'auditoire. Ce duo plein de vigueur et de verve est trop peu développé; le même trait d'orchestre serpente sans cesse sous la mélodie vocale, et n'a d'autre modification que

celle du *piano* au *forte*, du *tremolo* ou du *legato*. On voudrait le perdre un instant pour le ressaisir ensuite avec plus de satisfaction. Ce trait des violons est d'une pompe, d'une expression tout à fait nobles et tragiques ; la trombe infernale qui pose ses notes lentes et solennelles sur ces ondulations passionnées complète la magie de cette composition. Croirait-on que cette même phrase est devenue entre les mains de Boïeldieu le motif principal du duo le plus bouffon qu'il ait jamais écrit ? Comparez le duo *Esprits de haine et de rage* à celui que la tante Aurore chante avec son portier ; faites dire à ces deux personnages ce que les violons de Gluck exécutent, et croyez ensuite à la vérité de l'expression musicale.

Le premier air de Renaud, *Le repos me fait violence*, renferme quelques traits d'une fierté chevaleresque mêlés à des motifs intolérables aujourd'hui. On a remarqué sans doute qu'il finit par une phrase empruntée à la vieille chanson :

Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi.

Nourrit a chanté délicieusement l'air du sommeil ; l'exécution de ce morceau demande une grande pureté d'organe et de style, une solidité de talent à toute épreuve. C'est ce que Nourrit a chanté de plus difficile depuis longtemps ; il s'en est tiré avec beaucoup d'honneur. Cet air et le duo de la conjuration ont été couverts d'applaudissements ; le reste de l'acte a été reçu très-froidement. Le public qui fréquente nos théâtres n'est point assez zélé pour se montrer indulgent envers des morceaux faibles ou surannés qui pourtant doivent leur amener des fragments sublimes tels que le chœur *Poursuivons jusqu'au trépas*, la scène de la Haine et même le duo *Armide, Vous m'allez quitter*.

— Le ténor Duprez, que l'Italie vient de rendre à l'Opéra français, débute demain à l'Académie royale de Musique. Beaucoup de personnes diront : « Je le connais, je l'ai entendu à l'Odéon. » Je leur répondrai : « C'est précisément parce que vous l'avez

entendu à l'Odéon, ou à l'Opéra-Comique, où l'on voulut bien lui confier un rôle de sbire, de brigand très-subalterne, dans *la Violette*, que vous ne le connaissez pas. » Duprez avait alors une jolie petite voix, gracieuse et légère ; il exécutait les roulades comme un serin, et ne s'en faisait pas faute, puisque c'était sa plus belle ressource. Duprez ouvrait la bouche, et pourtant on n'entendait rien toutes les fois que l'orchestre se fâchait un peu ; il ne pouvait signaler sa présence que quand le calme s'était rétabli. Ce chanteur, déjà fort habile, est allé en Italie ; et l'étude, le travail, l'influence du climat, ont tout à fait changé son organe et sa manière d'exécuter. Une voix forte, pleine, sonore, gouvernée avec une grande solidité de talent, a remplacé la petite voix qu'il avait emportée de l'Odéon. Cette voix nouvelle, en gagnant sous le rapport du volume et de la vibration, a perdu toute son agilité : Duprez était parti *double-croche*, il est revenu *blanche*. Il paraîtra d'abord dans le rôle d'Arnold, de *Guillaume Tell*. J'aime à croire que le public parisien appréciera les qualités éminentes de ce chanteur, si souvent applaudi sur tous les théâtres d'Italie.

CASTIL-BLAZE.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

SIXIÈME PARTIE.

« Mon cher Socrate,

» Je t'ai déjà confié les impressions produites sur moi par l'Angleterre et ses usages. Que ta patience consente encore à lire ces derniers souvenirs, recueillis au retour. Il m'est doux, je ne te le cache pas, de te les mettre sous les yeux : en les écrivant, j'y gagne de soulager mon cœur et de les fixer dans ma mémoire, qui les aime. Enfin, j'ai besoin de m'épancher : je n'ai jamais compris une joie muette. Ceux qui blâment la jeunesse d'être indiscrète ignorent donc que la confidence est la confession du bonheur, comme la confession est la confidence de la tristesse.

» Le paquebot à vapeur qui devait me ramener en France était amarré le long de la Tamise. Quand j'arrivai à bord, les fours de l'appareil chauffaient déjà, quoique l'heure du départ fût encore loin. Je m'assis à la poupe du bateau, me laissant aller à contempler l'éveil de la grande cité. Derrière le brouillard épais d'une matinée d'automne remuaient des milliers de vaisseaux. J'entendais le cri des poulies et la voix des matelots gréant des mâts. En beaucoup d'endroits de cet espace brumeux, je n'apercevais parfois qu'un homme suspendu au ciel, sans distinguer l'appui qui le retenait à quatre-vingts pieds au-dessus du ni-

veau de la Tamise. Quelques vaisseaux crevaient ce voile, et descendaient le fleuve engourdi. Cette activité de si bonne heure me fit honte. Londres est une ville mortelle à l'oisiveté : j'y ai rougi souvent de n'être ni un brave capitaine de mer, ni un entrepreneur de quelques travaux utiles, à l'exemple de tant de lords.

» De minute en minute, le mouvement que j'observais se multipliait de manière à ne plus permettre de s'en rendre compte. Cette brume grise se distendait, s'animait, et chaque atome entrait en travail. Six vaisseaux, dix vaisseaux, s'en vont au courant du fleuve; l'odeur du goudron parfume l'air matinal; la vapeur des cheminées de la ville en obscurcit la teinte; les heures qui sonnent tombent en flocons cotonneux. L'eau, la terre et le ciel semblent enfermés dans le flacon magique de quelque enchanteur, qui les retient malgré les efforts qu'ils font pour s'échapper.

» De ma place, qu'envahissait une marée de valises, de malles et de manteaux, meubles de voyage dont les Anglais abusent, car ils ont, en général, plus de malles que d'objets à y serrer, au contraire des Français, dont les ridicules sacs de nuit laissent toujours déborder le trop plein d'une tige de botte ; de ma place, te disais-je, je voyais arriver des ruelles voisines mes compagnons de voyage, aventuriers au petit paquet collé sous le bras, fashionables accompagnés de leurs lévriers jusqu'à l'échelle du paquebot, et rentiers qui avaient assez gagné dans la semaine pour risquer la partie fine à leur petite maison de campagne de Greenwich ou de Gravesende. Dès qu'ils étaient à bord, ils cherchaient les uns et les autres la place qu'ils occuperaient pendant la traversée, précaution qui semblera extravagante aux touristes français, espèces de moineaux-francs voltigeant de place en place quand ils sont embarqués, ennuyant de questions les matelots, prétendant savoir mieux gouverner que le timonier, et possédés de la rage de descendre dans la partie du vaisseau où se meuvent les divers ressorts de l'appareil locomoteur. L'Anglais se dit : Cette machine de fer qu'on appelle roue a pour fonction de pousser cette machine de bois qu'on nomme vaisseau; cette machine à deux pieds, qu'on nomme capitaine, a pour fonction de me conduire, moi, autre machine qui ai pour nom passager ; que chacun remplisse son devoir. Et il reste à sa place comme l'écrou d'un système auquel il participe.

» Le moment du départ approchait : les cabines étaient pleines ; le pont offrait peu de lacunes ; des paillettes de feu, des gouttes d'eau brûlantes jaillissaient en pétillant des parois du tuyau de tôle ; on allait tirer au large, déjà les roues battaient l'eau quand le capitaine cria : *Stop!* c'étaient des passagers retardataires qui arrivaient ; le paquebot s'arrêta. Du fond d'une chaloupe que je n'apperçus, tant la brume rétrécissait l'horizon autour de nous, que lorsqu'elle nous accosta au pied de l'échelle, sortirent douze ou quinze femmes encapuchonnées sous d'épais manteaux rayés vert et rouge ; chacune de ces enveloppes ne permettait guère de soupçonner une créature humaine, qu'à l'aigrette bleue qui sortait de l'endroit où étaient présumablement une tête et une respiration.

» Cette ascension silencieuse par l'échelle du paquebot, à une distance qui nous cachait déjà les bords du fleuve, et exécutée au milieu de la fantasmagorie du brouillard, avait tout l'air d'une vision. A peine toutes ces femmes touchèrent le pont qu'une séparation brusque s'opéra parmi elles. La plus grande fraction passa à l'arrière et disparut par les marches qui conduisent au salon du paquebot ; l'autre partie se dirigea vers la proue, où je remarquai seulement alors qu'étaient agglomérés des visages moins aristocratiques, beaucoup de gros fermiers, des marchands de bœufs et des éleveurs de chiens entourés de leurs meutes. L'incident me révélait sans qu'il fût besoin d'autre commentaire, que sur le paquebot il y avait deux catégories de places : la première pour les riches ou les moins économes, la seconde pour le peuple et la domesticité. Aucune barrière cependant n'indique cette inégalité ; le réglement seul retient chacun dans les limites de la place qu'il a payée.

» Nous courions rapidement sur la pente du fleuve, effleurant tantôt à droite et tantôt à gauche ces villas anglaises faites à l'image des maisons de campagne de l'Inde. Le marbre, le silence et le gazon composent ces délicieuses habitations, où l'on aperçoit tout ce que la fortune fait éclore sous les doigts de l'industrie. Tu vois des prairies allignées comme la planche d'un burin suave, et dans ces prairies des troupeaux de vaches qui paissent au milieu de l'abondance. Le poétique n'y est pas maigre comme en Italie.

» Chose rare, et que les lettres de recommandation ne procurent

pas, le soleil parut et déchira cette ouate grise étendue sous le ciel. Dans le midi le soleil est une habitude; dans le nord sa présence est un cadeau. Sous ses rayons peu chauds, mais gais, je vis s'enfuir la brume ; et nous respirâmes un air pur.

» Il était alors onze heures ; les passagers étaient remontés sur le pont, la plupart tenant une bouteille de vin de Bordeaux d'une main, buvant à même, et de l'autre, un morceau de bœuf froid appliqué à un morceau de pain de l'épaisseur de huit tartines. Autre préjugé dont il faut se défaire, celui de croire que les Anglais ne mangent pas de pain ; ils en mangent beaucoup, sans préjudice de ce qu'ils dévorent en mouton et en bœuf.

» Je te ferai grâce de la peinture des figures anglaises d'hommes en général fort déplaisantes ; c'est le type carré du Normand abâtardi dans le moule fade et beurré du Saxon ; c'est le produit du cheval et du mouton. Il n'est pas question de tous les Anglais; les exceptions sont notables et magnifiques. Ils sont d'ailleurs de haute taille, et étalent l'existence avec noblesse. Ce qu'il y a d'incomparable, mon ami, ce sont les femmes anglaises. Elles sont les Grecques du nord.

» Celles qui étaient à bord du bateau à vapeur ne démentaient pas la bonne opinion que je t'exprime sur elles, quoiqu'elles ne m'apparussent pas avec l'accompagnement de la toilette dont les Anglaises ne savent point se passer. Tu n'es pas de ceux qui croient qu'elles sont toutes blondes comme du chanvre. Leur teint est aussi varié que celui des Françaises, et il naît à Londres, année commune, autant de brunes qu'à Madrid. Brunes et blondes, mes compagnes de route étaient fraîches comme des groseilles de Strawberry. Je ne parle ici que de celles qu'aucun homme n'accompagnait, et qui s'étaient rendues à bord comme une procession de manteaux. Je fus fâché cependant de ne lire sur leurs visages, encore chauds des baisers d'adieu de leurs mères, aucune marque de tristesse. Elles riaient comme des folles. Londres avait pourtant disparu derrière les mille tortuosités du fleuve ; nous pressentions même déjà le voisinage de la mer, à la couleur plus bourbeuse des eaux, à la stérilité de la côte, et surtout aux larges courants d'air qui nous arrivaient.

» La seule Anglaise dont les traits fussent pleins d'une douleur vraie, était une de celles qui étaient passées à la proue du paquebot, quand la séparation des jeunes filles riches et des jeunes filles

pauvres s'était faite. Son coude s'appuyait sur la galerie, et son bras soutenait sa belle tête toute bouclée de cheveux. Une cage allait mal à cette charmante créature avide d'air et d'indépendance. Rouges comme deux grains de groseilles mouillés par la pluie, ses lèvres semblaient, pauvre enfant, murmurer des paroles d'adieu sans fin à la fugitive patrie. La vapeur bleue des montagnes se peignait au fond de ses yeux plongés vers le fleuve : que de choses pénibles elle lui confiait ! Et quand elle regardait autour d'elle la côte qui se précipitait à la mer, elle rappelait la biche effrayée qui, pour échapper aux poursuites, traverse un lac avec du feuillage dans les cornes, croyant emporter la forêt avec elle. La jeune miss se cachait sous sa pensée sauvage. Sa taille était petite, mais elle était encore si jeune que la remarque n'avait aucune valeur. Ses joues n'avaient ni cette fraîcheur roturière, commune aux Anglaises de basse condition, ni cette pâleur des femmes de distinction, pâleur trop louée, qui n'est, après tout, que le signe d'une mauvaise santé. Elle était pâle et fraîche comme on l'est sur la montagne, c'est-à-dire sans excès. Les ailes transparentes de son nez indiquaient une sensibilité vive. Cet ensemble intéressant était couvert par ce glacis d'intelligence et de pauvreté, répandu par la civilisation sur ceux dont elle n'a pas mesuré la fortune à l'ambition ou à la noblesse.

» Je ne détachai plus mes regards de la jeune miss. Je fus touché de cet amour de la patrie, si discrètement exprimé; j'aimais déjà cette jeune fille plus que toutes ses compatriotes, beaux oiseaux sans pays, qui vivent partout où on leur siffle un air qui les amuse dans une cage dorée.

» Il me vint le pressentiment qu'elles allaient peut-être quitter le paquebot sur quelque point du fleuve ; je n'avais pas encore pensé qu'elles n'iraient pas jusqu'en France avec nous. Quoique je ne fusse que depuis quelques heures avec elles, l'idée de cette séparation m'attrista comme si nous nous fussions connus depuis longtemps. Il existe un attachement de hasard qui a, dans sa rapidité d'une minute, ses jalousies et ses regrets. Le cœur renferme des mystères impénétrables de tendresse qu'aucune langue n'est assez subtile pour exprimer. Ceux qui ont langui d'amour pour des statues et ceux qui ont brûlé d'une passion muette pour des femmes dont ils n'avaient connu que le portrait, ne furent pas moins extravagants que moi, me désolant à la sup-

position que j'étais peut-être sur le point de perdre une femme qui n'aurait pas respiré plus d'une demi-journée le même air que moi, et à une distance où il était presque impossible qu'elle m'eût vu ; car j'avoue que la peine de m'en séparer était ce qui me faisait désirer de ne pas voir partir ses compagnes.

» Bientôt je n'eus plus ces craintes à redouter ; mon anxiété disparut. Nous découvrions la mer devant nous. La traversée cessait pour tous d'être un trajet d'agrément pour prendre le caractère sérieux d'un voyage.

» Enfin nous franchîmes l'embouchure de la Tamise, et nous nous élançâmes sur la grande mer. La nuit venait. Derrière nous l'Angleterre s'était déjà voilée d'une gaze de brume violette, à travers laquelle bondissaient, comme les troupeaux nuageux des pasteurs d'Ossian, d'énormes rochers, roulant les uns sur les autres du ciel jusqu'au rivage. C'était l'heure où la mélancolie du Nord déploie ses ailes de crêpe et plane sur les lacs. Plus de soleil, pas d'étoiles au ciel ; il faisait doux. Les passagers et les passagères, trouvant cependant que l'air était trop vif pour rester sur le pont, descendirent dans leur cabine, l'un après l'autre, se livrer au sommeil, tant la nature leur semblait digne d'être admirée. Graduellement les objets s'effaçaient dans le lointain que nous avions quitté. Bientôt il n'y eut sur le pont du navire que le capitaine, la jeune Anglaise, moi, le timonier et un autre matelot de quart ; celui-ci s'endormit dans son manteau le long de la galerie, après avoir allumé la lampe de l'habitacle.

» Entre la poupe et la proue du vaisseau, peut-être ai-je oublié de te le dire, s'étend un banc, respecté des deux catégories de passagers dont je t'ai parlé. Les riches ne sont pas assez humbles pour y prendre place, les pauvres sont trop fiers pour l'occuper. Ligne neutre, il est presque toujours vide pendant la traversée. Dès qu'elle se vit seule sur le pont, la jeune fille alla s'asseoir sur ce banc limitrophe, heureuse sans doute de se rapprocher des places d'honneur sans qu'il en coûtât aucun sacrifice à sa médiocrité orgueilleuse. A peine était-elle sur ce banc, que j'étais près d'elle, confondant au gré de la brise les plis de mon manteau avec les plis du sien. J'essayai de lui parler ; mais le vent qui fraîchissait de plus en plus emporta mes quelques paroles, et je n'eus pour réponse qu'une boucle de ses cheveux qui effleura mon front et courut sur mes lèvres ; car, au bruit de ma voix,

elle s'était brusquement retournée, et, dans ce mouvement, ses yeux furent sur mes yeux.

— Miss n'a jamais voyagé sur mer ?

— Pardon, monsieur, me répondit-elle en anglais ; ceci est mon second voyage.

« Quel était le premier ? Il eût été indiscret de le demander. Mais où peut être déjà allée une fille de quinze ans ? pensai-je avec dépit. Pourquoi avec dépit ? diras-tu. Si un jour tu aimes, tu te feras toi-même la réponse.

— Pensez-vous, miss, que nous aurons de l'orage cette nuit ?

« C'est là tout ce que je trouvai de moins stupide à lui dire pour ne pas laisser mourir la conversation à son début.

— Auriez-vous peur de l'orage ? répondit-elle en me regardant avec une pénétration qui m'effraya pour l'opinion qu'elle concevait de mon courage.

« Une exagération en appelle une autre.

— Je voudrais, miss, qu'il fît une horrible tempête cette nuit.

— Pour que nous périssions tous, sans doute ?

— Pour vous sauver, lui dis-je.

« Une Parisienne eût éclaté de rire à ce souhait romanesque.

— Je vous remercie, monsieur, me répondit la jeune miss en nouant plus étroitement les rubans de son petit chapeau de paille sous le menton ; mais je sais nager.

« C'était refuser un service de la manière la plus péremptoire, surtout à un homme qui n'aurait pas eu trop de ses deux bras pour ne pas se sauver.

— Mes frères m'ont appris à nager dans un lac voisin du presbytère. Je suis protestante, et l'éducation des enfants, vous le savez, est dans notre sainte religion plus forte que celle des enfants catholiques. On nous enseigne de bonne heure ce que n'apprennent jamais les filles des papistes, d'ailleurs très-ignorantes sur tout.

— Votre père a donc été votre maître ?

— C'est lui qui m'a appris le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

« Juge si je me sentis petit quand j'entendis une enfant me dire naïvement qu'elle savait tant de langues, moi qui, pour me venger de connaître mal la mienne, en estropie tant d'autres. J'éprouvai dans ce moment que le meilleur moyen de guérir un

Français de son pauvre babil de science, était de lui donner une Anglaise pour femme.

» Dans ma confusion, je lui aurais volontiers parlé latin, comme ce savant sinologue aux Chinois de Pekin, arrivés un jour malencontreusement à Paris. Mais si elle m'eût répondu en chinois !

— Et vous connaissez, miss, les poëtes de ces nations dont vouz parlez les langues ? continuai-je en tremblant.

— Les meilleurs me sont assez familiers. J'adore les poëtes espagnols. Avez-vous lu Garcilasso de la Vega ?

— Oui, miss ! m'écriai-je comme un homme sauvé.

— Alors vous avez dû retenir ces vers qui sont de lui :

Y en la tercera rueda,
Contigo mano a mano,
Busquemos otro llano,
Busquemos otros montes y otros rios,
Otros valles floridos y sombrios
Do decansar y siempre pueda verte.

— Ces vers sont divins, miss.

« Et je les redis machinalement en français ; car, si on parle plusieurs langues, on ne sent jamais vivement que dans la sienne.

« Dans la troisième sphère, avec toi, ma main dans ta main, cherchons d'autres plaines, cherchons d'autres montagnes, d'autres rives fleuries, où se reposer et où je puisse toujours te voir. »

» Mon ami, cette poésie, écrite il y a trois cents ans par un sauvage Castillan, est une rêverie inconcevable pour le temps où elle fut écrite. L'amour, l'ennui des choses terrestres, si profond de nos jours, la mélancolie, sont mêlés dans cette églogue inspirée par le troisième ciel, où le poëte souhaite d'aller rejoindre son amie; le premier est trop bas pour qu'il y ait songé. Je regardai les yeux de la jeune miss ; ils étaient noyés de larmes. C'est qu'elle aussi allait chercher d'autres lieux et d'autres rives inconnues. Reconnaissance aux poetes ! ils établissent une communion entre toutes les âmes aimantes de la terre. Reconnaissance aux poëtes ! on aime comme ils ont aimé ; ce qu'ils ont dit, nous le

répétons mille ans après leur mort, et ceux qui nous écoutent pleurent. Garcilasso me révélait un cœur que, sans lui, je n'aurais jamais soupçonné si plein de fraîcheur, d'élévation et d'harmonie. Reconnaissance à Garcilasso!

» Oui, vous aussi, miss, vous allez vers d'autres rives. Mais où est le bien-aimé qui, la main dans votre main, vous conduira à la troisième sphère?

» — Porte à tribord, cria dans ce moment le capitaine d'une voix brève, porte à tribord! navire près de nous, à babord. Attention, timonier!

» En effet, presque dans notre sillage, nous apperçûmes une goëlette qui se dirigeait vers le nord; elle passa comme un éclair; le sifflement du vent dans ses cordages, la lueur de sa lanterne qui raya nos voiles, un chien qui aboya, et par le trou des sabords, deux figures que nous vîmes à la poupe, ce fut tout. Notre capitaine s'assit de nouveau, le matelot de quart se recoucha; et la main de la jeune miss resta dans la mienne.

» — Farewell! adieu, s'écria-t-elle en tournant la tête du côté où elle ne voyait plus que les derniers phares de l'Angleterre, son pays; Farewell!

» Moi je voyais les phares de la France, et je me disais tout bas: Salut, ma patrie; dans une heure Boulogne, demain Paris.

» Comprends-tu, mon ami, combien cette tristesse de la jeune miss et le ravissement de mon retour nous unissaient par la voie secrète des contrastes: je la ramenai d'Angleterre comme un souvenir de ce beau pays; j'étais pour elle la première branche sur laquelle elle s'appuyait en le quittant. Quel bonheur! j'allais lui être utile, j'allais être son guide sur cette autre mer où ma proposition de la sauver ne serait peut-être pas aussi vaine que dans le trajet du détroit. Elle le sentait instinctivement, si je devais en croire la pression de sa main, tandis qu'elle regardait s'éteindre le dernier point lumineux des phares anglais. Quelle joie de n'avoir pour rival que la patrie dans le cœur d'une femme, et une patrie qui n'est plus qu'une goutte de feu suspendue entre deux infinis.

» Elle s'inclina vers moi; sa tête s'appuya sur mon épaule; elle y resta: l'enfant n'avait plus de patrie. Le dernier phare avait disparu.

» — Debout! debout! craient les matelots par les écoutilles et

par la porte de la chambre, debout! Nous sommes arrivés! Boulogne! Boulogne! Ohé! les autres, éveillez-vous!

» Nous étions à Boulogne. Notre navire s'allongea le long du quai; des planches appuyées, un bout sur le pont, un bout sur la terre, facilitèrent le débarquement des passagers; je touchai le sol de la France.

» Fort indifférent sur le choix d'un hôtel, je m'acheminai vers celui où mes voyageuses allèrent, au milieu d'une nuée de matelots et de domestiques qui portaient des falots. Les adroits coquins profitent de l'espèce d'ivresse que répand dans tous les sens l'agitation de la traversée pour prendre un empire absolu sur la volonté des passagers. Ils vous remorquent où il leur plaît; il ne tiendrait qu'à eux de vous considérer comme des épaves et de s'approprier vos effets.

» Une grande table couverte de mets froids nous attendait dans la principale salle de l'hôtel. Son aspect me ravit, non que je sois très-gourmand, mais la somptuosité en tout est mon faible. Je n'espérais pas voir s'asseoir avec moi, à ce banquet de nuit, mes frêles compagnes du bateau à vapeur. Les sylphes, elles avaient besoin de se reposer, et de puiser dans un sommeil réparateur de nouvelles forces pour le départ du lendemain. A six heures deux diligences, dans l'une desquelles j'avais obtenu à grand'peine une place sur l'impériale, les rouleraient, fardeau léger vers Paris. Ce n'était pas trop que ces quelques heures de trêve qui leur étaient laissées entre l'arrivée et le départ.

» Mes prévisions étaient fausses. Toutes les jeunes filles anglaises, irlandaises ou écossaises, les plus souffrantes mêmes, celles dont la mer avait ravagé cruellement les traits et la toilette, prirent place autour de la table. Mon Dieu! pensai-je, que vont-elles manger si délicates et si diaphanes? je ne vois ici que des montagnes de bœuf, des pyramides de côtelettes, des baquets de pommes de terre, des buissons de homards et d'autres choses aussi légères. Si l'aubergiste avait lu Ossian, s'il était lakiste le moins du monde, s'il n'ignorait pas, le bourreau, que ses hôtes s'appellent Beila, Diana, Dorothy, Edith, Grace, Jemima, Love, Mercy, Nanny, oserait-il leur offrir, par un contresens odieux, ces mets de plomb, bons tout au plus pour des matelots de docks.

» Nous bûmes du porto; quand je dis nous bûmes, je veux dire que toutes ces demoiselles pâles en burent d'abord un plein verre.

» Elles attaquèrent ensuite les côtelettes avec furie. C'était merveille de voir ce pillage exécuté par des doigts roses et des ongles transparents ! Comme les jeunes filles vaporeuses mangent, mon ami ! Défie-toi, Socrate, du burin anglais ! Vois-tu, ces femmes taillées en fuseau, au visage ovale comme l'ellipse d'un bel astre, engloutissent le bœuf rôti à pleine bouche. Oh ! mon ami, pour croire à la poésie des Anglaises, ne les vois jamais manger.

» Les poulets froids y passèrent comme les homards et les dindes farcies. Il n'y avait plus de Love, ni de Diana, ni de Nanny, ni d'yeux bleus tournés vers le ciel dont ils ont la couleur ; il y avait des appétits insatiables et des soifs qu'irritait le porto. Encore une fois, brûle tous les keepsake. Ces petites demoiselles roses, souriantes, tendres et voilées sous leurs cils et leur pudeur, sont de véritables ogres.

» Enfin, nous en conclûmes avec le porto et l'on apporta le champagne, qui fut suivi de l'eau-de-vie. Alors s'émut une controverse intéressante entre toutes ces frêles créatures, sur la question de savoir, si l'eau-de-vie devait être bue dans les verres à champagne, ou le champagne dans les petits verres à eau-de-vie. La majorité opina qu'on devait boire autant qu'on avait envie, sans s'arrêter à la difficulté puérile du contenant.

» Une heure après le dîner, ces anges ne prirent plus que du thé et ne mangèrent que des tartines beurrées et du jambon de Présalé.

» Harassé d'avoir tenu tête à tous ces êtres aériens, je me retirai dans ma chambre, empressé d'ouvrir la fenêtre pour respirer.

» En regardant la lune qui, en se levant, jouait avec les flots, je pensai à celle qui avait manqué à ce dîner, à celle qui n'avait bu ni porto ni eau-de-vie.

» Je pensai à elle toute la nuit. Le bonheur d'être de retour en France, d'entendre sonner les cloches, qui sonnaient en français, ne lutta pas un seul instant avec avantage contre le souvenir toujours présent de la jeune miss. J'aurais désiré être Anglais, être blond, être né dans le Hampshire, pour m'assimiler à elle par tous les points de mon existence. Je considérais ma nationalité, ma figure, comme autant d'ennemis qui m'éloignaient de son attention. Heureux, me disais-je, ceux qui l'ont connue, qui l'ont vue, toute petite, courir sur le gazon, aller au prêche

avec un petit chapeau collé à ses joues roses, glisser sur la glace du lac, de ce lac où elle apprit à nager; tu sais, le lac près du presbytère? Aimer, mon ami, ce n'est pas une affection si aveugle et si étourdie qu'on l'imagine. L'amour se rend compte jour par jour, heure par heure, du passé d'une femme. Il est avide de tout savoir. Il remonte jusqu'à la naissance d'une femme. Il se penche sur son berceau, et la voit dans sa fleur. Ensuite, il la regarde grandir; il ne veut pas qu'un autre l'ait prise à dix ans par la taille pour lui faire traverser un ruisseau; il ne veut pas qu'un autre ait éveillé un sentiment, une idée, une lueur d'affection dans son âme. On ne sait pas, je le sais, moi, aujourd'hui, tout ce qu'on a de jalousie pour une femme avant de la connaître. C'est que la femme qu'on aime, on l'a toujours connue.

» Cruelle pensée! Qui sait si la jeune miss n'a pas laissé là-bas ce que je lui demande ici, un premier amour. Oui! ces pleurs, ces regrets, me disais je dans cette nuit si belle et si tourmentée, attestent les douleurs d'une passion rompue. Elle aime là-bas! Ce n'est pas le phare, ce n'est pas le lac du presbytère, ce n'est pas la patrie qu'elle regrette; c'est un ami, c'est un rival. Il doit s'appeler John, James ou Arthur. Oh! pourquoi Napoléon n'a-t-il pas écrasé l'Angleterre?

» De lassitude, je tombai dans un fauteuil et je ne pensai plus; pendant des heures entières mes regards furent machinalement occupés à suivre des troupes de pêcheurs qui, avec des rames sur les épaules et tirant de lourds filets, marchaient le long de la côte en chantant. Comme les passions nous font, mon ami! J'enviais le sort de ces pêcheurs aussi dépourvus de désirs que les huîtres qu'ils vont pêcher.

» Il y a des nuits qui ont cent heures, celle-là ne finissait pas. Cependant le jour parut, si l'on peut donner ce nom à une lueur plus sombre que celle de la belle nuit qui venait de s'écouler.

» Bientôt la voix du conducteur résonna dans les corridors de l'hôtel; nous allions partir. Dans la demi-obscurité qui régnait, je vis monter l'une après l'autre dans les diligences les jeunes Anglaises du paquebot. Elles étaient fort silencieuses dans leurs fourrures et sous leurs capotes. Après la prise de possession de toutes les places d'intérieur, on nomma les places de l'impériale et des autres cellules latérales des deux diligences; la dernière n'avait plus que deux places vides; une pour moi,

l'autre.... Je n'ai pas besoin de te dire à qui elle était destinée.

» Mon ami, le hasard, c'est Dieu. Ce hasard, je ne l'aurais pas échangé pour une couronne. Quand je la sentis près de moi, son coude contre le mien, je me fis petit, je ne respirai plus, je tremblai qu'en me voyant là elle ne demandât à descendre dans l'intérieur. Mon Dieu! que le bonheur tient peu de place.

» Quand les jeunes miss se furent bien assurées qu'elles n'avaient oublié ni leurs malles, ni leurs valises, ni leurs sacs de nuit, et cela à huit ou dix reprises, quand les gouvernantes, à leur tour, furent convaincues, comme de leur existence, qu'elles ne laissaient derrière elles ni une paire de bas, ni un pot à beurre, ni une tasse à thé en terre rouge de Jersey, alors elles prièrent le cocher de ne pas encore partir, attendu qu'elles n'avaient pas eu la précaution de se réchauffer l'estomac par un tout petit verre de rhum. C'était trop juste. On leur donna leur ration matinale, et les fouets claquèrent.

» Le jour était venu; le temps paraissait devoir se maintenir fort beau. Les diligences du Nord sont des montagnes. Me vois-tu là-haut trônant sur des paquets, dominant les vallées et les fleuves, découvrant cinq lieues de plaine de tous côtés. Je tarde bien, n'est-ce pas? à te parler de ma compagne. C'est que je n'ai encore rien à t'en dire. Elle ne s'est pas détournée un seul instant de sa lecture. Cette lecture, je m'en assurai par une petite indiscrétion de mouvement, ce n'était pas la Bible ou les Psaumes; c'était Byron. Ce poëte-là m'irrite. Je l'ai trouvé partout en Angleterre. Comme nationalité, cette lecture est fort louable; comme goût, elle est très-contestable à mon sens; comme occupation, c'est à faire mourir de dépit ceux qui la subissent de la part des autres. Byron sera encore, pendant cinquante ans, le rival de tout homme en Angleterre. Il est l'amant-né des jeunes filles, qui, du reste, ne l'appellent que leur bon ami.

» La jeune miss ferma enfin Byron, comme si elle eût entendu ma pensée, et elle se tourna un peu de mon côté. Nous nous sommes beaucoup moqués, — et de quoi ne nous sommes nous pas moqués? — des anciens poëtes, de ce qu'ils comparaient toujours les yeux de leurs maîtresses au soleil. A Paris, je permets qu'on se raille de cette image; on y connaît si peu le soleil! mais, pour tout autre qu'un Parisien, que cette comparaison est bien sentie. Voici en quoi elle est juste. Rien n'est au-dessus du

soleil, et rien n'est au-dessus du regard d'une femme aimée.

» Que la France est belle! — fut sa première parole.

» Mon ami, en ce moment je me dis comme Louis XIV, touché de cet éloge que je me croyais dû : La France, c'est moi!

» Elle avait raison, du reste. Nous apercevions de notre promontoire mouvant des églises normandes aux clochers fluets, de claires rivières tournant et retournant autour de petits bouquets de villages qu'on aurait cueillis volontiers, et çà et là, encadrés comme des pièces d'échiquier, de petits bois, des carrés de pommiers, et des lacs enveloppés de genêts.

— Comment appelez-vous ce village? me demanda la jeune miss.

— Et celui-ci?

— Et celui-là, plus loin, à notre droite?

— Quelle est cette église?

— C'est l'église de Sainte....

— C'est ma patronne....

— Vous vous nommez donc ainsi?

— Oui, mais ce n'est pas le seul nom que j'aie. J'en ai un autre que j'aime mieux, et auquel je réponds.

» La jeune miss se tut.

» Quel autre nom avait-elle? Crois-tu qu'il soit indifférent, mon ami, qu'une femme s'appelle Gertrude ou Scolastique? Ce n'est sans doute qu'un enfantillage de ma part, mais j'ai des préventions sur les noms. Jamais je ne pourrais me résoudre à dire : ma chère Scolastique.

— Je m'appelle, reprit la jeune miss, je m'appelle Alice.

— Alice! c'est un très-joli nom.

» Désormais, je ne la nommerai plus qu'Alice dans mes lettres. Ce nom, je ne l'oublierai plus. Comment s'effacerait-t-il de ma mémoire? Il servira, au contraire, à me remettre en présence de tous les objets que j'avais sous les yeux. Quand je l'entendis, nous descendions une côte rapide, le vent soufflait vers nous, la plaine était couverte de bruyère, des nuées de corbeaux traçaient des triangles au couchant, trois petits nuages voltigeaient autour du soleil.

» Je m'aperçois un peu tard que j'abuse du privilége des voyageurs. Mon récit passe les bornes permises. Comme la critique aurait beau jeu si je faisais un livre! Rassure-toi : je ne publierai

jamais deux lignes justiciables de son tribunal. Moi, écrire ! moi insensible à l'éloge ! moi que la critique la plus bienveillante pétrifierait pendant des mois entiers ! J'admire, en vérité, ceux qui l'affrontent, ceux qui, brûlés au dedans d'une juste fierté, et qui, pleins de la conscience de leur mérite, ont le courage d'une modestie menteuse, et s'apprennent à rougir et à baisser les yeux, comme une jeune fille, de peur de paraître voler le bien légitimement acquis de l'éloge. Il n'y a qu'un dieu ou un imbécile qui puisse dire : *Je ne suis pas venu pour être le premier, mais le dernier.* Encore une fois je ne serai pas auteur. Laissons donc ce propos se perdre dans les sables. Revenons à miss Alice. T'es-tu jamais dit au bord de la mer : Si cette vague roule jusqu'à mes pieds, je serai... Mais tu n'as jamais vu la mer ; tu as dû te dire quelquefois alors en regardant les étoiles : S'il s'en détache une de ce côté du ciel, je serai roi. Et comme de raison aucune étoile n'a jamais changé de place.

» Pour moi, mon ami, ce miracle s'est fait ; l'étoile du ciel m'a entendu.

» Nous arrivons à Paris.

» A peine étais-je rentré à l'hôtel, que miss Alice se présenta et remit à ma mère une lettre de recommandation. L'étonnement m'avait cloué sur pied. Comment miss Alice avait pour protectrice ma mère, ma maison était la sienne, et le voyage ne m'avait rien appris !

» L'accueil qu'elle reçut, quoique cordial, ne me satisfit pas. J'aurais désiré que ma mère l'embrassât, qu'elle lui parlât avec plus d'effusion, et lui offrît notre plus riche appartement. Les femmes ne savent pas recevoir les femmes. Les mères n'entendent rien surtout à rendre heureux les fils dans les personnes qu'ils aiment. Si j'avais osé, comme je lui aurais dit : Restez ici, miss, cet hôtel est à vous ; commandez ces domestiques, ils sont les vôtres ; indiquez vos heures de repos et de travail, on les respectera. Exigez-vous encore que je vous serve, que je vous serve à genoux, que je vous accompagne dans le monde, dans vos promenades ; et pour vos promenades acceptez mon équipage ? C'est moi, rien que moi, qui vous conduirai dans Paris; je ne vous quitterai pas, je ne vous perdrai jamais de vue. Et que ne lui aurais-je pas dit encore, mon ami, sans ma timidité, sans mon respect pour ma mère ? Il a fallu, mon ami, re-

fouler toutes ces protestations si vraies, si chaudes de mon cœur, dans mon cœur même.

» Voici ce que lui a dit ma mère.

« Il ne conviendrait pas, mademoiselle, que vous restassiez
» chez moi, même un seul jour ; votre candeur souffrirait de la
» liberté d'un monde que vous devez oublier, puisque vous vous
» destinez aux saintes pratiques de la religion. Je vais sur-le-
» champ vous installer dans le couvent des Irlandaises, où des
» compagnes, des compatriotes, des sœurs vous attendent. Vous
» y trouverez ce délassement d'esprit et de corps dont vous
» avez besoin après un voyage pénible. »

» La jeune miss balbutia quelques paroles de reconnaissance et se disposa à partir pour le couvent avec la même abnégation qu'elle aurait eue, je crois, pour affronter le martyre. La résignation est au suprême degré la vertu des femmes. Aussi combien y a-t-il eu plus de saintes que de saints.

» Je restai seul avec la jeune miss tandis que ma mère alla s'apprêter pour la conduire au couvent. Ma contenance fut alors plus gênée que la sienne. Je suis toujours au-dessous de l'occasion ; je la fais naître avec bien plus d'adresse que je ne sais en profiter. Miss Alice n'éprouvait aucune contrainte ; elle dénoua son petit chapeau de paille, aux longs rubans verts, et ses beaux cheveux aux boucles mignonnes flottèrent comme lorsque le vent les fouettait à la proue du bateau à vapeur. Je ne m'aperçus pas que les appartements de l'hôtel, tout magnifiques qu'ils sont, lui aient arraché un geste de surprise. N'est-ce pas là marque d'un esprit élevé, cette assimilation immédiate au luxe, à la grandeur, et aux choses trop éclatantes pour le vulgaire ? Elle se promena dans le salon, elle se regarda dans la glace, parcourut des yeux le jardin, comme si elle eût été chez elle, au presbytère. Un seul meuble l'arrêta, ce fut mon piano, qui ne dut pas cet hommage à la beauté de ses pieds d'ébène, ni aux incrustations de nacre dont il est enrichi. Miss Alice s'en approcha avec émotion, s'assit auprès, l'ouvrit avec une familiarité pour laquelle je lui aurais baisé mille fois les mains, et s'accouda à l'un des côtés. Ensuite, avec la préoccupation du poète au bord de la mer, quand passent et repassent les vagues et leurs murmures, elle regarda les touches d'ivoire de l'instrument. Mes yeux ne la quittaient pas. De plus en plus entraînée par

sa rêverie, elle appuya mollement ses deux mains sur les touches, préluda comme sans y prendre garde pendant quelques minutes, et bientôt je distinguai les intentions d'un air que j'avais entendu mélancoliquement siffler par un matelot, un jour qu'un vaisseau de haut bord appareillait de la Tamise pour la Californie.

» Cet air était pénétrant comme la voix humaine quand elle est l'écho d'une vive douleur ou d'une joie soudaine; qu'avait-il besoin de paroles pour expliquer le sens dont il était empreint? C'étaient à la fois le soupir du pauvre, le regard de la mère à son enfant, le cri du voyageur à la vue de la maison paternelle derrière la haie, le pas hâtif de l'amant qui se rend au toit de la fiancée; si aucune parole ne dit bien cela, quelle parole rendrait l'amour de la patrie, qui se compose de ces sentiments de souffrance et d'amour? Ce qui seul le traduit, mon ami, comme le cri traduit la douleur, c'est la musique, la sainte musique d'un air national, musique simple, grande, éternelle, où le ciel, les eaux, la terre, le vent, les hommes, leur croyance, leur force, leur liberté font chacun leur partie, car chacun de ces sentiments éternels y a écrit une note.

» La jeune miss m'oublia, oublia qu'elle était étrangère chez moi, pour s'abandonner à l'inspiration de son âme, avec laquelle bien plus qu'avec ses doigts elle jouait sur le piano son air national de l'Irlande. Que de tableaux attendrissants et sauvages, que de montagnes pleines du bruit du cor, que de vallées ondoyantes passèrent sous mes yeux, tantôt au moment où les étoiles versent leur lumière dans les lacs, tantôt lorsque le soleil d'été dore chaque brin d'herbe! J'entendais tout, je voyais tout dans cette musique, simple, je le répète, comme un bonsoir qu'au coucher du soleil se disent deux amis de chaque côté de la rivière bleue et profonde qui les sépare.

» Quand elle eut cessé de jouer, je restai encore longtemps sous l'impression de sa divine musique; elle-même était si émue, qu'elle n'eut pas la force de repousser ma main, qui serra la sienne. La musique continuait l'œuvre d'alliance commencée par la poésie dans le trajet d'Angleterre en France. Je bénis une seconde fois ces amis du cœur, ces artistes dont le langage, répété des siècles après eux, surprend, enchaîne, et dit pour nous ce que notre insuffisance ne saurait exprimer comme eux. Malgré

mes efforts pour te donner une idée de mon état nouveau, ah! que tu es sans doute loin, mon ami, d'entrer avec moi dans cette sphère où je me sens porté depuis quelques heures. Si tu n'as pas brûlé la lettre où je te racontais le bal des Tuileries, cette lettre dont chaque ligne, lorsque je l'écrivais, semblait se détacher de ma plume comme des étincelles électriques du bout d'une baguette d'acier, eh bien! cette lettre ne renferme pas une seule surprise, un seul sentiment comparable à ma situation d'à-présent. Mon effusion n'était qu'inquiétude d'enfant, admiration fastueuse; ce n'était pas, enfin, cette faiblesse sans nom, cette ivresse du sang, ce mal universel dont on craint de guérir; j'aimais toutes les femmes, j'en aime une, j'aime, et, renouvellement étrange que je ne t'expliquerai pas, depuis ce moment je me sens meilleur, j'éprouve une tendresse illimitée pour tout ce qui m'entoure. Ma vie, mon bras, ma fortune à qui les voudra! J'ai besoin de me répandre au dehors, de rendre sensible aux autres la joie dont je suis plein. Ah! vienne, vienne un pauvre me tendre la main, et je la chargerai d'or, et je le remercierai de m'avoir soulagé! Si je savais ce soir une pauvre fille ne pouvant se marier faute d'une dot, j'irais à son grenier et je la ferais sourire comme une reine en lui mettant sa dot sur la cheminée. Je veux voir tout le monde heureux; si j'osais, j'écrirais sur mon chapeau: « Saluez un homme heureux, vous qui passez, car il aime, car il est aimé. »

» Enfin, je te l'ai dit, ce mot, je suis aimé; car lorsque miss Alice est partie, elle m'a regardé avec tant de bonté, avec une si douce persistance, que je n'ai pu douter de mon bonheur. A présent je ne désire plus rien, ma vie est complète. Fou que j'étais, d'avoir désiré quelquefois d'être militaire, orateur célèbre, grand poëte! tout cela vaut-il ce bonheur, aimer! être aimé!

» Je ne dormirai pas cette nuit, je ne veux plus dormir. Ce serait me laisser voler une pensée toute pour elle.

» Mais, à propos, où et quand la reverrai je? Je l'enlèverai, je l'épouserai. A demain les réflexions, si toutefois je puis réfléchir, car je suis fou. Heureux les fous d'amour: on les plaint, moi, je les envie. Ils ont retenu, arrêté, scellé comme une statue d'airain, dans leur mémoire, les traits aimés, le beau corps, l'âme de leur ame. Ils ont vécu, ils vivent, ils vivront avec elle, et elle mourra au même instant qu'eux.

» Adieu, je n'ai plus rien à te dire, si ce n'est qu'elle est charmante et que je l'aime, qu'elle a les cheveux presque noirs et que je l'aime, que ses yeux ne sont pas très-bleus, mais que je l'aime; que sa bouche n'est ni ridiculement petite, comme les mauvais peintres savent les faire, ni trop grande cependant, et que sa taille, ainsi que toutes les beautés de sa personne, a ces moyennes proportions sans lesquelles rien est absolument parfait.

» Adieu, mon ami, adieu! Partage mon bonheur, pour qu'il soit double.

» Ton frère,

» WASHINGTON. »

« MON CHER WASHINGTON.

» On me remet ta lettre, ami; je vais la lire; laisse-moi achever de respirer le frais à ma croisée, ma petite croisée qui domine les jardins du faubourg Saint-Antoine et d'où l'œil plane sur les jolis marais des barrières; c'est une vue charmante agrandie de l'horizon boisé de Vincennes. Jamais soirée de printemps ne me sembla plus pure; elle est même peut-être un peu trop ardente pour la saison; et en effet, les maraîchers se donnent plus de mal que de coutume pour arroser leurs plates-bandes de légumes, et leurs jeunes couches de melons. Ce relâchement précoce de l'air m'a ôté depuis quelques jours la moitié de mes forces; le matin et le soir j'éprouve des langueurs sans souffrir précisément. Mon mal n'est nulle part et il est partout. Encore est-ce un mal? C'est ce que j'ignore. Il m'attaque par moments comme un accès, il m'effleure comme une bouffée d'air, et il passe. Je tressaille sans cause; puis-je appeler une cause l'impression obscure produite par l'accident le plus commun? Si le vent m'apporte l'odeur des fleurs de pommier, ou le bruit des cloches du couvent, si, comme au moment où je reçois ta lettre, il va faire nuit, si les champs ondulent tout à coup sous un éclat de la lumière expirante du soleil, je me sens alors surpris par une défaillance inconnue, et mon cœur est malade jusqu'à la nuit. Il y a dans un jardin, placé à côté du nôtre, derrière le mur de clôture de l'hospice, un lilas que je croirais enchanté si j'étais superstitieux. Plus il s'est développé sous l'influence du printemps, et plus ce malaise dont je suis atteint, a augmenté en moi. Quand il poussait des feuilles et

des boutons, je frémissais comme lui à la brise du soir ; à ses premières grappes violettes, j'ai été plus mal ; et depuis qu'il est chargé de bouquets, de petites étoiles bleus et blanches, je suis accablé de faiblesse. Hier surtout, j'ai failli m'évanouir en apercevant entre ses branches des oiseaux qui chantaient, des moucherons, des papillons blancs, des fils de la Vierge tendus de grappe en grappe, et derrière ce voile animé un chapeau de paille noué aux rameaux, le chapeau oublié de quelque jeune fille sans doute. Si je n'avais eu que huit ans, je me serais élancé sur ce mur pour le franchir et pour presser cet arbre contre moi. A qui supposes-tu qu'appartient ce chapeau de paille ?

. . . .

» J'ai lu ta lettre, ami, et ta lettre au lieu de détourner ma pensée de cette obsession maladive, l'a fixée en moi plus que jamais. Tu m'as donné la fièvre, quand je n'avais que le frisson. Tantôt j'étais glacé, tantôt brûlant en te lisant. Explique-moi pourquoi cette lettre la plus faible de toutes celles que tu m'as écrites jusqu'ici, la plus négligée, m'a occupé, saisi, remué, plus fortement qu'aucune des précédentes. Maintenant j'en suis convaincu, les grands écrivains sont ceux qui écrivent comme ça vient. Mon expression n'est peut-être pas choisie, mais je la laisse par respect pour ce principe que je professe, sans me croire ni te croire un grand écrivain. J'aurais peur de déchirer ta lettre ; il en coulerait peut-être du sang. C'est qu'elle est vivante, ami. Écris-moi toujours ainsi ; envoie-moi des larmes, j'ai soif de pleurer.

» Qu'elle est intéressante ta traversée, et pour la faire avec toi, que j'aurais donné la moitié de ma vie si elle ne t'appartenait tout entière ! Je te plains pourtant de n'avoir pas essuyé d'orage au milieu de la Manche ; Dieu ne t'aime pas ; il te devait au moins un incendie à bord. Tu l'aurais prise avec toi, n'est-ce pas ? et les cheveux épars, une hache à la main, le désespoir dans les yeux, tu l'aurais sauvée, ami, ou tu aurais péri avec elle, dans les flammes ou sous les flots. Sais-tu ce que j'aurais fait à ta place ? car je veux tout te dire, je l'aurais poussée dans la mer et je m'y serais précipité pour la sauver. Ton sang-froid m'a déplu. Elle et toi vous m'avez trop rappelé dans le moment où vous étiez assis sur ce banc de démarcation, placé entre les riches et les pauvres, ces promenades limpides de Télémaque et de Calypso,

sur des galères dorées. Quels jolis noms ont toutes ces jeunes filles, passagères sur ton bateau, tes compagnes de route sur le continent! J'aurais bien voulu, ami, qne tu me dépeignisses quelques-unes d'entre elles; cela t'aurait peu coûté, et cela m'aurait tant fait de plaisir. Oui, que leurs noms sont doux et caressants! j'ai posé mes lèvres sur le nom de celle qui s'appelle Jemima. Sois bon pour moi, sois complaisant; dis-moi, n'a-t-elle pas de longs cheveux blonds, épars sur des épaules charmantes? Ne montre-t-elle pas ses dents en riant et en écartant ses cheveux qui chagrinent ses joues? Quand on s'appelle Jemima on a les yeux bleus, ou l'on ne s'appelle pas Jemima; on est insaisissable comme l'air; qu'en dis-tu? Si j'allais me tromper sur Jemima comme sur Paris autrefois, te souviens-tu?

» Ce que je ne te pardonne pas, ami, c'est ton ironie qui me gâte tout. Tu te rends malheureux au plus beau moment de ta joie; en vérité, tu es comme ces enfants qui se disent : Oh! la belle tulipe! si j'avais cette tulippe! on leur permet de cueillir la tulipe. A peine l'ont-ils qu'ils se disent : Tiens! qu'y a-t-il donc sous cette jolie feuille noire? et ils l'arrachent. Ah! il y a une feuille rouge; ils arrachent la feuille rouge, pour arriver à la feuille bleue, qu'ils arrachent également; et de feuilles rouges en feuilles bleues arrachées, ils parviennent au réceptacle, qui est un ognon infect. Oui! tu es cet enfant; et l'ironie est un poison.

» Ami, j'achève la seconde lecture de ta lettre, et j'ai la tête fatiguée autant que si j'avais fait dix lieues au soleil, malgré la tranquillité de la nuit qui d'ordinaire apaise la perturbation de mon esprit. La cloche du souper sonne inutilement pour moi; je veux rester à ma croisée pour respirer, pour boire à pleine poitrine les émanations de la jeune saison qui descend du ciel, et s'insinue dans mes sens comme dans la terre la plus dure. Ah! je désirerais mourir au milieu de cette expansion et me fondre en atomes avec elle. Que je souffre! que je désire et que j'aime à cette heure qui suit la révélation de ta lettre! Que m'as-tu donc appris?

. . . .

» Enfin, je suis descendu à la chapelle et j'ai demandé à ces images de saints et de saintes, appendues aux murs, la paix que tu as achevé de me prendre, ami. Ma prière a été vaine. Je n'ai eu d'élan, de regards et de paroles, que pour un portrait de sainte

Geneviève, blonde et rêveuse fille, assise et filant auprès d'une fontaine. Je ne te répéterai pas ce que je lui ai dit; mais elle semblait sourire et rougir en m'écoutant.

» Oui! ami, ton amour fait que j'aime; tu m'as donné ton mal; ta lettre m'a tué; j'aime, mon Dieu, et je ne sais qui encore; ce n'est pas cet air en feu du printemps, ce ne sont pas ces fleurs enivrantes, ce chapeau de jeune fille balancé à un rameau de lilas, cette sainte création d'un artiste que j'aime, c'est une femme! c'est une femme! mais où est-elle?

» Au nom du ciel, au nom de notre amitié, au nom de tout ce qu'il y a de sacré au monde, ne me parle plus de ton Alice, tais-toi! ne m'en parle plus. Sais-tu pourquoi? je l'aimerais! je l'aime!

» A toi! » SOCRATE. »

Depuis le duel de son fils avec le vicomte de Maison-Ronde, le duc de Levert avait rompu toute intimité avec son beau-frère, Des Verriers, auquel il lui était impossible de pardonner des conseils et des leçons de la plus douloureuse gravité. Ce fut donc sans le consulter qu'il arrêta le plan définitif de la destinée de l'enfant de l'hospice, ayant renoncé pour toujours, et quelle déception pour ses croyances philanthropiques! à en faire l'ami de son fils; son fils, flexible à de funestes penchans, sans être jusqu'ici absolument vicieux; son fils, déjà meurtrier à dix-neuf ans! Quels titres à la fraternité d'élite qu'il prétendait féconder sous l'haleine des vertus et des devoirs! La résignation est la religion du sage; le duc rêva l'amélioration de l'espèce dans l'avenir des siècles, essuya une larme; et en soupirant, il écrivit cette lettre à la supérieure de l'Hospice des Orphelins.

« MA CHÈRE SOEUR,

» Notre enfant aura vingt ans bientôt; le temps est venu de le rendre à lui-même et au monde, dont les lois d'ailleurs le font libre. Notre tâche est finie. Avouons-nous, ma sœur, que vos enseignements pieux pas plus que mes doctrines philanthropiques, souvent contrariées, il est vrai, n'en ont fait le sujet que nous attendions. Il n'a guère aujourd'hui en propre que ce qu'il apporta en naissant : une imagination rêveuse, une sensibilité d'esprit, voisine de la folie, et un fonds de paresse que rien n'a

pu fertiliser. Vous ne m'entendrez point ici, ma sœur, maudire la nature, en désespoir de mon œuvre, ou mon œuvre même, si décevante qu'elle soit. Les âges à venir seront meilleurs à l'humanité. J'apporte, ma sœur, une résignation si vraie, un aveu si réfléchi de ma chute, dans ce malheureux événement, que je ne rougis point de vous confier combien le triste naturel de mon fils Washington a contribué à me décourager dans mon entreprise. En conscience, dois-je favoriser plus longtemps une liaison entre mon fils d'adoption et Washington, si rebelle à mes conseils, enfant sans enthousiasme pour la vertu, tout de feu pour les passions, excepté pour les meilleures; jeune homme dont la main s'est déja rougie du sang de son semblable! Non, notre enfant, ma chère sœur, n'aura mon fils ni pour frère ni pour ami. Ils ne se sont jamais vus, grâce à nos soins; ils ne se verront jamais. J'en reviens au motif de cette lettre: tout est prêt, ma chère sœur, pour le départ de Socrate; je l'envoie au Cap de Bonne-Espérance sur un navire qui l'attend au Hâvre. Je n'ai pu en faire un sage; j'en ferai un commerçant honnête. Avec une vertu commune et l'établissement opulent que je lui crée, il vivra heureux, je l'espère, et il aura encore assez de superflu pour soulager le malheur. Il sortira demain de l'hospice; ma chaise de poste ira le prendre à quatre heures du soir, et il sera conduit directement au Hâvre; là, il s'embarquera, un navire l'attend; dans huit jours il sera en plein Océan.

» Mon cœur est brisé, ma chère sœur; j'ai soixante-dix-sept ans, savez-vous bien? et voilà plus de soixante ans que je rêve cette idée de perfection humaine qui s'en va aujourd'hui du fond de mon âme avec le reste de ma vie. J'en mourrai. Plaignez moi! sur deux enfants, l'un de mon sang, l'autre de mes veilles, de ma sollicitude, de mon or, pas un homme!

» Je ne te maudirai pas cependant, humanité, sublime humanité, mon culte, ma religion, ma vie; qu'on me prenne tout, mes espérances, une à une, mon sang, goutte à goutte, mes deux fils, toi, Washington, toi, Socrate; qu'on me laisse nu, pauvre, sans pain, au milieu de la rue, je crierai toujours, bénie soyez, humanité sainte! Je meurs pour vous parce que vous êtes la vérité!

» Ayez bien soin une dernière fois de cet enfant, ma sœur; couvrez-le chaudement pour le voyage; mettez-lui de l'or dans

les poches, tant qu'elles pourront en contenir; embrassez-le comme si vous étiez sa mère : eh ! ne l'êtes-vous pas ? Les baisers d'une sainte femme comme vous portent bonheur. Donnez-lui aussi votre bénédiction; et qu'il voie mes larmes à travers les vôtres, puisque les miennes ne peuvent tomber sur sa tête.

« Adieu, ma sœur, je suis bien malheureux.

« Duc de Levret. »

Courbé sous son inquiétude, le duc se promenait dans son cabinet, hésitant s'il préviendrait ou non son fils du départ de Socrate. Washington n'est plus un enfant, se disait-il; le temps n'est plus où j'amusais son imagination avec le prétexte romanesque d'une correspondance feinte. Depuis plusieurs années, il n'ignore pas que rien n'est plus réel que cette liaison de mon choix. Mon rôle de père serait compromis si je le terminais par un coup de théâtre, par une surprise indigne de ma gravité. Avec les enfants, le mystère a quelquefois son utilité; avec les hommes jamais. Le mensonge n'est que l'élément du mal. Ma conscience m'invite donc à ne rien cacher à mon fils.

Le duc fit appeler Washington, et d'une voix lente il lui dit, après l'avoir prié de s'asseoir près de lui :

— Je vous dégage, mon fils, des liens d'affection que ma trop grande confiance en certains principes avait tenté d'établir entre vous et Socrate. Votre correspondance avec lui cesse dès ce moment; votre père n'a plus à vous demander la continuation de ce sacrifice de temps et de travail. Il vous remercie d'une complaisance devenue inutile.

— Mais, mon père, reprit Washington étonné, d'où vous vient cette résolution ?

— La cause serait longue à expliquer, et l'explication n'apporterait aucun changement à la résolution. Socrate quitte la France demain et l'Europe dans quelques jours.

— Cela ne sera pas, s'écria Washington en se levant.

— Pourquoi cela, mon fils?

— Parce que cela est impossible, parce que vous ne le voudrez pas pour lui, pour vous, pour moi aussi...

— Je vous répète, mon fils, ajouta le duc avec un ton mêlé de plaisir, d'autorité et de douleur, je vous répète que ce jeune

homme partira demain ; un navire sous voiles pour le cap de Bonne-Espérance l'attend au Hâvre.

— Et moi je vous dis qu'il ne partira pas...

— Mon fils!....

—Non! il ne partira pas. Quoi! après me l'avoir imposé comme un ami, comme un frère ; après m'avoir laissé pendant huit ans verser la confidence de mes peines et de mes plaisirs dans le cœur de cet ami ; après m'avoir inspiré l'espoir de l'avoir à vingt ans pour frère d'armes, pour compagnon de la vie, vous me l'enlevez tout à coup. Pardon ! mon père, mais il est un âge ou l'obéissance filiale a quelquefois besoin de comprendre la raison de l'autorité paternelle. Je ne comprends pas la vôtre.

— Tu as du cœur, mon enfant ; viens, et que je bénisse ta désobéissance. Tu aimes, c'est bien ; aimer c'est la source du beau et du vrai ; mais la source a été empoisonnée chez toi, empoisonnée par ton oncle et par ta mère. Ce cri généreux qui t'échappe m'apprend tout ce qu'ils m'ont enlevé. Quel homme ! quel sage tu eusses été, livré à ta noble nature, qu'eût dirigée ma pensée ! N'y pensons plus.

Le duc passa la main sur ses yeux.

—Écoutez, mon fils, vous avez tort de vous opposer au départ de Socrate. D'abord, en l'abandonnant, je lui assure une fortune presque aussi grande que la vôtre ; ensuite, si je consentais à le laisser demeurer en France et libre auprès de vous, songez que vous auriez la responsabilité de sa conduite. Il serait en droit d'accuser de cruauté ou de folie celui qui lui aurait ouvert les abîmes du monde sans en savoir le chemin. J'ai succombé à l'entreprise lorsqu'elle était possible ; la mènerez-vous à bien, vous qui n'avez pas trop de votre propre prudence pour vous conduire? Si vous vous trompiez, mon fils, si vous vous perdiez avec lui, envisagez un instant la sombre agonie que vous donneriez à ma vieillesse. Nous nous serions mis à deux, le père et le fils, pour distraire de son repos, de son innocence et de son bonheur, une créature tranquille, qui ne nous demandait rien.

Il est rare que la raison, exprimée à propos, ne produise pas son effet ; rien n'était plus sensé, en ce moment, que la parole du duc de Levert. Le père et le fils allaient se quitter avec assez d'accord, quand on remit au duc la réponse à la lettre qu'il avait écrite quelques heures auparavant à la supérieure de l'hospice

des Orphelins, pour lui annoncer le départ de Socrate. Washington fut prié par son père trop ému de lire lui-même cette réponse.

« Monsieur le duc,

» Je n'aurais eu qu'à vous obéir sur-le-champ et à tenir tout prêt pour le départ de notre cher enfant, s'il avait été seulement en état de se tenir debout; mais il est couché dans son lit, malade et étrangement malade. Sa respiration n'est pas gênée, son teint est calme comme d'habitude; mais il ne parle pas, il ne répond à personne, et son regard est fixe. Depuis hier, il est dans cet état. Le médecin de l'hospice donne à ce mal un nom extraordinaire, et il assure que les exemples en sont très-rares. Avant d'essayer de le tirer de cette léthargie par de fortes secousses, il nous a interrogées afin de savoir si depuis quelques jours il n'aurait pas été contrarié dans ses désirs. Nous lui avons répondu que non. Selon le docteur, la connaissance de la cause de la maladie indique, en pareil cas, le remède à appliquer. Malgré le peu d'éclaircissements qu'il a reçus de nous, il n'en a pas moins tenté d'éveiller notre cher enfant par le bruit d'une arme à feu; l'essai n'a pas produit plus d'effet sur lui que les parfums répandus dans la chambre, autre moyen dont le docteur espérait beaucoup. Socrate n'a paru éprouver aucune sensation. Quand j'ai vu que la science était impuissante, je me suis adressée à Dieu, monsieur le duc, et il m'a inspiré l'idée de recourir au baume des prières. Ce soir plusieurs religieuses de divers couvents de Paris viendront demander au Seigneur, dans leurs prières unies aux nôtres, de délivrer notre cher enfant de l'espèce de mort où il est retenu, s'il n'aime mieux l'appeler à lui tout-à-fait. Il nous exaucera peut-être, comme il nous exauça cette fois, il vous en souvient, où notre cher enfant tomba dans le délire, à la suite d'une petite solennité de la maison. Le mal est plus profond aujourd'hui; mais Dieu n'est-il pas assez puissant pour le vaincre? Seulement, sommes-nous assez pures pour être écoutées?

» Après ce que je viens de vous dire, monsieur le duc, je ne crois pas qu'il nous reste grand espoir à fonder sur cette pauvre créature que nous avons peut-être trop aimée, l'un et l'autre, et à l'égard de laquelle le ciel veut nous éprouver tous les deux. Et s'il revient jamais à la vie, ne craignez-vous pas que sa conva-

lescence ne soit trop longue pour lui permettre de partir avec le navire dont il est question dans votre lettre ?

» Agissez, monsieur le duc, avec votre sagesse accoutumée ; je serai toujours prête à vous obéir, dans l'intérêt de notre cher enfant.

» Votre sœur en Jésus-Christ.

» . . . . »

Frappés du même coup, le père et le fils se regardèrent en silence. « Maintenant, tout est fini, semblaient-ils se dire, nous n'aurons plus besoin de nous disputer pour savoir à qui de nous il appartiendra.

— Son mal est la catalepsie, dit le vieux duc ; il en réchappera, à coup sûr, mais cet accident me confirme que l'imagination de ce jeune homme est en feu. Sa jeunesse le tourmente comme un volcan intérieur. Le coup de foudre dont il a été renversé n'est que l'irruption soudaine du dernier développement physique. C'est l'affaire de quelques jours ; la supérieure de l'hospice a eu tort de s'alarmer si vite. Socrate pourra partir dans la quinzaine ; je vais écrire au capitaine de retarder son départ.

Lorsque Washington eut quitté son père, il descendit au jardin et s'assit sur un banc pour éclaircir quelques pensées dont il avait été préoccupé pendant la conversation qui venait d'avoir lieu. Ce n'est pas seulement l'effervescence de la jeunesse, se confia-t-il avec un sentiment de remords, qui a causé le mal dont Socrate est frappé ; depuis ma lettre, il n'est plus le même homme. Sa réponse indiquait déjà cette inquiétude brûlante et fixe dont il a atteint le dernier terme. Mais que lui ai-je dit ? quel monde lui ai-je révélé, pour me servir de ses expressions ? Il y a un étrange lien entre lui et moi ; il m'attire, je vais à lui ; nous avons besoin l'un de l'autre, et à peine nous touchons-nous par quelque point, que nous nous désunissons aussitôt, quand toutefois la joie de ma pensée ne devient pas le désespoir de la sienne, ou que ses illusions ne rejettent pas avec mépris dans l'ombre l'astre que j'avais pris pour le soleil. Je commence à m'en vouloir d'avoir habitué mes opinions aux contrôles des siennes que je blesse toujours.

Le banc sur lequel était assis Washington, s'adossait près de

la croisée de la chambre de son oncle. Cette croisée s'ouvrit, et Des Verriers s'y montra.

— As-tu jamais vu de plus belle soirée, au commencement de l'été, Washington ?

— Rarement, mon oncle ; c'est ce que je me disais il n'y a qu'un instant.

—Cela me rajeunit, mon enfant, de respirer ces bonnes odeurs de violettes et de thym. Je redeviendrais amoureux si je n'avais que soixante ans.

— Est-ce que vous avez jamais aimé, vous, mon oncle ?

— Tu supposes sans doute que j'étais trop laid pour cela ?

— Non, mais trop... que vous dirai-je ? trop amer, trop ironique, trop moqueur...

— Reste à savoir si j'étais ironique, puisque tu m'appelles ainsi, avant d'avoir aimé, ou si je suis moqueur depuis que j'ai eu le bonheur d'être aimé.

— C'est ce que vous allez m'apprendre, mon oncle, reprit Washington avec une légèreté de ton que son âge et l'acquit d'un voyage en Angleterre lui permettaient de prendre. Maintenant je suis un homme, semblait-il dire ; je suis à la hauteur de tout. Je vous écoute.

— Ne compte ni sur un sermon, ni sur des biographies scandaleuses, mon enfant ; ton attention serait frustrée. Mais que penserais-tu d'un jardinier qui s'acharnerait à vouloir faire porter des melons à un rosier et des roses à un chêne ?

— Cela me semblerait assez dépourvu de raison.

— Et, ne voyant pas s'effectuer ces monstruosités, si ce jardinier se désespérait, maudissait le monde, Dieu, la nature, la société, s'il tentait de se tuer, que penserais-tu alors ?

— Que votre jardinier est un fou, voilà.

— Mon ami, tous les hommes mettent leur bonheur à faire pousser des roses sur des chênes, en demandant à un besoin les qualités d'un sentiment. Aimer est nécessaire à la jeunesse, comme le lait de la mère au nouveau-né. Mais c'est exclusivement une nécessité. Infidélité, inconstance, légèreté, coquetterie, trahison, grands mots ! Autant vaudrait dire qu'un homme qui n'a plus plus faim est un traître, et qu'une femme qui a sommeil est une coquette. La satiété en amour ne diffère pas de toute autre satiété.

— Quoi! mon oncle, ne serait-ce qu'un grossier appétit, ce sentiment si fin qui a produit des vers enchanteurs, des tableaux délicieux, avec Pétrarque, Ovide, Raphaël, Corrège ?...

— Je ne nie pas les beaux tableaux et les beaux vers, mais je ne crois pas à la réalité du sentiment qui les a inspirés. Je serais fâché pourtant que l'erreur ne subsistât pas toujours; le monde y perdrait trop. Et, pour le dire en passant, tu remarqueras que les religions (la nôtre qui est vraie n'est pas en question), et l'amour, mensonges monstrueux, ont produit les plus merveilleuses œuvres d'art de la terre. Tu vois que je suis sincère. Crois-moi donc quand je te prouve, pour justifier mon ironie, que l'amour n'est pas ce que tu crois. Voyons, tu aimes une jeune femme, par exemple.

— Oui, mon oncle.

— Comme tu réponds vite! Tu l'aimes pour son âme, sa candeur, sa vertu.

— Oh oui! mon oncle.

—Vous vous promenez au clair de la lune, si chère aux amours, et le serein la rend borgne, tu la chéris encore, car sa candeur n'a pas été éborgnée par le serein.

— Certainement. J'aurais mieux aimé toutefois qu'elle ne fût pas borgne.

— Sans doute! un soir d'été elle oublie de fermer sa croisée, et le lendemain elle est couverte de rougeurs. C'est la petite vérole. La voilà affreuse. Tu la chéris encore, car sa vertu n'a pas perdu le nez.

— Je la chéris encore; vous allez trop loin, mon oncle.

— Trop loin! Te l'ai-je montrée boiteuse, vieille, bossue par une chute? Enfant, avoue-toi donc que l'amour prend mille masques, mais qu'il n'a qu'une forme. Je te l'ai dit: Le besoin.

— En ce cas, vous seriez bien étonné, mon oncle, si je vous communiquais la dernière lettre de Socrate où je crois qu'il est question d'amour d'une autre manière que la nôtre.

— Que la nôtre! murmura Des Verriers, en priant son neveu de lui montrer cette lettre.

Il alla ensuite au fond de l'appartement et lut à la lueur de la lampe ce long gémissement, à peine articulé, qui était échappé à une âme désolée de sa propre énergie.

— Qu'as-tu fait ? dit Des Verriers en levant les bras et en retournant à la croisée ; tu as égaré, mis en danger de folie, une tête déjà si exaltée !

— Hélas ! oui, mon oncle ; et je m'accuse aussi bien fort de la position où se trouve Socrate.

Après avoir raconté à Des Verriers l'événement dont il était question dans la lettre de la supérieure de l'hospice, Washington sollicita un conseil, afin de réparer le mal qu'il croyait avoir causé.

— Je suis de l'opinion de ton père ; la crise est profonde, mais peu dangereuse. Ne lui écris sur le même sujet que dans quelques jours, — entends-tu ?

— J'écouterai vos avis, mon oncle ; bonne nuit.

Quinze jours après, Socrate décachetait la lettre suivante, qu'avaient précédée sans doute deux ou trois autres lettres dans lesquelles Washington s'occupait un peu moins de lui et un peu plus de la santé de son ami.

« De Washington a Socrate.

» Un jour deux Français qui voyageaient en Allemagne s'arrêtent pour dîner à l'auberge d'une petite ville. Ne supposant pas, avec raison, chez leur hôtesse une profonde connaissance de leur langue, ils s'épuisent en efforts de toutes sortes pour lui faire comprendre leur désir de manger un lièvre rôti. Ils parlent latin, s'accroupissent à terre pour imiter les bonds du lièvre, rien ne frappe l'intelligence des gens de l'auberge. Ces pauvres Français seraient morts de faim si l'hôtesse, désespérée, ne se fût enfin écriée : *Mon Dieu ! si ces messieurs parlaient français.*

» Compare-moi, ami, à ces deux voyageurs : je songeais à vaincre l'impossible, quand le facile était à ma portée. Incendier le couvent où s'est retirée la jeune miss, ce qu'à ma place tu aurais réalisé sans doute ; forcer l'abbé Ronsin à m'y introduire avec lui, violence à laquelle je ne penserai pas une seconde fois, vu que l'abbé Ronsin a été enfin nommé grand-vicaire dans le Midi, ne sont que deux projets entre les mille que je ruminais depuis un mois, nuit et jour, à toute heure, quand le courage me vint de lui écrire et de lui demander tout simplement un rendez-vous. Elle s'y est trouvée avec une exacte précision. Ainsi, grâce à ma timi-

dité, j'ai obtenu un mois plus tard ce que j'aurais pu avoir un mois plus tôt.

« Ce qui m'est survenu depuis plus d'un mois que je ne cesse de la voir ne vaudrait pas les frais d'un récit, s'il n'était pas convenu entre nous que nous ne mesurerions jamais l'importance de nos relations écrites à l'estime du monde. Nous écrivons pour nous, le facteur seul aurait le droit de se plaindre de l'épaisseur de nos lettres. Amuse-toi donc ou ennuie-toi, comme il te plaira, à me lire, à ta petite croisée du côté du jardin ; et quand tu seras las, quitte-moi pour la vue de tes marais et de ton horizon de Vincennes.

« Si tu connaissais le Jardin des Plantes, tu pardonnerais sans doute aux Jardin des Tuileries de n'avoir pas de cèdres. On y voit des cèdres, des nopals, des palmiers, des lataniers, et les plus rares productions de chaque règne. Tu serais enchanté surtout du jardin en lui-même, non pas le dimanche, quand il est plein d'un gros peuple avide de faire une lieue pour manger du pain d'épice qu'on vend à sa porte, et pour agacer des singes, au profit de ses enfants laissés à la maison ; mais les jours de la semaine, lorsque les belles allées de marronniers balancent leurs panaches fleuris dans l'air calme de l'après-midi, et que des oiseaux jouent devant vous.

« J'ai choisi, ami, cette promenade pour mes rendez-vous avec miss Alice. Nous sommes à peu près sûrs de n'y être rencontrés par personne, les Parisiens n'allant jamais où ils n'ont pas l'espoir d'être foulés ou fusillés, selon les temps. C'est à peine si nous coudoyons dans les allées quelques rares couples, parlant bas et montrant pour nous la même réserve d'attention que nous avons pour eux. Les amants et les conspirateurs se reconnaissent de loin.

« Il y a mille endroits charmants pour causer dans les allées du Jardin des Plantes. Nous nous assîmes à notre première rencontre au pied d'un cèdre apporté d'Afrique par Jussieu dans le fond de son chapeau ; c'est une histoire touchante, que vous racontent, pour quatre sous de pain d'épice, les marchandes établies, tous les jeudis, autour du vieux cèdre.

« Que les Parisiens sont spéculateurs, même dans leurs plaisirs les plus poétiques ! me fit observer la jeune miss. Voyez : ils possèdent une merveille végétale, ils en sont fiers ; ils la montrent

aux étrangers comme un monument, et à deux pas ils élèvent un cabaret où l'on débite de la bière, à l'enseigne du *cèdre du Liban;* et une laiterie, fameuse par son lait chaud et ses gauffres, *la laiterie du cèdre du Liban !*

« Je répondis à miss Alice que la civilisation n'était poétique qu'à cette condition de mélange; si l'on supprimait du commerce la confiture de cédrats et le miel, lui dis-je, dans dix ans il n'existerait pas un citronnier en Europe ni une seule fleur sur sa tige. On respecte les fleurs parce qu'elles nourrissent les abeilles qui produisent du miel. Sans la tisane des quatre fleurs, il y a longtemps que les violettes auraient disparu de la terre.

— Cela est triste, ajouta miss Alice, mais vous avez raison; cela est partout, excepté dans les pays pauvres comme le mien. Chez nous chaque fleur est une histoire, le souvenir d'une passion malheureuse, le sujet d'un vieux fabliau.

— Les peuples primitifs ont des forêts, et les nations civilisées des jardins des plantes, ajoutai-je à mon tour. Chacun de ces deux résultats a ses avantages; pourquoi fait-on qu'ils s'excluent? Pourquoi ce jardin si bien placé entre une montagne qui l'abrite du vent et un fleuve qui le rafraichit, est-il un carré de salade, là une plate-bande de légumes, plus loin, une étagère de pharmacien, et presque partout un répertoire médicinal? On dit que le but de ces collections est d'être utile à l'humanité. Est-ce que l'humanité n'aurait besoin que de décoctions, de cataplasmes et de tisanes? Il y a des plaies au cœur comme à la jambe, et autant de maladies de l'âme que du corps. Celles de l'âme sont oubliées ici; l'âme n'a que faire de ces classifications chimériques et de ces dénominations en exécrable latin clouées au dos de chaque plante. Que ceci rende la santé, c'est bien; mais que ceci du moins apporte à l'intelligence l'idée religieuse d'une providence toujours présente à notre faiblesse. Qui osera s'arrêter devant cet arbuste épineux, si vous vous bornez à le salir de cette épithète stérile: *aloë americana,* dans vos livres de science? Mais avec quelle affection, quelle reconnaissance, nous considérons ce même arbuste, si vous nous dites humainement: La plante entière de l'aloès sert de cloison et de haie pour entourer les champs; ses tiges fournissent des poutres aux maisons, et ses feuilles des tuiles; on emploie encore ses feuilles à faire des bassins et des plats: voilà un arbre dont on a déjà tiré la maison et le mobilier. Avec

les nerfs et les fibres de l'aloès, on tisse du linge, des habits, des souliers, des filets, des hamacs, des tapisseries ; nous n'avions que le nécessaire, nous avons maintenant le nécessaire et le luxe ; ajoutez l'indispensable. Les pointes de l'aloès sont façonnées en clous en dards pour la guerre, en alènes de cordonniers, en aiguilles, en épingles, en rateaux, en peignes. Du suc du même arbre, qui coule en si grande abondance qu'une seule plante emplit jusqu'à cinquante amphores, on extrait un lait des plus doux. Cuits sous la terre, le tronc et les parties épaisses des feuilles sont délicieux à manger. Que demander de plus à une seule production de la nature ? Que dire de plus éloquent et de plus simple pour en faire aimer le créateur ? Cette botanique vaut bien celle qui dit : l'aloès est un excellent purgatif.

— Eh bien ! dit la jeune miss, voilà ce que je demande à votre jardin des plantes, et ce que je n'aperçois pas.

— Ah ! demandez-le à tout ce qui existe dans notre société, car elle est tout entière privée de ce moelleux de formes, de cette souplesse, de ce charme ; et vous savez bien pourquoi. C'est que l'homme seul a mis sa main dure et nerveuse à l'œuvre, et n'a rien laissé à faire à la femme, c'est-à-dire à la grâce qui achève tout. Qui a bâti, sculpté, écrit, peint ? Ce sont les hommes, jamais les femmes. L'art n'a qu'un sexe, il est mâle ; tandis qu'il devrait réunir, et il les réunira un jour, la puissance du sexe évidemment le plus fort et la tendresse du sexe le plus faible. Alors les temps seront venus et accomplis pour la beauté de l'expression idéale.

— Je suis heureuse, me dit Alice, de trouver un écho de mes pensées dans les vôtres ; je ne sais si elles sont justes, mais elles ont pour moi l'attrait de la conviction. Ainsi, il me semble qu'une femme n'aurait pas emprisonné dans ce carré de fer, que nous voyons d'ici, de belles fleurs qui seraient mille fois plus belles de leur propre éclat et du reflet de l'éclat des autres, si, au lieu d'être alignées comme des soldats, avec un numéro au front, elles avaient été semées à la volée, çà et là, pour croître comme Dieu l'aurait voulu.

— Tant que ce seront d'épais jardiniers qu'on emploiera ici, jamais, je vous le répète, miss, ce jardin ne sera qu'une boutique de pharmacien. Ce sont d'ailleurs des médecins, des antiquaires, des herboristes qui le dirigent. Il y manque un poëte ; le poëte

aurait fait un Éden de ce jardin ; il lui aurait donné la physionomie variée de l'univers. Le lion y aurait eu son désert, le chamois sa montagne, le faon sa forêt, l'aigrette son fleuve, la fleur son appui, et l'homme, le roi de la création, se serait écrié : C'est bien ! en sentant, en respirant, en écoutant le bruit, les émanations, le chant, le murmure et les harmonies de la création. Au lieu de cela, il faut nous contenter de ce banc de bois pour nous asseoir et de la vue des ours pour nous distraire. Allons voir les ours, m'écriai-je.

« Nous descendîmes lentement la petite colline sur laquelle est planté le cèdre, pour nous diriger vers le bas du jardin. Comme tu le penses bien, nous n'évitâmes aucun détour ; nous en suivîmes tant, au contraire, que nous nous trouvâmes je ne sais où, mais à coup sûr fort loin de la fosse aux ours. Comme on est susceptible lorsqu'on aime ! Depuis que nous avions changé de place, depuis qu'Alice n'avait plus son regard distrait par le spectacle du jardin, il me sembla que son attention m'était moins dévouée ; je m'imaginai que l'entourage avait prêté à mes paroles un prix dont elles s'étaient privées par notre déplacement ; qu'enfin, j'étais comparable, par ma position réelle ou imaginaire, à un sujet de peinture dont on aurait enlevé le fond. Mon relief avait disparu. C'est là du moins ce que je supposai.

« L'ombre de cette première tristesse, causée par la plus douce des situations, — le bonheur rend quelquefois injuste, — s'évanouit aussitôt que la conversation reprit son cours. J'avais pu confondre le repos de la réflexion avec la langueur de l'indifférence. J'ai souvent le tort de vouloir qu'on s'abandonne ; et l'entraînement est un attribut du climat, et non une qualité du caractère.

« Nous passions entre ces tortueuses allées, si parcimonieusement mises à contribution pour ménager des haies circulaires, des petits parcs, des jardins sauvages aux animaux habitués à une certaine régularité de demeure, et sans laquelle ils dépériraient.

— Ce soin est charmant ! m'écriai-je, l'homme est sublime quand il se fait aimer dans sa force. C'est Hercule balançant un enfant sur ses mains : quoi de plus gracieux ?

— Oui, me dit Alice ; mais essayez de vous faire aimer par ces locataires-là. Elle me montrait la galerie occupée par les léopards, les tigres, les lions, les ours et les panthères.

— J'avoue, répondis-je, qu'un des gardiens de ce jardin ne comptait pas trop sur leur affection le jour qu'il se vengea sur un professeur de botanique dont il avait à se plaindre.

— Ah! racontez-moi cette histoire, me dit Alice en se suspendant à mon bras, et en me jetant ses lèvres comme si elle eût voulu me laisser voir la récompense qui m'attendait pour me payer de ma complaisance.

« Faut-il te rapporter cette histoire? — Oui. Mais passe-la.

« Plus sentimental que ses semblables, ce professeur de botanique aimait, outre les pistils et les étamines, un bel éléphant apporté du royaume de Candahar au Jardin des Plantes. Chaque matin et chaque soir, il s'accoudait sur la haie plantée autour du bassin réservé aux ablutions de son ami, et il se délectait à le voir barbotter, souffler, lancer de l'eau à la hauteur de vingt pieds. Cette satisfaction était souvent plus effective; des gâteaux passaient de la poche du savant dans la trompe du pachyderme, fort reconnaissant, comme tout éléphant bien né, de tant de bontés inépuisables. Quel beau ciel n'a ses nuées ? Un changement eut lieu dans le personnel des gardiens du jardin; et les changements ne sont pas plus avantageux en histoire naturelle qu'en politique. Ce nouveau gardien n'eut pas pour l'éléphant les soins attentifs de l'ancien. Il négligea sa toilette pendant des semaines entières, oublia de renouveler l'eau du bassin; enfin il se conduisit si mal, que le professeur, après plusieurs remontrances, aussi paternelles qu'inutiles, fut dans l'obligation de le congédier.

« Si les éléphants sont rancuneux, les gardiens ne le leur cèdent guère. Père de famille, comme tous les domestiques quand ils se plaignent d'être chassés, ayant quatre enfants, le nombre quatre étant inséparable du mot enfant, comme est inévitable le nombre dix-sept quand il s'agit de blessures reçues, ce gardien ressentit vivement le tort que lui portait le professeur de botanique. Une vengeance était dans sa main; il jura d'en user le soir même de son expulsion. Il sortit.

« C'était par un beau clair de lune; le professeur de botanique se promenait dans le jardin, ouvrant, avec l'autorité de son titre, la porte de chaque haie, foulant ces carrés de verdure, qui n'ont jamais été parcourus par personne. Dans le calme du soir, il achevait une *Flore nocturne*, vaste ouvrage où seraient décrites les mœurs et la physionomie des plantes qui ne s'ouvrent que la

nuit. Comme il allait à travers les fleurs! comme il en fauchait avec sa petite serpe! comme il entassait des gerbes de bouquets sous son bras! jouissances du sage, rien ne vous est comparable; et vous n'avez point d'infidèles retours!

« Tout à coup un sifflement l'éveille. Qui a sifflé? Le professeur s'arrête. Nouveau bruit. C'est un ricanement dans les feuilles. Les feuilles sont écartées; et que lui laissent-elles voir? des singes! Horreur! A l'arbre à côté, à l'arbre suivant, à tous les arbres du carré, des singes! des centaines de singes! « Qu'est-ce à dire? s'écria le professeur à l'aspect de tant de singes verts, de macaques et de guenons, qui, à la lueur de la lune, lui soufflent au nez en lui montrant les dents, — se sont-ils échappés de leurs loges? »

« Le professeur dépose ses fleurs à terre, suspend les investigations pour sa *Flore nocturne*, et va appeler les gardiens. Il sort de la haie, et que voit-il? un zébu!

« Le zébu n'est pas féroce, mais il n'est pas agréable à rencontrer au détour du chemin. Il évite le zébu et passe. A trois pas de là, se montre à lui l'ours blanc de Terre-Neuve, un énorme ours blanc. Le professeur oublie alors la *Flore nocturne*, les singes verts et le zébu, et reste pétrifié devant l'ours blanc, qui se gratte le museau avec sa patte, dédaignant de manger un botaniste.

« Il est probable que si le professeur avait pu faire usage de ses jambes en ce moment, il se serait tiré du mauvais pas; mais il tremblait encore, qu'il lui fallut trembler de nouveau. Après l'ours blanc, voici le lion, qui ne se laisse limer les dents par les jolies femmes que dans les fables de La Fontaine, voici la hyène qui mange toujours, voici la panthère qui mange la hyène, voici le tigre qui mange sans faim. Le professeur se crut mangé douze fois; et il comptait sur de l'avancement!

« Il est des positions qui ne se décrivent pas, parce que ceux qui pourraient les peindre ont été dévorés; le professeur renonça à publier sa *Flore nocturne*, s'adossa contre un arbre tout couvert de singes verts qui lui ricanaient son chant de mort sur la tête, et il attendit.

« Tu crois peut-être que l'éléphant accourut le sauver? Tu t'attendais à la répétition de l'histoire d'Androclès? L'éléphant ne vint pas dans ce moment. Mais vois-tu comme le gardien s'était vengé? Ce vénérable père de famille, avant de sortir de son em-

ploi et du jardin, avait ouvert la grille à tous les animaux cruels et féroces de l'établissement.

« Au milieu des léopards qui le flairaient, des tigres qui frottaient leur grosse tête à ses genoux, des zébus qui ont un si mauvais œil, des ours assis sur leurs pattes de derrière, espèce de jury fourré, des hyènes et des panthères, au milieu de tous ces animaux, et pourtant à trente pas seulement du pont d'Austerlitz, le professeur croyait déjà lire son article nécrologique dans l'Annuaire de Lesur. Tout à coup il se voit emporté dans une espèce de marche triomphale, sans chercher à opposer une résistance quelconque. Que me veulent ces animaux qui semblent me prier de les conduire quelque part? se dit-il. Ils me précèdent en tournant leur tête à chaque pas pour que je les suive, ils me pressent en hurlant pour que je les guide. La peur le fait automate, la peur le pousse, et blême, tremblant comme la feuille, en sa qualité de botaniste, il suit le féroce troupeau, qui, sans dévier de sa route, se dirige vers ses loges. Une fois là, la panthère saute d'un bond dans sa loge, le lion dans la sienne, et tous les autres quadrupèdes en font autant. Le professeur n'eut qu'à abaisser sur eux la grille, pour être tout-à-fait hors de danger. Et quel danger! Je suis donc un Daniel? aurait pu s'écrier le professeur, s'il n'avait pas compris, quand le sang-froid lui fut rendu, qu'une longue résidence avait amolli le naturel de ces animaux, au point de leur faire désirer de rentrer dans leur bauge dont ils n'étaient sortis qu'à regret.

« Ce ne fut qu'en rentrant chez lui que le professeur de botanique trouva à sa porte l'éléphant qui l'attendait; l'éléphant s'inclina en signe de respect, et l'événement eut sa conclusion. Au lieu d'être dévoré, il avait, pour ainsi dire, été ramené chez lui par les animaux du jardin avec toute sorte d'égards.

« Je ne sais si l'anecdote t'a amusé, elle a plus d'une fois amené le sourire sur les lèvres d'Alice. Mais quel triste caractère que le mien! Mon récit achevé, j'ai cru remarquer de nouveau que miss Alice redevenait distraite comme auparavant. Son œil n'était plus animé comme en m'écoutant, son bras pressait moins le mien, elle regardait ailleurs. Est-ce qu'il y aurait des femmes qui considéreraient les hommes, ai-je pensé, comme des claviers sonores, écoutés, aimés, chéris tant qu'ils résonnent, et rejetés comme meubles indifférents quand ils ont cessé de produire leur

bruit harmonieux ? Il me fut amer de supposer que je n'étais qu'un piano pour Alice. Je secouai cette mauvaise pensée, et m'abandonnai au doux état que fait éprouver à l'âme la lutte du jour et de la nuit au fond de ce jardin tout rempli d'exhalaisons différentes, embaumant l'air, le fortifiant, l'embrasant des senteurs de l'Amérique et de l'Orient.

— Qu'y a-t-il dans l'air ? me demanda Alice elle-même, ne le trouvez-vous pas changé depuis que nous sommes dans cette allée? On respire moins aisément peut-être, mais on est mieux. Je ne puis garder mes gants ni mon chapeau. On semble pénétrer dans une sallè de bain d'Orient ; qu'est-ce donc? Elle dénoua son chapeau qu'elle balança à son bras, comme une écolière en récréation.

— C'est une heure sacrée, lui répondis-je, et les Orientaux ont eu raison de la choisir pour adresser leur prière à l'Éternel. De partout s'échappe un parfum de bénédiction, qui unit en Dieu ceux qui le répandent sans avoir la conscience de leur office : ils sont les grains d'encens jetés dans l'encensoir. Cette heure est la protestation de la nature contre les exclusions des systèmes philosophiques ou religieux, qui veulent que l'homme soit une abstraction dans la création. L'homme, le lion, l'arbre, la fleur, le brin d'herbe, ressentent un commun tressaillement à l'instant où le soleil se retire. On voit qu'à son disque tiennent tous les fils de la matière et de l'intelligence ; la pensée, le parfum, la couleur, le bruit, se rencontrent dans ce centre universel et subissent les mêmes lois d'assimilation. Levez les yeux, Alice, voyez! Ces milliers de feuilles tremblent, et pourtant l'air est calme ; respirez au bord de cette haie, les odeurs vous arrivent nombreuses et plus vives, et cependant aucun vent ne les propage plus vite qu'il y a une heure; écoutez! le lion, la panthère, le léopard crient; et ils étaient muets depuis midi ; la nature animée et la nature inanimée, s'il en est, se dégagent de leurs liens et demandent quelque chose dont elles ont soif. Ce quelque chose, n'est-ce pas l'amour? Qu'importe que la feuille l'exprime en se creusant sous la rosée, les fleurs en se renvoyant des nuages d'atomes féconds, la nuée en se dilatant pour ouvrir un passage jusqu'au soleil à toutes ces émanations, c'est toujours l'amour qu'elles éprouvent. Et il en est, Alice, continuai-je, des êtres intelligents, comme de ces êtres dont l'âme est retenue dans l'écorce d'un arbre ou dans le calice

d'une fleur. Aussi ai-je toujours cru à la parenté mystérieuse des âmes, à travers les distances. Les créatures souffrantes d'amour et qui meurent avant la rencontre de l'objet aimé, celles-là ont éprouvé cette attraction qui rayonne entre tous les êtres comme les feux des astres se croisent entre eux. Leur cœur a senti, aimé et souffert d'un côté du soleil, tandis que la sœur de leur âme languissait et souffrait de l'autre côté de l'astre. Combien ont trouvé, sous les palmiers de l'Asie, la figure, le regard, la voix qu'ils avaient pressentis sur les plages d'Europe! Il y a pour les plantes, pour les fleurs, pour l'homme, des courants éternels d'amour, que Dieu et le soleil entretiennent pour l'éternelle fécondité des mondes. Dans les volontés de la matière et de l'intelligence suprême, il a été arrêté que beaucoup de ces rayons s'uniraient dans un but impénétrable, et que d'autres se perdraient et mourraient dans l'épuisement de la solitude. Moi, je vous ai rencontrée, je vous ai aimée, Alice, et vous?...

— Parlez-moi toujours, répondit Alice.

« Oh! cette femme, ami, n'aime qu'à m'entendre; je ne suis qu'un livre pour elle. Quand ce livre sera fini, elle me jettera dans un coin.

« A toi, WASHINGTON.

LÉON GOZLAN.

(*La fin ci-après.*)

LETTRE

SUR

LA MARTINIQUE.

A MONSIEUR ALPHONSE ROYER.

L'autre jour, j'ai rencontré un ami de collége, qui est aujourd'hui *lieutenant de vaisseau*, et j'en ai eu un peu de société et beaucoup de plaisir ; vous le comprenez sans peine. Je sortais d'une rue très-éloignée du Fort. Il était dix heures à peu près. Dans une rue, une maison était encore ouverture. Un large rayon de lumière traversait le pavé. Une jeune femme était assise devant un piano, et jouait, je serais bien embarrassé de vous préciser le morceau. Ce qu'il y a de certain, c'est que le morceau était admirable et allemand, je crois. La femme allait très-bien à cette musique, ou cette musique à cette femme, comme il vous plaira, car la femme était charmante et la musique d'une mélancolie à faire frémir un mort. Par cette nuit inondée d'une vaste lune jaune, c'était beau! Les étoiles avaient l'air d'écouter. Pour moi, n'ayant pas de plus grand projet que d'aller dormir, j'aimai mieux m'arrêter, et à l'exemple de toute chose, prêter l'oreille. Tandis que j'écoutais et que mon esprit, égaré à la suite de ces notes en pleurs, invoquait mille images de tristesse, et les déployait dans des plaines d'une douleur sans fin, je me sentis frappé sur l'épaule, je me retournai et j'avais retrouvé celui dont je vous parle. Nous causâmes beaucoup et longtemps. Il revenait de la Havane, et comme il m'avait pris pour un amoureux, et qu'il supposait qu'on ne peut trop recommander la prudence à un

amoureux, il me conta l'histoire suivante, que je vous transmets telle quelle, mais non pas dans les mêmes intentions, car ce serait faire injure aux maris de la capitale. Pour la Havane, il paraît que tout y est encore très-sérieux, et que dans cette terre des bons cigares, les saines traditions castillannes se sont conservées avec une religion qui ne déshonorerait pas l'Espagne de Philippe II, voire même l'Italie des Borgia. Dans ce pays donc, extrême sévérité de décorum, il est infâme à un gentilhomme d'insulter ou de battre sa femme; mais si sa femme le gêne, ce qui peut arriver, tout gentilhomme qu'il soit, on ne lui défend pas de l'empoisonner. Si l'on a un ami, et l'on a toujours un ami de ce genre, qui ait été le complice de sa trahison, on empoisonne aussi l'ami, ou bien encore on le fait assassiner. Le poignard s'est arrangé avec l'arsenic. L'un supplée l'autre, selon les cas; c'est fort commode.

Un jour qu'un officier de la marine espagnole passait dans une rue de cette ville momie, il fut distingué par une marquise qui regardait à travers sa jalousie. Cet officier appartenait à une frégate espagnole mouillée dans la rade, le seul bâtiment qui représentât sur ces mers la splendeur de cette ancienne monarchie où le soleil ne se couchait pas! La marquise, elle, appartenait au plus farouche de tous les marquis; et ce marquis était un de ces hommes qui ont l'air de n'être pas sortis d'une femme, mais d'être descendus d'un de ces cadres de Vélasquez, où luisent dans des ténèbres terribles des mines terribles d'hommes du vieux temps. Il aimait fort son nom, ôtait son chapeau à chaque mention qu'il faisait d'un de ses pères (et les mentions étaient fréquentes), et n'était pas d'humeur d'endurer aucun scandale qui aurait pu rejaillir sur des mémoires aussi précieuses. Au demeurant, le meilleur homme. Il se promenait d'ordinaire, comme un ours, sous une allée d'orangers. Sa femme le détestait de la haine la plus cordiale; mais comme c'était un étau de fer que cet antique rejeton des maris castillans, la marquise avait soin de lui sourire toujours, quitte à le tromper de son mieux. C'était justement ce qu'il ne voulait pas. Il aurait mieux aimé la voir moins souriante et plus attachée à ses devoirs. Il lui disait parfois du haut du sourcil le plus froncé du monde, qu'elle manquait de la gravité convenable à une Espagnole et à une chrétienne. Peine perdue; la dame n'en chômait pas moins les saints à sa conve-

nance. L'officier lui plut et lui plut assez pour qu'elle résolût de courir tous risques. Elle lui écrivit un billet de la plus entière franchise, où elle lui exposait en quelle prison elle languissait et sous quel geôlier! Combien de l'avoir vu, lui, si doux, si avenant et de si agréable mine, elle s'était remise à espérer! Combien ce serait méritoire à lui, homme d'épée, et d'amour par conséquent, de chercher à pénétrer jusqu'à elle, qui ne le ferait pas souffrir tant et aussi longtemps, et lui découvrait peut-être plus de beauté qu'il n'en avait jamais admiré à Cadix ou à Madrid. La duègne partit, l'officier fut ce qu'on attendait, c'est-à-dire aussi galant que brave. Il accepta pour le soir même. J'oubliais d'ajouter, que par post-scriptum, elle l'engageait à se munir d'armes, parce qu'il ne serait pas impossible qu'il fût attaqué par tout le domestique du marquis.

Le post-scriptum parut plaisant au cavalier, et le tour de l'esprit de la belle non moins. Il fit part de sa bonne fortune à deux de ses compagnons qui le considérèrent tout ébaubis, en lui demandant s'il était fou ou s'il ne savait pas en quelle terre il marchait. Mais c'était un courage inébranlable, un de ces grands cœurs épris des aventures, selon qu'elles sont plus périlleuses; et celle-là s'annonçait bien. Et puis la beauté de la dame était célèbre! On disait par toute la ville que jamais bras d'homme ne s'étaient fermés sur tant d'appas et de charmes. Qu'on juge s'il hésita! Le soir il était prêt. Il se recommanda à Dieu, plongea une paire de pistolets dans sa ceinture, mit un poignard dans son sein, et à minuit sonnant, il s'achemina vers son formidable bonheur. La petite porte s'ouvrit et se referma. Une main sèche et ridée le saisit dans l'obscurité; il traversa de longues salles, monta de larges escaliers, descendit et pénétra enfin dans le boudoir de sa maîtresse, ce qu'il devina au parfum qui embaumait le lieu. Je ne m'arrêterai pas à vous dépeindre ce qu'il éprouvait. Le cœur bat bien étrangement dans ces instants! Enfin, son guide et lui firent quelques pas encore, et comme il demandait justement où il était, une voix charmante, une adorable voix, répondit :

— Dans mes bras, seigneur! Et il se sentit pressé par des mains qui étaient dignes de cette voix, et il se laissa aller à l'ivresse de ce rêve, car il ne voulait pas croire qu'il fût éveillé. Après avoir bien remercié la marquise :

— Ne pourrai-je vous voir? lui demanda-t-il.

— Oui, dit-elle, mais il y a va de votre vie, mon mari apercevra peut-être la lumière.

— Craignez-vous ? répliqua le jeune homme.

— Non pour moi, répondit-elle bravement, je suis trop heureuse, mais pour vous, monsieur,

— N'est-ce que cela ? qu'on apporte de la lumière !

Elle répéta l'ordre, et une lumière parut. Alors son galant l'ayant longtemps contemplée au milieu de ses cheveux dénoués, lui dit :

— Madame, je veux bien mourir !

A peine achevait-il :

— Silence ! s'écria-t-elle, vous avez tenté le ciel, et il nous envoie mon mari. Je l'entends ! je l'entends !

Mais l'officier s'était déjà élancé dans l'alcove. Elle lui passa ses armes et se mit en prières. Son sacrifice, à elle, était fait. La porte par laquelle le mari devait entrer, fut longue à s'ouvrir, mais enfin elle s'ouvrit ; et voici ce qui en sortit. D'abord deux nègres qui portaient deux grands flambeaux, ensuite un majordome blanc qui était armé d'un énorme coutelas. Venait le dernier, le marquis, sans armes, comme un juge. Cette circonstance vaut la peine d'être remarquée. Chacun des nègres avait une paire de pistolets à la ceinture. Soit qu'il les eût arrachés tout d'un coup à leur sommeil, soit qu'il lui eût plu de disposer sa tragédie de cette manière, ces deux Africains étaient nus jusqu'à la ceinture, où étincelait l'acier de leurs pistolets. Les flammes des flambeaux jetaient sur leur peau noire une lueur et une ombre également terribles.

— Jésus-Maria ! s'écria la pauvre femme.

Ce convoi avança. L'appartement était spacieux. Mais lorsqu'ils eurent atteint le lit, ils furent reçus comme ils ne s'y attendaient guère. Cet appareil redoutable n'avait rien ôté à l'Espagnol de son sang-froid et de sa bravoure. Il se leva et fit feu, et les deux nègres tombèrent avec leurs deux grands flambeaux. Alors il franchit le lit, et d'un coup de poignard abattit le majordome, avant qu'il eût même remué son coutelas. L'un des flambeaux était éteint, mais l'autre brûlait toujours. L'amant se trouva face à face du mari.

Ce dut être une scène magnifique. La femme, de son lit, étendit le bras pour protéger, contre son amant, son mari qui refusa par un brusque mouvement de tête.

— Monsieur, dit l'officier espagnol, je ne sais plus ce qu'est devenu mon guide, il a disparu, vous allez m'en servir.

Le marquis sourit avec dédain.

— Vous allez m'en servir, reprit l'officier du même ton résolu, ou je vais vous tuer, et votre femme m'en servira.

Le mari réfléchit quelque temps, puis sans rien dire, il alla ramasser le flambeau et se mit à marcher. L'officier, près de sortir, se retourna.

— Madame, voulez-vous me suivre ?

— Non, monsieur, répondit-elle, cela n'est pas possible ; mais mon cœur vous suit.

Et le mari, qui attendait, reprit son chemin. L'officier revit à la lumière tout le dédale de corridors, de chambres, d'antichambres et d'escaliers qu'il avait traversés. Arrivé à la porte de la rue, il s'arrêta et dit à la figure impassible qui lui servait de guide :

— Monsieur, maintenant je suis libre, et pour ma sûreté, pour celle de la femme que je laisse entre vos mains, je devrais vous tuer, car vous voudrez vous venger.

Le même sourire dédaigneux fronça les lèvres pâles du marquis, mais il ne répondit pas. — L'officier continua :

— N'importe ! c'est assez de sang comme cela, je vous donne la vie, monsieur, souvenez-vous-en. — Et il s'en alla.

Tels sont les premiers actes de ce drame. Le dénouement, qui était entamé, n'était pas encore fini, lorsque passa à la Havane la frégate française. La nature (c'est une grande et fine observation que j'ai recueillie dans les conversations de M. Victor Hugo que j'ai toujours écouté comme un maître) ne lie pas, d'un nœud aussi serré que le fait le poëte, les divers membres des actions qu'elle nous représente, pas plus qu'elle ne suit nos petites règles pour amener les catastrophes qu'elle se propose pour fin. Il est vrai que nous avons un jour, et qu'elle a l'éternité. Peut-être cette tragédie de famille n'était qu'à son début, et que ces trois êtres, que ces trois idées, avant de toucher à leur péripétie générale, sont destinés à s'entrechoquer, encore longtemps avec différentes moralités. Peut-être tout est-il dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde considérait l'officier espagnol comme un homme mort, comme une de ces victimes que l'antiquité païenne dévouait aux dieux infernaux. On le traite avec les

mêmes égards qu'un condamné à mort. On sait qu'il n'échappera point à son sort, qu'il est marqué du doigt. On se dépêche de le voir. Lui, il est toujours cet homme si calme et si brave que vous avez admiré. Il ne se repent pas d'avoir laissé la vie à un ennemi qui ne dormira plus qu'il ne soit mort. J'en parle au présent; peut-être est-il mort à cette heure. Ses compagnons voudraient bien lui témoigner une amitié plus vive; mais ils ne peuvent se défendre d'une grande crainte en s'asseyant à la même table, même chez eux, parce qu'ils savent que le poison le suit, l'observe, se lève, marche et s'assied avec lui.

Depuis sa terrible aventure, il avait osé descendre une fois à terre, et il avait reçu deux coups de stylet, dont, par miracle, il n'a point péri. Une autre fois, ennuyé de cette vie et désirant retourner en Espagne, il était allé visiter un navire marchand de sa nation qui devait faire voile pour Cadix; et comme il avait bu à ce bord, il s'en revint empoisonné, et eut le bonheur de se sauver encore. Mais personne, et lui-même, ne se dissimule pas que sa fortune se lassera avant la haine de son ennemi. Ainsi il vit, si c'est là vivre. Sa frégate est sa prison. Partout hors de ces planches il y a mort pour lui. Sa seule chance de salut est donc de s'enfuir sur un bâtiment de guerre de la métropole; mais jusqu'au moment dont je parle il n'en était pas arrivé, et l'on n'en attendait pas. Oui, une chance de salut, et rien de plus; car qui sait s'il ne retrouvera pas la Havane en Espagne? comme sa maîtresse lui avait dit qu'elle lui ferait retrouver, et lui avait fait retrouver, en effet, Cadix ou Madrid à la Havane....

Voilà mon histoire. C'est à ces mouvements de ma tête, mon ami, que je reconnais que je vis, tant la vie est prompte et lourde à la fois dans ce singulier pays. On est tout ensemble de pierre et de flamme. On vole et l'on ne marche pas. Le vert éternel des arbres dépose sur les jours une accablante uniformité; mais par ce bouillonnement constant de la pensée, qui est toujours excitée, l'on sent que la vie coule, et que peut-être elle nous entraîne plus vite qu'ailleurs. Ce que j'en dis est pour ceux qui pensent; car, pour le reste, vit-il, peut-on se demander, autant qu'un colibri ou un carouge?

Du reste, rien ne répond plus à l'homme de ces climats que la maison de ces climats. Pas de portier, pas de salle de retraite; le salon de plain-pied avec la rue. On assiste à votre existence

comme à votre pensée. Il n'y a pas plus de vitres aux fenêtres et de rideaux dans les chambres qu'il n'y a de voiles sur les sentiments. L'Orient, qui aime d'amour la vie aux étoiles, a le harem du moins, le harem tout mystère et tout verroux. Ici, au contraire, la plus élégante femme, et ce n'est pas la fortune qui manque, ne se doute pas de ce qu'est un boudoir, et moins encore, par conséquent, tout ce menu luxe dont les femmes de l'Europe encombrent leur solitude de prédilection. Je crois qu'il est resté quelque chose du Caraïbe dans les mœurs du créole, ou plutôt, comme jamais ces deux sangs ne se sont mêlés, qu'il existe une espèce de vices et de qualités dont l'air empreint notre âme quand nous naissons, de même que le climat affecte d'une certaine façon les traits de notre physionomie extérieure.

Le soir est le plus doux instant des rues de Saint-Pierre. La terre alors fait envie au ciel; les femmes et les étoiles paraissent à la fois. Les hommes s'en vont de leur côté, et les femmes se groupent aux portes pour causer. Voilà le salon le plus ordinaire. Quelques-unes rêvent, le regard en haut. C'est le petit nombre; car, en général, elles sont tristes ou gaies, rarement mélancoliques. Elles ne sont pas sujettes à ces alanguissements qui distinguent les femmes des contrées brumeuses. Ici ni vapeurs au physique, ni vapeurs au moral.

L'amour lui-même se ressent de cette disposition générale : il est plus vif que profond, plus emporté que tendre, plus avide que généreux; le sang et la chair y jouent un trop grand rôle. Ce n'est pas assez l'union des âmes, et c'est trop l'union des lèvres. Cependant, dès qu'il échappe à ses conditions grossières, il s'épure merveilleusement, et, passant d'un extrême à l'autre, s'élève à des spéculations platoniques si éthérées, que le Nord, si vanté pour ses flammes incorporelles, ne saurait plus lutter avec ce Midi ainsi régénéré. Comme les femmes créoles sont passablement gardées et surveillées, ce dernier genre de tendresse a tout lieu de glorieusement s'exercer. Il n'est pas rare du tout qu'on s'adore six ou neuf mois sans s'être dit une parole, et que des gens qui sont prêts à se sacrifier l'un pour l'autre ne sachent pas seulement comment résonnent leur voix. On s'est vu, on s'aime. *Ut vidi, ut perii!* c'est à la lettre. Ce n'est pas comme en Europe, où l'amour naît plutôt des relations; l'amour ici nous éblouit le cœur, c'est un éclair à l'âme. On n'a pas vos ressources

inépuisables, vos fécondes occasions, tout ce train habituel d'un monde qui se recherche, et vit principalement de ce contact. Ici l'existence est resserrée, méfiante et jalouse, malgré tout ce que je vous ait écrit de sa publicité. On vit au soleil, et l'on ne communique pas; et cette publicité même d'ailleurs garde les femmes: les laides ont l'œil sur les jeunes et les belles. Aussi la langue dont les amoureux se servent le plus volontiers est-elle le regard, qui exprime mieux, du reste, qu'aucun langage humain, tout ce qui est contenu dans cette perpétuelle circulation de sentiments et de désirs qu'on nomme l'amour. C'est universel comme la musique, et, par un heureux hasard. peut-être par un dessein spécial de la Providence, ces adorables créoles parlent cette langue aussi bien qu'elles l'entendent.

Toutefois, sans luxe dans leurs appartements, elles porteraient volontiers le soleil dans leur toilette. C'est un besoin général ici que la parure; les femmes y consomment tout ce qu'elles possèdent: on dirait qu'elles vivent exclusivement préoccupées de la magnificence des colibris et du feu rayonnant des franchipaniers, des amaryllis, des chapelets et des autres fleurs de leur sol. Dès qu'il s'agit d'une fête, les perles, les diamants, les orfèvreries de tous genres inondent leurs personnes; elles s'illuminent vraiment. Et ne croyez pas qu'il y en ait qui s'astreignent à la modestie de leur rang et de leur fortune. Personne ne veut être violette, c'est à qui sera tulipe.

A l'heure où je vous écris, je suis encore fatigué d'un bal que M. le baron de Mackau a donné au Fort-Royal en l'honneur de la Saint-Louis, fête patronale de cette ville. Je ne vous en dirai rien; bal comme tous les bals du monde. Cependant, dussiez-vous m'accuser d'être bien de mon village, je vous proteste qu'il est difficile de rencontrer nul part des réunions où les jolies figures soient plus communes. Il n'y a pas, si vous voulez, comme à Paris, deux ou trois incomparables beautés qui tiennent tout le reste en échec; mais chaque femme a sa parcelle de lustre et de grâce, et cette chaîne de détails forme à la longue l'ensemble le plus ravissant. Imaginez-vous une nuit d'été, une nuit de Venise; pas de soleil, mais un millier d'étoiles.

Le dimanche, le tour des affranchis et des esclaves est venu de danser, et la savane s'est couverte, dès les cinq heures de l'après-midi, de tables, de bancs et de chaises. Les grands tamarins qui

entourent cette prairie, ainsi qu'on parlerait en France, semblaient frémir d'avance : ils savaient ce qu'ils allaient voir, et ils se préparaient. Et, en effet, c'est un spectacle étrange qu'un bamboula; vous ne vous en faites guère une idée, si vous n'avez jamais vu danser de nègres qu'à l'Opéra, où ils ont bien plus l'air de Chinois que de nègres.

Voici quelle fut la marche de la fête. Vers six heures et demie, je vis déboucher d'une rue deux énormes drapeaux tricolores, et ensuite deux autres drapeaux qui portaient, sur un champ d'argent, des bouquets épanouis de jasthram. Le jasthram est une fleur du pays qui offre une grande ressemblance avec les lilas d'Europe, à cette exception près, que notre jasthram est rose et sans parfum ; c'est l'œil moins le regard. Quatre négresses ou quatre nègres, car l'on ne soupçonnait leur sexe qu'à leurs vêtements, créatures taillées dans les proportions voulues pour porter ces incroyables étendards, s'avançaient à la tête d'une grande foule, qui s'agitait beaucoup et ne hurlait pas mal. C'était une mer trouble et disparate, un océan soulevé de madras, de foulards, d'*imités,* de petites chaînes, de grosses chaînes, de coraux, de grenats, de dentelles, de broches, d'anneaux et de grains d'or et de boutons d'or, où tourbillonnaient encore, comme la couleur du fond, des jupes d'étoffes anglaises que distinguait autant la démence des dessins que la crudité des couleurs; tout cela pêle-mêle, confondu par le vent et par la cohue, et formant, au résumé, une sorte d'animal monstrueux, turbulent, éblouissant. Cela se mit à avancer, et, en vérité, sous un aspect si peu civilisé, que je croyais voir le produit fantastique d'un rêve. Les quatre femmes que j'avais prises pour quatre hommes avaient des jupes de dessin et de peinture semblables aux deux derniers drapeaux. Je demandai pourquoi cette fleur plutôt qu'une autre. On me répondit que cette fleur était le signe de cette société, à qui elle avait mêmedonné son nom.

J'avais en conséquence devant moi *les Jasthrams;* je vous parlerai plus tard de ces associations. L'une de ces quatre femmes était la reine, rien moins. Elle portait comme sceptre, je suppose, une baguette qui traversait, vers son extrémité, une petite calebasse toute remplie de graines, de coquillages et de petites pierres ; et de ce bizarre instrument, qu'elle agitait en le baissant et en l'élevant tour à tour, elle tirait une musique à peu près pa-

reille à celle des castagnettes. Elle marchait en faisant la roue, et déployait surtout des hanches d'une manière si naïvement impudique, qu'on ne savait que penser. J'étais ébahi. On essaya de me montrer le roi, mais je ne parvins pas à l'apercevoir ; sa tête crépue brillait peu dans ce cliquetis de couleurs. Je vis plus tard un autre roi, celui des Œillets, je crois, et je me souviens que ce prince était en chemise. Il est vrai que cette chemise était de batiste et ornée de boutons d'or d'une dimension qui n'aurait pas disconvenu à Polyphême. La culotte de sa majesté ne le cédait en rien, pour la matière et pour l'art, à sa chemise et à ses boutons ; mais, à moins d'un furieux tempérament de courtisan, on n'aurait pu dire que ce monarque avait le parfum et la blancheur du signe chéri de son peuple. Il était plus pavot qu'œillet.

Cependant les Jasthrams s'avancèrent dans la savane et prirent possession d'un carré de terre. Les étendards s'arrêtèrent et s'inclinèrent ; la reine et ses compagnes commencèrent leurs évolutions. On alluma les flambeaux de gomme, on disposa le tamtam et le petit-bois, et le bamboula prit feu.

Le *petit-bois* est un instrument très-harmonieux et très-simple, à savoir un bambou sec et vidé qu'on frappe en mesure avec deux petits morceaux de bois. Il sert à accompagner le tam-tam; c'est la flûte de ce violon. Peu à peu d'autres sociétés parurent, les unes plus sauvages, les autres plus européennes, celles-ci de nègres créoles, celles-là d'esclaves purement africains. Il y avait là des nègres du cap Laou, des Mocas, des Caffres, des Ibos, des Congos, des Mandingues, des Bouliquis. Je me reconnais tout-à-fait incapable de caractériser les différentes manières de danser particulières à chacune de ces illustres nations. J'ai seulement observé que l'intention générale était de représenter aux yeux, dans une série de mouvements, les diverses nuances de ces deux facultés de l'âme, l'amour et la haine. Un peuple primitif tient quelquefois tout entier dans une chanson. Eh bien ! la danse de ces tribus, c'est toute leur société ; aimer sa maîtresse et terrasser son ennemi, les deux sentiments les plus égoïstes. Elles ne sont pas en avant d'un pas de plus. Leur ennemi aujourd'hui, c'est leur maître; on le leur a persuadé du moins. La femme est au milieu et l'homme la provoque. Elle résiste, elle le raille, elle pirouette sur elle-même ; tandis que l'amant, sans se décourager, tourne autour d'elle et cherche, par la grâce de ses gestes, à vaincre ces refus

inaccoutumés. Peu à peu la maîtresse cède, peu à peu elle se laisse gagner, et ils en viennent enfin à danser en face l'un de l'autre, et alors le mouvement se précipite, le pas vole, la musique brûle. Il faut voir l'œil de la négresse; c'est un flambeau de plus à la fête. Sa tête danse, sa poitrine danse, ses reins dansent. Ses contorsions feraient rire, si elles ne faisaient trembler et songer. C'est le libre plaisir du Sahara. Ou c'est l'homme qui est fâché, qui ne veut pas, et alors il prend la place du milieu et la femme voltige autour de lui. Elle penche sa tête, entr'ouvre sa jupe de ses deux mains, et l'on dirait d'un oiseau qui rase la terre. C'est charmant. Vous pressentez bien comme tout finit; car la prêtresse de toutes ces bacchanales, la reine de toutes ces reines, n'est pas autre que la grande prostitution.

Mais quelle froide peinture! Figurez-vous donc cette danse de feu, non dépouillée comme sur ce papier de tout accompagnement; mais au milieu des herbes de la savane, aux lueurs de cent torches dont la lumière tombe par flocons, aux sons haletants et bondissants de leur sorte de tambour, aux appels sans fin de ces calebasses sonores qui arment la reine et ses femmes, aux refrains hurlants d'un chant universel! Figurez-vous tous ces corps, toutes ces âmes en contact! Figurez-vous tous ces gens pour qui leurs émanations sont agréables, et qui jettent au loin une odeur à laquelle se mêle encore l'odeur de toute cette résine flamboyante! Point de retenue, point de gêne; la chair s'enivrant de la chair; tout l'art de ce peuple effréné aidant sa passion; cette musique qui chauffe cette danse de paroles bizarres, lascives, moqueuses, terribles, tantôt contre les leurs mêmes, tantôt contre les blancs; le rauque retentissement d'une espèce de cornet qu'ils ont apporté de leur pays, et qui corne encore par-dessus tous ces bruits déjà si propres à étourdir et à confondre. Je me promenais seul dans l'allée des tamarins, et j'entendais et voyais la savane sous ce dais d'épaisses vapeurs, où les flambeaux laissaient dégoutter de grosses larmes de feu, où les branches de tamarin plongeaient telles que des bras de sorcières; et je regardais le fort Saint-Louis assis sur ses vieilles bases et le ciel retiré dans sa noire profondeur, comme un vieillard mécontent. Tout d'un coup la lune sortit d'un nuage. J'éprouvai une singulière émotion. Sa face angélique oscilla quelque temps au bord du nuage, comme surprise et effrayée. On eût dit une grande image désolée de la

civilisation se levant sur une plaine de l'Afrique. A travers les sombres arcades des tamarins glissaient les robes blanches de quelques jeunes femmes de la ville qui se promenaient; douce vision que j'acceptai comme un signe bienfaisant du ciel que toute pudeur et tout amour n'avaient pas encore péri.

Voici ce que je sais touchant ces associations dont je vous ai parlé. Les gens libres ne reçoivent pas aisément des esclaves dans celles qu'ils forment, car il n'est pas de maître blanc si encroûté de préjugés qui tienne autant à ses droits qu'un affranchi d'hier. C'est la loi éternelle, le tigre plus féroce que le lion. Le proverbe romain qui disait : traître comme le fils d'une affranchi, aurait pu ajouter avec raison : orgueilleux comme l'affranchi lui-même. Chacun fournit par mois une certaine somme pour les dépenses de la société. La société chosit le nom qui lui convient, qui les *Jasthrams*, qui les *OEillets*, qui la *Grosse-Troupe*, qui les *Damas*, qui les *Amours*. Moi qui vous parle, j'ai l'honneur de loger en face de la reine des Amours. Le roi et la reine sont élus par le peuple. La reine n'appartient au roi que par un mariage politique ; mais comme d'ordinaire la reine est bonne fille et n'y tient pas, l'autre mariage ne se fait pas attendre, et le peuple est très-heureux par cet aimable exemple qu'on lui donne, et dont il me manque pas de profiter. L'argent qu'on recueille est consacré à faire dire une messe chaque année en l'honneur du patron ou de la patronne de la société, à secourir les frères et les sœurs malades, à les faire enterrer lorsqu'ils n'ont pas de maître et qu'ils meurent dans l'extrême indigence, ce qui ne se voit jamais, chose assez remarquable ! et enfin à parer à beaucoup de cas de ce genre. Un bonne partie des collectes s'écoule aussi dans les subventions aux bons amis les philanthropes de France, le reste en banquets, en orgies. Tout cela est agréablement mélangé et le plus innocemment du monde. C'est une race d'antithèses que les nègres. Il n'y a pas d'êtres chez qui le bien s'allie davantage au mal. Leur christianisme est d'ailleurs de l'espèce la plus commode. Ils n'ont jamais pu comprendre ce que l'église appelle le mépris de la chair. Le diable est ce qu'ils vénèrent le plus, peut-être parce que tous les hommes, blancs ou noirs, sont plus méchants que bons, ou parce que l'idée de douleur et de terreur est plus perceptible à des sens grossiers que les images de mansuétude et de parfaite félicité, qui exigent,

pour être bien saisies, des organes moins corporels et moins terrestres. La sainte Vierge, on ne s'en douterait pas, a presque tout le culte de leur amour ; mais cela ne les empêche pas de croire aux *zombis*, c'est-à-dire aux spectres et aux revenants. Ils sont, comme vous voyez, tout-à-fait sous la préoccupation des peines infernales ; et laissant le paradis tel qu'ils l'ont reçu, ils se sont contentés d'ajouter une femme aux puissances de l'enfer, après l'avoir mariée au diable, et pour ce, surnommée la *Diablesse;* un assez curieux équilibre de la vierge Marie, qu'en pensez-vous ? Beaucoup de gens ne manqueront pas d'attribuer à un instinct philosophique cette singulière superfétation. 1836 est aux nègres ; 1826 était aux Grecs. Il faut bien que les hommes changent de marotte.

On serait bien étonné, n'est-ce pas? d'apprendre dans cette France, où circulent tant de fausses idées sur ces pauvres îles, qu'une fille esclave porte, ces jours de fête, deux madras dont chacun coûte un quart de doublon, une jupe de cinq gourdes, indépendamment de ses anneaux, de ses boutons, de ses chaînes, de ses grenats et de ses grains d'or, parure obligée, et qui couvre la plus pauvre, et ne représente pas moins de 400 à 500 francs. Tous les philanthropes vont tomber en larmes. Je les vois et les entends d'ici. Ces pauvres filles ! oui, elles sont heureuses, elles sont brillantes ; oui, l'on peut cueillir l'or sur elles; l'arbre n'est pas plus chargé de fruits. Mais la prostitution, monsieur, la prostitution ! Eh ! oui, monsieur, c'est à la Martinique comme en France ; et jetez-nous la première pierre, si vous l'osez, ou si vous ne vous souvenez pas, monsieur. C'est bien ridicule, en vérité, que tout ce sentimental qui roule des yeux de vos députés sur leurs gros ventres.

Retournons plutôt à la franc-maçonnerie des nègres. Ces loges, ces sociétés, dont le mot d'ordre n'est pas très-favorable aux blancs, rivalisent pourtant et s'attaquent dans des chansons qu'elles débitent aux bamboulas de la savane. La chanson est aussi populaire ici qu'elle l'était jadis en France. C'est une sorte de stylet qui s'émousse dès qu'il devient permis de porter des armes au grand jour, mais ici, où un peu de mœurs a survécu aux lois de la métropole, c'est encore la grande ressource. La langue des nègres est incomplète, comme leur sens musical, mais, du reste, vive et pittoresque. Elle a les qualités primor-

diales de tout patois, quoique ce ne soit qu'un mélange informe de toutes les langues qui ont passé dans l'île. Le premier nègre venu compose ces chansons; son voisin répète ce qu'il a entendu à dix autres, qui le répètent à mille autres; et avec plus de rapidité qu'un incendie, qu'un journal, la chanson frappe tout d'un coup aux quatre coins de la ville. Chacun ajoute sa variante; chacun s'infuse pour une part dans ce résidu universel. Cynisme et naïveté résument assez bien le caractère de ces chants, bâtis ordinairement sur des airs défigurés de nos plus beaux opéras de France.

Maintenant, si vous voulez, nous allons du vaudeville monter sur des hautes et sauvages montagnes que je suis allé visiter. Mon voyage puisse-t-il être assez heureux pour vous reposer de tout pénible soin, comme il m'a reposé, moi qui vous écris, du spectacle de ce malheureux pays qui meurt au détriment de tous pour ne ressusciter au profit de personne; baquet sanglant où flottent déjà vainement pour la France nos membres coupés en morceaux, car la Martinique n'en sortira pas autre que Saint-Domingue! Comme les leçons du passé profitent peu aux hommes! La Rochefoucauld a dit que, si les hommes vivaient deux fois, pas une des sottises de leur première vie ne manquerait à la seconde. Je le crois bien; est-ce que chaque génération dans l'histoire n'est pas le même homme qui revit? M. de Lamartine, un de nos grands ennemis, parce qu'il est député d'un département du Nord à betteraves, méprise souvent l'histoire ou le dit du moins dans ce qu'il écrit; on s'en aperçoit. Et cependant l'histoire est le livre des hommes politiques, comme l'âme est le livre des poëtes tels que M. de Lamartine! Mais que faire? Les électeurs sont aux aguets, la betterave elle-même écoute, et le grand poëte se désole sur les négresses qui mettront au monde de petits nègres pour la canne à sucre. Allez donc en Orient!

Mais prenons le chemin de nos montagnes. Ce sont les pitons du Fort-Royal dont il s'agit. J'étais accompagné d'un vieil ami de ma première jeunesse et de M. Lemaire, l'entrepreneur des hôpitaux de ce pays, et l'hôte éternel de ces beaux lieux. On ne conçoit pas plus les pitons sans M. Lemaire, que le montt Sain-Bernard sans les moines. Les chemins étaient mauvais, il avait plu la veille; mais nous étions sûrs de nos chevaux. En peu de

pas nous eûmes dominé la plaine, car la Martinique est, dans sa singulière conformation, tout abîme et tout élévation. Elle présente une image exacte de ces mers bouleversées qui ont fait écrire aux poëtes que tantôt le vaisseau touche au ciel, tantôt aux enfers.

Nous étions au matin. Il traînait encore dans le ciel un lambeau de pourpre. L'air était frais, les arbres dégouttaient de rosée. Nous cheminions à travers de raides petits sentiers tortillés autour des mornes, qui nous poussaient encore vers des mornes plus élevés. Nous n'avions guère, à droite et à gauche de la haie, qui nous suivait sans s'interrompre, que des savanes irrégulières, bossuées et presque abandonnées, où paissaient de grands bœufs. Ils levaient leurs têtes stupides et nous regardaient passer avec un beuglement. Mais les oiseaux alertes voltigeaient en avant d'un air de fête, comme s'ils eussent voulu nous indiquer le chemin de leurs bois. J'évitais de me retourner pour me ménager tout le spectacle ; et en effet, arrivés à l'issue d'une allée, sur un vaste dos de morne, nous fîmes volte-face, et l'espace se tendit pour nous d'une admirable vue. La scène était plus particulièrement à gauche. La droite était voilée d'arbres, et c'était derrière ces arbres que naissaient les racines de toutes ces hauteurs, qui, en se heurtant, en se confondant et en se développant, devaient former et formaient déjà ces merveilleuses apparitions des Pitons. Nous avions sous nos pieds toute la campagne du Fort-Royal, et à l'extrémité de ce pays plat, ou du moins qui paraissait tel, la ville même du Fort-Royal, reconnaissable à l'éclat de ses toits rouges ; puis la baie, cet immense bassin qui pourrait contenir dans ses deux bras toute la marine française : théâtre de plus d'une gloire, où Ruyter a bombardé le fort Saint-Louis, où Lamothe-Piquet venait se reposer de ses périlleuses aventures. Les souvenirs ne lui manquaient pas, je vous assure. La frégate *la Terpsichore* et le vaisseau amiral *le Jupiter* ne faisaient même pas tache sur cette eau bleue. Mais toute la partie du pays montueux qui dessine les contours de la baie se découpait vivement, et l'on ne se figure pas avec quelle hardiesse, avec quelle effronterie de teintes ! Dieu a fait plus bizarre que ne peuvent rêver les génies les plus bizarres.

Préoccupé de ces masses, l'œil court dédaigneusement sur toutes ces petites îles, détails qui flottent çà et là, pour mieux at-

teindre et saisir dans le lointain les différents quartiers de l'île, tels que les Trois-Islets, les anses d'Arlet, le Diamant, Sainte-Luce, qui commencent à ce haut promontoire et se prolongent à perte de vue. Il est difficile d'exposer bien nettement une scène aussi large et aussi garnie. La plume n'a pas l'unité ni l'universalité du regard. Nous émiettons lentement dans ce que nous écrivons ce que l'œil ramasse en moins d'un éclair. Que voulez-vous? Faites la part à la faiblesse humaine, et puis encore à celle de votre serviteur. Le fond de la baie était noyé dans des vapeurs grisâtres qui ne nous permettaient pas de distinguer parfaitement le point d'attache, l'endroit de la couture du Lamentin aux plaines du Fort-Royal. Mais au Lamentin la terre est encore plus tranquille et moins houleuse qu'aux environs du Fort-Royal. C'est presque toujours uni comme un front de femme; ce qui repose un peu de cette agitation générale que je vous ai dépeinte. On assure que dans les jours de grande sénérité les sucreries s'articulent visiblement avec cette joyeuse apparence de petits villages que leur donne cette quantité de constructions et de bâtiments recouverts de tuiles et de paille. Je n'ai pu en juger, car, quoique le temps fût beau, il n'était pas entièrement dégagé de nuages; mais si je n'eus pas ce plaisir, j'eus celui de voir tourbillonner ces nuées à grand vol autour des crêtes de la montagne. Ce qui achève de rendre ce site un des plus curieux, c'est qu'il domine l'endroit de l'île de plus étranglé, d'où s'ouvre une perspective de deux mers, et de deux mers bien différentes, celle du Fort-Royal et celle du Vauclin, ou, en termes plus indigènes, la mer du vent et celle sous le vent. La mer du Fort-Royal était sombre, froide, engourdie, et, par un effet contraire les vagues du Vauclin bouillonnaient au soleil comme de l'or en fusion. On semblait les entendre, malgré la distance, jouer et gazouiller autour des trois énormes rochers que les habitants appellent les Ilots. Cette différence des deux mers, je ne sais si je vous la ferai bien saisir en la comparant à une lame d'acier, d'un côté dans l'ombre, c'est-à-dire noire et bleue, de l'autre au grand jour, c'est-à-dire blanche et scintillante. C'est d'un prodigieux effet. Je croyais assister à un conte des *Mille et une Nuits*.

Je ramenai enfin mes regards autour de moi. J'étais au milieu de grandes herbes. Mon bras aurait touché, ce semblait, à une

hauteur dont j'étais séparé par une falaise et qui se partageait à sa cime en deux mamelons d'une égale rondeur. Pareilles à la gaze d'une robe, des vapeurs découpées en écharpes jouaient à l'entour, et les effleuraient par moments comme si elles en eussent senti le charme. Cette nature est pleine partout de ces images voluptueuses. Le vent était devenu beaucoup plus frais. Çà et là tremblaient dans leur mélancolique feuillage les orangers et les citronniers aux fleurs d'argent, aux fruits d'or. On entendait de grands bruits de torrents; et sur cette droite mystérieuse dont j'ai parlé, on apercevait les Pitons debout, dans l'attitude de trois géants qui songent, appuyés sur leurs coudes. Mais quelle fut ma surprise, en avançant de quelques pas, de découvrir une maison au bout de cette savane où j'étais. Que faisait là cette maison? par quel hasard y était-elle? qui l'avait bâtie? était-ce un homme ou un aigle? car la place convenait bien mieux à une aire qu'à une demeure humaine. Peut-être pourtant n'était-ce qu'une fantaisie d'oison, ce que je prenais pour l'idée d'un Manfred dévoré d'une soif hautaine des choses inconnues. La façade était propre, les fenêtres soigneusement closes. Cela avait l'air de dormir. Des orangers et quelques pieds de cacaotiers me dérobaient le rez-de-chaussée. D'ailleurs l'herbe était très-haute, et j'avais beau sonder de tous côtés, je ne découvrais que les lueurs éparses et immobiles des yeux de quelques taureaux cachés par les haies. Je m'avançai et tournai la maison. Singulier aspect. Tout le derrière était en ruine, ou plutôt la maison de fond en comble. Il n'y avait debout que cette façade qui se présentait si bravement, image d'un pauvre honteux, ou plus justement d'une âme malheureuse, mais ferme et souriante. Je fus touché plus que je ne saurais le dire. La maison était abandonnée. L'homme s'était enfui, comme de l'âme malheureuse les espérances et les illusions. Les serpents et les autres reptiles n'avaient pas tardé à se présenter. Les cloisons étaient humides, défoncées et culbutées, où jadis peut-être d'adorables femmes, l'amour aux yeux et la gaîté sur le front, se réjouissaient de vivre et d'être si bien parées! Les écuries étaient ouvertes et vides. Qu'étaient devenus tous ces beaux chevaux dont les pieds sonnaient si fort sur la terre, et dont la vitesse avait découragé les vents de la montagne? Les beaux chevaux avaient suivi les belles femmes. Les vins avaient déménagé avec les amis et les joyeuses chansons.

Deux ou trois pourceaux se promenaient en seigneurs et maîtres sur ces décombres. Ils détruisaient quelques plates-bandes de fleurs qui restaient encore, et me rappelaient bien tous ces lâches qui se taisent ou vous flattent dans votre triomphe, et qui, lorsque vous tombez, achèvent de leur groin votre dernier appui. J'écoutais tristement mes compagnons me dire : Là était telle chose. là telle autre. Il n'y a trace de ces choses que dans leur mémoire. La terre n'en avait pas plus gardé la marque que la mer celle des vaisseaux. Hélas ! l'homme est aussi léger à l'une qu'à l'autre ! Et c'était d'autant plus douloureux à sentir là, que la nature y était plus forte, plus vivante, plus immortelle. Un si petit effort de l'homme n'avait pu trouver grâce où elle s'était plu à accumuler les plus hardies et les plus gigantesques de ses conceptions. Le vent qui sifflait à travers ces vieilles planches avait l'air de se moquer.

Enfin nous nous remîmes en route. Je ne voulus pas savoir à qui appartenait cette maison, ni si elle avait été telle que je me l'étais figurée ; en un mot, aucun détail. Mon souhait était de garder vierge mon impression, comme en effet je vous la présente aujourd'hui. La disposition d'esprit où cette rencontre imprévue m'avait jeté, sombre disposition, me semblait être d'ailleurs parfaitement convenable pour ce qui me restait à faire du voyage. Nous plongeons dans un noir océan de verdure, car souvent pour monter il faut descendre. Mais d'abord je veux vous signaler une curieuse montagne, à laquelle nous marchions parallèlement depuis quelque temps, et qui sortait d'un abîme très-profond et creusé tout autour d'elle, en manière de fossé. Cette montagne avait l'air d'un monstrueux animal accroupi dans un précipice. Son échine, vigoureusement articulée, offrait sur la teinte du ciel mille aspérités bouffonnes et terribles, toujours bizarres et surprenantes. Ses flancs étaient noirs. Il y avait tant d'arbres sur les pentes, qu'on eût dit d'un poil fourré. Le plan parallèle sur lequel nous cheminions, était bien moindre ; et cependant nous dominions parfois le gouffre de cent cinquante à deux cents pieds, dans certains endroits, par exemple, où le chemin semblait franchir l'abîme comme un pont, tant il était jeté, étroit, découpé, suspendu ! Cette profondeur pourrait être encore plus grande, car il n'était pas possible de l'estimer à cause de ces étages infinis d'arbres poussés au travers les uns des autres, et voilés en

outre, par places, d'une impénétrable chevelure de lianes parasites. Des sources traversaient la route dans les pieds de nos chevaux pour aller tomber dans ces gueules escarpées et béantes. La route était fangeuse et pleine de pierres qui faisaient trébucher le cheval, et souvent à peine assez large pour donner passage. Il ne serait pas sûr cependant de tomber; car si l'on ne roulait pas jusqu'au fond, s'il y a un fond, ou si l'on ne se cassait pas la tête contre les rochers et les durillons de la terre, on tomberait certainement à pal sur quelque arbre fourchu, comme il s'en voit beaucoup dans ces lieux par suite des éboulements, des orages et des coups de vent. Rien de plus sévère à considérer que ces touffes colossales de bambous qui se ploient dans l'abîme; que ces pommiers rares à moitié foudroyés, vivants et morts à la fois; que ces sabliers, ces abricotiers, ces manguiers, ces maroganis, ces acajous et tous ces arbres inconnus qui foisonnent là; mais si hauts, si étranges, si brusquement venus! On éprouve de temps à autre un vif serrement au ventre, comme si l'on regardait d'un édifice élevé. Je me souviens entre autres, d'un endroit où la montagne est plus haute, plus triste, plus lointaine, le précipice plus creux, le chemin plus dangereux, l'âme de ces lieux enfin plus désolée; endroit de mystère et de terreur! Là d'immenses assises de terre, dans des proportions babyloniennes, circulaires et toutes couvertes de ces arbres effrayants et gigantesques. On dirait d'un cirque taillé pour des démons. Ces arbres sont démesurément penchés dans le vide. Sous leurs pieds d'autres arbres se penchent; et sous les pieds de ceux-ci, d'autres encore qui en ont eux-mêmes sous leurs pieds. Qu'on n'essaie pas de compter. C'est éblouissant. Il semble que tout ce monde écoute je ne sais quelle voix qui bruit au fond du gouffre de tous ces gouffres. Ils sont effarés comme des créatures intelligentes. Il y en a de pâles. Il se passe là quelque chose de surhumain qu'on voudrait pénétrer. J'écoutai, j'écoutai souvent, et je n'entendis pas, ou à de rares intervalles et avec des circonstances si peu naturelles, que je n'ose plus me ressouvenir de ce que j'entendis. J'en sentais ma tête s'élargir. C'était une voix qui n'avait rien de commun avec le fracas éloigné qui monte sans cesse de tous les torrents déchaînés de ces montagnes. L'assemblée de ces arbres répondait quelquefois. On distinguait par-dessus tout, les bruyantes improbations des bambous qui secouaient leurs têtes échevelées

sur ce peuple demi-infernal. Ce fut presque avec ravissement que je trouvai plus bas un petit carré de soleil qui jouait sur le front d'un morne, rayon consolant et religieux, égaré là, je ne sais comment, car le ciel était voilé et le soleil entièrement caché aux yeux. Je n'avais jusqu'alors prêté aucune attention à toutes les chansons que les oiseaux, en passant au-dessus de ma tête, éparpillaient dans l'air.

L'un de ces oiseaux était notre rossignol, qui n'a des vôtres que le nom. Que c'est touchant, n'est-ce pas? cette idée d'un exilé sans doute, d'avoir transporté aux objets d'ici toutes les dénominations des objets chéris de l'Europe! Mille choses dans ces îles sont aussi poétiquement et tout aussi improprement baptisées. Au milieu de nos tableaux sauvages, il songeait, celui-là, aux forêts de sa patrie absente : il regrettait ces allées où le sable jette de si longues et de si douces lueurs jaunes, où roulent les feuilles sèches que le pied écrase avec un bruit si délicat; il regrettait ces trouées, demi-voilées, où l'eau discrète tombe goutte à goutte, comme les paroles d'amants qui rêvent; ces clairières, où les grands cerfs et les jeunes daims se caressent sur les bords des eaux dormantes, tandis que la lune glisse de branche en branche jusqu'au gazon silencieux, lit des cigales et non pas des serpents. Peut-être sous un de ces beaux chênes, il avait un soir conduit une jeune femme en robe blanche, qui ne voulait pas venir et pourtant était venue. Le rossignol chantait....

La rivière traversée, ou plutôt le torrent que nous avions souvent entendu, nous escaladâmes un nouveau morne, et nous arrivâmes à un plateau assez large; c'était le but du voyage. Trois baraques, si chétives que je les pris pour des cases à nègres, couvraient cet espace. L'une de ces baraques était une écurie en plein vent. Mes compagnons m'assurèrent que les deux autres pavillons, c'est ainsi qu'ils nommèrent cette incroyable rencontre de mauvaises planches, étaient consacrés aux baigneuses. La source est dans une profondeur, au revers de ce plateau. Du côté où nous étions, on surplombait de soixante pieds au moins cette rivière que nous venions de franchir. A droite et à gauche s'étendaient deux montagnes hérissées de bois. Il était évident que le lieu que nous foulions si librement avait été précédemment couvert d'une crinière semblable. Qui avait trouvé cette source? Quel être humain avait osé pénétrer jusqu'ici? quelque lépreux

sans doute qui venait secrètement mettre un terme à son existence en se précipitant dans ces abîmes, ou en se perdant dans ces forêts. Quelle teinte aux arbres ! noire comme si le feu y avait passé. Quels éboulements de collines ! Quels déchirements de terrain, quels lambeaux de pays ! tout cela d'une construction ou d'une destruction mystérieuse et accablante, comme si de mauvais esprits s'étaient livré là un combat dont le sol avait gardé tel pli, telles cicatrices ! Et le torrent échevelé qui pleure, comme une femme, au milieu de cette désolation ! Les nuages volaient par troupes aux pitons, debout dans le fond, toujours au-dessus de nos têtes ; car nous avions beau monter, ils montaient aussi.

Il n'y avait aux bains, dans ce moment, aucune goutte, aucun rhumatisme d'homme comme il faut. C'étaient tous des pauvres diables en compagnie de gales, de dartres, de pians, de ladreries et autres plaies de ce genre et de ce pays. L'établissement, du reste, n'inspire pas l'envie d'être malade. L'aspect en est douloureux, et l'intérieur plus que fétide. C'est être malade deux fois que de l'être là.

Cependant je me trompais en croyant que tout était fini. Restait la cascade à visiter. Nous choisîmes de longs bâtons, et nous attaquâmes courageusement le chemin en échelle qui bâillait devant nous. Quand je songe aux prodiges d'adresse que j'accomplis ce jour-là, je sors tout à fait de cette opinion que je suis la plus gauche des créatures de ce bas-monde. Ce sentier nous mena par brusques secousses jusqu'à la rivière ; et là, il ne se présenta plus d'autre route que la rivière elle-même. Je pensai aux calèches à quatre chevaux et à la rue de la Paix. La rivière est profondément encaissée des deux côtés. Mes deux compagnons me donnèrent l'exemple ; et, quoique tous trois pris dans l'attirail gênant de notre toilette habituelle, nous commençâmes à avancer en sautant de rocher en rocher. Marche périlleuse, si vous y pensez. Ces rochers sont humides, polis, et, qui pis est, marchent eux-mêmes : on monte, ils descendent ; on tâtonne, on chancelle ; eux ils courent, ils bondissent, ils se ruent. Dernièrement l'on a trouvé sur les bords de la *Rivière-Madame*, une rivière qu'un enfant de sept ans traverse à pieds secs dans les jours sereins, le cadavre défiguré d'un soldat. Il était tombé dans l'eau, et sa tête avait été écrasée. Ainsi périt un homme où un poisson ne recevrait pas une

égratignure. Sautant de cette façon , de rocher en rocher , nous ressemblions assez à ces écuyers de l'illustre Franconi, qui passent, en se jouant, d'un cheval à un autre, et je ne pouvais m'empêcher de goûter de plus en plus cette sage réflexion que j'avais faite sur la différence d'un poisson à un homme dans l'eau. Il va sans dire qu'il nous arrivait le plus souvent de mettre le pied à côté et de disparaître de toute une jambe. Nous nous repêchions avec une mutuelle sollicitude. Çà et là , pour que l'agrément fût complet, de grands bambous s'étalaient au beau milieu du chemin, comme des paresseux au soleil; ou c'étaient les immenses cadavres de quelques vieux arbres pourris , brisés , déracinés. L'eau les a creusés en différents endroits et s'élance par cette ouverture, ou se gonfle et passe par-dessus. On dirait des mâts de vaisseaux qui ont été coupés : une multitude de lianes , comme des cordages , les attache encore de toutes parts aux autres arbres.

Ces bords sont sauvages , tourmentés , irréguliers , taillés parfois comme des murs , parfois peinturés ainsi que des boutiques de marchands de vin. Par place, la terre est invisible ; ce ne sont qu'herbes , fleurs sauvages , fruits énormes ou petits fruits, racines tordues, arbustes et arbres rabougris ou cassés, ou des bambous par touffes colossales, et d'autres productions qui n'ont jamais été nommées. Ces bambous , par leur disposition naturelle et par leur harmonie vraiment céleste, me remettaient souvent en mémoire les grandes orgues des grandes cathédrales françaises. Je ne crois pas, du reste, qu'il soit possible de figurer à la pensée ce pêle-mêle, ce grandiose, ces aspects si doux et si forts à la fois, si monotones et si variés , pas plus que ces jours imprévus , ces éclairs de lumières où la nature semble se jouer de l'air et d'elle-même. On passe tout d'un coup d'une obscurité de cachot , tant la voûte formée au-dessus de la tête est épaisse , à une clarté de plein midi , tant le bord est nu et le feuillage rare aux arbres. Sous une de ces voûtes , j'entrai dans des tels nuages de moustiques et de maringouins , que je ne savais s'il fallait abandonner ma perche au risque de me rompre le cou , ou supporter les piqûres élancées de ce *tourbillon d'aiguilles volantes*, poétique et charmante expression qui échappa à mon compagnon , M. Des Robert, dans l'ennui de ce supplice. Je ne vous souhaite pas d'être jamais à même d'apprécier toute la justesse de la métaphore.

Cependant, volant, marchant, nageant et culbutant, nous arri-

vâmes à la cascade. A cette vue, je redevins un homme. Cette cascade, c'est grand, c'est ravissant, digne de toutes ces peines. Je remerciai ces messieurs. Il faudrait, pour que je vous la peignisse dans toute sa beauté, que le génie coulât de ma bouche avec toute la pleine abondance de cette onde. On reste charmé de cet effort inépuisable et si doux qu'on ne sait plus si c'est un effort. L'eau décrit une courbe majestueuse et tombe en dansant. La montagne est taillée en cercle tout alentour, de sorte que la cascade a l'air d'être retirée, comme un prince, dans une arrière-chambre d'où s'élance l'excédant de son onde, pour porter au dehors la ruine ou la prospérité. Un vieil arbre traverse le dôme de cet appartement, jeté là tel qu'une solive à pendre des trophées. Rien n'élève la voix, excepté le cascade, qui semble accompagner sa danse d'une chanson. Par intervalle, le soleil échappé des nuages inondait de feu la robe de cette Taglioni. Nous demeurâmes longtemps assis en face de cette merveille, chacun en proie à ses réflexions. Que de choses je dis à cette cascade! Que de mélancoliques confidences! C'est que peu à peu l'on n'entend plus ce fracas de l'eau que comme un cri de la vie passée; et, sans y songer, l'on récapitule ce qu'on a fait, ce qu'on a dit, ce qu'on a aimé, ce qu'on a poursuivi pendant ces jours de travail qui se sont succédés, ainsi que cette onde à cette onde; et l'on est effrayé, il faut l'avouer, de la vanité du plaisir qu'on a pris, de la vanité de la peine qu'on s'est donnée, de la vanité du bien qui nous a tant coûté à faire, de la vanité du mal qu'on n'a point fait. Comme les voies ont été différentes, et comme le but est le même!

Je ne serais pas complet, moi qui n'ai pas la ressource des masses, si j'oubliais, dans les détails de ce voyage, le cheval que je montais et un arbre que je retrouvai en descendant. Vous ne connaissez certainement pas de chevaux de cette espèce, puisqu'elle est tout à fait particulière à l'une des îles de ce golfe, Porto-Ricco. Ce n'est ni le port allongé des chevaux anglais et la grêle élégance de leurs formes, ni la grâce reployée sur elle-même des chevaux arabes, et la pétulance de leurs mouvements, et l'éclair de ces pieds qui jouent comme des faux. Le porto-ric, car il porte le nom de sa terre comme un gentilhomme, a l'œil aussi vif que l'arabe, quand il est de race, et pour ceux qui prisent cette qualité, le cou aussi tendu que l'anglais. Il n'est pas haut, et sa croupe est presque toujours avallée, défaut commun

aussi aux chevaux créoles; mais en revanche, c'est un robuste animal jeté sur des jambes infatigables. On le sent né pour ce pays. C'est le chameau de cette Arabie de montagnes. Il monte et il descend avec l'agilité d'un danseur. Vous autres qui avez une lampe pour soleil, il est bien que vous estimiez outre mesure le trot et le grand trot; mais sous ce ciel où l'ardeur est sans relâche, ne trouvez pas mauvais qu'on donne la préférence à ce modeste train qui vous fait tant rire. Or, qui dit porto-ric, dit roi du train. Un bon porto-ric suit au train un cheval américain qui va le galop. Par exemple, celui que je montais et qui s'appelle Palombe, je ne sais quel nom, mérite d'être célébré ici pour sa vitesse. Il appartient à M. Des Robert. Plus heureux que moi, son humble historiographe, il a obtenu beaucoup de succès dans son pays. Vingt fois il a remporté des prix à des courses solennelles qui ont lieu dans cette île, en l'honneur du train, bien entendu; car le renard sans queue de la fable a pleinement réussi à Porto-Rico, et le trot et le galop sont dédaignés, et tous les autres chevaux y marchent d'un air honteux, comme des rois captifs. Quant aux chevaux américains, ils ressemblent au peuple de leur continent. C'est de la copie, de la dégénérescence, de la greffe. Ce n'est ni arabe, ni anglais. Ce n'est rien.

Quant à l'arbre, il est indigène, et, sans le connaître, vous l'aimez beaucoup, pour l'avoir souvent respiré dans ce que j'ai écrit sur les Antilles. Je parle du franchipanier. Je dis *franchipanier*, quoique je sache que *frangipanier* serait plus français et plus logique; mais le premier mot a prévalu si universellement, que ce serait courir le risque de ne pas me faire entendre, et ce doit être le premier but des écrivains. Le franchipanier donc vient haut et jette quantité de branches tordues, qui offrent cette particularité, qu'elles n'ont de feuilles qu'à leurs extrémités, et dans un certain temps, pas de feuilles et rien que des fleurs. Quoique moins grasses, moins larges et moins épaisses, ces fleurs ressemblent aux lis; mais je les trouve encore plus richement vêtues, et d'un parfum plus pénétrant, s'il est possible. Quand l'arbre n'a que des fleurs, on dirait d'un corps de géant hérissé galamment de mille bras qui lèvent et offrent des bouquets. Tout nu, ce n'est plus un géant, c'est un polype. Cette nature qui s'est plu à en faire une merveille, a semé, en outre, à travers fleurs, feuilles et rameaux, des chenilles dont la beauté relève encore tant de pompe. Elles

portent de splendides robes de pourpre, garnies à intervalles égaux d'anneaux dorés et vert-dorés; et ainsi costumées, elles se promènent dans tout l'arbre, comme un rendez-vous de rois par les appartements d'un riche palais. C'est à faire honneur à l'éblouissante mémoire des fils du roi Priam, sous leurs toits d'or et d'argent. Mais ces choses sont communes ici, et si je choisis, j'ai tort. L'oiseau vaut la chenille, comme la chenille le coquillage, comme le coquillage la fleur, et la fleur l'étoile. La femme seule est plus belle. Du reste, je vous le dis, je ne sais pas ce qu'il y a de plus admirable, d'un pied de jasmin le matin tout couvert de colibris, ou d'une de ces limpides rivières qui sont pavées de toutes les pierreries nageantes de leurs poissons. Moi seul, je suis décoloré ici. Je sens bien, mais que voulez-vous? Je ne peux pas rendre. Voilà le génie, égaler les mots aux choses.

Mais j'ai hâte de vous rendre à la liberté, et sans autre forme, je vous renouvelle l'assurance de mon amitié, et vous donne la main d'Amérique en France.

LOUIS DE MAYNARD DE QUEILHE.

BEAUX-ARTS.

PIANOS DE H. PAPE.

L'orgue et le piano ont exercé une bien grande influence sur la musique; la découverte de ces instruments a fait trouver des choses plus importantes et plus précieuses. C'est à l'orgue que nous devons la science de l'harmonie. C'est sur ce clavier, qui mettait à la disposition d'un seul exécutant toutes les richesses musicales, que l'homme a cherché pour la première fois à s'en emparer. Deux flûtistes, deux violonistes, n'auraient jamais pu s'unir d'intention pour faire des découvertes en harmonie, trouver des accords, les enchaîner pour en former des suites, et composer peu à peu un système régulier. La nature de leurs instruments s'y opposait; les accords eussent été incomplets, mal instruits, ils n'auraient présenté qu'une succession vicieuse. Si vous admettez qu'un troisième aventurier musical se fût joints aux premiers, les chances devenaient alors plus nombreuses, elles augmentaient ainsi la difficulté. L'organiste, placé devant son clavier, s'est bientôt fatigué de la monotonie des unissons et des octaves; il a fait sonner quelques tierces dont le résultat a charmé son oreille; la note de basse est venue compléter l'accord. Ces premiers succès obtenus, on marcha vers le but avec des données certaines, et la science des accords, ignorée des anciens, fut trouvée.

Le piano est un orgue en abrégé; son clavier fait résonner des cordes, il attaque une harpe métallique, couchée et fixée sur sa table d'harmonie. Tout instrument à cordes fixes, c'est-à-dire à cordes ne donnant qu'un son, à cordes que le doigt de l'exécutant ne vient pas raccourcir en la pressant, comme on le fait pour le

violon, la guitare; tout instrument à cordes fixes doit avoir nécessairement la forme d'un triangle. La corde la plus grave marque le plus grand côté de ce triangle; la corde qui donne le son le plus aigu figure à l'angle opposé. La harpe, le tympanon, le psaltérion, sont construits de manière à montrer à l'œil ce triangle, qui, dans le piano, est encadré au milieu d'une caisse triangulaire, carrée, ovale, demi-circulaire, hexagone, selon le caprice du facteur. Si le piano ne peut se montrer avec avantage au milieu d'une foule d'instruments et dans une vaste enceinte, il prend bien sa revanche dans les salons, où il forme lui seul un petit orchestre, soit qu'une main brillante exécute les œuvres de Beethoven, de Hummel, ou qu'un habile accompagnateur soutienne la mélodie des voix; soit, enfin, qu'une virtuose de bonne volonté se dévoue à jouer des contredanses et des valses pour inviter à la danse une foule d'amateurs. Si le violon est le souverain des concerts, le piano est le trésor de l'harmoniste, du chanteur, la ressource précieuse des bals improvisés. A la ville, à la campagne surtout, que de soirées dérobées à l'ennui pour être embellies par les charmes de la musique! On chercherait vainement à réunir un quatuor, le piano est là; c'est le point de ralliement. Deux ou trois voix exercées, une partition de Gluck ou de Cimarosa, de Mozart ou de Rossini, voilà tout de suite un concert délicieux.

Cinquante mille pianos sont mis en jeu dans Paris. Quelle armée de musiciens bons ou mauvais! Quelle admirable clientelle pour les Thalberg, les Liszt, les Herz, les Chopin, lorsqu'ils annoncent un concert d'apparat! Que d'élèves prêts à se rendre à la leçon qu'un professeur de cette force doit donner en public!

Il faut donner des armes à cette troupe si nombreuse; remplacer par de nouveaux instruments ceux qu'elle a mis hors de combat; car le piano n'est pas comme le violon, qui devient meilleur en prenant des années, et dont les cordes seules sont détruites par le frottement de l'archet. On use un piano comme on use un cabriolet, un châle; les contredanses mettent en pièces les instruments que certains pianistes ont déjà traités brutalement. Aussi la fabrication des pianos est-elle devenue une branche très importante de l'industrie parisienne. Depuis trente ans, la facture des pianos a reçu des améliorations bien précieuses; un artiste ingé-

nieux l'a fait marcher à grands pas vers la perfection. Les nombreux pianistes qui s'exercent sur les instruments de M. Pape, et savent en apprécier les qualités éminentes, ne liront pas sans intérêt les détails que je vais leur donner sur les recherches, les découvertes, les travaux, les succès de cet habile facteur.

L'Allemagne et l'Angleterre avaient acquis une supériorité marquée pour la fabrication des pianos. La France était leur tributaire; les amateurs qui voulaient se procurer les meilleurs instruments de ce genre s'adressaient aux facteurs de Londres, et payaient très-cher l'avantage de posséder un piano de Broadvood ou de ses rivaux. Les pianos allemands abondaient à Paris; moins estimés que ceux des fabriques anglaises, ils conservaient encore, vers 1815, la supériorité qu'on leur avait reconnue. H. Pape quitta l'Angleterre à cette époque, s'établit à Paris, et fonda son établissement. Il put livrer bientôt aux artistes, au commerce, des pianos à queue, des pianos carrés, verticaux, fabriqués d'après les systèmes adoptés en Angleterre, et qui jouissaient de la plus grande faveur dans le monde musical. Peu goûtée alors, la forme des pianos droits ou verticaux ne fut appréciée que huit ou dix ans plus tard.

Élever le piano à son plus haut degré de perfection, rechercher les moyens de parvenir à ce but en essayant une infinité de combinaisons nouvelles, tel était l'objet du désir et du travail constant de H. Pape. Suivre plus longtemps les modèles anglais, s'asservir à copier les œuvres étrangères, eût été s'arrêter en chemin, et laisser l'art au point où il l'avait pris. Aussi, dès la première année de son séjour à Paris, changea-t-il en entier le système de ses pianos carrés, en y adaptant un mécanisme dont la solidité présente les mêmes avantages que celui des pianos à queue.

Parmi ces améliorations, il faut remarquer les claviers droits sortant de la caisse en tiroirs, les étouffoirs fonctionnant au moyen de leur propre poids, les échappements réglés par des vis à double pas, etc., etc.

L'introduction de ce mécanisme dans les pianos carrés présentait de grands avantages, non-seulement pour le volume et la qualité du son, mais encore pour la solidité de l'instrument. La touche s'y trouve placée en droite ligne, tandis que dans l'ancienne

mécanique elle était courbée de trois à quatre pouces. Cette heureuse innovation eut tout le succès qu'elle méritait, et fit abandonner aussitôt le mécanisme à *pilotes*, que la routine s'obstinait à conserver depuis cinquante ans.

La forme extérieure des pianos devint aussi plus riche et plus gracieuse. H. Pape remplaça les coins carrés par des coins arrondis, et les pieds pointus par des balustres avec estrade en X. Il substitua le cylindre à la fermeture, fort incommode, en usage alors pour les pianos à queue. La construction de ces derniers fut perfectionnée par ce facteur, au point que ces pianos, généralement préférés, furent adoptés par les premiers maîtres, tels que Moschelès, Herz, etc.

Pendant plusieurs années encore, H. Pape dirigea ses travaux d'amélioration sur les moyens à employer pour consolider ces pianos. Il les arma de plaques, de sommiers de fonte, de barrages en fer, pour opposer une plus forte résistance au tirage des cordes, dont on avait successivement augmenté la grosseur pour donner au son plus de volume. Ces pianos avaient alors à supporter un tirage de 7,200 kilogrammes, un tiers de plus environ que ceux fabriqués dix ans aupavavant. Malgré le fer et la fonte employés pour résister à ce tirage prodigieux, il devenait impossiple de réussir complètement. Séparé de la caisse par l'ouverture pratiquée pour donner passage aux marteaux, le sommier fléchissait dans tous les sens. Cette séparation avait encore un grave inconvénient. Elle coupait la table d'harmonie dans sa partie la plus sonore et la plus essentielle. Le marteau frappant la corde en dessous, la soulevait, tendait à l'éloigner du sillet et lui faisait produire un son sec. Tous ces inconvénients dérivaient d'un système qu'il fallait abandonner, puisqu'il était impossible de l'en affranchir.

C'est alors que M. Pape imagina de renverser de fond en comble le mécanisme du piano, en plaçant le jeu des marteaux audessus des cordes. Cette nouvelle combinaison, la plus heureuse et la plus hardie que l'on ait à signaler dans l'histoire de cet instrument, a produit une véritable révolution, et des résultats que les personnes les moins exercées peuvent apprécier. En effet, un mécanisme simple et solide établi au-dessus des cordes est le perfectionnement le plus précieux, puisqu'il a fait disparaître, comme par enchantement, tous les défauts dont on a déjà parlé.

Il est facile de se rendre compte de la force que doit acquérir le marteau en frappant de haut en bas. Le son ne doit-il pas vibrer plus pur, plus net, plus éclatant, si la corde, au lieu d'être soulevée , est frappée d'aplomb contre la table ?

Cette idée, mise en œuvre après beaucoup d'essais , après des recherches , des expériences que sa haute importance commandait, fut mise au jour en 1825. L'invention de M. Pape obtint tout le succès qu'il s'était promis, et l'on put admirer à l'exposition du Louvre, en 1827 , plusieurs pianos construits d'après ce nouveau système.

Ces instruments ne laissaient rien à désirer sous le rapport de la qualité , du volume des sons ; le mécanisme n'en était cependant pas sans reproche ; il présentait encore certaines difficultés qui paraissaient insurmontables. Il fallut tout le courage et la persévérance de l'artiste pour en triompher complétement, et porter ces instruments au degré de perfection que M. Pape leur a fait acquérir et que l'on admire aujourd'hui.

En 1832 , la société d'encouragement apprécia les avantages de ce nouveau système de construction du piano. Je ne citerai que la dernière phrase du rapport tout à fait approbateur que cette société consigna dans son bulletin du 19 septembre de la même année. Après avoir parlé des moyens employés pour opposer de vigoureuses résistances au tirage des cordes, et préserver ainsi la table d'une action qui la tourmentait, la forçait à se voiler, la société d'encouragement ajoute : « Aussi observe-t-on que les pianos de M. Pape conservent l'accord d'une manière remarquable, et qu'il est extrêmement rare que les cordes se cassent, avantage dont les pianistes sentiront tout le prix, surtout ceux qui habitent des campagnes éloignées, où il est difficile de se procurer un accordeur. »

Le rapport fait, en 1833 , à l'académie des beaux-arts de l'Institut, par M. Berton, n'est pas moins favorable à M. Pape. Son nouveau système y est approuvé sur tous les points. M. Berton finit en disant que « dans l'intérêt de l'art, sans parler même des intérêts du commerce , M. Pape a fait une chose utile au pays. » Les signataires , approbateurs de ce rapport , étaient Boïeldieu , MM Cherubini , Lesueur , Auber, Paër et Berton.

Tant de succès brillants ne rallentirent point M. Pape ; il travailla toujours et fit de nouvelles expériences. Les pianos qu'il présenta

à l'exposition de 1834 ayant réuni les perfectionnements les plus remarquables, le jury lui décerna la première médaille d'or.

Les marteaux, frappant en dessus, attaquent la corde avec bien plus de force et de soudaineté. M. Pape n'avait d'abord donné ce mécanisme ingénieux qu'aux pianos à queue, il sut l'appliquer aussi aux pianos carrés, qui devaient en obtenir des avantages plus grands encore, puisque ce mécanisme permet de livrer à la table d'harmonie toute l'étendue de l'instrument. On sait que cette table est ordinairement échancrée en triangle, et perd un quart de sa largeur, quand il faut donner passage aux marteaux placés sous la corde. Dans les nouveaux pianos carrés de ce facteur, la table d'harmonie occupe tout le plafond du piano, et ses résultats sonores s'augmentent dans une proportion immense.

M. Pape a résolu un double problême en donnant plus de volume de son à ses instruments, en même temps qu'il en amoindrissait les dimensions. C'est ainsi qu'il a exécuté les pianos-tables de forme ovale, hexagone et ronde. Un piano hexagone peut être placé au milieu d'un salon, dans lequel il représente à s'y méprendre le guéridon que l'on y rencontre souvent. Une fois qu'une belle idée a frappé l'imagination de l'artiste, il la met en œuvre et sait arriver par degrés à l'appliquer, de diverses manières, dans d'autres combinaisons, afin de profiter de toutes les conséquences d'un premier argument. Trouver le mécanisme des marteaux frappant en dessus, voila l'idée mère ; et voici la dernière conséquence de cette invention déjà si remarquable :

Tout le monde sait que dans les pianos à queue de l'ancien mécanisme, les cordes viennent s'attacher aux chevilles rangées en bataille derrière le pupitre ; après ce triple rang, on voit une espèce de fossé creusé pour donner un passage aux marteaux, qui s'élèvent pour frapper les cordes. Ce fossé n'est plus nécessaire du moment que les marteaux ont été transportés en dessus. M. Pape l'a comblé pour venir attacher ses cordes sous le clavier, sous la main de l'exécutant, plus avant même, car le premier rang des chevilles dépasse les touches. Ainsi, tout l'espace occupé par le clavier, par le pupitre, a été supprimé, ou pour mieux dire, gagné sur la longueur de l'instrument. Ces nouveaux pianos à queue sont plus courts d'un tiers que les anciens, et cependant le facteur en a si heureusement combiné les moyens acoustiques, que ces in-

struments sont de beaucoup supérieurs aux autres, en force et en qualité de son.

Le piano le plus parfait doit avoir non-seulement des sons vibrants avec éclat, moelleux, harmonieux, mais encore un mécanisme simple, d'un toucher égal et facile, et qui puisse être mis en jeu sans produire d'autre bruit que celui du son. C'est pour obtenir cette perfection, cette simplicité de mécanisme, que M. Pape a fait de si grands sacrifices de temps et d'essais, qui eussent été ruineux s'il n'avait réussi. Il n'est pas une seule partie, un seul détail du piano, qui n'ait été l'objet de sa sollicitude et qu'il n'ait beaucoup amélioré. Peut-être n'est-il pas de facteur qui ait fait autant d'innovations dans son art. Les nombreux brevets d'invention et de perfectionnement qu'il a obtenus le prouvent. Les avantages de ses nouveaux pianos sont aujourd'hui reconnus généralement, ils obtiennent partout le plus brillant succès. En Angleterre même ils ont été appréciés d'une telle manière que M. Pape s'est empressé d'établir à Londres une fabrique de ces instruments.

Maintenant, si vous pensiez qu'il y ait quelque chose d'exagéré dans cette note, qui du reste emprunte beaucoup de faits et d'éloges aux rapports authentiques de nos sociétés savantes, allez voir, toucher, entendre les pianos de M. Pape, dans ses salons, dans ses magasins; visitez ses ateliers et jugez par vous-même.

CASTIL-BLAZE.

BULLETIN.

Nous vivons dans un singulier mois ; il y a des crises partout; nous sommes emprisonnés dans un cercle de crises, et Dieu sait qui nous rendra un libre horizon! La doctrine, gelée par l'hiver, vient d'avoir sa débâcle en avril : c'était dans l'ordre du calendrier ministériel. Nous n'avons pas été aussi heureux du côté des saisons : décidément, le printemps a établi ses quartiers d'hiver en France, depuis Dunkerque jusqu'au Var. Une crise atmosphérique désole le nord comme le midi : on dirait que M. Guizot préside le conseil des ministres de Dieu. Jamais nous n'avons vu pareils phénomènes. Les savants préparent des mémoires pour prouver que le soleil a tort de se faire lune, et que ce qui arrive ne devrait pas arriver. Lorsque les mémoires paraîtront, le soleil aura repris sa dignité première, et nous nous fondrons en sueurs. Vraiment, il y a de quoi nier l'astronomie et Copernic. Quoi! lorsque le soleil, vers le 20 décembre, atteint les limites de sa promenade, au tropique du capricorne, nous avons souvent de belles et tièdes journées, et aujourd'hui que cet astre n'a plus que quelques degrés à franchir pour arriver au cancer, nous grelottons comme en janvier, nous secouons les frimats de nos manteaux, nous prenons les nuages avec la main! Cela est incompréhensible! A quoi sert donc le soleil? Et ne vaudrait-il pas mieux que notre planète portât au doigt un anneau, comme Saturne, que de se condamner à tourner perpétuellement autour d'une étoile fixe qui ne réchauffe personne, et vit dans un égoïste isolement? M. Guizot prétend que tout cela est anormal ; que le soleil nous punit des crimes du tiers-parti, et que nous aurions des lilas à Romainville, des roses à Fontenay, et quinze degrés au-dessus de zéro, si la doctrine fût restée au conseil. Cela nous paraît difficile à croire, malgré l'autorité de l'affirmant.

Nous sommes pourtant autorisés, par ce que nous voyons, à constater l'affinité merveilleuse qui existe entre le monde physique et le monde moral. A Lyon, le peuple souffre; à Hyères, les orangers meurent. Voilà deux grandes calamités contemporaines, et qui attestent un grand désordre sur la terre et dans le ciel. La Provence assiste aux funérailles de ses oliviers; ils expirent sous leur suaire de neige. L'arbre de Minerve est perdu sans retour pour nos contrées du midi: il faut que l'agriculteur attende vingt ans la réparation du mal souffert; il aimera mieux abandonner les oliviers, et les remplacer par d'autres arbres de constitution plus viable et moins aventureuse. Après le désastre de 1820, l'état vint au secours des paysans ruinés par l'hiver et les oliviers; on fit une impartiale répartition administrative des pertes éprouvées en Haute et Basse-Provence. Ce travail, médité avec conscience, dura trois ans. Les propriétaires intéressés attendaient cette indemnité comme la rosée du ciel. Enfin elle arriva: ceux qui obtinrent la plus large et la plus heureuse indemnité, et qui avaient perdu de 20 à 30,000 francs, reçurent une pièce de cent sous; elle leur fut donnée pompeusement par le maire, et accompagnée d'une allocution. Ordinairement, c'est à peu près ainsi qu'on répare les malheurs publics: quand tout le monde souffre, le secours qui arrive est presque toujours une dérision.

Nous avons eu les inondations, la grippe, Constantine, la mortalité des oliviers, l'hiver au printemps et la doctrine; il y avait de quoi périr; nous résistons. La France est vivace: c'est une femme forte et vieille, qui se rajeunit à chaque élan comme le navire Argo. On nous annonce le retour des inondations pour le 1er mai. Charmante saison! Ceux qui nous prophétisent ce nouveau désastre raisonnent logiquement. Il s'est fait, dans cet hiver si long, une provision de neige et de glace, en haut lieu, plus considérable que de coutume: le mont Saint-Gothard fléchit sous le fardeau, et il demande au ciel, son voisin, une seule distraction du soleil, pour rendre à la plaine l'excédant de ses trésors. Tous les monts qui protégent l'enfance des fleuves ont également de formidables économies d'hiver. Le mont Saint-Seine, le père putatif de cette charmante rivière qui passe sous le pont des Arts, a fait, dit-on, un noble usage de ses frimats: il les a tamisés soigneusement sur toutes ses crêtes, depuis Chan-

ceau jusqu'au val de Suzon, et les a profondément engloutis dans ses immenses réservoirs, où dort un océan ténébreux. Les habitants riverains du quai Saint-Paul et de la Mégisserie peuvent dormir tranquilles : la Seine ne quittera plus son lit pour entrer dans le leur, comme une épouse adultère. Dieu fasse que la Marne ne débauche pas sa sœur ! on se perd si facilement en mauvaise compagnie, et la Marne a le naturel corrupteur dans sa source ; témoin sa folle conduite de décembre dernier.

Il serait bien temps qu'un dieu nous fît de doux loisirs ! Notre carême a duré six mois ; que le ciel nous donne enfin son carnaval : nous l'avons mérité ! Les doctrinaires ont beau dire que c'est notre faute, et que Jacob et Juda sont punis pour avoir maltraité les ministres de Sion, cela nous paraît trop gonflé de suffisance pour être cru. J'aimerais mieux croire ce que disent les astronomes. On sait qu'il existe encore des astronomes ; mais ils ne tombent plus dans des puits en regardant là-haut. Ils mènent joyeuse vie le jour, et dorment la nuit. Cependant ils font des observations, car ils ont le secret de voir les étoiles en plein midi. Voici donc ce qu'a découvert M. Pons, astronome à Florence, le meilleur observatoire du monde après celui qu'avait fondé à Pékin le savant jésuite Kircher. Avant, il faut vous faire la courte biographie de M. Pons. Ce jeune astronome avait embrassé la profession de découvrir des comètes pour le compte du gouvernement. Le budget lui payait les comètes à raison de 25 louis la pièce. Il ne se passait pas de semaine sans que M. Pons ne tirât une comète du néant : c'était ruineux. Il en découvrait à la queue du Taureau, dans la massue nébuleuse d'Orion, dans l'angle du Triangle, dans la chevelure de la Vierge, dans les joues des Gémeaux, dans le dard du Scorpion, partout enfin. Le ministre des finances murmurait hautement : toutes ses économies s'envolaient au ciel, et la caisse du fisc faisait mine d'être changée en constellation. Le sous-secrétaire d'État priait M. Pons de ne pas découvrir autant de comètes, et l'engageait à mettre un peu moins de verve dans ses explorations. M. Pons montrait son bail ; il avait fait un bail de dix ans. Il ajoutait que ce n'était point sa faute si la récolte céleste était si abondante ; qu'il ne pouvait pas dire aux comètes de rester chez elles ; qu'il n'osait porter aucune atteinte aux tourbillons de Descartes ; et que, chaque fois qu'il plaisait à un astre chevelu de sortir de son tour-

billon pour entrer dans le nôtre, lui, Pons, était obligé en conscience de le signaler au vol, sous peine de perdre sa réputation et 25 louis. Le sous-secrétaire d'État proposa un rabais de 15 louis, dans l'intérêt des contribuables terrestres : M. Pons persista dans sa dignité de savant; il affirma qu'à 10 louis la chevelure était à peine payée, et qu'il ne pouvait pas donner la comète par-dessus le marché. Enfin, pour conclure ce débat, si futile en présence des hauts intérêts du ciel, M. Pons menaça le gouvernement de se coucher tous les soirs à six heures, de dormir sa grasse nuit, et de se lever au soleil levé. Le gouvernement se vit perdu. Un gouvernement n'aime pas à se brouiller avec les comètes, parce qu'il ne tient qu'à elles de prédire la chute des rois. Il fut répondu à M. Pons de continuer à découvrir jusqu'à l'expiration du bail. M. Pons remit ses lunettes sur son front et continua. En dix ans, il fit une fortune de 10,000 livres de rente. Les comètes ne lui avaient pas porté malheur, comme on voit. Le bail ne fut pas renouvelé. Son successeur entra dans un système plus économique : il était fort jeune et marié avec une femme charmante ; il ne découvrit rien du tout, et le monde ne périt pas.

M. Pons était en disponibilité ; il offrit ses services au grand-duc de Toscane, qui les accepta. L'astronome français fut installé au célèbre observatoire de Florence. Le grand-duc ne voulut pas payer les comètes en détail ; il proposa un forfait : moyennant 6,000 francs d'honoraires, M. Pons avait le droit de découvrir toutes les comètes qu'il voudrait. M. Pons n'en découvrait plus; il se plaignait de la disette au grand-duc; il affirmait que le beau temps des comètes était passé, et qu'il devait y avoir eu une révolution de juillet dans le ciel. Le grand-duc prenait son mal en patience, et dormait tranquillement, comme M. Pons. Or, notre astronome, brouillé avec les comètes, se replia sur les observations météorologiques. Il s'avisa de prédire en mai ce qui s'était passé en avril, et de faire des almanachs rétrospectifs. Il déposait le fruit de ses recherches dans l'*Anthologia*, recueil fondé pour commenter le *Dante*, que l'Italie commente depuis quatre cents ans.

Cette année, en écoutant ce long cri de désolation qui s'élève de tous les pores de notre planète, M. Pons a voulu remonter aux causes de cet effet. Il a regardé la terre en pitié, comme font

tous les astronomes ; il a regardé le soleil, et il a créé un système après cette double contemplation. Le système de l'astronome florentin, transmis à l'Académie des Arcades, est simple comme un mécanisme de M. Fichet : « Le froid est excessif et anormal, a dit M. Pons ; donc le soleil ne fonctionne plus, ou fonctionne mal. Il faut donc examiner la constitution physique actuelle du soleil. Que voyons-nous sur l'orbite de l'astre du jour ? Nous ne voyons rien, attendu que le soleil est couvert. Pourtant, si notre télescope parvient à percer la brumeuse enveloppe céleste, nous apercevons sur le disque dudit soleil une tache que nous évaluons sept millions de fois plus considérable que le diamètre de la terre. Quelle tache ! Cette tache n'est autre chose que l'écume provenant de l'ébulition du globe solaire. Or, maintenant il arrivera de deux choses l'une : ou l'écume, poursuivant sa tâche, envahira le disque de tous côtés, ou elle sera dissipée par la force des rayons. Dans le dernier cas, le cours des choses reprend son état normal, le printemps se refait printanier, et nous avons des cerises à Montmorency et des lilas partout. Dans le premier cas, nous pouvons périr en masse de froid, sans passer par l'antéchrist, la vallée de Josaphat et le *Dies iræ* de Mozart. Un fait pareil, ajoute M. Pons, a été constaté en 1748 (quand je dis pareil, je ne veux pas dire que la fin du monde ait eu lieu en 1748, mais qu'elle a failli avoir lieu). » M. Pons a fait de lumineuses recherches là-dessus. En voici le résultat :

Voltaire était à Cirey chez Mme du Châtelet ; il y avait grand concours de philosophes, et l'on faisait de l'athéisme à plaisir. Un soir, on se coucha, selon l'usage, et l'on s'endormit, le blasphème aux lèvres, selon l'usage aussi. La société encyclopédiste se réveilla à midi. On ouvrit les croisées, et l'on vit les étoiles, ou quelque chose d'approchant. « Il paraît qu'il est minuit, dit Voltaire, ou je me trompe fort. » Ce bon mot ne fit rire personne. La nature était horrible à voir ; un vent sinistre courait dans l'air sans agiter les arbres ; le lac bouillonnait, les animaux poussaient des cris lugubres ; la neige tombait au mois d'août. Les philosophes ne blasphémaient plus ; Fontenelle récitait un psaume de David, incognito.

Tout à coup un long déchirement se fit dans la nue, du nord au midi. Un jour éclatant tomba sans préparation, et illumina soudainement la campagne ; les oiseaux chantèrent

sur les arbres, les troupeaux bondirent sur les prés, Fontenelle blasphéma.

On ouvrit Newton, Leibnitz, Descartes, et tous les livres qui se sont occupés du soleil et des planètes ; on ne trouva que ténèbres et obscurité.

Les corps savants délibérèrent, et il resta prouvé, par ordonnance, que le soleil s'était encroûté. Le terme fut trouvé joli. L'écume de l'astre avait fait coque autour de lui, et fort heureusement pour notre planète la coque avait été percée à jour. Sans cette obligeance du soleil, le monde finissait en 1748, et nous serions restés dans le néant, nous, hélas! et les doctrinaire aussi, ce qui nous aurait un peu consolés.

Lorsque Fontenelle se fut bien convaincu de la résurrection du soleil, il écrivit à Voltaire l'épître suivante, peu connue, qui fut trouvée plaisante à Cirey; je ne la cite que pour mieux constater un fait dont la reproduction effrayante nous menace peut-être aujourd'hui.

Ce n'est pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour, qui sera bien noir,
Le pauvre soleil ne s'encroûte,
En nous disant : Messieurs, bonsoir!
Cherchez dans la céleste voûte
Quelque autre qui vous fasse voir,
Pour moi, je n'y puis plus pourvoir,
Car moi-même n'y vois plus goute.
Encore un coup, messieurs, bonsoir!
Alors de l'éternel dortoir
Chacun enfilera la route
Sans tester ni sans laisser d'hoir.

M. Pons, qui a une vaste érudition météorologique, a recueilli ce document, et l'Académie des Arcades l'a enregistré, témoin le *Diario* du 2 avril ; ce *Diario* aurait bien dû paraître la veille ; il n'y a pas songé.

Enfin, nous voilà prévenus ; si le soleil se fait doctrinaire, s'il s'encroûte, ne nous alarmons point ; réglons nos montres, ne prenons pas midi pour minuit, et ayons bonne confiance en Dieu. C'est toujours une grande consolation de connaître, par expé-

rience, la cause des maux qui nous désolent et de la nuit qui menace l'univers. Jeudi dernier, nous avons eu une éclipse de lune; c'est déjà une préface; la nature ne nous prend pas en traîtresse; elle commence par la lune pour arriver au soleil. Fermons les yeux et attendons ; M. Pons veille sur nous.

— Malgré les menaces et les lamentations que répand autour de lui le parti doctrinaire après son naufrage, sa chute a déjà produit sur les affaires une impression favorable : la confiance revient toujours quand certains noms et certains hommes disparaissent de la sphère officielle. Que le ministère du 15 avril sache mettre à profit les intentions bienveillantes qui l'ont accueilli; qu'il gouverne avec activité un pays qui a pris en dégoût les irritations de coterie, et demande pour tous les intérêts une intelligente impartialité. MM. Molé et de Montalivet ont par-dessus tout cette expérience qui sait triompher des difficultés, et ont plus l'habitude d'administrer que de déclamer; le pays les verra avec satisfaction s'affermir dans les voies d'une politique conciliatrice et pratique qui mette un terme à tant d'agitations sans but et d'oscillations sans résultats.

— On s'est demandé longtemps: avons nous un ministère? Aujourd'hui c'est autre chose; on ne s'aborde plus sans dire : Avez-vous entendu Duprez ? La position de l'Opéra serait devenue fâcheuse si Duprez avait échoué. Il ne restait plus qu'à envoyer à Nourrit un engagement en blanc. L'aspect de la salle était glacial pendant le premier acte de *Guillaume Tell*. Les oreilles habituées à la voix de Nourrit semblaient vouloir se fermer aux chants du débutant. Après une heure d'hésitation et de chuchottements, on a fini par céder à la puissance du talent et de l'inspiration. Duprez a trouvé des accents auxquels rien ne saurait résister. Nourrit a sagement agi en s'éloignant, car avec notre manie de comparer et de classer les artistes, nous n'aurions pas manqué de nous quereller sur la prééminence. Les partisans de l'un auraient voulu abaisser l'autre pour faire valoir l'objet de leur admiration, et d'ailleurs quand on a possédé, comme Nourrit, la faveur du public, on ne peut consentir à la partager, encore moins à risquer de la perdre. La place de Duprez est à l'Académie royale de Musique; il était juste qu'il y arrivât. Chacun doit avoir

son tour. Nous reviendrons sur Duprez, dont le beau talent mérite un examen spécial.

— Le bal par souscription, au profit de l'ancienne liste civile, était éblouissant. On y a vu certains visages du noble faubourg, qui ne se montraient plus depuis sept ans bientôt. Il n'était pas permis aux amis de la dynastie déchue de manquer à la fête, et les dames patronesses avaient pris à tâche de n'offrir leurs billets qu'aux gens bien pensants. Nous y avons reconnu pourtant des beautés profanes, et ce n'étaient pas les moins remarquées. A voir le mouvement et la gaieté de ce bal de famille, on aurait cru la jeunesse légitimiste fatiguée de l'isolement et disposée à mettre de côté les rancunes politiques au son des violons. Un homme susceptible regrettait que la solennité eût lieu dans un établissement public, à cause de la vue importune du buste du roi. Les fermiers d'un personnage aussi scrupuleux ont sans doute fort à faire pour ne point payer leurs termes en écus à l'effigie de Louis-Philippe. La belle chose qu'une conscience ombrageuse ! Ne pensez-vous pas que, dans notre capitale, chaque objet qui frappe les yeux, chaque son qui se glisse dans l'oreille d'un gentilhomme de cette fidélité renforcée doit le mettre en fureur ? On conçoit difficilement qu'il puisse demeurer dans Jérusalem, loin de Machabée, et qu'il ne chemine pas vers Prague en costume chevaleresque, pendant l'usurpation de M. d'Orléans.

— Le Théâtre-Français s'est ouvert au *Charles VII* de M. Alexandre Dumas. On se doute bien que le public a accueilli cet ouvrage plus froidement qu'à la première apparition. Il faut revoir ainsi les pièces à succès, après quelques années de sommeil, pour juger de la rapidité qu'elles mettent à vieillir. *Charles VII* est du beau temps où tout ce qui portait la dague au côté, la cotte de mailles ou les souliers à la poulaine, trouvait grâce devant le parterre. Les drames étaient des vignettes de Tony Johannot ou de Gigoux. Beaucoup de néologismes et de phrases contournées, des costumes tirés de Montfaucon ou de Gaignières, une peinture *ad libitum* des mœurs, une passion de convention, une femme empoisonneuse et impudique, le tout saupoudré de *messeigneurs !* de *sur mon âme !* telle était la

recette d'un brillant succès. Je vous demande ce qu'on en tirerait aujourd'hui ! L'inventeur d'une recette, quelle qu'elle soit, est toujours un homme de talent ; mais les imitateurs ne tardent pas à le noyer, s'il n'en invente une autre. *Périnet Leclerc* a engendré *la Porte de Bussy* qui a tué *Périnet Leclerc*. Je me souviens d'avoir tressailli à la première représentation de *Henri III*, comme si un monde nouveau s'ouvrait devant moi. Je fus un des champions de la cohorte d'*Hernani*. *O tempora !* je bâillais à *Marie Tudor*. Il y a dans les drames de M. Dumas une qualité qui ne s'use pas : c'est la vie et la chaleur ; ses personnages parlent tous de même, il est vrai, et pour faire tenir un langage semblable à Charles VII et à Henri VIII d'Angleterre, on s'étonne qu'il n'ait pas choisi de préférence la langue que nous parlons ; mais au moins il n'ennuie pas. On n'a pas de ces accès d'impatience qui vous entraînent hors de la salle. Il vous tient en haleine par une incontestable habileté à réveiller l'intérêt, par de la verve et de l'imprévu. La scène où Charles VII enfermé avec sa maîtresse est interrompu par le bruit du canon, et celle de l'arrivée de Dunois blessé, sont d'un grand effet. Mais la terrible chose que ce néologisme bizarre et fanfaron des seigneurs, chevaliers et hommes d'armes qui ne parlent que de leurs habits de fer, de leurs cuirasses et de leurs gantelets, comme s'ils portaient ces belles choses pour la première et unique fois de leur vie ! Cela rappelle les élégants, selon M. Scribe, qui se vantent de leurs gants jaunes et prient le public de noter que c'est du chevreau glacé. En somme, le *Charles VII* n'a pas produit l'effet d'une nouveauté, et il avait apporté avec lui, dans la salle de la rue Richelieu, un vieux parfum d'Odéon peu attrayant.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

DERNIÈRE PARTIE.

XXII.

« De Socrate a Washington.

« Je sors d'un long rêve ; saint Jean n'en eut jamais de semblable dans son île de Patmos, et à coup sûr saint Jean, à son réveil, n'aperçut pas près de lui l'objet de sa vision. Et l'aurait-il vu, qu'y a-t-il de comparable entre un vilain lion qui avait le visage d'un homme, un cheval roux, vingt-quatre vieillards, et la jeune religieuse priant à mon chevet quand je suis revenu de ma léthargie ? En ouvrant les yeux, j'ai rencontré les siens, tout humides encore de sa fervente oraison adressée à Dieu pour moi ; ma main glacée par la mort a effleuré sa main, ou plutôt ses mains, car elles étaient jointes par un rosaire ; et ma résurrection entière m'a semblé venir d'elle, ma vie de sa vie, mon souffle de la part que m'avait faite le sien. Telle je l'avais vue dans mon rêve, telle je la revoyais. Mêmes traits, moins voilés peut-être, mais plus humains ; mêmes yeux bleus, plus bleus que ceux de ton Alice ; sa bouche petite, sa blanche figure, animée ; même costume : une robe en laine bleue, une guimpe en toile blanche,

et une de ces spacieuses coiffures au fond desquelles les religieuses laides sont plus laides, et les jolies bien plus jolies. Sœur Mystique est céleste sous ce bonnet.

— Ne parlez pas encore, me dit-elle, quand j'essayai de me rendre compte, à mon réveil, de la longue absence que j'avais faite de la vie ; dites-moi ce que vous désirez, et restez ensuite en repos.

— Je désire vous voir, lui répondis-je en me soulevant sur mon lit, en la regardant fixement et de manière à lui inspirer des doutes sur ma parfaite guérison, si elle n'en avait plus sur mon existence.

— Restez en repos, me pria-t-elle une seconde fois ; dormez, si c'est possible, moi je continuerai à prier pour vous.

« Elle avait aussi la voix de l'ange de ma vision évanouie. Je ne m'étonnai point de ces rapports, confirmés par tes observations personnelles dans ta seconde lettre, que j'ai lue quelques jours après ma maladie. Tu dis vrai ; l'univers n'est qu'une famille autrefois indivisible comme l'attraction et la matière. Elle a été brisée ; mais le besoin d'union n'a pas cessé d'exister. Il est de ces moments où l'on n'en doute pas. Tu crois que, malgré l'espace et les obstacles, on aspire l'un à l'autre ; moi, j'en suis sûr et je l'atteste ; moi, je connais l'Orient comme si j'y étais né ; je dessinerais jusqu'au moindre contour de ses montagnes et de ses vallées. On ne sait pas de quoi est capable l'intelligence qui désire fortement, toujours, à toute minute, le même objet. Comme il est vrai que je t'aime, frère, il est vrai que je connaissais sœur Mystique depuis longtemps. Tu as écrit une ligne d'or quand tu as dit : « La femme qu'on aime, on l'a toujours connue. » Et à qui donc, dans mon esprit, appartenait ce chapeau de paille suspendu au lilas? si ce n'est à elle. Pour qui cette prière désolée faite au portrait de sainte Geneviève, si ce n'est pour elle. Malheur à qui nie ces illuminations ! il nie les prophètes qui vivent toujours de par le monde, et qui parleront encore un jour, à l'éternelle honte et petitesse de la science.

— Vous priez pour moi, ma sœur ? lui dis-je ; et que demandez-vous pour moi à Dieu ?

— Une sainte vie, puisqu'il n'a pas encore jugé à propos de vous accorder une bonne mort.

— Et savez-vous, ma sœur, s'il n'eût pas mieux fait de ne pas

me retirer du tombeau où j'étais déjà descendu? Qu'aurais-je perdu? Les voluptés d'un monde inconnu? Ce qu'il possède de plus pur, de plus angélique, je l'avais déjà dans le trésor de mes affections célestes là-haut.

— Et qu'avez-vous donc rêvé de si extraordinaire? s'informa la jeune religieuse, s'apercevant que j'étais assez fort pour parler sans danger.

— Ce que j'ai rêvé, c'est vous! ma sœur, vous! telle que vous êtes là, jeune, presque enfant, arrivant de loin, de bien loin, comme de l'horizon et sur un nuage; oui, telle que vous êtes là.

« La jeune sœur abaissa aussitôt sa tête sur ses mains au bord de mon lit, ainsi que je l'avais trouvée à mon réveil.

— Oui, jeune, belle, vêtue ainsi que vous. Seulement vous ne priiez pas; mais vous chantiez. Et j'éprouvais un étrange trouble à vous entendre; car, quoique votre attention fut portée sur les touches d'un orgue ou d'un piano, vos yeux me suivaient partout et ne m'abandonnaient jamais. Vous chantiez, il m'en souvient, en vous accompagnant. Que votre voix entrait profondément en moi!

— Voyez, combien il faut croire peu aux rêves, me répondit la jeune religieuse en relevant la tête; je n'ai jamais chanté de ma vie.

« Cet aveu me déplut; je n'osai pas lui demander si elle avait appris à jouer de quelque instrument, car je t'avoue, et j'en suis fâché pour toi, si enthousiaste, dans ton avant-dernière lettre, de l'air national que t'a chanté ta jeune miss; je t'avoue que, de tous les instruments, le plus doux à entendre, c'est la voix humaine. Remarque que plus les peuples s'éloignent de leur berceau, et plus ils inventent d'instruments; ils compensent ou croient compenser leur insensibilité en chargeant des machines inertes de sentir pour eux. De nos jours, le piano est destiné à avoir un cœur pour les femmes. Oui, je suis fâché que sœur Mystique n'ait pas justifié la belle voix qu'elle avait dans mon rêve. Mais n'est-elle pas assez parfaite sans cela?

» La nuit étant venue, elle prit congé de moi; elle me promit de me revoir le lendemain; elle m'a tenu parole. Quand elle fut debout pour partir, je remarquai qu'elle était plutôt grande que petite. Ne sois pas jaloux, ami, à cause de ta charmante Alice.

N'as-tu pas dit qu'une femme n'était jamais petite lorsqu'elle était jolie? Permets donc à sœur Mystique d'être un peu moins jolie qu'Alice pour être un peu plus grande. Faisons-les sœurs, ami, par notre amitié. Le jour approche où nous nous verrons! Viens vers moi avec Alice; j'irai à toi tenant sœur Mystique par la main. Quel moment pour tous quatre, mon Dieu! Ah! je ne l'aurai pas acheté trop cher par des années et des années de désirs et d'attente.

» Mais comme je vais, comme je vais! Ne dirait-on pas que sœur Mystique a jeté le voile au feu, et m'a sacrifié sa vocation? Peut-être. Écoute-moi bien! Non, ne m'écoute pas encore, car je ne suis pas arrivé au point essentiel. Le point indifférent, c'est qu'elle n'a pas les mains transparentes comme elle les avait dans mon rêve. C'est peu de chose, sans doute, que des mains; mais nous sommes si peu de chose, que ce peu, en réalité, est beaucoup. Les belles mains qu'il y a en Orient, dis? Vois les poëtes arabes, ils célèbrent toujours les mains de leurs femmes dans leurs vers. Qu'aimaient donc les poëtes latins? il n'est jamais question chez eux ni des pieds ni des mains de leurs maîtresses.

» Enfin, sœur Mystique est venue le lendemain, le surlendemain, et tous les jours depuis mon entrée en convalescence. Plusieurs occasions se sont présentées, comme tu le penses, de lui demander si elle avait prononcé des vœux, si elle avait renoncé au monde, si elle y rentrerait; à quoi elle a répondu qu'elle n'était pas encore engagée, et que son projet était de passer dans les colonies pour y soigner les fiévreux dans les hôpitaux. Peu à peu je l'ai fait renoncer à ce dévouement périlleux, obtenant qu'elle bornerait ses soins aux malades de ce continent. La tâche est encore assez méritoire. Approche, ami, et que je te dise, tout bas, un mot à l'oreille. Je suis désolé d'avoir déterminé en elle ce changement de résolution. Oui, elle a perdu en un instant la moitié de l'héroïsme qui rend à mes yeux les femmes si belles. J'avais prié pour qu'elle ne partît pas, — du reste je l'aurais suivie, — et j'ai été mortellement affligé de son obéissance. Elle ne m'a pas compris. C'est la foi, la constance inébranlable dans la volonté que j'espérais en elle, et j'ai trouvé la femme ordinaire, qui échange, en un clin d'œil, la palme du martyre pour un éventail. O mon rêve! mon rêve!

» Tu es plus digne d'être aimé que moi. J'ai remarqué que ton Alice parle fort peu dans tes promenades, et pourtant tu es heureux près d'elle. Moi, je désirerais que sœur Mystique me dispensât de parler. Ne serait-ce pas un charme, gracieuse comme elle est, de s'appuyer sur son bras, et d'aller par les champs, la laissant gazouiller et répandre des paroles dans l'air ? Il faut que ceux qui ont des paroles défrayent ceux qui ont des idées; et les femmes ont tant de jolies paroles !

» Fus-tu bien content, dis-moi, quand Alice te dit qu'elle t'aimait ? Étiez-vous dans le beau jardin, sous un platane, sous un nopal ? C'eût été délicieux comme position. Il y a mieux encore que l'ombre du nopal pour se dire qu'on s'aime ; c'est la proue d'un vaisseau lancé sur la mer. Aux grandes émotions les grands espaces. La mer, son vent glacé, son écume, une eau sans fond, un ciel sans fond, pour l'amour. Comment peut-on dire au coin du feu à une femme : « Je vous aime ! »

» Moi, je n'ai eu ni le nopal ni la mer ; plains-moi, j'ai même eu moins que le prosaïque coin du feu. Mon désenchantement, sur ce point, est complet. Pourvu qu'elle t'aime, crieras-tu, qu'importe la place de l'aveu ?

» Soit; mais c'est elle qui m'a dit la première : « Je vous aime ! » et j'aurais tant voulu le lui dire le premier. Pourquoi suis-je tout heureux et tout triste ?

» SOCRATE. »

Les confidences régulières des deux amis expliquent assez leur situation respective, sans qu'il soit besoin de recourir à une analyse inutile. L'un est libre de ses actions et entame sa vie par une passion à laquelle il demande le bonheur, comme si le bonheur était jamais venu à la suite d'une passion ; l'autre aurait déjà mis la distance de deux ou trois océans entre l'Europe et lui, si une maladie ne l'avait arrêté au seuil du départ et fait passer, de rêve en rêve, au plus séduisant de tous. Un même obstacle les attendait à l'entrée de l'existence. On ne cherchera plus de trace de leur éducation philanthropique sur le chemin qu'il leur reste à parcourir. Ainsi que tous les hommes, ils n'ont plus qu'eux pour eux et contre eux. Quel fat ou quel ignorant celui qui prit pour devise : *Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée !* Est-ce qu'on doit jamais quelque chose à quelqu'un ? Chacun est sa destinée.

Leur destinée s'accomplira en dépit des systèmes, des prévisions et des calculs de toute espèce. Autour d'eux, l'échafaudage des projets plus ou moins fous, plus ou moins sages, s'est écroulé. Ils restent seul à seul, face à face. Tout ce que la philanthropie pourra revendiquer, c'est le bien ou le mal qu'ils vont exercer l'un sur l'autre, puisque sans elle ils ne se seraient jamais connus ; situation chanceuse, nettement accusée il y a vingt ans par Des Verriers, lorsqu'il disait au duc : « En essayant de lier ces deux enfants au même sort, vous jouez à la loterie. »

Ces enfants sont devenus des hommes.

« Mon cher Socrate,

» Je ne me trompais pas, quand je prévoyais, en tremblant, la place que j'occuperais dans le cœur d'Alice. Mais par quel stupide préjugé dit-on que l'amour est aveugle ? Quelle niaiserie mythologique passée dans le sang des niaiseries morales! L'amour a un regard qui perce les murs. Trois jours après l'avoir connue, je savais, — et combien mes promenades au Jardin des Plantes me l'ont confirmé, — je savais que je ne lui plaisais que parce que je l'amusais, que j'étais pour elle une flûte enchantée, faisant danser les palais et les campagnes, tant que je rendais des sons ; vil morceau de bois, quand je cessais d'en produire. Ma découverte, quoique pressentie de si loin, m'a accablé. C'est un amour ruineux, dégradant, de bouffon du cœur, le sais-tu ? celui de n'arrêter les regards d'une femme qu'à force de sortiléges, qu'à force d'esprit, quand elle consent à vous en trouver pour votre malheur. Que je devine bien la douleur du Tasse, du Camoëns et de tous les poëtes, âmes sublimes auxquelles je ne me compare que par la douleur, crois-le bien ; ils s'imaginent qu'on les accueille, parce qu'on les écoute, parce qu'on sourit à leurs enivrantes paroles; et quand ils ont fini de jouer leurs rôles et qu'ils se présentent comme hommes et non comme acteurs, on leur dit : *Je ne vous connais pas.*

» Oui ! je n'étais que cela, un amusement, un piano, un sonnet, un livre qu'on n'avait pas même la peine de feuilleter ; j'étais moins que cela, tu vas l'apprendre.

» Il faut croire, ami, que nous sommes bien éloignés de l'origine des primitives affections, spontanées comme le besoin, sim-

ples comme la vérité, pour être arrivés, de raffinement en raffinement, à une des plus monstrueuses aberrations de notre nature. Ce n'est plus l'homme, roi de la création, beau de sa force, puissant de sa volonté, que cherche sous le figuier son Ève corrompue ; à sa place, elle adore une idole de son invention, un être que Dieu n'a pas fait. une espèce de type sans ressemblance avec le premier homme. Oui, ami, il y a des femmes qui, délayant à l'infini un sentiment aussi exclusif que l'amour, se passionnent pour l'esprit d'un homme, pour l'imagination d'un autre, et pour chaque subdivision de leur erreur.

» La civilisation a ses Messalines morales, femmes eunuques, se prostituant à l'esprit comme d'autres se vendent au corps. N'est-ce pas le dernier terme de la corruption, cet oubli des sens au profit de ce qui n'est que mensonge et volupté stérile ? L'homme est fait pour être aimé pour lui, et non pour ce qui n'est pas lui. On doit s'y attacher malgré son esprit et non à cause de son esprit, sous peine de renverser l'œuvre de la création. Le mal est si invétéré, ami, que si je publiais, pour d'autres que toi, ces quelques lignes, elles seraient décriées comme un paradoxe par ceux mêmes qui s'étonnent le plus de la légèreté des femmes et qui en ont le plus à souffrir.

» Dès qu'elles se croient autorisées à pratiquer ce mensonge contre nature, de quel droit les empêcherait-on de varier leur affection dans une proportion égale à la variété des qualités qui les séduisent? Prêcher l'ordre dans l'erreur n'est qu'une erreur de plus. Quant à moi, je me révolte contre cette lâcheté ; mon orgueil d'homme méprise et repousse une affection qui s'abuse sur mon compte, et me déshonore en me prêtant une valeur de convention, de circonstance, et pour ainsi dire de quartier. Si je ne suis pas aux yeux d'une femme ce que j'aurais été pour elle dans tous les temps, je n'en veux pas; car je suis un homme et non une abstraction.

» Assez de principes généraux. Miss Alice est cette femme à qui l'on peut appliquer ce que je viens d'établir à propos de toutes ces femmes d'une catégorie dépravée. J'ai la preuve de l'opinion qu'elle avait de moi, j'ai la mesure de son amour, je sais la signification de cet amour comme j'en sais l'origine, et j'en suis indigné. Un événement tout naturel a mis entre mes mains les tablettes sur lesquelles, depuis son arrivée à Paris, elle écrit chaque

soir ses pensées et ses remarques. C'est sans doute une grave indiscrétion de les avoir lues, mais je suis absous de ce tort par le mal que j'en reçois et dont je ne guérirai jamais.

» Voici ce qui est écrit sur ces tablettes :

«Le piano sur lequel j'ai joué à mon arrivée à Paris, chez Mme la duchesse de Levert, a une octave de plus que les pianos anglais, et il leur est bien supérieur pour le son. Il a dû coûter 6,000 fr. au moins. »

» Mon ami, ce piano est précisément celui qui lui servit à exécuter cet air national qui m'avait arraché un cri si vif d'admiration pour sa sensibilité patriotique, et avait achevé de me la faire aimer ! Quand je la croyais pénétrée du souvenir de son pays, elle estimait que mon piano valait 6,000 francs et avait une octave de plus que les pianos anglais, Poursuivons la lecture des tablettes.

« Hier, il m'a déclaré son amour, ce que je prévoyais depuis huit jours au moins. J'ai écouté avec beaucoup d'attention et sans l'interrompre une seule fois tout ce qu'il lui a plu de me dire sur mes beaux cheveux, mes jolies mains, mon teint, mes dents et mes yeux. Malgré la rapidité de son débit, sa vivacité et sa chaleur, j'ai suivi le sens passionné de ses phrases, et ai conservé dans la mémoire l'empreinte de chaque mot. Ainsi, je suis sûre maintenant que l'imparfait du subjonctif est indispensable lorsqu'il est précédé d'un verbe, dont il dépend, et qui est lui-même au passé. Comme il parle sa langue avec une grande pureté, il m'a également confirmé dans cette opinion que souvent deux substantifs n'exigent pas le verbe suivant au pluriel, lorsque l'attribut convient à l'un et à l'autre ; car il m'a dit en me prenant le front dans ses deux mains : *Que votre regard, que votre voix est tendre*, au lieu de *sont tendres*. A présent je tiens ma règle. »

» Misères humaines ! c'est là ce qui l'occupait lorsque je m'épuisais en protestations, en serments, pour la persuader de l'intensité de mon amour, quand je croyais l'avoir enlevée au troisième ciel avec moi ! Elle prenait plaisir à m'entendre, non pas comme amant, mais comme grammairien ; je méritais son attention grâce à l'imparfait du subjonctif, que Dieu confonde! Et voilà pourquoi elle me disait toujours : *Parlez encore* ! Il lui restait à savoir une règle ou à vérifier la portée d'un mot? Pendant deux mois, elle a économisé à cause de moi les honoraires d'un professeur de fran-

çais. Et tu t'étonnerais de mon cri d'indignation poussé plus loin contre les femmes qui cherchent dans leurs amants autre chose que le plaisir! Mais celle qui vous aime, comme homme d'esprit, vous préférera demain un maître d'écriture, si elle veut se former la main, ou un botaniste, si le désir lui vient d'étudier les fleurs, ou un astronome, ou un cuisinier même. Pour chaque branche des connaissances humaines, elle aura un amant; et vous aurez pour rival l'encyclopédie universelle.

» Le reste des tablettes est comme le commencement. Lis, si tu as le temps, ces dernières lignes :

« Le 15, avoir changé de bonnet;

» Le 16, avoir changé de religion;

» Le 17, avoir changé de bas. »

» Telles sont les Anglaises, mon ami, tels sont ces sylphes aux ailes diaphanes que M. Thomas Moore nous a révélés dans ses poésies et que le *steamer* nous apporte tous les jours de Londres. Que nous sommes de grands innocents! Nous voulons qu'une nation de boutiquiers, de colporteurs, de marchands et de buveurs de gin, qu'une nation couverte de rail-ways, ferrée comme un cheval, qu'une nation qui n'est pas une nation, mais un mélange de pirates danois, de pêcheurs saxons et de brigands normands, produise dans ses femmes des anges de grâce et de sensibilité! Mon ami, leurs femmes sont comme leur musique, comme leur peinture, comme leur architecture, comme leur poésie : un tout régulier, mais sans âme, sans chaleur, sans élan. Ce sont des femmes à la mécanique.

» Oh! ceci dit tout. Le grand poëte de l'Angleterre, le pair de la chambre haute, le fameux lord Byron vendait ses vers une guinée la pièce au libraire Murray, — au prix des pêches sur les marchés de Londres!

» WASHINGTON. »

Personne ne demandera compte des événements intermédiaires, qui marquèrent le temps écoulé entre la dernière lettre si désespérée de Washington, à l'endroit de ses amours, et la réponse de Socrate qui va suivre. Nous laissons l'appréciation de ces heures muettes de la vie aux horlogers de profession, de même que nous abandonnons les descriptions minutieuses aux commissaires priseurs.

RÉPONSE DE SOCRATE A WASHINGTON.

« MON TRISTE AMI,

» Dans ta dernière lettre, tu dis tant de mal des Anglais, après m'en avoir écrit de si grands éloges, tu parles avec tant de colère, d'aigreur et d'emportement, des femmes anglaises et surtout de miss Alice; tu l'analyses avec tant de cruauté; tu mets si peu de mesure dans tes expressions de fureur, que j'en conclus avec certitude, et démens-moi, si tu l'oses, que tu l'aimes plus que jamais.

» Un poëte, je ne sais lequel, a dit quelque part : *Haïr c'est encore adorer.* Tu adores miss Alice de toute la chaleur déployée contre elle dans ta lettre, à propos de ces fâcheuses tablettes oubliées dans tes mains. Si les consolations avaient quelque valeur, je te prodiguerais les miennes; mais tu sais mieux que moi que les plus éloquents parmi ceux qui ont tenté de consoler les autres, sont morts de chagrin, ou se sont détruits. Je préférerais quelque bon raisonnement, si j'en connaissais d'applicable à la circonstance; mais je suis en train, comme toi, cher désespéré, de faire mon expérience en amour.

» N'ayant ni paroles de bon conseil, ni phrases consolatrices à t'envoyer, je veux essayer du reproche, oui du reproche. De quoi t'étonnes-tu, si tu n'es pas plus favorisé de miss Alice? Songe à ta conduite depuis que tu la fréquentes. Ta tâche, ton unique tâche a été, avec un cœur ardent, plein jusqu'au bord, impétueux comme la tempête, de l'entourer des fascinations de la parole. Que de chaleur dépensée par toi, que d'enthousiasme, que de moyens violents pour arriver au résultat auquel tu serais parvenu sans doute avec la moitié moins d'efforts! Le premier jour tu as été un volcan, le second, forcément, tu as été tiède, le troisième froid, j'en suis sûr, quoique te maintenant toujours à la même élévation. Il était impossible que tu te soutinsses longtemps sur ce pied-là; ta ruine était imminente. C'est une femme tuée sous ton esprit, à t'entendre; ceci est de la fatuité; ce n'est qu'une femme tuée sous ton cœur. Au reste le mot *tuée* n'a ici qu'une portée de hasard. Attends quelques jours encore, et tout s'éclaircira. Les notes de ces funestes tablettes ne sont que des notes après tout, c'est-à-dire des membres brisés d'un beau corps, et par conséquent repoussants à voir. Deux moitiés d'une pensée

juste présentent souvent, prises à part, deux mensonges ou deux calomnies. Sois raisonnable, mets l'ironie sous les pieds, et dis-toi qu'elle n'est pas si coupable pour avoir essayé, en t'écoutant parler, de se perfectionner dans une langue qu'elle n'aime sans doute qu'à cause de toi; dis-toi que si elle a remarqué la valeur de ton piano dans un moment où, je l'avoue, ces sortes de réflexions viennent rarement, mieux vaut cela encore que si elle t'eût fait comprendre qu'elle en désirait un semblable. Passe ensuite rapidement sur la fantaisie d'avoir inscrit sur ses tablettes le jour qu'elle a changé de religion entre les jours où elle a changé de bonnet et de bas. N'imite pas ce ministre qui ne demandait que deux lignes d'un homme, quel qu'il fût, pour le faire pendre. Il eût au moins, par bienséance, accordé douze lignes aux femmes moins habiles que nous en laconismes. Je ne présume pas que, dans ta colère, tu lui reproches d'avoir changé de religion. Si elle ne croyait plus à celle qu'elle a quittée, que lui reproches-tu? Il me semble, ami, que je bats ta tour en brèche. D'ailleurs tu la verras revenir bientôt à toi, bonne comme tu la désires, éprise de toi comme tu prétends qu'elle le soit; si je me trompe, suis le conseil de La Bruyère : « Quand on a tout tenté sans succès au-» près d'une femme, il reste encore un moyen de réussir auprès » d'elle, celui de ne plus rien faire. »

» T'intéresses-tu assez à ma liaison avec sœur Mystique pour que je t'en parle? Je t'apprendrai que je ne suis pas plus heureux que toi, mais moins pas ma faute; car toi, ami, tu as trouvé celle qu'il t'était donné d'aimer, tandis que moi, j'ai peur d'avoir pris l'ombre pour le corps, et que mon rêve ne soit pas près de s'accomplir sur la terre.

» Est-ce ma faute ou celle de sœur Mystique? Mais je ne la quitte jamais heureux. Avant de la voir, je lui prête des sentiments et des paroles qui me la rendent incomparable; est-elle en ma présence, elle n'est plus qu'une jolie femme, tout juste douée d'assez d'esprit naturel, je présume, pour se faire pardonner son ignorance des usages du monde. Avec elle je suis froid ou je mens, toujours à cause du caractère que prennent en moi le désir et la possession. Singularité moins rare qu'on ne pense, à moins toutefois que les jeunes gens de mon caractère ne soient rares, et je ne le crois pas, je l'aime beaucoup plus absente que présente. Si je ne dois la voir que le quatrième jour de la semaine, le troisième je

suis moins occupé que le second, et une heure avant notre entrevue, bien plus calme que la veille; et, par accident, si je doute qu'elle doit venir, les minutes d'attente sont des instants célestes pour moi. Mon anxiété vaut cent mille certitudes de bonheur. Vient-elle à la suite de cette lutte, j'ai perdu ma joie. Je n'ai plus à espérer, puisque je possède. Oh! n'est-ce qu'au ciel, mon ami, qu'on réunit à la fois le plaisir d'espérer et le plaisir d'avoir?

» Le caractère de mes analogies avec elle est vrai à tous les degrés. Ses yeux sont d'un bleu angélique dans mon souvenir, et pourtant si, en réalité, je les examine trop longtemps, je finis par les voir gris, pâles et presque blancs; la blancheur de son teint, qui ne s'altère jamais dans ma mémoire, jaunit si je lui fais subir la même épreuve qu'à ses yeux. Est-ce qu'aucune femme au monde ne serait vraiment belle, regardée de près pendant cinq minutes consécutives?

» Malgré mes soins à lui cacher l'état de mon âme, elle a jugé par une comparaison naturelle entre ses élans et les miens, qu'elle avait plus d'attachement que moi. De jour en jour sa conviction s'est accrue et sa tristesse aussi. Elle souffre d'autant plus qu'elle ne peut soulager sa douleur par la pensée qu'elle vaut mieux que sa rivale. Elle sait qu'elle n'a pas de rivale; sa vanité ne la console pas de mon indifférence. Sa rivale, ami, c'est elle-même. Pourquoi l'ai-je vue comme elle n'est pas? ou pourquoi la vois-je comme elle est?

» Je crois, pour me justifier, car je m'accuse de sa souffrance, que de, toutes les choses créées, la femme a été la plus tardive et est conséquemment la plus éloignée de sa dernière perfection, à moins cependant qu'elle ne soit un être déchu dont le type est au ciel. Aurais-je vu le type avant la copie? Serait-ce là l'origine de mes erreurs? Pourquoi nier tout? Nie-t-on l'équilibre des saisons? Nie-t-on l'admirable régularité du printemps, sa coïncidence éternelle avec les feuilles qui poussent, avec les oiseaux de retour, avec les eaux qui s'échappent, avec le sang de la nature entière qui monte à la surface? Cet accord fut-il toujours ou n'est-il que l'encadrement exact de mille parties d'abord éparses et réunies à la suite des siècles? Je crois que l'homme et la femme sont encore à l'état de cette lente recherche qui s'accomplira un jour pour la mansuétude et la paix de la création. Alors les âmes comme celle de sœur Mystique ne languiront plus autour d'une âme comme la

mienne, qui n'ira pas chercher au ciel ou à travers des rêveries la femme de son choix.

» Si ces lignes te paraissent obscures , n'y vois que l'intention de me prouver à moi-même , par excès de justice, que je n'ai pas tort de rester au-dessous de l'amour de sœur Mystique. Je ne suis pas assez parfait pour elle. Je suis trop exigeant peut-être. Mais tout en elle me semble terrestre , incomplet , sans ailes ni rayons. C'est une femme.

» Je m'aperçois , en finissant , que je rends à certains égards à sœur Mystique ce que tu as reçu de miss Alice. Celle-là m'aime trop , celle-ci ne t'aime pas assez. Miss Alice ne se serait éprise que de ton esprit, ce que je t'ai prouvé n'être pas rigousement vrai, et moi, je n'aurais rencontré dans sœur Mystique que la réminiscence affaiblie d'une image pure , immatérielle et céleste.

» Ainsi donc, tu ne peux accuser miss Alice sans me trouver coupable. Eh bien ! que le dernier mot de sa défense nous absolve tous deux. Pourquoi veux-tu donc qu'on t'aime, fou ! si ce n'est pour les qualités que tu as ? sera-ce pour tes défauts ? N'est-ce pas toujours par un côté particulier du caractère qu'on éveille dans les femmes le sentiment d'attention qui plus tard devient de l'amour? Quelle dépravation y a-t-il de leur part à s'attacher à l'esprit, à l'imagination, au goût, à la gaieté, à la mélancolie d'un homme ? Prends garde, ami, ne touche pas à cela ; sois heureux qu'il en soit ainsi, — sinon tu n'aurais pas à subir la rivalité de l'encyclopédie universelle, comme tu dis, mais la rivalité de tous les cochers de fiacre, de tous les bouchers, de tous les écuyers du Cirque olympique, de tous les forts de la halle de Paris.

» Adieu,

» Socrate. »

« Il faut croire aux prophètes, et non les éprouver, » écrivait le doux Mélanchton à Erasme, à propos de Luther. Les femmes sont de nature divine comme les prophètes ; y croire est plus sage que de les éprouver.

Mais Washington n'avait pas lu Melanchton ; il avait même oublié les paroles de son oncle Des Verriers : « L'expérience, mon enfant, est une suite de sottises. »

Il tenta un essai, afin de s'assurer d'une manière décisive s'il

était aimé ou non de miss Alice. Menteur de bonne foi comme tou le monde, il lui écrivit :

« Miss,

» Fatigué de votre indifférence, ennuyé de la vie, désespéré de n'être pas compris, et incapable de vivre dans une ville qui me retrace à chaque pas votre souvenir, je partirai demain pour l'Allemagne, où je passerai plusieurs années.

» Mon projet est arrêté ; je monterai en voiture demain à six heures, dans la cour des messageries de la rue des Victoires.

» W. »

Washington crut que miss Alice ne s'apercevrait pas que cette lettre était moins la nouvelle d'un départ que la proposition d'un rendez-vous.

Washington n'avait pris en effet aucune place pour l'Allemagne. Il se borna à se rendre à la cour des messageries, où miss Alice n'alla pas.

— Elle ne m'aime pas ! s'écria-t-il ; c'est une femme sans cœur, sans âme, sans reconnaissance. Je ne la verrai plus ; je ne lui écrirai plus.

Une heure après, il lui écrivait :

« Mademoiselle,

» J'ai changé d'avis : je ne partirai pas pour l'Allemagne ; je me tuerai. Ce soir, à sept heures, je me brûlerai la cervelle dans la grande allée du Jardin des Plantes, à droite, près de la montagne du belvédère.

» W. »

Miss Alice n'alla pas plus au Jardin des Plantes qu'elle ne s'était rendue à la cour des messageries.

Quand un homme a abusé de la menace du départ et du suicide, il a crevé sous lui toutes ses espérances. Ne s'étant pas tué, Washington n'eut plus aucune ressource.

XXIII.

La tête pleine d'irrésolutions, il appela de tous ses vœux une distraction puissante, énergique, comme les joueurs en ont besoin

quand ils ont perdu jusqu'à leur dernière illusion. Il s'élança à travers Paris, qui était alors allumé à toutes les distances et à toutes les hauteurs de ces myriades de feux qui font de la grande ville, vue des sommités environnantes, une espèce de voie lactée rouge, cendrée de ténèbres. Son cabriolet l'emportait, comme s'il eût eu des ailes d'aigle, du bout des Champs-Élysées à la barrière du Trône. L'amertume, l'ennui et le désespoir allaient encore plus vite que lui, quoique l'immense circuit de Paris fût réduit aux proportions d'un manége par la rapidité de sa course. En contradiction avec cette précipitation fiévreuse, le temps ne marchait pas. Après avoir franchi les plus grandes distances, Washington avait à peine consommé dix minutes ; et il n'était que huit heures. Il n'y a que ceux qui aiment ou qui n'ont pas dîné qui savent combien il y a d'heures entre huit heures et minuit. Et il pleuvait à torrents!

Cet état était intolérable pour Washington. Avant neuf heures il aurait crevé son cheval, fracassé son cabriolet ou écrasé quelqu'un sur la voie publique. Tandis qu'il accueillait avec dégoût la série de distractions qu'il s'offrait à lui-même, il aperçut, au bas du boulevart du Temple, une file de voitures et un grand empressement de gens à travers ces voitures. Des fiacres, des cabriolets arrivaient du côté des faubourgs, de la rue Basse, des profondeurs du Marais et des deux moitiés des boulevarts. Son cheval s'arrêta au milieu de cet encombrement. La pluie grossissait l'avalanche; elle forçait les invités qui venaient à cette fête (car c'était évidemment une fête) à se faire descendre au bord même de la maison où ils allaient. Chacun, comme d'usage, prétendait descendre le premier, et comme d'usage, la police ne le souffrait pas. Alors c'était à qui se précipiterait du marchepied périlleux des voitures au seuil de la grande maison. Que de Raleigh auraient étendu leurs manteaux dans la boue pour ménager un doux chemin à leur souveraine, si l'on avait eu des manteaux dans la saison où l'on était! Les souveraines ne manquaient pas. Les gerbes de diamants, les cheveux mêlés aux torsades de perles, les turbans, les diadèmes plaqués aux fronts, les tuniques, les ceintures flottantes, passaient comme un éclair du fond sombre des fiacres sous une voûte de parapluies, et de la voûte de parapluies ils disparaissaient sous la porte de marbre.

— Qu'est-ce donc que ce bruit ? demanda Washington à un de

ces mendiants qui posent un tapis sur la roue des fiacres, moins sale que leur tapis.

— Est-ce que vous ne le voyez pas? répondit le mendiant, c'est Paphos. On célèbre la dernière soirée de Paphos. Demain plus de Paphos, le gouvernement n'en veut plus ; il n'y avait plus que ça pourtant qui fît vivre le quartier ; brave gouvernement, va !

— Tu auras vingt francs, garde mon cabriolet jusqu'à ce que je sois descendu ; entends-tu ?

— Je vous le garderais jusqu'à la fin du monde, mon bon monsieur, répondit le mendiant. Ah bien ! si vous montez à Paphos, je puis vous garantir que vous vous amuserez. On a mis en réquisition tous les cuisiniers, les glaciers, les limonadiers de Paris. A preuve que vous ne vous procureriez pas une demi-tasse d'ici au pas de la Mule.

Content d'être poussé par les uns, insulté par les autres, d'avoir mis les deux pieds, les deux mains et la tête dans ce volcan, qui lançait de sa base à son sommet des nuées de mouchards, de voleurs et de jolies femmes, des étrangers, des flammes, des cris, des échappés des bagnes et même beaucoup d'honnêtes gens, car on en trouve partout, Washington respira de joie en franchissant les marches de Paphos.

Devant lui s'ouvraient six grandes salles en éventail ; il avait à choisir. En avant! se dit-il, je les verrai toutes. La première sera la bienvenue. Dans la première siégeaient huit messieurs en habit noir, huit hommes respectables d'aspect comme des juges en cassation ; rasés de près, ayant du linge blanc, du coton dans les oreilles, des dents pures, et un menton bleu de barbe. Ces messieurs étaient les banquiers de la table des jeux. Ils avaient découvert toutes les batteries de la séduction pour cette dernière solennité. Leur sourire était triste et victorieux. L'élégie et l'ode passaient sur leurs lèvres. Sous leurs mains comme sous un pont d'une seule voûte coulait un ruisseau d'or.

— Oui, messieurs! c'est notre dernière soirée, la dernière fois que nous aurons le plaisir de nous rencontrer. L'état nous renvoie. Faites votre jeu.

— Je double, — cent louis.

— Oui messieurs, ce soir la clôture de Paphos.

— Deux cents louis. Encore perdu ! que le feu du ciel dévore la place où fut bâti votre Paphos.

—Rien n'est durable dans ce monde, continuait avec aménité le banquier, sous le regard foudroyant du joueur qui fuyait après avoir perdu deux ou trois mille louis. On ne trouvera nulle part une aussi heureuse situation : au centre du Paris commercial, à portée de la ville et des faubourgs, à deux pas des théâtres.

— Que joue monsieur ? s'interrompit le banquier pour s'adresser à Washington.

— Je fais mille francs, répondit Washington.

— Que ces dames disent si elles jouiront ailleurs de plus d'agréments. Ah ! elles regretteront longtemps les salles dorées de Paphos et ses beaux jardins, ses délicieux sorbets, ses quadrilles et ses gracieux cavaliers.

— Certainement! certainement! répondirent à la fois plusieurs groupes de jeunes femmes qui passaient en ce moment des salons où la contredanse était suspendue, pour rentrer dans la salle de jeu.

—Mes toutes belles, continua le fermier, si le préfet de police vous avait vues, telles que vous êtes aujourd'hui, nues comme Vénus, il aurait épargné, à coup sûr, l'asile de cette charmante déesse. Il n'aurait pas exilé les grâces de Paphos.

— Monsieur ne peut jouer que dix mille francs à la fois, fit observer le banquier à Washington, qui remit une poignée de billets de banque dans sa poche.

— Soit, dix mille francs encore.

Le sang-froid de Washington, sa veine de bonheur, sa témérité calme, attirèrent auprès de lui les jeunes femmes qui étaient entrées. Elles méprisèrent les calembours mythologiques et les doléances lyriques des fermiers, pour assiéger le cœur de l'étranger qu'elles se figuraient être quelque prince brésilien, un boyard, un vice- roi au moins. Washington fit semblant de ne pas voir la ligne de circonvallation tracée par des cupidités charmantes autour de lui ; vingt têtes gracieuses encadraient la sienne et lui faisaient une auréole de cheveux embaumés, de regards pleins de désirs et de séductions.

Il sentait des poitrines nues appuyées près de lui, des haleines ardentes courir sur ses cheveux ; il n'aurait eu qu'à relever la tête et à dire : *à moi!* et toutes ces femmes l'eussent suivi, à travers les boues de Paris, jusqu'où il lui aurait plu de les conduire. Il voulut s'amuser d'elles et les tenter, saint Antoine à rebours. Sans

pitié pour leur séduction, il les fit passer par le supplice de l'or et la torture des billets de banque. L'enfer eût été moins horrible à ces femmes si dédaignées et si belles. Du coin de son œil ironique, il en apercevait d'accomplies en beauté de visage et de corps. L'ardeur espagnole, la langueur anglaise, l'abandon allemand, la brusquerie italienne, avaient réuni leurs types les plus parfaits dans ce palais, qui n'avait plus qu'une nuit à dépenser ; nuit merveilleuse au dedans, épouvantable au dehors, car il tonnait de minute en minute, et le faubourg du Temple roulait des torrents d'eau de Belleville au Marais.

Le banquier ne plaisantait plus ni sur Vénus, ni sur Paphos, ni sur Idalie ; Washington empilait des monceaux d'or devant lui et ses poches regorgeaient de billets de banque.

Pour faire diversion à la fatale veine qui les poursuivait, les banquiers suspendirent le jeu pendant quelques minutes, sous prétexte que les cartes manquaient. Ce qui manquait, c'était l'or et les billets de banque.

Je comprends, dit Washington en lui-même ; je les ai ruinés ; puis il tira sa montre et sourit : — Vive le vice ! J'ai passé deux heures sans m'en apercevoir.

— Vous avez gagné deux cent mille francs, lui dit à l'oreille un homme qui avait l'air respectable.

— Je vous remercie, monsieur ; mais le chiffre de mon gain ne m'importe guère.

— C'est possible ; mais il vous importe d'être vivant en rentrant chez vous. Votre bonne fortune est sue déjà dans toutes les salles. Vingt escrocs, si vous ne vous retirez de bonne heure, sauraient vous faire un mauvais parti.

Cet homme veut un louis, pensa Washington.

— Voilà cinq cents francs, monsieur, et laissez-moi.

Ce fut alors le tour des femmes. L'une d'elles s'approche de Washington, tandis que les autres l'entourent, et elle lui dit :

— Qui de nous a gagné le pari, monsieur ?

— Quel pari, mesdames ?

— Annette a parié que vous aviez vingt ans ; Lucie, dix-sept ; Joséphine, dix-huit, et moi, seize.

— Vous avez toutes gagné, s'écria Washington, en leur indiquant le chemin de la salle où l'on dansait. Veuillez me suivre. Oui, vous avez toutes gagné.

Et monté sur un tabouret, Washington prit dans sa poche des poignées d'or et les éparpilla au milieu des quadrilles.

Quand les tigres des ménageries ont faim, ils ne se jettent pas avec plus de bonds convulsifs sur la chair hachée que lance le gardien au barreaux de leurs cages. Ces ravissantes filles brunes et blondes, types allemands ou espagnols, se courbèrent, et avec leurs doigts blancs et roses elles cherchèrent, elles se disputèrent, elles s'arrachèrent les pièces d'or du parquet. Dans la lutte, bien des parures furent souillées, bien des visages se montrèrent nuageux de poussière, bien de beaux bras eurent des sillons de sang. Washington riait comme don Juan, quoiqu'il n'eût pas le moins du monde l'intention de l'imiter.

— Voilà les femmes! s'écria-t-il. Enfin j'ai trouvé aussi mon idéal!

Cependant, parmi ces femmes, une seule n'avait pas prostitué son corps à la sale moisson des pièces d'or; elle s'était réfugiée dans un coin, loin de la mêlée, regardant avec une obsession perpétuelle la pendule de bronze de la cheminée. C'était assurément la plus remarquable de toutes, si elle n'était pas la plus jeune. Des yeux orientaux illuminaient en dessous un front net comme un diadème. C'était une reine du Bas-Empire; moitié déesse, moitié femme; moitié romaine, moitié turque.

Washington alla vers elle, et lui dit en souriant :

— Madame n'aime pas l'or sans doute; ce sont les billets de banque qu'elle préfère : en voilà; qu'elle en prenne.

— Ce que j'aime, monsieur, lui répondit cette femme, ce sont les jeunes gens qui n'avilissent pas les créatures de Dieu comme vous l'avez fait. Vous venez de commettre là une action infâme, qui ne vous serait jamais pardonnée par Dieu, si vous n'aviez une mère qui priât pour vous. Vous croyez que c'est bien de prouver à soi-même et aux autres que les femmes ne sont pas des anges? Belle découverte! Oh! monsieur, dans tout il y a du poison : dans la plus belle fleur, dans le meilleur fruit, et au fond de toute chose. Méchant, cruel, qui analyse et met tout en doute, bon et consolé, qui va les yeux fermés de ce monde dans l'autre. Ne tentez personne; le premier puni serait vous. Vous avez avili ces femmes, vous les avez fait ramper à terre comme des chiennes, vous les avez fait se mordre pour de l'or. Eh bien! il n'y a pas une de ces femmes, la moins belle, la plus vicieuse, qui, si elle

le voulait bien, ne vous fît commettre un crime, un assassinat, sur un seul de ses caprices.

— Qui êtes-vous madame? s'informa Washington avec un étonnement ironique.

— Avant de vous répondre, je vous dirai qui vous êtes ; vous aimez une femme qui ne vous aime pas.

Washington pâlit, et entraîna hors de la salle de bal cette étrange femme qui lui faisait la morale à Paphos !

— Vous vous vengez sur nous. A notre âge on n'est pas si cruel sans cause. Vous êtes riche; j'ai suivi du regard votre dédain pour l'or ; vous êtes fatigué de la vie; vous n'avez ni joie dans l'esprit ni dans le cœur ; et vous ne seriez pas ici si vous aviez su où aller ce soir.

— Mais, madame !

— Écoutez-moi encore, mon ami, dit-elle d'une voix douce, et en laissant tomber une larme sur ses bras nus croisés sur son sein presque nu. Vous êtes comme tout le monde, vous vous imaginez que le banquier échange le désespoir du dehors pour le bonheur du dedans, de même qu'il donne des billets pour de l'or. Je connais toutes ces femmes ; il n'en est pas dix qui seront vivantes dans dix ans ; pour beaucoup, c'est leur dernière nuit, comme c'est la dernière pour cette maison. La plupart sont brûlées par les excès, et toutes ne viennent chercher ici qu'un étourdissement à la fixité d'une pensée. Cette pensée, c'est le regret d'avoir perdu l'estime du monde, le besoin d'échapper au suicide, à la douleur d'avoir aimé et d'avoir été délaissée ensuite ; cette pensée... Et la jeune femme se tut pour écouter le timbre de la pendule... Ainsi, ayez pitié, reprit-elle, de ces afflictions déguisées avec tant d'art, et n'arrachez le masque à personne, de peur que quelqu'un, par derrière, ne coupe les cordons du vôtre, et ne mette face à face la laideur du bourreau et la laideur de la victime.

Washington croisa les bras et regarda de toute la hauteur de son étonnement, cette femme qui lui parlait avec tant de véhémence. Il allait, pour la vingtième fois, lui demander : — Qui êtes-vous? quand, pour la vingtième fois, un bruit nouveau rompit sa question et l'empêcha d'être entendue. Ce bruit surpassait tous les bruits. C'était la police. Place à la police! respect à la police !

Le chapeau sur la tête, la figure blême comme tout fonctionnaire en service, l'écharpe au côté, suivi de six de ses gens, gantés d'énormes rotins, un commissaire pénétra dans la salle, et, après en avoir fermé les portes, il prévient les invités qu'on était à la recherche de douze jeunes conspirateurs déguisés en femmes et cachés au milieu du bal de Paphos.

— Déguisés en femmes! répond une des belles du salon. Je suis un des douze conspirateurs, moi. Je suis assez blonde et j'ai d'assez blanches épaules pour ça.

— Vos conspirateurs, monsieur le commissaire, ont-ils la taille fine? Voyez la mienne.

— Ont-ils le pied mignon? Les reconnaîtriez-vous à la cheville ou au menton? Choisissez!

— Mesdames, respect à la loi!

— Messieurs! interrompit la voix du banquier, la nuit avance, c'est la dernière nuit de Paphos! Faites votre jeu.

— Ah! vos jeunes conspirateurs sont déguisés en femmes! Tenez, en voilà un!

Et l'on poussait au pied du commissaire, comme une balle de coton, quelque énorme femme de haute maturité.

— Est-ce cela?

— Insolentes! Je vous ferai toutes empoigner.

Il eût été bien habile, le fonctionnaire, s'il eût saisi quelqu'un dans ce gouffre tournoyant. La fourche du diable lui-même n'eût pas atteint une seule personne tout entière; c'étaient des quarts de visage, des demi-attitudes, des groupes entrelacés, des formes fuyantes; le bal d'ailleurs s'insinuait à travers les fentes, nivelait les trous. L'assemblée, ou plutôt la cohue, était tantôt un nuage et tantôt un mur.

Plus adroit que le diable, il faut l'admettre, un des hommes de la police attira avec lui auprès du commissaire, une jeune femme brune, aux moustaches fines, indiquées au blaireau, aux formes effilées, au nez droit, au regard déterminé, un beau jeune homme enfin, à cela près que c'était une femme.

— Vous êtes un homme, s'écria le commissaire; n'est-ce pas?

— Les hommes disaient: Vous voyez bien que c'est une femme.

Les femmes ripostaient: — Il faut être commissaire de police pour ne pas s'apercevoir que c'est un homme.

— Qui vous a donné à penser, demandait le commissaire à celui de ses gens qui avait amené l'être ambigu, que madame est un homme ou que monsieur est habillé en femme?

— Parbleu, monsieur le commissaire, elle buvait du punch.

— Boire du punch ce n'est pas un sexe, répétait la foule.

— Si fait! elle buvait, elle fumait, répliquait l'agent.

— Fumer n'est pas un sexe.

— Le diable vous emporte, avec votre sexe! Il n'y a que les hommes qui fument.

— En preuve! répondait une voix ou plutôt une tête de femme avec un cigaretto aux lèvres, en preuve!

— A la fin, suis-je un homme ou une femme?

Le commissaire de police était dans une profonde anxiété. Il n'en sortit que pour dire à ses agents de se retirer et de se poster à l'entrée des six portes. De là ils observeraient mieux : le milieu de la nuit, qui approchait, ferait se trahir par sa licence le sexe déguisé. Excellent fonctionnaire!

— Messieurs, la nuit avance, faites votre jeu; c'est la dernière nuit de Paphos: il ne vous reste que quelques heures!

— Qui êtes-vous, madame? demandait Washington à cette femme, reprenant sa conversation, disloquée par la police.

— Je vous disais que ces femmes seraient toutes mortes dans dix ans au plus, les unes en prison, les autres dans des maisons de force ou de fous, les autres dans les hôpitaux.

— Et vous?

— Moi, je serai morte aussi.

— Vous êtes donc une de ces femmes?

Elle ne répondit rien.

C'est singulier, pensa Washington, sa mise ne diffère guère de leur mise. — Vous venez donc ici par goût?

— Par devoir, monsieur.

Washington se prit à rire insolemment devant le visage de cette femme, belle et triste à la fois comme si elle subissait la torture.

— Oui, monsieur, par devoir; et ma douleur est de penser que cette nuit est la dernière de Paphos.

— Voyons donc, jeune homme, aurez-vous bientôt fini de confesser madame? N'entendez-vous pas que le souper est servi?

— Quel souper? s'informa Washington ; est-ce qu'on soupe ici?

— On fait tout ici ce soir. La dernière nuit de Paphos n'aura pas d'égale.

— Allons donc souper, répondit-il en prenant par la taille sa belle Grecque. Au dessert, vous m'apprendrez qui vous êtes.

Les damnés se mirent à table, et chacun prit place à côté d'une dame ; Washington s'assit auprès de la sienne. Aux deux bouts siégeaient les banquiers. Aux six portes, la police faisait bonne garde. Versés en cascades dans les verres, les vins exaltaient la joie des vainqueurs du trente-et-quarante, et effaçaient les rides de désespoir des vaincus. Les uns étaient pourpres, les autres violets. On s'animait, on choquait les verres, on riait convulsivement, quand un plat monumental, annoncé par la musique, porté par dix domestiques, un plat qui hérissa d'horreur la police, un plat comme jamais Balthazar n'en eut sur sa table la nuit de son épouvantable festin, fut balancé sur la tête des convives et posé devant eux. Satan dut en rire au fond de ses cuisines. Ce plat contenait un homme vivant, tout nu, mais voilé par beaucoup de cresson. Un plaisant de la fête avait eu l'ingénieuse idée de se faire servir, en guise de poulet, sur un énorme plat longtemps médité par les commissaires de la soirée. Petit de taille, ce Sardanapale s'était aisément accroupi comme un poulet, sous un monceau de cresson.

On ne le découpa pas.

Mais, pour se venger de la police, la jeune fille prise pour un homme sauta sur la table, et cria : — Commissaire, voici un de vos douze conspirateurs! Vous ne vous attendiez pas à le trouver au gros sel!

Vive le conspirateur au gros sel!

Enfin, le repas fut terminé. Les danses recommencèrent ; les banquiers reprirent leur place, et ce cri retentit de nouveau : — *Messieurs, la nuit va finir! c'est la dernière nuit de Paphos!*

L'impassible police verbalisait toujours.

A la suite du souper babylonien qui avait eu lieu, on peut supposer si les danses, le jeu et les conversations se rallumèrent. Washington n'en revenait pas de voir avec quelle admirable rapidité le vice dévorait le temps : trois heures sonnèrent, il croyait qu'il était à peine minuit.

— Madame, dit-il en posant sa main sur le bras de l'énigmatique femme qui l'avait tant occupé avant le souper, reprenons, s'il vous plaît, notre conversation, sans sortir cette fois de la salle. Il y a tant de désordre maintenant ici, que personne, je vous jure, ne nous remarquera; l'empereur de la Chine, s'il entrait, n'attirerait pas un regard. Allons, ma souveraine, achevez de m'apprendre ce que vous venez chercher ici par devoir.

Washington s'exprimait avec une témérité rare depuis le souper; il avait déjà le ton de la bonne compagnie de l'endroit. Son œil était diamanté, sa tenue inquiète comme du vif-argent, son coude impatient de provoquer une affaire. Du reste, il était charmant dans cette demi ivresse.

— Vous avez les bras bien nus, la robe bien courte et les épaules fort découvertes, pour venir ici par devoir! Sérieusement, vous venez travailler à votre salut à Paphos, madame?

— J'ai l'espoir d'y rencontrer quelqu'un qui ne s'amuserait pas de ma situation comme vous; qui me paierait sans doute de tout ce que je souffre pour lui depuis si longtemps! Ce n'est qu'ici, mon Dieu, qu'il peut me rencontrer! ajouta cette femme, aussi pâle que son interlocuteur était pourpre, aussi calme qu'il était agité, aussi résignée qu'il était audacieux.

— Y a-t-il longtemps, madame, que vous le cherchez?

— Des années! des années! répondit-elle en remuant sa tête comme font les fous tranquilles et incurables.

— Messieurs, faites votre jeu: amusez-vous; la nuit va finir!

La police s'était renforcée d'une vingtaine d'agents, plantés en espalier au dehors des portes.

— Des années, dites-vous?

Rongeant la pointe de ses gants, Washington ouvrait de grands yeux pour deviner ce que son intelligence, si subtile d'ordinaire, ne saisissait pas.

On passa du punch, il en prit; des glaces, il en avala deux; du thé, il en but. Il tremblait et suait à la fois: il est vrai que la salle était une fournaise.

— Ah! je comprends! s'écria-t-il en se frappant le front, en riant du fond de la poitrine comme son oncle Des Verriers; je vous comprends, ma souveraine, mon impératrice, ma Turque: je sais ce que vous cherchez ici, et je vais vous le dire.

Cette femme fixait toujours son regard sur lui avec pitié et

bonté, avec bonté pour sa jeunesse et pitié pour son état.

— Ce que vous cherchez...

— Messieurs, vous n'avez plus qu'une demi-heure : amusez-vous ! Paphos va fermer pour toujours ses portes ! La nuit va finir !

— La ronde d'adieu ! la ronde d'adieu ! Les mains dans les mains. Messieurs, à vos places !

Ce fut un beau moment.

Les banquiers jetèrent les cartes en l'air ; ils embrassèrent les joueurs, les vieux joueurs fossiles, ceux que le temps et le malheur avaient presque changés en as de trèfle. On leur devait bien ce signe de respect.

— Ce que vous cherchez ici, madame, c'est ce que cherche un de mes amis, un fou comme vous êtes folle, un rêveur comme vous êtes une rêveuse. Vous cherchez l'homme idéal, n'est-ce pas ?

Celle qui écoutait Washington soupira.

— Il y en a donc partout des femmes de cette infernale nature ! Vous êtes donc une femme d'esprit aussi ?... Vous êtes trop dépravée pour que je ne le croie pas : vous voulez mieux que le plaisir ; ceci ne vous satisfait pas. Ah ! mon ami Socrate, j'ai ton affaire ! se dit-il : le pareil aura sa pareille, le mâle aura sa femelle.

— Formez la ronde ! la ronde d'adieu !

Et la tempête commença, une tempête des Antilles, sans progression. Jeunes filles dont les gants ne tenaient plus aux bras, dont les bras ne tenaient plus aux épaules, dont les épaules étaient nues ; hommes de tout âge, mais d'aucune profession ; vieilles joueuses, vieilles emprunteuses, existant encore à l'état de *plesiosaurus* à Frascati ; anciens fournisseurs aux armées, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus infâme sous le soleil ; cuisiniers, maîtres d'hôtel, marmitons, tous les domestiques de la maison, s'inclinèrent, obliquèrent l'un sur l'autre, et ébranlèrent les voûtes étincelantes de Paphos.

La police eut peur.

— Je vous disais que j'avais votre affaire, ma reine ; votre idéal, le jeune homme de votre choix. Un beau jeune homme, qui rêve des saintes et des femmes orientales : soyez donc sa femme orientale.

Une partie des corniches tomba sous l'effort de la ronde : nul ne s'en aperçut ; le plâtre fut broyé en poussière, et la poussière avalée.

— Voici le moment de faire le triage, dit le commissaire de police à ses agents ; à l'œuvre ! A mesure qu'ils passeront et que je vous les désignerai, vous les empoignerez, et vite les menotes : un coup de poing dans le dos, et en route pour la Conciergerie ! Ceci signifiait que la police, en cherchant des conspirateurs, était venue fourrer la main dans un nid d'échappés des bagnes et de faussaires.

— C'est entendu, notre chef.

Quand Pompeï s'écroula, la grande ville, et s'abîma d'abord sous une couche de feu, puis sous des couches de cendres, elle fut moins remuée dans ses fondations que cet îlot de débauche.

La ronde n'avait plus de forme : c'était une ellipse enflammée de chairs nues, de cheveux épars, enfin un éclair dévorant.

— Vous allez me suivre ! s'écria Washington en prenant cette femme, en la regardant face à face, et en enfonçant ses ongles ivres dans ses deux bras.

— Où donc ?

— A deux pas d'ici. Je sais ce que vous cherchez, vous ai-je dit : un fou comme vous ! Vous entrerez : vous demanderez Socrate Leblanc, qui a mon âge...

— Dans quelle maison me conduisez-vous ? Laissez-moi !

— Il a mon âge. Il fut baptisé ici, dans le punch, une belle nuit comme celle-ci. Tenez ! faites-vous reconnaître : présentez-lui de ma part la jonquille qui accompagna son baptême, il y a vingt ans.

Et comme la ronde brûlante allait achever son tourbillon, comme la police tendait déjà son filet à la porte, tous les becs de gaz s'éteignirent. L'enfer était tombé dans l'abîme. Les conduits du gaz avaient été brisés pour déjouer la police.

Obscurité complète.

Et dans l'obscurité, on sortit ; on marcha sur le ventre de la police, qui fut pilée. Washington jeta la femme du bal dans son cabriolet, fouetta son cheval, et, en moins de dix minutes, il se faisait ouvrir la porte de l'hospice des Orphelins, et la refermait en riant. Il était ivre-mort.

Paphos avait fait son temps et fini sa dernière nuit.

XXIV.

La tendre lueur d'une matinée d'été éclairait la chambre de Socrate, qui s'était jeté tout habillé sur son lit depuis la veille. Dans la soirée, l'ordre de départ pour le Havre et le cap de Bonne-Espérance lui avait été de nouveau signifié par la supérieure; et, quoique cette fois son esprit fût tranquille, une agitation intérieure l'avait empêché de céder au sommeil. N'ayant plus que quelques heures à passer dans cette maison qui avait été son univers, sa mémoire reprenait du plus loin possible et avec d'indéfinissables tristesses le chemin parcouru de sa vie. Cette récapitulation s'opérait malgré lui, tandis que, les yeux à demi fermés, il éprouvait à la fois la langueur de l'assoupissement et la plénitude de la vie.

Des pas rapides foulèrent son escalier, sa porte s'ouvrit, le rideau de son lit fut tiré, et il n'avait rien entendu, ou plutôt il tenait à ne pas rompre le voile transparent de sa quiétude. Il sentait l'éclat et la chaleur du jour à travers sa paupière sans oser la soulever. Une femme était pourtant devant lui, près de lui, avide de le voir, étonnée de l'avoir vu, retenant son haleine de peur de l'éveiller, prête à l'éveiller à chacun de ses mouvements. — Qu'il est paisible! qu'il est beau! quel visage céleste! murmurait sa bouche. Elle tendait les bras vers lui, elle effleurait son front avec son front, lorsqu'il se souleva comme pour éviter l'espèce d'ombre étendue sur lui. Une résistance l'arrête; il ouvre les yeux, regarde, admire sans comprendre, pousse un cri à cette apparition, et tombe sur une poitrine aussi émue que la sienne.

— Savez-vous qui je suis? lui disait en le pressant contre elle cette femme, qu'il croyait être entrée dans sa chambre sur un rayon du soleil; savez-vous qui je suis?

— Oui, je sais qui vous êtes, puisque je vous attends depuis tant d'années ici, dans cette maison! Ce sont bien vos traits que j'ai rêvés; et cette fois je ne crains plus de déception. Voilà le front spacieux, le beau visage, les mains charmantes, la femme achevée entrevue derrière le voile de ma vision!

Ne comprenant pas le sens passionné et obscur de ces paroles, la jeune femme chercha à se dégager pour lire dans les yeux de Socrate ce que sa bouche énonçait d'une façon si étrange.

— Vous ne me quitterez pas! s'écria-t-il. Si toute la force de mes désirs n'a pu vous attirer plus tôt vers moi, toutes les forces de mon être s'uniront maintenant autour de vous pour vous retenir! Pourquoi vous en iriez-vous? Je n'ai pas encore eu le temps de vous parcourir tout entière du regard. Venez-vous de l'Orient, embaumée comme vous l'êtes, avec ce diadème d'or au front, cette mousseline molle et transparente autour des bras, et cette souplesse de gazelle? Passe-t-on la main sur les yeux du prisonnier qui recouvre la lumière? et dans l'Orient, votre patrie, jette-t-on des pierres dans le puits du désert au moment où le voyageur se penche vers le bord? Je suis ce prisonnier, ce voyageur altéré : qui donc aura assez de puissance pour vous arracher de mes bras?

— Moi, mon ami, moi, qui vois votre erreur.

— Mon erreur! Vous avez raison, ceci n'est encore peut-être qu'un des mille rêves de mon imagination. Cependant, — et il se leva et quitta brusquement la jeune femme, — cependant je suis bien dans ma chambre; voilà ma table, mes livres, la croisée du jardin, ouverte telle que j'ai laissée hier; le jardin, le lilas dont j'ai vu naître et tomber les fleurs, ce sont là les témoins de la fidélité de mes souvenirs, de la justesse de ma raison. Non! votre présence n'est point une erreur, mon bonheur n'est est pas une; ou si c'est une erreur, que je n'en sorte jamais, et que je meure avant qu'elle ne soit évanouie.

Il revint se jeter aux pieds de cette femme pour l'entourer encore de ses bras et poser sa tête brûlante sur ses genoux.

— Ne me dites pas que c'est une erreur, car toutes les vérités de la vie me l'ont fait prendre en dégoût. La vérité de la science m'a rongé d'ennui, la vérité de la sagesse m'a retenu prisonnier ici jusqu'à vingt ans, la vérité de l'amitié m'en a montré l'ombre et refusé la réalité, la vérité de l'amour m'a fait connaître une femme moins pour être heureux avec elle que pour m'apprendre combien j'étais loin du bonheur.

— Taisez-vous, mon ami; taisez-vous... car je suis...

— Qui que vous soyez, laissez-moi mon mensonge. Oh! ne me parlez pas; vos paroles n'ont rien à m'apprendre. Je suis fatigué de connaître, vous ai-je dit. Est-ce que ces cheveux si doux, ce visage si triste et si gracieux, ces lèvres qui sont à moi, ne me disent pas qu'enfin j'ai découvert le monde enchanté où je n'at-

tendais plus qu'une femme. Toute parole est trompeuse. La vérité, c'sst vous, c'est ce bras que je presse, ce cœur qui bat près du mien. Taisez-vous ! ce que je saurais vaudrait-il ce que je possède.

Un dernier effort délivra celle que Socrate emprisonnait entre ses bras.

— Je suis votre mère !

Ce fut alors au tour de la femme de prendre l'enfant passionné sur elle et de lui donner des baisers pour les vingt années que ce bonheur lui avait été refusé. Mais il n'avait plus de force, il était brisé. Sa chaleur n'avait cédé la place à aucune tendresse. Il était tombé du ciel:

— Oui ! je suis votre mère !

— Vous, ma mère ! Vous venez bien tard.

— Plus tard pour moi que pour vous, mon fils. Je vous cherche depuis votre naissance. Vous, savez-vous où vous vîtes le jour ?

— Dans une orgie.

— Mon fils, j'avais alors quatorze ans; j'avais été envelée par les étrangers dans un petit village aux environs de Paris. C'est à Paris que je fus menée, et puis laissée...

— Je ne veux pas savoir cette histoire; je n'ai pas de passé ; vous dites que vous êtes ma mère, et quand cela serait, que me voulez-vous ?

Il y avait dans la voix de Socrate toute la colère de l'homme lassé d'être le jouet éternel de son propre esprit, lassé de n'avoir pu élever son premier amour à la hauteur d'un rêve, et d'être réduit à faire descendre le second au respect filial.

— Oui, que me voulez-vous ? Vous vous appelez ma mère, et vous vous attendiez qu'à ce nom j'accourrais vers vous, comme si j'avais encore besoin de votre lait et de votre sourire. Vous m'avez appris à m'en passer quand ils m'étaient nécessaires comme l'air. Enfant, je vous ai attendue, et vous ne vous êtes par présentée ; vous n'avez pas même eu pour moi l'affection instinctive des animaux, n'abandonnant leurs enfants que lorsqu'ils peuvent marcher seuls. La pitié publique m'a allaité, bercé, tendu la main, nourri, fait homme enfin. Ma mère est donc la pitié publique et non pas vous.

Celle à qui Socrate s'adressait, avait caché sa tête dans ses mains et pleurait.

— Il a été un temps de mon enfance où je vous ai souhaitée dans toutes mes pensées du jour et de la nuit ; à chacune de mes joies je vous associais alors comme pour vous bénir de m'avoir fait naître, à chacune de mes douleurs, afin d'avoir une consolatrice qui me les rendît légères. Je me suis usé dans cette attente. Où étiez-vous quand je pleurais?

Vous, ma mère ! Mais une mère c'est la branche et l'arbre, l'un ne va pas sans l'autre; c'est le ciel et l'étoile qui s'y suspend. Vous m'avez fait naître, et puis vous êtes partie, laissant l'étoile aller à l'aventure. Vous, ma mère ! Mais l'êtes-vous à d'autres titres que la première femme venue dont je ne sais pas le nom ! Il faut que vous ayez puisé votre confiance dans ces stupides livres et ces mauvais drames, pauvres représentations de la vie auxquelles j'ai cru aussi, où il est toujours temps pour les mères de retourner à leur enfant quand l'envie leur en prend, et quand elles veulent goûter la volupté d'être mères, après avoir épuisé toutes les autres voluptés. Cela est un mensonge.

Le titre de mère se mérite par la peine, comme tout ici-bas; il est un devoir et non un plaisir. Vous êtes de celles, n'est-ce pas? qui font deux parts de leur vie : la première consacrée aux plaisirs, la seconde à réparer leurs fautes ; qui prennent du temps pour redevenir honnêtes, et se consolent dans leurs enfants des amants qui ne veulent plus d'elles ? Ce jeu est une ignominie.

— Le repentir, mon fils, est donc un mot ?

— Mais quand je vous pardonnerais, à quel sentiment intérieur aurais-je recours pour parvenir à vous aimer comme une mère? Votre figure, votre voix, votre pensée, me seront toujours étrangères; ce qui fait la mère, c'est l'amour du fils, et cet amour, je vous l'ai dit, naît des pleurs essuyés la veille et des baisers donnés le lendemain, pendant des années. Je puis vous pardonner, mais vous aimer, jamais; vous êtes trop belle, pour que je vous aime comme ma mère, madame.

Cette ironie perça le cœur de celle qui répondit :

— Si vous saviez cependant, mon fils, que je vous attends depuis dix ans dans cette épouvantable maison, où vous naquîtes. J'espérais, ne sachant par quel moyen vous découvrir, ayant perdu la trace de ceux qui vous enlevèrent à moi la fatale nuit de votre naissance, j'espérais que vous seriez venu me chercher dans cette maison, guidé, par une lumière plus sûre. Chaque nuit je

suis allée à la même place m'asseoir, languir et espérer. La nuit passée, la rencontre d'un jeune homme au milieu des circonstances les plus étranges, m'a révélé votre retraite. C'est lui qui m'a conduite ou plutôt entraînée ici :

— Et ce jeune homme?

— Il a votre âge, il vous connait; c'est lui qui, dans l'égarement de l'ivresse, m'a appris que vous viviez, et qui m'a déposée à votre porte.

— Ce jeune homme est mon frère, madame, mon frère par la reconnaissance encore plus que vous n'êtes ma mère par le sang. Son père est le mien, et je les aime mieux l'un et l'autre que toute ma race, fût-elle présente devant moi.

La porte de la chambre s'ouvrit, et la supérieure entra; elle venait annoncer à Socrate qu'il allait partir pour le Havre; la voiture du duc l'attendait dans la cour.

— Adieu, ma véritable mère! dit-il à la supérieure; et en s'adressant à l'autre femme : Ma mère, c'est celle-ci, qui vous a suppléée dans les soins que vous n'avez jamais eus pour moi, c'est celle-ci, bonne et pieuse créature, qui m'a veillé pendant la maladie, et rappelé deux fois de la mort sans m'imposer jamais une affection factice fondée sur le hasard d'avoir donné le jour. Adieu, ma mère! dit-il en tombant aux pieds de la supérieure, adieu; je n'ai qu'un témoignage de reconnaissance à vous offrir, et Dieu et mon cœur m'en inspirent l'idée, c'est de vous nommer de ce doux nom de mère devant celle qui s'appelle ma mère, et que je ne connais pas.

Il sortit, et laissa une femme évanouie dans les bras d'une autre femme qui pleurait.

XXV.

Après un sommeil plein de rêves agités, Washington fut appelé par son père, et par sa mère, qui avaient, l'un et l'autre, à lui proposer de faire un choix dans une question assez grave.

Cette question était un mariage. Sa mère lui offrait la main d'une jeune fille très-riche, de très-illustre naissance, cela va sans dire, et en position de lui faciliter un avancement rapide

dans la carrière diplomatique. Il demanda trois heures de réflexion.

Son père lui dit qu'il serait heureux de le voir s'allier à la famille d'un célèbre économiste, à qui l'humanité reconnaissante devait la découverte d'une fécule nouvelle, contenant vingt parties nutritives sur vingt-quatre. Il demanda trois heures pour réfléchir.

Quand les jeunes gens demandent du temps pour réfléchir, ils ont ordinairement le projet de ne pas penser du tout à ce qui leur est proposé. Cependant Washington n'était pas absolument dans cette disposition.

Sous l'ébranlement de son ivresse de la veille, capable de tout tenter, car il n'avait plus rien à perdre en matière d'amour, il alla au couvent, s'adressa hardiment à la principale, et lui dit qu'il était chargé par Mme la duchesse, sa mère, très-dangereusement malade, de confier quelques papiers à miss Alice. La principale l'accompagna elle-même à la chambre de miss Alice, lui en ouvrit la porte avec beaucoup d'égards, et la referma sur lui.

Miss Alice était évanouie, réellement évanouie, ce qui est remarquable dans la vie d'une Anglaise. Il allait chercher des sels sur la cheminée, appeler du secours, quand il aperçut sur les genoux de la jeune miss une lettre ouverte.

Washington prit cette lettre; elle était de la main d'Alice, qui probablement s'était trouvée mal au moment de la cacheter. Washington la lut avec la rapidité qu'on met à boire du poison.

« Vous partez pour l'Angleterre, me dites-vous; et moi je vous suivrai, je vais vous suivre. Ingrat, c'est au moment de votre départ que vous me l'apprenez seulement. Il n'y a plus de couvent pour moi, plus de voile, plus de vœux. Ne me dites pas que mon sacrifice est inutile, que vous êtes désespéré de n'avoir jamais répondu à mon aveugle passion pour vous. Vous mentez! Vous m'aimerez un jour, car vous ne voudrez pas me voir mourir. Vous m'aimerez par pitié. Savez-vous que je vous ai sacrifié la main d'un homme, dont j'ai trompé l'espoir pour avoir le mérite de vous préférer à lui?

« Demain je fuirai du couvent, demain je serai près de vous, avec vous et pour être toujours avec vous. ALICE. »

— Misérable! s'écria Washington en levant la main sur le vi-

sage évanoui d'Alice ; tu t'es amusée de moi pour te faire un triomphe de ma douleur.

— Qui me parle ? qui est là ? s'écria-t-elle en s'éveillant.

— C'est moi ! répondit Washington en montrant la lettre à Alice. Je vais vous chercher la réponse.

Il sortit, courut à son hôtel, écrivit à son père qu'il partait avec la résolution d'avoir la vie d'un homme inconnu qui lui emportait son bonheur, et de s'arracher la sienne ensuite. Il prit deux pistolets, monta à cheval, et s'élança sur la route d'Angleterre ou du Hâvre.

XXVI.

— Venez ! s'écria le duc, après avoir lu ce billet et en saisissant avec l'énergie du désespoir le bras de son beau-frère; venez, s'il en est encore temps, m'aider à empêcher mon fils de commettre deux crimes ! Pas un instant n'est à perdre. Il court sur la route d'Angleterre ; il est armé de deux pistolets, l'un pour tuer son rival, l'autre pour se tuer. Mais hâtez-vous, ou je pars tout seul ! Hâtez-vous !

Des Verriers, qui avait été interrompu dans sa sieste, s'habillait avec son sang-froid ordinaire, endossant successivement ses vêtements de flanelle, sans oublier sa montre. Il cherchait son parapluie...

— Je vous en supplie, Des Verriers, partons ! Chacun de vos retards donne une lieue d'avance à mon fils. Vous me rendrez fou.

— Je vous suis, je vous suis. Me voilà.

Ils descendirent dans la cour, où deux chevaux les attendaient. Le duc s'élança sur le premier, et il indiqua à Des Verriers celui qui lui était destiné.

— Nous n'arriverons jamais en vie, mon cher duc; à notre âge courir ainsi la grande route à cheval ! Ne pouviez-vous faire atteler votre landau ?

— Un landau ! Nous renfermer dans un landau pour ne pas voir à dix pas devant nous; manquer de rencontrer mon fils pour être plus commodément. Restez, si vous avez quelque crainte ; j'irai seul.

Le cheval du duc tournait déjà le coin de la rue. Des Verriers monta enfin et alla se placer à côté de son beau-frère. En moins d'un quart d'heure ils se trouvèrent hors la barrière de l'Étoile, foulant un terrain uni, mais poudreux d'une longue sécheresse.

— Et moi qui n'avais pas la moindre connaissance de cette intrigue, qui lui proposais ce matin encore de se marier..... Soupçonniez-vous quelque chose, Des Verriers? Ah! cet enfant m'a cruellement trompé en tout.

— C'est vous, mon cher duc, qui vous êtes cruellement trompé sur son compte.

— Devais-je m'attendre à ce qui se passe aujourd'hui? Est-ce là un événement naturel, et tant d'autres?

— Ce n'est pas plus un événement que tant d'autres. Attendez donc pour vous désespérer. Washington n'atteindra pas celui qu'il poursuit; et s'il le rejoint, il ne le tuera pas. Je ne crois pas plus au romanesque qu'à l'histoire.

— Vous me consolez un peu, disait le duc. Oui, vous avez raison, le hasard n'est pas toujours aux ordres de la menace.

Malgré cette assurance, le duc ne ralentissait pas la course de son cheval. Paris fuyait derrière eux; Neuilly aussi; nuage à nuage la poussière avait répandu une couche épaisse sur leurs habits. Le duc était haletant; Des Verriers toussait. Le soleil prolongeait sur eux, en s'épanouissant entre les arbres, d'ardents rayons, à l'incommodité desquels se joignait la tyrannie d'une nuée de petites mouches.

— J'ai du malheur, reprenait le duc. Le jour même où je me vois enlever mon fils d'adoption, l'autre me laisse dans la crainte de le perdre.

— Réjouissez-vous plutôt de cette compensation. Vous vous êtes débarrassé d'un lourd fardeau en embarquant un fou dont la destinée vous a plus occupé que celle de trois enfants, sans vous procurer les avantages d'un seul. Mais que ce cheval a le trot dur! j'ai les reins brisés.

Ce n'était pas le moment de discuter l'opinion mille fois controversée de Des Verriers. D'ailleurs la poussière et la chaleur étouffaient toute communication entre les deux cavaliers. Doublant de vitesse, franchissant en un clin d'œil les plus longues avenues de la route, ils n'avaient plus forme humaine, à force d'épaissir sur leurs visages, leurs cheveux et leurs habits, une croûte mêlée de

sueur et de sable. Un instinct paternel avertissait le duc qu'il n'était pas loin de son fils. Il s'imaginait le voir dans chaque accident du chemin, dans la branche avancée au fond de l'horizon, dans le groupe de piétons noircissant la chaussée, dans les voitures qui arrivaient comme un nuage. A chacune de ces voitures il ne manquait jamais de demander si elles n'avaient pas aperçu un cavalier au galop. Point de réponse satisfaisante encore. Enfin un boucher de Poissy leur cria du haut de son char-à-banc, escorté de deux énormes chiens, qu'il n'avait rencontré sur la route qu'une voiture de couleur jaune, suivie à quatre cents pas de distance environ d'un homme à cheval qui semblait vouloir atteindre cette voiture.

— Des Verriers! s'écria le duc; la voiture jaune, c'est la mienne; et ce cavalier est mon fils. Washington et Socrate vont se trouver côte à côte. Vous voyez, mon frère, si j'en avais fait deux amis, l'un se jeterait au-devant de l'autre; et Socrate, par une faveur de la Providence, arrêterait la course meurtrière de mon fils.

— Mon frère, raisonnez donc, je vous prie; si vous en aviez fait deux amis, Socrate ne serait pas parti pour le cap de Bonne-Espérance, et n'aurait pas été rencontré par Washington sur la route de Paris au Havre.

— Nous ne sommes qu'à un quart de lieue, selon toute probabilité, de l'endroit où est mon fils. Encore un effort; je crois entendre; j'entends un galop! Écoutez!

— Je n'entends que des cris qui partent de la rivière.

— Des cris! dites-vous? Reconnaissez-vous la voix de mon fils?

Presque couchés de lassitude sur la croupe de leurs chevaux, les deux vieillards arrivèrent au bas d'un pont jeté sur la rivière.

Au bord étaient des gens qui gesticulaient, criaient et se désespéraient.

Ces malheureux voient noyer une jeune fille sans lui porter secours. Descendons, Des Verriers! sauvons-la!

Le temps est précieux, mon frère; ce retard nous fera perdre la trace de votre fils.

Sans écouter, sans entendre seulement les observations de Des Verriers, le duc s'était mêlé aux gens amassés au bord de la rivière, et leur mettait de l'or dans les mains pour les engager à

sauver la jeune fille, qui disparaissait et reparaissait plus affaiblie à chaque convulsion.

Il avait déjà enfoncé les jambes dans l'eau, quand enfin un paysan tenta de gagner la récompense. Il parvint à retirer la jeune fille. — Je me charge de votre dot, lui dit le duc avant de remonter à cheval. Et il partit. Son corps était partagé en deux zones, l'une de poussière, l'autre de boue : il avait l'air d'un poisson laissé à sec par le retrait de la marée.

— Dieu veuille que votre acte d'humanité ne nous ait pas mis dans l'impossibilité de jamais rejoindre votre fils. Vous serez le même toute votre vie.

— Elle est meilleure que vous, la Providence ! Voyez, Des Verriers ! voyez, devant nous, un homme à cheval ! et à quelques pas de lui ma voiture jaune. Mes deux enfants ensemble ! je les retrouve ; quel hasard ! quelle rencontre ! ils ne seront plus séparés, puisque Dieu les unit au moment d'une éternelle séparation ; et Washington ne commettra pas de crime, j'arrive à temps. Celui qu'il poursuit l'aura évité ; il ne l'aura pas atteint. Chers enfants !

Le duc souriait et frémissait de contentement derrière sa couche de poussière ; il avait vingt ans, il avait recouvré ses forces, il semblait soulever son cheval, au lieu d'en être porté. Des Verriers ne parlait pas : il était passé, à force de cuisson, à l'état de statue en terre cuite.

— Mais regardez donc, mon frère, ils sont arrêtés. Mon fils descend de voiture ; c'est lui ! ils se connaissaient donc ? La portière s'ouvre, un jeune homme en descend ; c'est Socrate ! Des Verriers, je n'y vois plus ; mes pleurs !... Dites-moi, je crois qu'ils s'embrassent, mais ils s'éloignent ; mon fils lui jette quelque chose ; qu'est-ce donc ? Socrate le ramasse ; ils s'avancent l'un vers l'autre.

— Ah !

Le duc se leva sur ses étriers et y resta tout d'une pièce, comme un compas de fer, jusqu'à l'endroit où une double détonation s'était fait entendre et où deux hommes étaient tombés.

— Morts tous deux ! tués l'un par l'autre ! froids, morts ! morts ! C'était donc là le rival qu'il poursuivait. Mon fils a tué mon fils ! Morts sans se connaître ! sans se connaître ! Mes en-

fants! mes enfants! mes enfants! Mais aucune voix intérieure ne vous a donc crié que ma tendresse vous avait faits frères? Vous ne saviez pas que vous vous aimiez depuis vingt ans; toi, Socrate, que je t'avais ramassé dans la neige, une nuit d'hiver, que je t'ai servi de père, que ma fortune s'était partagée en deux, la moitié pour toi, l'autre moitié pour lui. Et toi, mon autre fils, tu ne savais pas non plus que c'était là celui que tu appelais ton ami, ton frère, celui que tu ne voulais pas laisser partir, celui qui te dit, dans sa première lettre: *Le jour de votre mort sera le jour de la mienne.* Était-ce là le lien du sang destiné à vous unir?

Mon Dieu! vous êtes bien cruel! s'écriait le vieillard, défiguré par la poussière détrempée dans ses larmes, allant de son fils mort à son fils mort. Mon Dieu! vous m'avez inspiré cet ardent amour de l'humanité et vous m'en punissez dans mon œuvre la plus suivie, la plus constante, la plus chère! Me frappez-vous parce j'ai été meilleur pour mes semblables que le reste des hommes! Mais alors vous êtes méchant, ou vous n'existez pas!

Je ne blasphémerai pas, se répondait le vieillard dans son effrayant monologue, en posant ses lèvres sur le front de ses deux enfants étendus et souillés par la poussière, en les relevant à demi et en faisant deux parts abondantes de ses larmes, de même qu'il avait fait deux parts entr'eux de sa tendresse durant leur vie.

Des Verriers avait fait corps avec son cheval; il était immobile; rien ne coulait de ses lèvres, blanches de la poudre du chemin, ni de ses yeux; aucun regard, aucune parole.

— Dieu est juste, reprit le pauvre duc, et ses volontés sont impénétrables; son œuvre est au ciel; sur la terre, il nous laisse maîtres de nos actions; mais sur la terre, il y a d'autres faux dieux, des dieux de sang, des menteurs, des âmes enveloppées de ténèbres, comme la vôtre, dit-il à Des Verriers, qu'il secoua en saisissant la bride de son cheval. Vous êtes une âme hautaine, moqueuse comme l'esprit du mal, hérissée d'ironie; vous m'avez tué mes fils, monsieur! C'est vous qui avez fait de mon fils Washington un reflet de votre odieux caractère; c'est vous qui lui avez mis le premier une épée à la main, qui avez ensuite placé un homme devant et lui avez crié: Marche! C'est vous qui

l'avez nourri de maximes vénéneuses, transmises de serpent en serpent depuis le tentateur, ce premier sceptique, jusqu'à vous, empoisonneur des âmes! Vous doutez de tout, et vous l'avez fait douter de tout, et de la vertu des sages, et de la pureté des femmes, et de la noblesse de tout sentiment; doutez donc de la mort, grand sceptique!

Moi, je ne suis qu'un homme simple à vos yeux, un enfant, un pauvre d'esprit. Que je remercie Dieu de n'avoir pas votre génie superbe, et d'être bon! Depuis plus de soixante ans, mon Dieu! ma simplicité, mon ignorance a fait vivre le pauvre, mon imbécillité a passé des nuits froides dans les greniers à veiller les malades et les mourants; j'ai perdu la santé à visiter les prisons et les hôpitaux, et je ne suis qu'un ridicule philantrope? Mais qu'avez-vous produit, vous et les vôtres? La mort de tout; la mort de l'imagination, la mort du génie, la mort des croyances, la mort de mes deux fils! Répondez-moi donc sur ces deux cadavres, — que vous ne nierez pas.

— Ces deux enfants vivraient encore, répondit froidement Des Verriers, si vous n'aviez pas perdu du temps à sauver la jeune fille qui se noyait, et si vous ne les eussiez pas fait connaître l'un à l'autre. Que vous avais-je conseillé?

LÉON GOZLAN.

LE

TRIOMPHE DE L'ART.

. . . . . Where every something, being blent together,
Turns to a wild nothing...

« . . . . . Un amas de tout ce qui est quelque chose ;
Confondu, cela forme un *rien* extravagant. »

(Marchant of Venise.)

Oserez-vous et daignerez-vous me suivre ? voudrez-vous étudier avec moi quelques-unes des maladies de ce temps ? Je ne prétends pas les guérir, mais aussi n'ai-je pas la folie de les prôner comme des bénédictions et des bonheurs. Oh ! l'étrange chose, le drame effrayant, le spectacle sans rival, si l'on pouvait mettre à nu tout à coup la pensée d'un homme actuel, en choisissant l'un des plus distingués parmi la génération aujourd'hui florissante. Je demande quelle anarchie d'images, de figures, d'idées et de souvenirs, quel petit peuple en meute vous verriez s'agiter au sein de cette pauvre imagination ébranlée ; quelle grande guerre civile du scepticisme et des idées mystiques, de Voltaire et de Walter Scott, du gouvernement représentatif et de Louis XIV ; quelles luttes originales on y verrait entre l'admiration du régime impérial et celle de la république, entre les théories folles de Werther et la statistique. Nous avons beau dire, nous sommes cela ; aussi nous plaisons-nous à tout ce qui est fougeux, extraordinaire, hors de proportions. Les dernières escapades de l'art ont eu leur raison sentie et profonde.

Plus nous comprenons notre désordre intérieur, et plus nous recherchons la certitude des théories. Ces bâtons de notre vieil-

lesse semblent devoir nous offrir un appui bienfaisant. L'homme qui, en rentrant chez lui, voit errer tour à tour dans sa pensée la nouvelle loi, le nouveau culte, l'art, l'esthétique, le christianisme, l'éclat mélancolique et fuyant de Mlle Taglioni, la grâce sévère et folâtre de Fanny Elssler, le geste dominateur de M. l'abbé Duguerry, se trouve pris tout à coup de je ne sais quelle fièvre de démonstration, de théorie et de superstition mathématique. On se console ainsi, par une fausse philosophie, des douleurs que l'on a et de celles que l'on voudrait avoir. Il est peu de métaphysiciens qui ne se croient artistes, peu d'artistes qui ne se croient métaphysiciens. Si la génération des hommes de trente ans flotte dans ce vague, les facultés et les idées de la génération plus jeune sont bien plus morcelées encore : on a souvent fait la moitié d'un cours de droit, le quart d'un cours de médecine, quelques mois d'études d'architecture; on jouaille du violon, et l'on peint de petites aquarelles; heureux, lorsque sur chaque chose on en sait assez peu pour conserver quelque naïf instinct et ne pas créer, pour ses menus-plaisirs et pour la réforme de l'humanité, un système hiéroglyphique, fondé sur les obélisques, traversant la muraille de la Chine, s'appuyant sur la musique de Beethoven et aboutissant à la communauté des femmes!

Comment se fait-il que personne, jusqu'à ce jour, n'ait dit toute cette confusion et les tourments réels qui en résultent; que nul jeune homme n'ait raconté les longs ennuis de son intelligence et les ennuis éternels de son cœur? Comment a-t-il pu se faire que les meilleurs livres modernes se soient remplis de descriptions inouies consacrées à des passions échevelées que je ne vois nulle part, à une quintessence de désespoir et de frénésie, de vice ardent et d'amour enragé qui n'existent plus, s'ils ont existé jamais; à des portraits de bahuts gothiques et d'armures rouillées, que Walter Scott a beaucoup mieux peints; et que, parmi tant de confessions égoïstes, aucune n'ait dit ce que souffre aujourd'hui le penseur et le poëte; comment le doute tue le poëte; comment la poésie même en appelle aux mathématiques pour se soutenir; enfin l'immense appareil de phrases sacrifiées de nos jours pour ressusciter la victime.

On doit étudier cette confusion surtout à Paris, en vain nous crie-t-on que Paris est un point dans l'espace, de ce point lumineux jaillissent tous les rayons que l'on recueille au loin. A Paris

est née l'habitude de nous rendre littérairement compte de ce que nous n'éprouvons pas. Si l'on comptait les fausses douleurs de l'époque, je parie qu'elles l'emporteraient en nombre et en intensité sur les douleurs vraies : un de nos amis sera en proie à la torture physique et morale d'Ixion, tant qu'il n'aura pas plu à Dieu de lui donner la gloire et le génie de Raphaël. Voici, nous dit-on, l'étoile d'un nouveau christianisme. En effet les églises de province se remplissent de tableaux et de sculptures dont le style profane et faux fait mal à l'âme, et dont le barbarisme s'augmente encore de la sainteté des sujets.

Si l'on se faisait moraliste sévère, on trouverait infiniment d'illusion et de mensonge dans ce qui nous environne. Mais ce serait une calomnie, nous y allons de fort bonne foi, et nous sommes vrais dans nos mensonges. Tel homme éminent et digne d'estime prend réellement pour un chapelet le cordon de son binocle, tel autre est persuadé que l'on peut régénérer l'atmosphère sociale avec une ode, et tel autre, non moins déçu, attend le même bénéfice d'une meilleure distribution des canaux et des chemins de fer.

Il y a des gens qui vont à Notre-Dame, parce que M. Victor Hugo a fait un beau livre. Cette épopée originale et énergique, qui, dès sa préface, atteste l'inutilité de Dieu et la puissance de la *nécessité*, a rebâti une sorte de religion de l'architecture, comme si la pierre n'était pas toujours la pierre, et Dieu, Dieu. Tâchons de céder le moins possible à cet enthousiasme, que l'on emprunte tout fait, et qui ne met personne en dépense d'imagination, de sentiment ou de poésie. Essayons de trouver beau ce qui nous charme, et médiocre ce qui nous plaît peu, nous aurons une faiblesse de moins : l'affectation.

Saint-Eustache est cent fois plus beau que Notre-Dame. La basilique dont M. Victor Hugo a fait son poëme, représente l'époque de Grégoire de Tours, un peu romaine, un peu gauloise, un peu gothique, d'une masse imposante, d'un grand détail, d'une exécution durable, et d'une vénérable antiquité. Les termes de la science architectonique me manquent pour accuser ces arceaux et ces voûtes d'une lourdeur que je ressens et que je ne peux expliquer. Le joug romain pèse encore sur l'édifice ; sa grandeur est plus épaisse que sublime ; il n'a de poésie que ses souvenirs et sa masse. Donnez-moi les lignes aériennes, la perspective, la transparence

magique, la féerie chrétienne de Saint-Eustache; le XIIIe siècle est là; un *chantre d'amour* allemand pourrait lire dans cette chaire le poëme de saint Graal. A peine l'orgue retentit sous les doigts du jeune organiste, la foule accourt et remplit ce vaisseau léger, à la longue voilure qui se baigne dans le soleil et semble prêt à voguer vers le ciel. Notre-Dame est souvent vide; cette large nef déserte effraie l'âme. Un temple sans fidèles est triste comme une philosophie sans idée : que d'autres admirent Notre-Dame ; je ne puis que plaindre sa tristesse.

L'architecture est la plus tardive, mais aussi la définitive expression de l'état social. Je vois à Notre-Dame toute l'antiquité pieuse de la France monarchique, à Saint-Eustache les temps romanesques de la chevalerie ; dans la brillante et majestueuse enceinte des Invalides, notre beau XVIIme siècle; et dans le Panthéon le semi-paganisme du siècle suivant. Notre-Dame-de-Lorette n'exprime-t-elle pas toute notre désir, toute notre espérance d'un retour aux idées mystiques ; espérance vague, désir impuissant, qui ne détruisent ni nos mœurs acquises ni vos travers ineffaçables. Ce serait une belle histoire que celle de l'Art, considéré dans sa naissance très-posthume et dans sa longue survivance à son objet primitif. L'ensemble d'idées que les cathédrales du moyen âge exprimaient, non-seulement a cessé d'être compris depuis longtemps; mais pour les contemporains eux-mêmes, c'était déjà de l'histoire ancienne. Refaire du gothique aujourd'hui, c'est parler une langue morte. Les éléments de cet idiome ont disparu. Où sont le mysticisme monocal, la théologie scolastique et tous les ordres d'idées que le moyen âge avait créés. La manie des antiquités renouvelées est une de ces maladies qui nous possèdent ; dans la littérature et la poésie, un archaïsme prétentieux ; dans les arts, une puérile copie des formes oubliées.

Une époque n'est grande que sous la condition d'être *une*, de concourir, par les moyens poétiques et matériels, à l'objet éternel de la société, à l'entretien et au développement de l'homme moral. Mais quels sont ces moyens ? Personne ne s'entend, et les plus graves intelligences se subdivisent à l'infini. L'industrie ou la religion, le bien-être matériel ou la moralité, forment-ils le vrai lien des hommes ? Une société ainsi morcelée va-t-elle s'améliorer par l'égalité du prix du pain et l'égalité des jouissances de ce bas monde ? Est-il certain que les livres à bon marché, les souscrip-

tions populaires, les journaux épelés couramment, ennobliront les caractères en aiguisant les esprits? Suffira-t-il de dénouer toutes les langues pour former tous les cœurs?

Ces expédients ne rassurent personne, et chaque jour on en invente de nouveaux. De tous les moyens d'agir sur la société, celui qui a obtenu le plus de succès récemment, et conquis le plus grand nombre d'âmes, c'est le triomphe de l'art. Il s'est introduit dans la littérature, il a détrôné la philosophie, il s'empare de la religion; déjà il enfante je ne sais quelle foi catholique, et il menace de remplacer la moralité publique.

Je crains bien que cet apostolat auquel l'art moderne semble se vouer et qui le rend si fier, ne soit aussi creux que tout le reste. L'art veut tout remplacer, même Dieu sur son trône. Il n'a pas un pauvre moine sous la main; mais il a des capuces et des cordons pour tous les ordres religieux du moyen-âge. Il n'a jamais vu ni Richard-Cœur-de-Lion, ni Dunois; mais si les tournois et les croisades viennent à reparaître, leur arsenal est là, tout pourvu de cottes de mailles, de haches d'armes et de colossales épées.

Le monde se piqua d'un zèle demi-religieux, demi-profane, pour la gloire du christianisme, transformé en peinture et en musique. Les sciences, les plaisirs, les lettres, la poésie, la politique même, se teignirent d'un reflet de cette lumière presque païenne. On vit le ciel s'ouvrir à l'Opéra; et les voûtes volupteuses de ce temple s'ébranlèrent d'étonnement, lorsque les modulations de l'orgue sacré s'y firent entendre. La légende de saint Antoine détrôna les contes mythologiques de la Grèce sous le portail et les arcs-boutants des églises, on aperçut des hommes élégants, admirant et commentant les formes de l'architecture catholique. Les journaux portèrent, dans tous les coins de la société, l'éloge de la mission civilisatrice de Jésus, de son influence sur l'art, de la musique sacrée, et de la poésie sacrée. Enthousiasme de malades qui n'était pas de bon augure; les amateurs du *beau* dans le christianisme, s'applaudissaient de leur triomphe; les âmes qui aiment la vérité souffraient. Le plus pimpant, le plus élégant, le plus fardé, le moins majestueux des quartiers de Paris, c'est assurément la Chaussée-d'Antin, avec son architecture avare d'espace, sa régularité qui prétend à l'aristocratie, son mouvement de commerce et de plaisir. Là s'élèvent, à deux portées de fusil l'un de l'autre, deux temples fort peu semblables en apparence, très-semblables en

réalité, — l'Église royale de musique, — et l'Académie chrétienne de la prière et de l'art; — je veux parler de Notre-Dame-de-Lorette. — On a donné à un architecte habile une ruelle étroite, une petite place; il a profité de l'espace; il a été élégant et gracieux; il a fait place aux peintres; il leur a livré une galerie tout entière; on ne peut entrer mieux qu'il ne l'a fait, et dans le caractère propre de la Chaussée-d'Antin et dans celui du temps. On ne peut être un artiste médiocre, qnand on reproduit exactement la pensée d'un siècle : il est surtout difficile et grand de faire vivre cette pensée dans les masses architecturales; M. Lebas y a réussi d'une manière extraordinaire; l'église chrétienne et catholique du XIXe siècle lui appartient, et n'appartient qu'à lui; c'est quelque chose de semi-byzantin, de riche, d'orné, d'élégant, de coquet, qui s'accorde à merveille avec le néo-catholicisme poétique de ce temps. On y voit l'art dominer toutes les idées, l'emporter sur tout le reste; et s'il arrive à l'art proprement dit de dominer la religion; de l'emporter sur tous les principes, d'étouffer la moralité, il ne parvient qu'à détruire sa force réelle. Il se tue lui-même. On a voulu qu'un excellent architecte bâtît un boudoir d'artiste et qu'il en fît une église. Notre-Dame de Lorette nous semble donc un arrangement à l'amiable entre la foi d'une part, et de l'autre, le sentiment artiste; l'un et l'autre s'y montrent selon leurs proportions relatives : la religion, brillante et coquette; l'art, dominé par le désir du bien-être. L'éclat et la gentillesse de ce réduit correspondent bien avec nous, avec cette recherche du comfortable qui est notre vœu principal dans le ménage comme dans la poésie, dans le vice comme dans la vertu : aussi est-il curieux de voir le triomphe de l'art assujetti lui-même à notre voluptueux égoïsme, parer de mille ornements et déguiser sous mille broderies le commerce avec Dieu, si sévère et si terrible, quand Bossuet parlait, quand saint Bernard partait pour la croisade.

Aussi ces vieilles époques, si complétement mortes pour nous, voulaient-elles des arceaux fuyant à perte de vue, des lointains symboliques, des perspectives immenses comme les entreprises du temps, enfin toutes les séductions contemplatives du moyen âge. Au commencement de la conversion gauloise et saxonne, ce n'est pas cela encore; les formes sont lourdes; les colonnes semblent sortir de terre avec peine; les cintres surplombent; l'épaisseur des masses vous pénètre de terreur. Quant à nous, prosélytes de

l'art moderne, nous revenons aux lignes droites; aux angles aigus, aux arrangements géométriques. La multiplicité ressentie des ornements, la rivalité de la soie, de l'or et de la pierre polie, se dispute le peu d'attention que le dévot peut donner encore. Et derrière le faste de ces grilles, le bedeau passe, la loueuse de chaises fait son commerce, et quelque vieux pauvre se laisse enterrer.

On a prêché le fanatisme de l'art; et ce n'était qu'un paganisme après tout. Cet emportement suspect de la mode n'est pas encore affaibli au moment où nous écrivons ce peu de lignes, et l'état présent des esprits mérite qu'on l'étudie. Soulever la première écorce des apparentes vertus et des vices apparents, c'est un travail plein d'intérêt. Un siècle, comme un individu, se donne assez rarement pour ce qu'il est. Une telle étude vaut bien l'étude des livres et la science des combinaisons mortes. Où va donc ce grand flot d'hommes, agités de passions communes et diverses? où vont ces deux ou trois générations entassées et dissemblables? quelles sont-elles? que renferment leurs âmes? Leur caractère est-il, ainsi que le prétendent les uns, de se livrer aux travaux matériels? ou de rêver, comme le veulent les autres? ou d'acquérir de l'or? ou de faire triompher l'intelligence? combien de contre-courants luttent dans cet océan confus? cette tendance religieuse est-elle vraie? Cette passion pour les arts sera-t-elle féconde? Problèmes qui doivent agiter le penseur.

Il me semble que la nouvelle église les résout fort bien; elle nous ressemble.

Le caractère général de cette église est rationnel, c'est-à-dire logiquement et habilement calculé, et très-analogue à la physionomie du siècle; c'est du luxe sur de la symétrie, les mathématiques et l'argent. L'architecte a compris le cours des choses contemporaines, luxueux, timide et étroit. Il ne s'agit plus des audaces du spiritualisme chrétien, mais d'un bonheur au petit pied, d'un comfortable qui cherche toutes ses aises. Vous voulez faire de l'art chrétien! eh! bon Dieu! rendez-nous ce qui l'alimentait autrefois, le culte de l'amour, le groupe social, la foi commune. Aujourd'hui, chacun ne se défalque-t-il pas le plus nettement possible du grand compte national? Où découvrez-vous les points de cohérence? Aux temps primitifs de l'art, l'algèbre même, les mathématiques semblaient un rayonnement de l'âme; à elle on

rapportait tout ; d'elle seule on faisait tout descendre. Depuis le commencement du XIXe siècle, la poésie, la pensée, le dévouement, la morale et les arts semblent relever directement de la seule arithmétique, c'est-à-dire du *moi*, dans la naïve aridité de sa nature. L'individualité, mot qui déshonore la langue, n'a plus qu'elle-même à contempler. Infatigable dans sa bienfaisance envers elle-même, elle raisonne pour rendre ses jouissances plus vives, introduit le plaisir sensuel dans le plaisir de l'intelligence, court à l'Opéra pour donner au sermon du lendemain un attrait plus piquant et une vivacité plus tonique.

Ces modestes pages ne seront pas inutiles, si elles contribuent à faire sentir le ridicule de quelques affectations relatives à l'art, à la religion et aux théories nouvelles, si elles contribuent à effacer le désordre moral, à ramener quelques esprits ingénus à l'amour du *vrai*, source de tout bien, de tout amour et de toute grandeur.

PHILARÈTE CHASLES.

PRÉFACE D'UNE GALERIE DE BAS-BLEUS.

Quelle histoire ! quelle tentative ! quelle hardiesse ! *Une galerie de Bas-Bleus !* Réunir les annales de ce royaume dangereux, révéler cette nouvelle planète sociale, ce monde à part et qui tient par tant de fils, à la fois intimes et secrets, au monde infini des travers, des passions et des folies du jour !

Qu'avons-nous fait ? hélas ! en acceptant une pareille tâche ? qu'avons-nous entrepris ? Avons-nous assez calculé nos forces, assez approfondi notre courage en nous chargeant de grouper et de montrer à l'optique de la biographie ces portraits sans nombre de contemporains illustres que la gloire et la popularité littéraire ont déjà lithographiés à demi? Morale, philosophie, instruction, hémistiches, histoires et romans intimes, qui laisse échapper un évantail ou une papillotte ; renommées féminines qui fleurissent aujourd'hui sur toute la carte de France, et feraient presque soupçonner l'existence d'une muse à chaque fenêtre où fredonne une linote et qu'embellissent l'œillet, l'hortensia, la capucine, ou toute autre fleur domestique (la violette de Parme exceptée).

Loin de nous pourtant, loin de nous l'épigramme qui dessèche tout ce qu'elle touche, l'épigramme superflue en un pareil sujet et surannée d'ailleurs contre ce titre et cette qualité de *muse*.

En nous supposant en effet l'audace ou la volonté d'ébranler quelques-uns de ces autels, quand même nous pourrions exorciser certaines prêtresses de la littérature, remplacer sur la chevelure de nos Corinnes parisiennes la verveine de l'illumination poétique, par le persil du ménage ou la feuille de vigne des desserts, aurions-nous la force de détruire le culte, de déraciner cet arbre vigoureux, touffu, où vient s'asseoir en cercle le bataillon sacré de nos femmes auteurs, arbre un peu jaune, il est vrai, et

dont le feuillage ne reverdit guère, mais qui n'en est pas moins attaché au sol par des racines fortes et solides?

Vous vous souvenez cependant, avec regret, qu'autrefois, à l'ombre de tel salon aimable et sans prétention, sous les rideaux de tel boudoir qui n'avait jamais ombragé le pédantisme ni le bel esprit, vous veniez chercher un de ces entretiens faciles, simples, qui cicatrisent si bien les fades propos, les idées plates et vulgaires des sots et des ennuyeux de toute une journée.

Mais, hélas! aujourd'hui, la confiance et la simplicité ont fui à jamais ce modeste asile. Les grâces du tête-à-tête se sont envolées. Madame est tout à coup devenue auteur. A force de lire et de feuilleter les romans, les mémoires et les préfaces, la fumée littéraire a fini par lui monter aussi au cerveau; adieu donc la sécurité, adieu la confiance. Il règne ici un faux parfum d'hôtel Rambouillet qui ne se dissipera plus. Voiture et Ménage ont passé sur ces coussins. Voyez-vous ces fauteuils? Ils ont assisté hier à une lecture romaine ou gauloise; il en est même resté à cette causeuse un faux air de chaise curule. On sonne à la porte! Qui va là? est-ce un libraire? est-ce un prote d'imprimerie? Ah! tout est changé; et quoi de plus cruel que de voir le démon du style et de la publicité engloutir ainsi tant de commerces heureux, aimables, de vieilles amitiés souvent? Mais qu'y faire? Nous nous soumettons bien aux spéculateurs, aux politiques de fauteuils, aux archéologues, aux centaures, aux poëtes à l'eau de lavande, aux gourmets, aux philanthrophes industriels, et même aux horticulteurs; il faut donc aussi nous soumettre aux muses.

Il en est d'ailleurs de ce titre de *Muse* comme de celui de *Bas-Bleu*, titre beaucoup plus général et qui pèse aujourd'hui sur un certain nombre de femmes célèbres, titre qui n'a rien d'offensant, si, au lieu de chercher à le désavouer, on l'accepte au contraire, et on s'en targue comme un sergent se targue de ses chevrons.

A quoi donc faut-il attribuer quelques méchants brocards, quelques quolibets de hasard, aussitôt oubliés que lancés, qui ont été adressés, de loin en loin, à Paris et à Londres, à la congrégation des Bas-Bleus anglais et français ou anglaises et françaises.

Ces traits doivent être imputés, suivant nous, à cette prétention de certains Bas-Bleus, de vouloir paraître repousser ce qu'ils

ou elles avaient au fait brigué et obtenu ; prétention insupportable à tout le genre humain. En effet, est-ce que la fleur produite par l'églantier peut s'appeler autrement que rose sauvage ? Est-ce que le lauréat académique, c'est-à-dire le Bas-Bleu au masculin, ne s'appelle pas à la fois rhéteur, citateur et solliciteur ? Pourquoi donc la femme auteur qui comprend, médite, pérore et écrit, refuserait-elle de s'appeler Bas-Bleu? C'est là une dénomination claire, simple, et qui a d'ailleurs le triple avantage d'être commode à prononcer, imitée de l'anglais et déjà populaire en France jusqu'à un certain point.

Oui, dussiez-vous nous accuser de dérision ou d'irrévérence, matrones de la publicité, et vous, nymphes littéraires, pastourelles des verts pâturages de la strophe et de la rime, nous voudrions que, sur certaines cartes de visite, on lût désormais : « Madame la baronne une telle, *Bas-Bleu*. »

Vous vous offensez; eh ! pourquoi ? A quoi bon taire ou cacher, à la porte d'une antichambre ou sur une carte de visite, ce qui a été publiquement dénoncé par le frontispice d'un livre ? Le titre vous fait peur ; mais un siècle bien autrement correct et régulier que le nôtre, le XVIIe siècle, n'a-t-il pas eu, lui aussi, ses Bas-Bleus sous un autre nom ? Vos grand'mères *les Précieuses* ont eu leur règne sous Louis XIV. Aucune femme de ce temps-là ne craignait de se voir inscrite sur le registre du goût et du bel-esprit. La vive et diserte duchesse de Longueville n'hésita pas à commander en chef le camp des *Précieuses*; la bonne et sensible La Fayette servait sous le même drapeau ; Madame de Sévigné elle-même, cette reine du style, était une Précieuse aussi.

Plus tard, il est vrai, un petit comédien de la troupe de Monsieur, un rieur maudit, Molière, s'avisa de tourner en ridicule et de mettre en comédie ce surnom de *Précieuse*. Le surnom fut tué ; mais les sentiments, les exigences de goût et de compagnie qui l'avaient fait naître, n'en subsistèrent pas moins.

Or, avant qu'un autre rieur, un autre Molière ou un autre hasard ne fasse pour ce nom de *Bas-Bleu* ce qui a été fait pour celui de *Précieuse*, c'est-à-dire ne le rende ridicule, saisissez-vous-en donc, mesdames, comme d'un point de ralliement, comme d'un bouclier ; n'hésitez pas à attacher vos noms propres à cette devise, ô vous, romanciers, historiens, philosophes en jupes, qui n'avez de féminin ni dans le dictionnaire de l'Académie, ni dans

le dictionnaire de l'usage ; désarmez le quolibet en vous l'appropriant. « Courez, comme dit La Bruyère, au-devant du ridicule, afin que le ridicule ne vous atteigne pas. » Faites-vous Bas-Bleus, si vous voulez ne plus être appelés Bas-Bleus.

Nous avions besoin, en vérité, de ces aveux et de cet appel à toutes les femmes auteurs sensées et sensibles, avant de dire ce que ce sera ce petit monument que nous annonçons, cette petite histoire que nous avons appelée : *une Galerie de Bas-Bleus.*

Ce ne sera, comme on le voit déjà, ni un trésor de railleries et d'épigrammes, ni une colonne élevée au scandale, ni un musée personnel et hardi, dans le genre des *Dames galantes* de Brantôme ou de la satire de Boileau contre les femmes.

Nous viserons avant tout, au contraire, à la candeur, à la bonne foi critique. Nous n'irons pas nous informer s'il est à regretter ou non que telle main, blanche et bien faite, ait ôté son gant pour se tremper dans l'encrier. Nous chercherons à nous rendre compte, avant tout, des chefs-d'œuvre que ces doigts de femme auront enfantés en se promenant sur le papier. Nous mettrons, s'il se peut, quelque ordre dans ce royaume remuant, volage, qu'on appelle le royaume des femmes auteurs. Nous aurons Bas-Bleu Ier, Bas-Bleu II, Bas-Bleu III ; nous exposerons et classerons les têtes couronnées de la littérature féminine, comme on dispose les plantes sèches d'un herbier, ou comme Mézeray et Velly classent et numérotent les rois de France des anciennes races.

Grâce à ces soins, notre crayon pourra-t-il faire autrement que d'être indulgent et léger, quand le nom figurera au bas de chaque portrait ?

Cependant, si l'original a des traits qui prêtent naturellement au rire ou à une honnête causticité, sans doute nous ne nous chargerons pas de le redresser. Nous n'agirons pas à la manière de ces peintres de portraits qui peignent les petites-maîtresses avec de l'eau de la fontaine de Jouvence ; nous ne laisserons échapper ni une prétention, ni une pensée forte, ni un chef-d'œuvre, ni une ride ; nous briserons le vieil encensoir de la galanterie française, en demandant à Plutarque de nous prêter quelquefois sa plume de bronze. Puissions-nous accomplir cette histoire des *femmes illustres*, que la comtesse de Chare y demandait, suivant Voltaire, à l'abbé de Châteauneuf !

C'est ainsi seulement, c'est avec cette mâle fermeté de l'historiographe, ou même du nécrologue, qu'il est permis de peindre aujourd'hui ces femmes, jeunes ou vieilles, qui s'occupent d'idées et de style.

Otez-nous, au contraire, cette ressource ; faites-nous courtisan au lieu d'être historiographe, que devient notre mission? Quelle médisance ! quel scandale ! C'est alors, vraiment, qu'on va voir se déchaîner contre les écrivains du beau sexe le vieux tigre de l'épigramme et de la conjecture.

Examinez en effet le Bas-Bleu, pris en général, comme fait, comme abstraction, sans pièce justificative d'âge ou de figure. Quoi de plus redoutable? quoi de plus singulier? quoi de plus dangereux? Alors le mot seul peut vraiment occasionner quelque sentiment de répugnance et d'effroi.

On s'est moqué de plusieurs classes d'honnêtes gens qui n'avaient que le tort de se trouver un peu plus en dehors que le reste; les rieurs de profession se sont pris aux médecins, aux avocats, aux plaideurs, aux procureurs, aux poëtes, aux coquettes, gentilshommes. Mais le Bas-Bleu! si on voulait aussi le prendre à partie, quel chapitre de mœurs! quel élément de moquerie! quel texte satirique, n'avait pas déjà émoussé ses dents contre la cuirasse de quelques Jeanne d'Arc littéraires!

Le Bas-Bleu nous menace, nous assiége; il est partout, dans les salons, dans les cercles, dans les foyers, en Suisse, en Hollande, en Belgique, à Florence, à Venise, chez vous peut-être, oui, chez vous.

Vous vous rassurez, vous êtes célibataire. N'importe, à une heure indue, à dix heures du matin, on ouvre votre porte, on nargue vos dieux lares; quelqu'un entre, s'installe devant vous, ouvre la bouche, roule les prunelles, déroule un manuscrit et commence une lecture à haute voix, lecture despotique, accablante, qui vous défend de remuer, de sortir, de sourire ou de parler.

Quel est donc cet hôte singulier? Est-ce un homme? est-ce une femme? est-ce un démon? est-ce un esprit? C'est un Bas-Bleu, le Bas-Bleu gaulois, et malheur à vous! Vous venez d'être piqué et mordu sans vous en douter par le Bas-Bleu de la pire espèce, celui qui représente l'émancipation féminine au huitième degré; capote convexe, voix mâle, théories sociales, moustaches.

Apprêtez-vous à entendre citer pêle-mêle, dans une espèce de grimoire, Martin Luther, Saint-Simon, Diderot, Albert-le-Grand, Jean-Jacques, Bentham, Jésus-Christ, le compère Mathieu. A la fin de la visite, vous êtes solennellement invité à vouloir bien participer à des vendredis néoplatoniciens, où l'on discute les droits de l'homme et de la femme, et où l'on mange un dindon. Le Bas-Bleu gaulois vous emprunte, en se retirant, 30 francs pour faire rôtir le dindon.

Autrefois les oncles et les tuteurs recommandaient surtout à leurs neveux et pupilles de bien se garder des dangereux amours de coquettes ou d'actrices ; aujourd'hui, on dirait volontiers aux jeunes gens sans expérience : — Défiez-vous des amours de Bas-Bleus.

Ainsi en province et dans un certain monde, on vous soutiendra qu'il existe véritablement à Paris un Bas-Bleu, grand-maître, petit-fils de Bossuet, qui vous fascine les cœurs en jetant de la poudre aux yeux du genre humain. Ce Bas-Bleu est un phénomène ; style d'aigle, phrase de prophète, et quel langage ! Bien taillé, vigoureux, mais dangereux à respirer, dit-on, et dont on a tort de vouloir s'enivrer, parce qu'il vous change tout à coup un idolâtre de vingt-cinq ans en un soldat de la Moskowa.

Il est convenu, du reste, que le Bas-Bleu pris en général doit avoir le système de la sensibilité très-développé, et avoir ou avoir eu les passions très-vives. Il adore le vent, les éclairs, les tempêtes, les tonnerres, les volcans, les précipices, les tourbillons et la physique. Vous lui dites en soupirant : « Oh ! mon cher ange, je vous aime ! » Et le Bas-Bleu vous répond sans soupirer : « *Abrakadabra !* »

Ensuite, toujours en exploitant le terrain vague et illimité de la satire, pourrions-nous ne pas peindre le Bas-Bleu parisien, décoré de faux marabouts, qui languit, soupire et engraisse ! Pauvre âme ! pauvre tige ! pauvre existence ! approchez-vous de cette reine de l'élégie aristocratique. Ecoutez un peu les sons de cette voix, musicalement composée comme les notes d'un petit harmonica. Remarquez ce bras délicieusement posé par M. Devéria, et cette coiffure, d'après M. Tony Johannot ; cette noble et belle tête de femme, chargée d'élégance, d'épis dorés et de grappes de groseilles. Savourez aussi l'orgeat de cette conversation limpide, enivrante... Eh quoi vous vous éloignez tout à coup ! vos traits

se crispent ! vous parlez d'absinthe et de vinaigre !... Eh non, cessez de vous effrayer ; ce que vous prenez pour du vinaigre n'est autre chose qu'un bon mot, un peu vif, il est vrai, un peu assaisonné, mais que le Bas-Bleu aristocrate n'en a pas moins déjà prêté et emprunté plusieurs fois, depuis seize ans et demi, à ses belles-sœurs, à ses cousines, à ses tantes, à ses nièces, ou à ses bonnes amies, qui ont un petit esprit et de beaux chevaux à leur voiture. Le Bas-Bleu élégiaque fait surtout fureur dans les départements.

D'ailleurs, est-ce que chaque petite ville, chaque canton n'a pas son Bas-Bleu, enlevé comme par miracle, à la tissanderie, à la rouennerie, ou à la boulangerie à la mécanique ! Un journaliste, muni d'un passeport avec le simple titre d'*homme de lettres*, devient une espèce de pierre aimantée qui attire tous les Bas-Bleus des provinces qu'il traverse. Le Bas-Bleu provincial est ordinairement l'oracle du chef-lieu : on valse comme il valse, on rit quand il sourit. D'ailleurs, en province, on n'admet pas de demi-perfections. Une femme a-t-elle de l'embonpoint, une place de receveur pour mari et un cou-de-pied bien fait ? ses vers sont excellents, cela va de soi-même.

Enfin, en tête d'une galerie de ce genre, purement arbitraire, comme on voit, pourrait-on oublier le Bas-Bleu sexagénaire, espèce de Briarée de la conversation, qui pérore, gesticule ; beau dragon, vraiment ! une palinodie perpétuelle, un déluge de cris, de gestes, d'adverbes, de superlatifs et d'interjections ? Quel feu ! quelle vigueur ! quel caractère ! quelle langue surtout, bigarrée, chamarrée, fougueuse, violente, universelle, superbe ! Et dites, après cela, que le style fatigue, que les livres exténuent. Voyez, après trente ouvrages, cette force, ce maintien ! Un de nos amis, qui causait littérature un jour avec un Bas-Bleu sexagénaire, nous a assuré en avoir reçu un petit soufflet à poing fermé. Il est vrai qu'il s'agissait de savoir si le madrigal était encore à la mode, et que ceci se passait dans le tête-à-tête.

Mais quel nom conviendrait-il de mettre au bas de ces portraits de femmes auteurs ? Aucun, en vérité, à moins que l'allusion, cette amie aux paroles empoisonnées, ne veuille s'en mêler. Ces portraits n'appartiennent à personne, pas plus que telle figure bizarre qu'il vous plairait de crayonner sur les murs dans un moment d'ennui.

Sans doute les Bas-Bleus, pris comme sujets d'imagination et de fantaisie, pourraient fournir le sujet d'un poëme grandiose et curieux. Mais ce poëme qui oserait le tenter? Serait-ce Dante? Serait-ce Rabelais? Serait-ce Byron?

Qui donc oserait jamais prendre la trompette et les pinceaux de l'épopée pour montrer ce vaste théâtre, où se précipitent, s'agitent et se confondent les Bas-Bleus de tous les temps? Comment retracer ce spectacle sous des traits assez grands et assez fiers? Montrer la jeune fille venant se sacrifier elle-même sur l'autel du roman, le grainetier ou le parfumeur réclamant et ramenant au comptoir sa femme montée sur le trépied de la rime, l'amant ne trouvant plus qu'une couronne de chêne à la place des cheveux noirs de sa maîtresse, le mari forcé d'embrasser, tous les matins, Vaugelas, Aulu-Gelle ou d'Olivet; les cuisines, les tourne-broches, devenus tout à coup phalanstériens; une lutte acharnée de femmes de lettres à gens de lettres, la littérature des deux genres? Quel carnage de style! quelle mêlée d'épithètes! Quelle prise et quel assaut de bonnets à barbe méthamorphosés en casques, de sublime tombé en quenouille, ou de pathos déguisé en amazone!

Mais, hélas! puisque le don de chanter et d'embrasser le côté poétique d'un tel sujet nous est refusé, contentons-nous donc du côté positif et spécial.

Opposons à cette peinture surnaturelle un simple exposé de ce qui se passe aujourd'hui chez la plupart de nos femmes auteurs. Élevons, à défaut d'un Panthéon ou d'une forteresse, un édifice paisible où chaque Bas-Bleu aura son rang et sa place.

Peignons surtout l'intimité respectée par la poésie, la muse devenue ménagère; les nouvelles mariées ne poursuivant les guirlandes littéraires que pour les déposer sur le front d'un mari, ne récoltant les lauriers de la gloire que pour en faire hommage à la boutonnière des dieux pénates, aux épices du ménage ou à la surface d'un jambon patriarcal.

Allons, mesdames, allons, cessez de cacher ainsi vos visages que le génie enflamme. Bas-Bleus modestes, Bas-Bleus sublimes, accourez, et songez qu'il y va peut-être ici de toute la république des lettres féminines. Ne souffrez plus que des censeurs rigoureux et incommodes vous affublent au hasard de sobriquets, de ridicules qui ne vous appartiennent pas, vous enlaidissent à plaisir, vous

contestent non-seulement la grâce, non-seulement la jeunesse et le sourire, mais encore le droit de tenir une plume.

Oui, vous avez le droit d'écrire, de penser et de corriger des épreuves d'imprimerie, comme vos oppresseurs naturels. Le génie n'a point de sexe, on ne trouve guère parmi les femmes auteurs, il est vrai, d'athlètes, ni de soldats aux gardes, mais cela n'exclut pas la possibilité d'y rencontrer de grands poëtes ou de grands penseurs. Et si Apollon ne s'est jamais changé en femme, du moins peut-on dire qu'Apollon a toujours aimé les nymphes et les femmes plus qu'aucun autre dieu.

Ainsi, vous le voyez, cette galerie qui s'annonçait d'abord comme une œuvre de haut scandale, de grande attaque et d'acharnement sans fin, sera faite au contraire de manière à n'irriter personne. Les Bas-Bleus seront classés comme les grands hommes, et la collection de leurs œuvres et de leurs portraits n'aura rien de plus redoutable que tant d'honnêtes et tranquilles biographies qui se construisent çà et là, en se copiant les unes les autres. Seulement, notre galerie ne copiera pas servilement ses devancières, attendu qu'elle aura le privilége de n'en point avoir.

Ainsi seront à jamais consacrés les droits et les titres de la littérature et de la pensée chez les femmes. Venez donc à nous, enthousiastes de province, biographes de la médisance, trompettes des lectures intimes, commentateurs de l'éventail ou du corset, vous qui connaissez à fond toutes les muses de la Champagne, de la Normandie, les Saphos picardes; vous aussi qui avez été éperduement amoureux de quelques nouvelles philosophiques ou de traités de morale déguisés en femmes, et vous, libraires achalandés dans les salons, éditeurs du grand monde, qui ramassez une feuille de rose ou une dame de trèfle sous une table de jeu, pour en composer de petits mémoires en six gros volumes, venez à nous, entourez-nous de détails, de renseignements, secondez-nous, chevaliers, paladins, intendants, gentilshommes ordinaires de la littérature des Bas-Bleus.

Et à présent que la glace est rompue, que la première pierre du bâtiment est posée, commençons, et ne nous inquiétons ni des récriminations, ni des éclairs de fureur, qui pourront jaillir de certains verres de lunettes. Femmes illustres, vous nous lapiderez aujourd'hui peut-être, sauf à nous porter en triomphe demain, au nom de votre popularité.

Notre galerie s'ouvre, entre qui voudra! Le premier portrait que nous y suspendrons, sera celui du roi des Bas-Bleus, de très-haute, très-digne et très-puissante majesté Bas-Bleu Ier, madame.... Veuillez attendre jusqu'à un autre dimanche.

ARNOULD FREMY.

Académie Royale de Musique.

DUPREZ.

J'arrive bien tard pour parler de Duprez; le public s'est déjà prononcé d'une façon éclatante en faveur du ténor italien, qui retourne à sa patrie et vient prendre possession d'un *asile héréditaire*, bien précieux pour le chanteur et pour nous. La voix de Duprez était une énigme ; l'Italie l'a transformée de telle sorte, que les moins instruits sur ce point étaient ceux qui l'avaient entendue de 1826 à 1828, avant l'émigration de l'artiste. Duprez nous a révélé cette voix qu'il s'est faite, il nous a dit le mot de l'énigme, et cette confidence a d'abord séduit les plus difficiles par son charme et sa douceur; elle a porté bientôt son retentissement dans la salle entière et jusque dans les corridors.

La voix de Duprez s'élève jusqu'à l'*ut*, au *ré* même, celui que l'on pose sur la quatrième ligne, la clé étant celle de *sol*. Elle descend et s'arrête au *ré* de la double octave basse. Voilà sans doute un riche ravalement, deux octaves en voix de poitrine, mais je compte ici les sons vibrants avec éclat, et ceux dont l'émission ne peut être hasardée qu'à la faveur de l'allure tranquille du morceau, de l'extrême réserve de l'accompagnement. Le fort de cette voix est au cœur de l'organe, la sixte d'*ut* en *la* sonne admirablement; faites manœuvrer Duprez dans cette région, il charmera par la douceur de timbre, la rondeur de ses sons, une mise de voix parfaite, une justesse exquise, il lancera la foudre, s'il le faut. L'air de *Guillaume Tell*, *Asile héréditaire*, s'est fort heureusement rencontré pour nous livrer le chanteur gou-

vernant à son aise des armes dont il est sûr, et qui ne doivent pas le trahir. Le virtuose s'est montré complet dans cet air. La mélodie suave de l'*adagio*, a séduit tous les cœurs, le chant guerrier a sonné comme une trompette, il a transporté l'auditoire, et pourtant Duprez retenait le mouvement de ce motif écrit par Rossini, pour être dit plus vivement. L'énergie du chanteur, la puissance de son organe, ont produit une sensation merveilleuse, on croyait marcher au pas de charge, tant cet air avait de chaleur et de verve; l'adroit chanteur nous entraînait au pas ordinaire.

Duprez n'emploie que très-rarement la voix mixte pour les sons de la quinte la plus élevée de sa voix. Je n'approuve point cette réserve; certes il est beau d'attaquer franchement et de tirer de sa poitrine, des notes que beaucoup d'autres élaborent dans leur tête, mais il faut que le résultat en soit parfaitement heureux. Je pense que si Duprez avait recours à la voix mixte pour la dernière partie de l'*adagio* du trio de *Guillaume Tell*, lorsque sa voix est longtemps arrêtée sur le *si naturel*, le *la dièze*, lorsqu'il dit : *Je ne te verrai plus*, en touchant les cordes *sol*, *la*, *si*, le trait de mélodie aurait infiniment plus de charme, une expression moins stridente, moins déchirante sans doute, mais plus douce, plus tendre, et qui donnerait une plus entière satisfaction au cœur comme à l'oreille. En musique il faut peu déchirer; ces tons aigus de Duprez sont, dans cette position, un peu tiraillés, arrachés du gosier, et, leur justesse n'étant pas toujours irréprochable, il en résulte un effet dont la voix mixte effacerait les aspérités.

Voilà ce que j'écrivais après avoir entendu pour la première fois notre nouveau ténor, et mon observation était juste. Mais depuis lors le paladin musical s'est affermi sur ses étriers; il attaque, tient et conclut à merveille la phrase si pathétique de Rossini; ses accents pleins de vérité, son cri de douleur, touchent vivement, font verser des larmes; ils sont d'une puissance dramatique à qui rien ne résiste. J'aurais dû supprimer ces quinze lignes de critique; je les laisse, afin de prouver que j'ai mis bas les armes du moment où la réussite a justifié l'audace du virtuose. Puisque le thème n'est plus le même, il faut bien changer les variations.

La sixte médiaire d'*ut* en *la* sonne chez Duprez d'une manière

admirable. Le *si bémol* qui vient après, à l'aigu, est faible, le *si naturel*, bien que plus élevé, sort mieux, l'*ut* et le *ré* ont peu d'éclat. Je vous ai déjà dit que tous ces sons partaient de la poitrine. Ainsi lorsque après un motif suave, tel que, *O Mathilde idole de mon âme !* que notre premier ténor présente avec une grâce, une élégance, un charme parfaits, arrive un trait de vigueur à l'aigu tel que : *Haine ! malheur à nos tyrans !* Ce trait d'éclat et de puissance, placé sur le *si bémol*, note faible de Duprez, ne produit pas tout l'effet que l'on s'était promis.

Mais dans la strette du trio, nous n'avons pas de *si bémol*, le *la* est la note la plus aiguë, et c'est de ce point que le chanteur descend. Pourquoi donc cette voix si belle et si franche couronne-t-elle si imparfaitement les deux parties vocales qui manœuvrent avec elle ? Je vais vous en donner la raison. L'organe de Duprez sonne bien, si vous lui donnez le temps de préparer et de lancer la note essentielle. La soupape de sa voix n'agit point avec la même prestesse que la soupape d'un jeu de cymbale, de doublette ou de larigot, il faut que le chanteur prenne ses temps; si vous le pressez trop dans sa marche, il abandonne la partie, ou du moins ne fait que l'indiquer. Voilà pourquoi Duprez se plaît à ralentir le mouvement quand il en est le maître. Si cette manière de procéder est un défaut, c'est celui des grands chanteurs, les acteurs à voix peu exercée, les comédiens asthmatiques vont toujours un train de poste, ils se hâtent d'expédier des notes qu'ils ne sauraient tenir, et la véhémence de leur débit jointe à la rapidité de l'orchestre, sait encore enlever l'applaudissement. Duprez s'empare de la note, la tient, la serre, la caresse ou la rudoie, il ne la quittera que quand il aura pu vous la porter au fond du cœur. Faites attention surtout à la conclusion de ses phrases ; voyez avec quel artifice sa voix arrive au point d'arrêt. Comme elle est forte, gracieuse, calme, quand elle attaque la dernière note d'un motif ! L'oiseau se pose si légèrement sur une feuille, qu'il n'en fait pas courber la tige. Écoutez ce passage : *Où mes yeux s'ouvrirent au jour*, et jugez.

Bien des personnes ont fait un reproche à Levasseur, à Dérivis, de la vigueur qu'ils mettent dans cette strette du trio, disant que les basses chantantes devraient donner moins de voix, afin de ne pas étouffer le ténor qui porte la note mélodique. Levasseur et Dérivis agissent comme par le passé, leurs voix fournissent le

son accoutumé ; s'ils se modéraient à cause de Duprez, il faudraient que l'orchestre suivît la même marche, et alors l'effet serait totalement perdu.

Le chevalier de Rafelis, gentilhomme provençal, était le dix-huitième garçon de sa noble famille. Toutes les fois que les manches de ses vêtements se perçaient au coude, ou se raccourcissaient vers les poignets, le marquis, son père, disait : « Appelez le tailleur, et qu'il habille cet enfant! » plus tard, il dit ce jeune homme. La marquise l'interrompait aussitôt : « A quoi bon le tailleur? Suivez-moi, chevalier, j'ai ce qu'il vous faut. » Elle le menait auprès d'un immense bahut, où les nippes des dix-sept-frères étaient conservées avec soin. On essayait les habits au chevalier ; il fut toujours assez malheureux pour en trouver un qui lui pinçait la taille à ravir. « Quelle joie ! me disait-il, quelle joie! quand je partis pour aller au régiment! je devais y trouver enfin un habit neuf, l'uniforme. »

L'infortune dont se plaignait ce brave gentilhomme serait aujourd'hui le comble du bonheur pour Duprez. S'il avait à choisir sur les rôles écrits pour dix-sept ténors, certes il en trouverait beaucoup qui lui conviendraient parfaitement ; la chance serait belle. Ce chanteur est obligé de suivre la trace de Nourrit, dont les moyens et le genre de talent sont en opposition fréquente avec les ressources de Duprez. Nourrit possède une vigueur musculaire qui lui permet d'attaquer les notes aiguës avec confiance, pour les faire vibrer avec éclat sur certains traits, sur des cadences finales, soutenues par toutes les forces de l'orchestre.

Si Duprez nous refuse quelques notes vibrantes dans la partie sur-aiguë de la voix de ténor, que de choses précieuses ne nous offre-t-il pas en compensation! Le public a si bien apprécié le mérite du grand chanteur, qu'il a, sur-le-champ, accepté le marché proposé par Duprez. Le public connaît les petits écueils, les bas-fonds ; mais il sait aussi dans quelle mer de délices *l'habile nautonnier* doit le faire voguer. Ces écueils, ces accrocs disparaîtront dans un rôle nouveau, taillé en plein drap pour Duprez ; l'étoffe est large, elle est belle. Ce chanteur doit faire une révolution à l'Académie royale de Musique ; il y ramènera la mélodie : heureux s'il trouve un maître qui le seconde parfaitement !

Duprez ne fait pas de roulades, et voilà que plus d'un amateur de l'ancien genre français en a manifesté sa joie. Les vieilles phrases faites par Geoffroy, de discordante et gothique mémoire, le mot favori de ce butor musical, se sont fait entendre dans le foyer : « Nous n'aurons plus de gargouillades ! » s'écriaient-ils avec transport. Je ne vois pas qu'on vous en ait jamais donné beaucoup à ce théâtre ; je ne vois pas que ce fût une calamité pour nous, si Duprez chantait le rôle du comte Ory tel qu'il l'a fait entendre aux Italiens il y a six ans. Le succès qu'il obtint dans cet opéra charmant fut tel, il donna tant de représentations du *Comte Ory* dans toutes les grandes villes d'Italie, que le nom de comte Ory lui était resté.

Duprez est âgé de vingt-neuf à trente ans ; il est né à Paris, et c'est à l'école de Choron qu'il a reçu d'excellentes leçons, dont il a su profiter. Encore enfant, il chantait déjà avec cette expression touchante, cette pureté de style, cette solidité de talent que l'on admire tant aujourd'hui. J'ai suivi ses progrès jusqu'à son départ pour l'Italie. A son début à l'Académie royale de Musique, j'ai retrouvé la même manière de chanter, plus la vigueur sonore et les perfectionnements qu'il avait apportés de la terre classique. Quelqu'un manquait au triomphe de notre ténor : c'est ce brave Choron, son maître ; il avait annoncé tout ce qui s'est réalisé. — « Vous voyez cet enfant, nous disait-il, ce sera le plus grand chanteur de France ; il l'est même déjà. » En effet, Duprez exécutait alors, avec sa voix enfantine, l'air de *Stratonice : O des amants déité tutélaire*, celui de *Joseph*, les scènes d'*Orphée*, en professeur ; son organe avait déjà autant de charme et de séduction. Choron amenait une petite troupe d'élite chez M. Bertin, tous les samedis ; j'étais leur accompagnateur, ce rôle était bien difficile à remplir avec des virtuoses bambins, dont la voix muait, et qu'il fallait accompagner un ton, deux tons, une tierce, une quarte même plus bas que le texte écrit. Ce diapason changeait, du moins pour quelques-uns, à chaque séance. — « Chante, Duprez, chante pour moi tout seul, » lui disait Choron, et Duprez commençait un air. — « Non, tais-toi; va-t-en, polisson; tu me fais mal, tu me donnes des crispations; c'est trop bien ; va-t-en, va-t-en. »

Duprez parut sur la scène de l'Odéon, en 1826 ; on apprécia son talent de chanteur, mais sa voix avait trop peu d'éclat pour

faire une grande sensation. Il triompha pourtant dans *Don Juan ;* il dit l'air d'Ottavio d'une manière élégante et noble, exécuta les roulades avec une agilité parfaite, et le public enchanté lui faisait répéter ce bel air à chaque représentation. Cet habile ténor parut à l'Opéra-Comique, se fit remarquer dans *la Dame Blanche*, et pourtant n'obtint, dans les ouvrages nouveaux, que des rôles indignes de lui. C'est après ce second essai qu'il se décida à partir pour l'Italie. *Le Comte Ory*, cette partition de Rossini, qui n'avait point encore passé les Alpes, lui servit de passeport et le lança de la manière la plus heureuse sur les petits et sur les grands théâtres. Quelques années après, Gilbert Duprez tenait le rang suprême parmi les ténors en faveur en Italie ; les maîtres écrivaient pour lui ; Naples, Rome, Florence, Venise, se disputaient le virtuose français.

En rentrant à Paris, Duprez n'a pas changé de patron ; c'est sous la bannière de Rossini qu'il s'est présenté à notre Grand-Opéra. Sa venue nous a rendu *Guillaume Tell*, admirable chef-d'œuvre, depuis longtemps négligé, lacéré, dont quelques fragments venaient de temps à autre servir de cortége au *Diable boiteux*, à *l'Ile des Pirates*. Duprez a mis en lumière l'air d'Arnold, que je n'avais point oublié ; mais dont le public avait perdu la mémoire. Cet air s'était égaré, était resté dans la mêlée, après une de ces escarmouches qui ont tant de fois attaqué cette partition et lui ont enlevé peu à peu de quoi faire un autre opéra superbe. L'*adagio* de cet air est d'une expression, d'un charme ravissants, et le chanteur l'exécute dans la perfection. L'*allegro* se fait remarquer par sa fierté belliqueuse, et son motif principal est formé avec la mélodie d'un ranz des vaches, souvenir musical, trait spirituel, qui caractérise à merveille le cri de guerre d'un héros des montagnes, d'un pâtre devenu soldat.

Duprez prononce de la manière la plus distincte ; sa bouche s'ouvre pour donner le plus libre passage à la voix. Cette prononciation nette et claire est presque une perfidie quand il s'agit des paroles de *Guillaume Tell ;* toutes les phrases ridicules, les expressions grotesques ; la niaiserie du livret, se montrent au plus grand jour. Rossini avait bien des livrets à sa disposition; il a choisi le pire, et c'est un défi qu'il s'est porté à lui-même ; il a voulu triompher sans le secours du *poëte*. Est-il possible de

construire plus mal un final ? Trois chœurs arrivent l'un après l'autre ; chacun sait ce qu'il vient faire au rendez-vous ; la scène finit comme elle a commencé ; rien ne doit en troubler la monotonie, aucun événement ne jettera le trouble parmi les conjurés. L'absurdité de cette scène, nulle sous le rapport dramatique, véritable chant au repos, l'arme au bras, d'une nullité plus désespérante encore sous le rapport du dessin musical, devait arrêter le compositeur. Non, Rossini a voulu tenter ce tour de force; il a réussi à captiver l'attention par la richesse, l'abondance, la variété prodigieuse des motifs qu'il a versés à pleines mains dans ce finale. Si le drame languit, la musique intéresse vivement, et l'on admire le sublime tableau de Rossini.

Voulez-vous juger par les yeux seulement si une femme est cantatrice habile ? faites-lui jouer le rôle de Késie dans *le Calife de Bagdad*. Bouchez-vous les oreilles, et voyez-la dans la valse de son grand air. Si elle se donne beaucoup de mouvement; si elle combine gracieusement ses gestes, ses pas; si elle veut se montrer pantomime, danseuse, et plaire par les séductions de ce jeu de scène ; croyez qu'elle n'a pas une grande confiance dans le pouvoir de sa voix. La cantatrice indiquera les pas, posera tranquillement une main sur sa hanche, se balancera sans perdre terre, afin de ne pas gêner sa respiration. La force de son talent est toute dans son gosier, c'est la voix qui doit enlever l'applaudissement et ravir l'auditoire. Duprez joue très-convenablement, il séduit, il entraîne, et l'effet qu'il produit sur la scène est d'autant plus senti qu'il est obtenu par des moyens très-simples. Duprez est un excellent acteur d'opéra; je lui crois assez d'intelligence pour ne pas m'alarmer des progrès dramatiques, et d'une plus complète association de l'art du chanteur avec celui du comédien, que plusieurs voudront peut-être lui conseiller. Il dit le récitatif d'une manière parfaite ; il intéresse vivement dans cette déclamation musicale, qui semble ne devoir être écoutée que pour saisir et suivre le fil de l'intrigue.

Un virtuose tel que Duprez est un voisin quelquefois incommode pour la première femme qui doit chanter avec lui. Plus le son du ténor a de charme et de séduction, plus il est périlleux pour un soprane de porter la tierce ou la sixte avec lui dans un duo, de redire la mélodie déjà posée avec tant d'élégance. C'est

une épreuve de tous les jours ; le premier ténor et la *prima donna* sont destinés à se conter leurs amoureuses flammes (j'emprunte ce vieux mot au duo de *Guillaume Tell*) ; il faut donc que leurs voix se marient bien ensemble et forment une harmonie balancée sur tous les points. M[me] Dorus a déjà pleinement satisfait les plus difficiles ; les applaudissements qu'elle reçoit dans ses solos comme dans le duo du second acte, prouvent tous les soirs que le public sait apprécier les qualités précieuses de cette cantatrice, dont les progrès se sont fait remarquer d'une manière plus apparente encore en cette occasion. Sa voix est vibrante, forte, sonore, sans cesser d'être ronde et du timbre le plus flatteur. Dérivis est très-bien dons le rôle de Guillaume ; il prend en voix de poitrine certaines notes que son prédécesseur attaquait faiblement avec la voix de fausset ; c'est une heureuse licence, et je dois l'en féliciter. Levassseur est toujours excellent dans son petit rôle, et M[lle] Flécheux tient bien la partie de Jemmy, très-importante dans les ensembles. L'orchestre et les chœurs concourent puissamment à la belle exécution de cet opéra régénéré.

La reprise de *Guillaume Tell* a été solennelle ; le public entier accorde enfin à ce chef-d'œuvre le tribut d'admiration qu'il n'avait obtenu jusqu'à ce jour que des connaisseurs. La recette de lundi s'est élevée à 10,040 fr. Le titre de *Guillaume Tell* figurait seul sur l'affiche.

CASTIL-BLAZE.

Théâtre Anglais.

THE DUCHESS DE LAVALLIÈRE,

A PLAY IN FIVE ACTS, BY E. L. BULWER.

Il y a quelques jours à peine, nous avions à juger la *Vieillesse de Louis XIV*, et nous nous affligions de la légèreté avec laquelle deux écrivains français avaient traité l'une des figures les plus importantes de notre histoire ; aujourd'hui nous avons à nous prononcer sur une pièce où Louis XIV joue le premier rôle, composée parmi nous, à Paris même, mais par un écrivain anglais, dont les romans sont fort à la mode, par M. E.-L. Bulwer. Quoique *les Derniers jours de Pompeï* et *Rienzi* soient loin de valoir *Pelham* et *Eugène Aram*, cependant il n'est pas sans intérêt d'étudier la tentative dramatique de M. Bulwer. Cet essai n'est pas le premier que l'auteur ait fait ; car *Eugène Aram*, publié sous forme de roman, était d'abord destiné à paraître sur la scène, et plusieurs épigraphes du livre sont tirées de la tragédie inédite et peut-être inachevée. Malheureusement la courtoisie la plus indulgente ne nous permet pas d'applaudir l'œuvre nouvelle de M. Bulwer. Les personnages de *la Duchesse de La Vallière* n'appartiennent ni à l'histoire, ni à la poésie. A la réalité, qu'il méconnaissait volontairement, M. Bulwer a substitué une réalité triviale, qui n'est d'aucun pays, ni d'aucun temps, une réalité de coulisse, qui se prête à toutes les combinaisons théâtrales, mais si familière aux mémoires les plus paresseuses, que les premiers vers de chaque scène rappellent toujours les vers à venir.

Louis XIV, tel que nous le montre M. Bulwer, n'est qu'un égoïste impérieux ; il manque absolument de charme et de gran-

deur ; il expose la théorie de son caractère avec tant de franchise et de sécheresse, que l'amour de Melle de la Vallière est à peine intelligible. La bravoure, la magnificence, n'entrent pour rien dans son rôle ; c'est tout simplement un Turcaret qui veut être aimé pour son argent. Il est jeune, et il se conduit comme un vieillard blasé ; rien en lui ne révèle l'ardeur de la gloire et le goût de la vraie galanterie. Je ne puis croire que M. Bulwer ait eu l'intention de rapetisser le personnage de Louis XIV ; car une pareille intention serait directement contraire au but de sa pièce; mais, en vérité, la manière dont il a dessiné le roi de France est tout à fait inexplicable. Lorsqu'il arrive à Louis XIV de parler fête et carrousels, cet épisode de la conversation a l'air d'un hors-d'œuvre, et n'est pas amené par le mouvement général de la pensée.

Le duc de Lauzun, le comte de Grammont et le marquis de Montespan, destinés par l'auteur à représenter la cour de France dans la seconde moitié du XVIIe siècle, ne sont, à proprement parler, que des caricatures réprouvées par le bon sens aussi bien que par l'histoire. Le duc de Lauzun, qui, dans la pensée de M. Bulwer, signifie la même chose qu'Iago, justifie très-mal son origine littéraire. Il se donne pour un misérable, pour un homme sans cœur et sans foi, capable de tous les mensonges et de toutes les trahisons ; mais son rôle tout entier se réduit à la vanterie. Il parle, et il n'agit pas; et sa parole est de si mauvais ton, ses maximes d'immoralité sont si plates, que nous avons peine à comprendre l'engouement du roi pour ce bavardage ennuyeux. Le comte de Grammont est un bouffon de troisième classe, qui joue avec les mots, et gaspille les métaphores sans réussir à dérider l'auditoire. Si Louis XIV n'eût compté autour de lui que des courtisans aussi mal élevés, Versailles, assurément, n'eût pas été cité dans toute l'Europe comme un modèle achevé d'élégance et de grâce. Quant au marquis de Montespan, il sert de plastron au duc de Lauzun et au comte de Grammont, avec une docilité plus digne de pitié que de rire. Il s'adresse lui-même de si grossières plaisanteries, il s'avilit avec tant d'acharnement, qu'il n'y a pas de rôle possible pour lui, et que sa disgrâce passe inaperçue.

Le marquis de Bragelone, bien que taillé sur le patron de tous les amants trompés et généreux, intéresserait peut-être s'il parlait plus simplement ; mais il fait une si abondante consommation de

tropes et de paraboles, qu'il fatigue les oreilles les plus complaisantes. Il sermonne tous ceux qu'il rencontre, depuis le duc de Lauzun jusqu'au roi; mais comme il néglige de varier les formes de sa vertueuse indignation, l'attention lâche pied avant la fin de sa harangue.

Mme de la Vallière, mère de l'héroïne, est un personnage au moins inutile, puisqu'elle disparaît sans retour avant la fin du premier acte. D'ailleurs, c'est le second tome du marquis de Bragelone, à la colère près.

Mme De Montespan, si renommée à la cour de Louis XIV par la grâce ingénieuse de ses reparties, et plus encore par la verve satirique de ses portraits, n'est dans la pièce de M. Bulwer, qu'une intrigante de bas étage, sans esprit et sans gaieté, qui se vante de sa bassesse avec une impudeur niaise. Il est vrai que les contemporains n'attribuent pas à Mme de Montespan une sensibilité bien vive, et signalent en elle une femme de tête plutôt qu'une femme de cœur; pour peu cependant qu'elle fût, je ne dis pas spirituelle, mais seulement sensée, elle ne devait pas faire parade de sa perfidie en présence de ses alliés. Toutefois, je reconnais volontiers que des personnages tels que la marquise de Montespan et le duc de Lauzun de M. Bulwer sont d'une grande utilité pour la construction d'un drame vulgaire, et simplifient singulièrement la marche de la fable.

Louise de La Vallière n'a pas été plus respectée que Louis XIV ou Lauzun par M. Bulwer Au lieu d'être tour à tour naïve et passionnée, de pleurer sa faute dans la solitude, et d'oublier Dieu en présence de son amant, elle fatigue le roi de ses regrets et de son repentir. Elle engage avec lui des querelles interminables; elle explique ses scrupules, comme si la résistance pouvait effacer le passé; elle attaque de front le caractère de Louis XIV, comme le ferait une femme sans amour, et semble prendre plaisir à l'irriter, tant elle met de maladresse dans l'expression de sa douleur. Y a-t-il au monde une femme de seize ans, amoureuse, aimée, maîtresse de l'homme à qui elle s'est librement donnée, assez gauche pour insister, en sa présence, sur le mérite d'un autre homme? Si cette bévue est un moyen dramatique, un élément de rupture entre le roi et Mlle de La Vallière, c'est un moyen bien mal choisi, car il viole toutes les lois de la vraisemblance et du bon sens. Tout le monde sait d'ailleurs que la première fuite à Chaillot de Mlle de

La Vallière ne fut pas motivée par des scrupules religieux, mais par les reproches que Louis XIV lui avait adressés sur son extrême discrétion.

Avec des personnages ainsi conçus, il était difficile que M. Bulwer composa une pièce vraiment poétique. Par la mesquinerie des caractères, il était condamné à construire une fable mesquine. Il a subi logiquement toutes les conséquences d'une première faute. Le premier acte se divise en deux parties : l'entretien de Mlle de La Vallière avec le marquis de Bragelone, son fiancé, et son arrivée à la cour de Fontainebleau. La première partie a le défaut très-grave de n'être pas claire. Louise de La Vallière n'ose dire ni à sa mère ni à son amant le véritable état de son cœur : elle s'exprime en termes ambigus ; et il semblerait naturel que la mère et l'amant se réunissent, sinon pour empêcher, du moins pour retarder le départ de Louise. Si le marquis de Bragelone aime vraiment sa fiancée, il ne doit pas se contenter de vagues explications. L'obscurité de ces premières scènes nuit beaucoup à l'intérêt que pourrait inspirer plus tard la conduite du marquis. L'arrivée à Fontainebleau de Mlle de La Vallière est trop brusquement annoncée. La conversation vulgaire de Grammont et de Lauzun prépare d'une façon insuffisante la scène entre le roi et Mlle de la Vallière. Cependant ce premier acte n'est pas le plus faible des cinq. Si je ne dis rien du dialogue entre Bertrand l'armurier et le marquis de Bragelone, placé entre les adieux et l'arrivée, c'est que ce dialogue traîne depuis longtemps dans les romans et au théâtre, et n'a aucune importance dans la conduite de la pièce.

Avec le second acte commence la lutte de l'amour et du devoir, lutte qui devrait remplir la pièce entière, mais qui n'a pas fourni à M. Bulwer le tiers de son ouvrage. Je ne sais rien de plus ridicule que la querelle de Bragelone et de Lauzun, dans les jardins de Fontainebleau. Si Bragelone a conçu des soupçons sur la pureté de sa fiancée, il devrait, pour s'éclairer, consulter un autre homme que Lauzun ; et quand il apprend, de la bouche d'un courtisan, l'amour de sa maîtresse pour le roi, il aurait quelque chose de mieux à faire que de mettre l'épée à la main. Quelle que soit la légèreté des paroles de Lauzun, Bragelone devrait se souvenir qu'il parle à un homme de plaisir, et que les maximes de la cour ne sont pas celles de l'église. Le seul parti sage serait de voir par ses yeux si Louise lui est restée fidèle.

Est-il vraisemblable que Mlle de La Valière, éprise du roi, heureuse de l'amour qu'elle ressent et qu'elle inspire, se rende aux premières remontrances d'un homme qu'elle n'aime plus, ou plutôt qu'elle n'a jamais aimé? Je ne le crois pas. M. Bulwer en a jugé autrement; car, dans sa pièce, Louise de La Vallière s'enfuit au couvent. La scène où Louis XIV vient enlever sa maîtresse, qui demande à Dieu de la protéger contre l'amour, aurait pu être belle, et ne demandait pas mieux; mais M. Bulwer n'a su y mettre que de la puérilité, de l'emphase et des effets de mélodrame.

Le troisième acte, le plus important et le plus dramatique, selon l'auteur, est consacré tout entier à la peinture des intrigues de cour. Il est impossible d'imaginer des trahisons plus innocentes, des inimitiés plus maladroites, des mensonges plus transparents, des embûches plus faciles à découvrir. Lauzun et Mme de Montespan, coalisés contre Mlle de La Vallière, inventent des piéges dignes d'un enfant. La maîtresse du roi se confie à sa rivale future avec une ingénuité dont il faut aller chercher le modèle dans les comédies de Berquin; elle charge Mme de Montespan de porter une lettre à Louis XIV, comme si elle n'avait pas à son service de messager plus sûr et plus discret. En vérité, tout ce troisième acte est d'une niaiserie si parfaite, tous ces courtisans jouent à la scélératesse avec une candeur si imperturbable, que M. Bulwer devrait obtenir un des prix Monthyon. Le ridicule de ce troisième acte fait le plus grand honneur à son caractère.

Le quatrième acte est celui où l'auteur a le plus inventé. Mais Dieu sait quel usage M. Bulwer a fait de son droit de poëte! Mme de Montespan a supplanté Mlle de La Vallière. Aussitôt Lauzun va demander au roi la permission d'épouser la duchesse délaissée, et le roi l'autorise à se faire agréer. N'est-ce pas là un ressort ingénieux? La duchesse refuse; et au moment où elle s'indigne avec justice contre l'ignoble conduite du roi, le marquis de Bragelone, dont la duchesse de La Vallière a pleuré la mort au troisième acte, reparaît tout à coup, mais déguisé en moine franciscain, et la sermonne tout à son aise. Comme elle croit reconnaître sa voix, il se fait passer pour le frère du marquis. La duchesse l'écoute patiemment et se décide, pour la seconde fois, à fuir au couvent. La première fois, c'était pour se

défendre ; la seconde, c'est pour expier sa faute et se consoler de l'abandon. Elle se retire, après avoir promis au franciscain de quitter la cour sans délai. Entre le roi ; c'est une nouvelle et magnifique occasion de haranguer ; le marquis devenu moine n'a garde de la laisser échapper. Il récite à Louis XIV un morceau ronflant sur le despotisme et l'hypocrisie, sur la débauche et l'égoïsme des cours, qui serait peut-être bien accueilli dans un *meeting* radical, mais qui, prononcé devant Louis XIV, n'a d'autre mérite que l'absurdité. Ce Bragelone est plus hardi que Bossuet, car Bossuet, pour troubler la conscience de Louis XIV, employait des circonlocutions très-polies, et n'aurait pas cru servir les intérêts de la morale et de l'Église en attaquant directement la conduite du monarque. Louis XIV, pour n'être pas en reste avec Bragelone, se résout à lui pardonner sa franchise, sans doute en faveur de l'éloquence du morceau. C'est une générosité vraiment royale. Resté seul avec la duchesse, Louis XIV lui demande si elle consent à épouser Lauzun. Louise de La Vallière, après avoir répondu négativement à cette première question lui donne à entendre qu'elle a choisi un époux plus digne d'elle ; et sans pousser plus loin l'indiscrétion, le roi lui promet son amitié.

Mais il faut que le vice soit puni et la vertu récompensée, car sans cela la pièce serait incomplète. Lauzun, mécontent de Mme de Montespan, qui n'a pas tenu toutes ses promesses, éveille dans le cœur de Louis XIV le regret de sa première maîtresse, et il obtient un ordre d'exil contre son alliée infidèle. Au moment où Mme de Montespan, venue pour assister à la profession de la duchesse de La Vallière, se félicite de son triomphe, Lauzun lui remet la lettre d'exil. La scène finale du second acte recommence, mais plus verbeuse, plus théâtrale, plus digne du mélodrame. Le remords commence pour Mme de Montespan. Le roi se résigne à perdre sans retour Louise de La Vallière, et se console en espérant qu'elle priera pour lui. C'est là ce que M. Bulwer appelle un drame historique.

Cette analyse rapide, mais fidèle, suffit pour montrer toute l'indigence, toute la misère de l'ouvrage. Ni l'histoire ni la poésie ne peuvent accepter les personnages que M. Bulwer a mis en scène.

La pièce est écrite en vers blancs, et nous remercions M. Bul-

wer d'avoir cherché à racheter la vulgarité de sa fable par l'élévation du style. Mais cette louable intention est demeurée impuissante, comme il était facile de le prévoir. L'auteur, habitué au style improvisé de ses romans, qui, malgré son élégance et sa facilité, n'a presque jamais de forme précise et arrêtée, n'a pu se résoudre, même en écrivant des vers blancs, à oublier l'abondance involontaire de langage qui réussit auprès de la foule. Le vers qu'il a choisi est de tous les vers anglais le plus sérieux et le plus difficile. Dans le vers blanc, le choix des moindres expressions est d'une haute importance. La première, la plus impérieuse condition de ce rhythme héroïque, c'est la simplicité. Or, il s'en faut de beaucoup que *la Duchesse de La Vallière* soit écrite simplement.

Le prologue et l'épilogue ne tiennent pas à la pièce, mais ne peuvent cependant être passés sous silence ; car, dans le prologue, l'auteur réclame l'indulgence de l'auditoire en faveur des services législatifs qu'il a rendus aux poëtes dramatiques; dans l'épilogue, le marquis de Montespan parle des voyages aérostatiques du duc de Brunswick, et de l'incertitude des spéculations industrielles : l'argumentation et la satire sont également ridicules. Mais les deux avertissements qui suivent la préface méritent surtout d'être médités. Dans le premier, M. Bulwer explique sa pensée sur les directeurs de théâtres, et dans le second sa pensée sur la critique. M. Macready, seul juge à qui l'auteur eût soumis sa pièce, avait manifesté le désir de la voir jouer à Drury-Lane, Le directeur demanda à lire la pièce avant de la jouer, et M. Bulwer refusa au directenr ce qu'il n'accorde pas à son libraire, la lecture préalable de son manuscrit, se fondant sur cette maxime incomparable : que le directeur pouvait bien risquer son argent là où l'auteur risquait son nom. M. Morris, directeur du théâtre d'Hay-Market, se montra plus accommodant que le directeur de de Drury-Lane, et consentit à jouer la pièce sans l'avoir lue ; mais la négociation fut rompue faute d'acteurs convenables. Enfin M. Osbaldiston, directeur de Covent-Garden, sur la seule recommandation de M. Macready, commença, les yeux fermés, les répétitions de *la Duchesse de La Vallière*. Qu'arriva-t-il? Comment fut récompensée cette confiance illimitée ? C'est ce que nous apprend le second avertissement postérieur à la représentation. L'auteur fut obligé de supprimer le troisième acte, le meilleur des

cinq, du moins il le dit, parce que les acteurs étaient incapables de le rendre, et le public incapable de le comprendre, et concentra dans un récit toutes les scènes de l'acte supprimé. Après avoir accusé les acteurs et le public d'incapacité, il ne lui restait plus qu'à se plaindre de la critique, et, en effet, il proclame hautement l'improbité de la critique, l'ingratitude des poëtes dramatiques, dont il a défendu la propriété littéraire dans la chambre des communes. Il nous semble difficile de se siffler soi-même avec plus d'acharnement : car un poëte qui refuse la lecture de sa pièce au directeur d'un théâtre, ne devrait pas consentir à supprimer un acte entier. C'est là une conséquence qui ressemble fort à une amende honorable. Accuser l'incapacité des acteurs et du public est une défense plus que maladroite. Une pièce qui ne peut être ni jouée, ni comprise, ressemble beaucoup à une mauvaise pièce. Quant aux deux derniers griefs articulés par M. Bulwer, l'improbité de la critique et l'ingratitude des poëtes dramatiques, il nous est impossible de les concilier : car si les poëtes, en jugeant *la Duchesse de la Vallière*, devaient, comme l'auteur le donne à entendre, n'écouter que la reconnaissance, et si l'ingratitude a suffi pour les rendre sévères, l'improbité n'est pas nécessaire pour expliquer l'avis de la critique. L'ingratitude est même inutile ; car M. Bulwer, que je sache, n'a rendu aucun service à la critique. La critique a donc pu, sans improbité, sans ingratitude, par amour pour la seule vérité, déclarer mauvaise la pièce de M. Bulwer. Mais il paraît que l'orgueil des poëtes est, de l'autre côté du détroit, aussi prompt à la colère que chez nous, et plus mal inspiré dans sa défense.

GUSTAVE PLANCHE.

(*Revue des Deux Mondes.*)

BULLETIN.

Voilà quinze jours que les doctrinaires ont perdu le pouvoir. Depuis ce temps, la secte a fait la morte dans les discussions de la chambre, car nous comptons pour rien les épigrammes ordinaires, et cette fois moins qu'ordinaires, qu'a aiguisées M. Jaubert dans le débat des suppléments de crédits pour Alger, et nous comptons aussi pour fort peu de chose le profond désespoir exprimé par M. Piscatory, de ne plus voir, à propos des affaires d'Afrique, le gouvernement de la France manié avec cette énergie qu'il ne reconnaît qu'à ses amis. Le parti dans son ensemble a gardé un silence prudent ; ses chefs ont respecté l'avénement du ministère nouveau, qu'ils n'avaient pu empêcher. Ils ont bien compris que, s'ils l'attaquaient à force ouverte, c'était le consolider et lui assurer l'appui de tous ceux qui, sans être les partisans déclarés de M. Molé et de M. de Montalivet, leur savent gré d'avoir délivré le pays de l'influence fâcheuse de M. Guizot et de ses quarante fidèles.

Mais les doctrinaires ont déjà tenté par des voies indirectes ce qu'ils n'osent et ne peuvent accomplir à la clarté du jour. Ils ont commencé par dénaturer, dans la feuille de M. Fonfrède, l'histoire de la crise ministérielle qu'on venait de traverser. C'eût été pour eux un grand triomphe de rejeter toutes les fautes de cette crise et de leurs propres intrigues sur des hommes dont le malheur et le défaut ont toujours été de ne pas aimer assez le pouvoir ; car nous vivons dans un temps où, pour garder le pouvoir, il faut l'aimer et s'y attacher.

Le public, malheureusement pour les doctrinaires, sait bien quels ont été dans toute cette affaire, les véritables intrigants ; il n'a pas accepté le récit inséré par ordre du maître dans le journal du publiciste bordelais. Force a été à M. Guizot d'aller quêter au *Journal des Débats* une justification de sa conduite et un

article qui confirmât à peu près le témoignage rendu par le *Journal de Paris* à la magnanimité et au désintéressement de M. Guizot. Le *Journal des Débats* a fait attendre un peu cet acte de complaisance ; il n'a pas coutume de servir promptement ses amis tombés ; il se méfie surtout de ceux qui tombent tous les six mois et se relèvent à peine pour chanceler plus que jamais pendant leur domination éphémère. Il n'aime que les puissances qui durent, et à ce titre il en est venu à s'aimer exclusivement lui-même, parce ce que il a vécu longtemps, et qu'il espère vivre encore un certain nombre d'années. Il est comme ces vieillards qui sont seuls à s'abuser du vain espoir d'être encore très vivaces, au milieu des symptômes de dépérissement que tout le monde observe et signale sur leur visage. Ce qu'il y a de plus certain, ce qu'il faut que M. Guizot sache, ce dont amis et ennemis peuvent faire leur profit, c'est que le *Journal des Débats* ne se laissera plus aller, comme dans le temps de la querelle de M. de Châteaubriand avec M. de Villèle, à l'entraînement de ces vives affections politiques qui l'ont conduit en aveugle plus loin qu'il ne voulait. Ce sont des folies de jeunesse dont il s'est repenti amèrement en plus d'une occasion, malgré toutes les apparences de son dévouement intéressé pour la dynastie nouvelle.

Il lui a donc fallu quelques jours de réflexion avant d'admettre dans ses colonnes une copie presque conforme du plaidoyer de M. Fonfrède en faveur des doctrinaires. Le voilà réduit à n'être qu'un bureau d'enregistrement des pièces élaborées ailleurs. Il a inauguré sa froide polémique, au commencement de la semaine qui vient de s'écouler, par l'insertion d'un article qui prétend donner, contre toute vérité, le beau rôle à M. Guizot dans l'étrange parlementage qui a eu lieu pour la formation du cabinet *modèle* qu'on nous préparait. Il paraît démontré que ce *factum* n'est point de la rédaction habituelle du *Journal des Débats* ; il lui est venu tout composé de la main de M. Charles de Rémusat, qui, n'étant plus chargé, comme sous-secrétaire d'État, de ce que les doctrinaires nomment la direction de l'esprit public, a bien voulu se souvenir, pour une fois, qu'il avait été jadis lui-même journaliste. Il n'y avait qu'un doctrinaire de pure origine et de longue date qui fût capable de célébrer sur ce ton solennel la chute glorieuse de M. Guizot, sa raison, sa haute impartialité, sa généreuse élévation d'esprit, et pour tout dire enfin, *une âme*

comme la sienne, où il a trouvé l'idée de cette démarche auprès de M. Thiers ; démarche parfaitement innocente de toute idée ambitieuse, comme on sait, et *qui restera célèbre dans nos annales parlementaires*. Si les sceptiques directeurs du *Journal des Débats* avaient accepté pour eux-mêmes la tâche de faire louer à leur manière toutes ces belles choses, il est sûr qu'ils n'auraient pas gardé leur sérieux jusqu'au bout, et l'attaque ténébreuse qu'on voulait diriger contre le ministère du 15 avril aurait manqué son effet.

Le *Journal des Débats,* pour permettre même cette attaque à d'autres, qui ont plus de passion que lui, a eu besoin de tenir l'oreille aux aguets pendant quelque temps ; il a vu que le ministère nouveau ne faisait pas grand bruit ; et, comme ce patriarche de la presse est habitué, par la nature de ses succès, à prendre le bruit des paroles pour de la vie, il s'est enhardi, et a consenti à publier le manifeste d'une guerre qu'il n'est pas disposé à soutenir. Bientôt après, il a vu qu'on peut vivre sans trop d'orgueil et sans charlatanisme, sans crier par-dessus les toits qu'on est destiné à vivre, mais seulement parce qu'en moins de quinze jours on a su, à propos, retirer la loi d'apanage, faire voter deux lois de dotations très-légitimes, mener en paix la discussion sur Alger, laisser dans l'oubli, dont elles ne sortiront plus, deux lois de violence inutile, et faire entrevoir au pays, par le pardon d'un idiot régicide, une plus large et plus désirable application de la clémence royale pour des solennités qui approchent ; il a vu tout cela ; ce sont des faits plus éloquents que tous les discours généraux et toute la philosophie historique dont M. Guizot sait faire parade à la tribune, et il a gardé le silence ; il n'a plus attaqué ni défendu personne. Telle est l'histoire des variations du *Journal des Débats* pour la dernière semaine.

Il lui reste à subir une variation prévue, en passant du côté du ministère nouveau, quand il le verra décidément affermi. M. Guizot et ses amis s'y attendent sans doute, et ils emploient déjà d'autres voies souterraines pour entraver, sans se compromettre eux-mêmes, ni se déclarer ouvertement ennemis, la marche de ceux qui les ont remplacés. Ils glissent, dans le rapport de M. Duvergier de Hauranne sur les fonds secrets, des insinuations perfides contre le cabinet du 15 avril, auquel ils dénient toute énergie, toute habileté pour en faire usage, mais sans oser pourtant

lui rien refuser de ce qui a été demandé. La somme qui était allouée par la commission à M. de Gasparin, pour être dépensée sur les mandats de M. Guizot, sera accordée également à M. de Montalivet ; les doctrinaires n'y mettent aucun obstacle en apparence. Ils savent qu'ils n'empêcheraient pas le vote, ils prétendent en infirmer d'avance la valeur politique par les considérants de leur rapport, et comme le vote n'aura pas été contrarié par leurs conclusions, ils espèrent bien faire croire qu'il a été déterminé par les raisons banales d'ordre public et d'indulgence injurieuse pour le ministère, auxquelles ils semblent avoir cédé malgré eux. C'est ainsi qu'ils s'entendent à fortifier le pouvoir, quand le pouvoir n'est plus dans leurs mains.

Toutefois ils gardent encore quelque réserve, tant qu'ils sont sur ce terrain ; car la chambre est là devant eux, ils sont à la tribune, quelquefois sans interlocuteur, il est vrai ; mais une discussion pourrait s'élever, et ils prévoient que, dans une discussion, ils auraient contre eux, non pas seulement le ministère, mais tous les orateurs de la chambre, dont l'intérêt le plus pressant est d'abord d'en finir avec eux pour toujours.

Les doctrinaires se compromettraient en se hâtant d'attaquer ; il y a péril aussi pour eux s'ils se laissent oublier, s'ils ne donnent pas signe d'existence, si on se désaccoutume d'entendre leurs noms. Comment donc peuvent-ils se soustraire à la fatalité de leur situation ambiguë ? Il y a un expédient dont ils essayent, c'est de frapper leurs coups dans l'ombre, c'est de se remuer tant qu'ils peuvent dans les ténèbres pour effrayer. Ils vont dans les couloirs de la chambre, s'écriant que le gouvernement, depuis qu'ils n'en fatiguent plus les ressorts avec leur activité convulsive, se détend et se perd par trop de mollesse, par l'abandon de tous ses droits. Ils déclarent, dans les salons, que la société est bien malade et bien aveuglée sur son propre mal, si elle se croit sauvée après sept ans de résistance infatigable, de combats sanglants, de procès, d'emprisonnements et d'exils ; ils prophétisent qu'elle est entraînée à sa ruine, si elle ne se met encore une fois, et pour longtemps, sous leur sauve-garde.

Ils ne respectent rien dans leurs manœuvres, et ils cherchent à compromettre avec eux, et pour leur cause, la royauté elle-même. Un bruit, dont la source était restée cachée avec soin, s'est répandu dans le public. On a dit, on a répété que les doc-

trinaire, ou leur chef du moins, avaient fait, depuis leur déchéance, de fréquentes et mystérieuses apparitions au château. Mais comment cela serait-il possible et toléré? Qu'iraient faire les doctrinaires aux Tuileries, quand aucun devoir ne les y appelle plus? Quelles hypocrites alarmes apporteraient-ils au pied du trône? Serait-ce la chambre qu'ils viendraient accuser dans un conseil secret? Serait-ce M. de Montalivet, cet homme de loyauté et de courage, dont le dévouement est de tous les instants et de tous les périls, qu'ils essayeraient de représenter comme un ami douteux de la dynastie de juillet? M. Molé, comme un ministre qui s'entend mal à conserver de bonnes et dignes relations entre la France et l'Europe? MM. Barthe et Salvandy, comme des fauteurs de désordre et d'anarchie à l'intérieur?

Il n'en était rien de ce bruit; on ne sait d'où il vient, on ne peut dire qui l'a mis en circulation: M. Guizot et ses amis seront moins disposés, sans doute, que qui que ce soit à nous l'apprendre. On est réduit à n'y voir qu'une tactique des doctrinaires, pour se donner l'air d'être bien en cour au moment où la majorité parlementaire les abandonne et où l'opinion du pays les répudie plus positivement que jamais. Auraient-ils eu l'idée, en cette occurence, d'imiter ces roués de l'ancien régime qui, pour venger la défaite de leur amour-propre et la changer en une espèce de triomphe de mauvais aloi, envoyaient leur voiture séjourner à la porte de la maison qui les avait repoussés?

Le ministère du 15 avril et la chambre des députés ont l'un et l'autre quelque chose à faire pour contrarier l'effet de ces marches et contremarches qui peuvent paraître habiles, et qui ne sont que tortueuses. Le ministère a déjà commencé la guerre la plus redoutable qu'il puisse faire aux doctrinaires; il n'a qu'à continuer d'adoucir l'action du gouvernement par un noble exercice de la clémence royale, et lorsque le système d'une franche conciliation aura déblayé le terrain où M. Guizot prétendait ne faire régner que des lois violentes, il ne restera pas la plus petite place pour lui ni ses amis dans les conseils de la couronne.

La chambre a, dans cette prévision même, son devoir tout tracé; et quand nous disons la chambre, nous nous adressons à l'opposition et à la majorité. L'opposition peut avoir beaucoup à désirer encore; mais n'est-ce rien pour elle que de ne plus avoir devant elle les doctrinaires? Aurait-elle mieux aimé s'en délivrer par une

lutte acharnée? Que serait devenu le pays pendant ce temps? qui sait ce qu'il peut supporter aujourd'hui, à quelle administration impopulaire on le verrait se résigner, plutôt que de recommencer les combats incertains qui ont épuisé ses forces et éteint toute croyance dans bien des cœurs? Nous parlons pour les hommes de l'opposition qui sont capables d'écouter les leçons de l'expérience et de comprendre le langage des affaires; ce ministère, qui ne brille pas, il le sait, d'un très-vif éclat à son début, est destiné à se montrer l'un des plus utiles que nous ayons eu depuis longtemps; ce sera le ministère vraiment réparateur, s'il ne trompe pas sa vocation, c'est-à-dire, nous le croyons, si on ne le force pas d'y manquer. Il est le seul possible sans les doctrinaires et contre les doctrinaires. Quiconque l'attaquera sans attendre ses actes, n'assurera aucun avantage, ni à l'opposition, ni au pouvoir, ni à la liberté.

La majorité connaît les doctrinaires, elle a vécu avec eux, elle a marché autrefois avec eux dans une harmonie qui s'est prolongée tant qu'ils ont pu tempérer leur prodigieuse impopularité par l'alliance d'hommes plus nouveaux et d'idées plus généreuses. Maintenant, la majorité nepeut retourner à eux, et ce n'est pas seulement parce que cette alliance des doctrinaires avec ceux qui les couvraient n'existe plus; il y a un autre motif que la majorité comprendra tout aussi bien, et qu'il faut lui dire cependant pour qu'elle ne l'oublie pas après l'avoir compris. La majorité a soutenu plusieurs ministères composés d'éléments divers; on l'a fatiguée et épuisée à ce rôle, d'autant plus pénible qu'il changeait plus brusquement. Le ministère du 15 avril est le dernier qu'il lui soit donné d'appuyer; tenter quelque chose de plus dans cette session, ce serait au-dessus de ses forces. Ce n'est pas qu'il soit interdit, selon nous, au nouveau cabinet de se renouveler un peu plus au fond dans le même esprit de conciliation à l'égard des partie vaincus et d'exclusion contre les doctrinaires, ce qui est une seule et même chose : notre pensée ne va pas jusqu'à demander ce ménagement extrême pour tout ce qui a été fait le 15 avril. Seulement que plusieurs mois se passent sans qu'on ait vu reparaître M. Guizot et ses amis. Le ministère de MM. Molé et Montalivet pourra alors se fortifier par des adjonctions qui ne contrarient pas le vœu de la majorité, tout à la fois ancienne et nouvelle, qui se sera formée et cimentée sous l'influence de cette lutte soutenue contre les vrais

ennemis, les seuls ennemis actuels de l'ordre public et du système représentatif en France. Ces adjonctions, dans l'état présent des choses, seraient peut-être difficiles ; plus tard, elles deviendront nécessaires et arriveront d'elles-mêmes, sans rien troubler et sans étonner qui que ce soit. Et le ministère, d'ailleurs, se sentira alors plus fort, par cette seule raison qu'il aura duré.

Ce que nous voulons dire, c'est que le cabinet du 15 avril, tel qu'il est, ou modifié, est le seul avec lequel la majorité actuelle de la chambre doive vivre ou mourir : elle n'a plus d'autre essai, ancien ou nouveau, à tenter. Avec les doctrinaires, si par impossible ils étaient rappelés par sa faute, il faut qu'elle abdique. Tous ses rangs seraient de nouveau confondus, toutes ses forces décomposées, et à cette désorganisation générale des partis et des nuances de partis dans le sein de l'assemblée, il n'y aurait plus qu'un remède, la dissolution légale et l'appel au corps électoral. Les doctrinaires appliqueraient le remède avec leur esprit d'exclusion à leur tour, et peu d'élus dans la chambre trouveraient grâce devant eux. La majorité a son sort dans ses mains, elle peut décider par qui seront faites les élections, si elles devenaient nécessaires.

Si vous jetez un regard en arrière sur la semaine qui s'achève, elle vous semblera d'abord vide d'événements; cependant avec un peu d'attention, vous y trouverez plusieurs choses presque également importantes : Les réunions de la petite maison de M. Guizot, une course au Champ-de-Mars, dérangée par la pluie, la fin de l'exposition, un régicide condamné à mort et gracié. Sous la restauration, vous auriez parlé de tout cela pendant trois mois, aujourd'hui vous en avez pour un jour, et vous demandez ce qu'il y a de nouveau ! Autrefois, la politique marchait à petits pas, et tout le monde était au courant; à présent les événements se succèdent avec rapidité, et vous voyez à côté des gens qui ne vivent que de nouvelles, d'autres si indifférents à ce qui se passe, si arriérés, que vous les croiriez au retour d'un voyage à Maroc.

Les courses du Champ-de-Mars offraient le spectacle d'une véritable désolation ; mais la curiosité proverbiale des Parisiens ne s'est pas démentie : on y est venu avec la certitude de se voir mystifié, de s'enrhumer et de perdre ses habits. Le programme était

intéressant, et nulle considération n'arrête le bourgeois excité par l'attrait d'un programme. La lice devait s'ouvrir pour les chevaux de toutes races. C'était une joute démocratique, où le mérite obscur avait la chance de briller. Une réputation éclatante, une récompense, pouvaient être gagnées en trois minutes par un animal d'origine obscure. Jusqu'à présent, le cheval le meilleur n'avait pas le droit d'entrer dans l'arène sans présenter ses lettres de noblesse. La pureté du sang était vérifié avec une rigueur extrême, et ne croyez pas qu'il fût possible de tromper les juges, ni de se procurer à prix d'argent des titres douteux. Des hommes de peu, comme disait le duc de Saint-Simon, trouvaient jadis à faire leur chemin à la cour; il n'en a jamais été de même au Champ-de-Mars pour les bêtes. La force et l'agilité ne servaient de rien à celui qui possédait ces qualités, s'il ne les tenait d'un père illustre et d'une mère vertueuse. Les familles des chevaux sont à l'abri du moindre reproche; la plus légère infraction aux devoirs d'épouse est constatée par des témoins, et le bâtard, honni et méprisé, se voit condamné au néant. Les avenues de toutes les carrières lui sont fermées. Du moins il en était ainsi jusqu'à ce jour; mais les bienfaits de notre glorieuse révolution se sont répandus jusque sur les quadrupèdes. S'il est parmi ces nobles bêtes des malheureux qui aient connu les tourments de l'Antony de M. Alexandre Dumas, ils doivent ouvrir leurs cœurs à l'espérance, et faire trêve à leurs misanthropiques pensées; le préjugé est détruit depuis cette année seulement. Chacun a le droit de courir et d'être couronné s'il a des talents, même le fruit ignoré d'une faute. Tous les chevaux sont égaux devant la loi.

Aussi j'ai bravé la face maussade du ciel pour aller applaudir aux début de quelque bête généreuse, n'ayant d'autre recommandation que sa force et son courage. Je m'apprêtais à faire des vœux pour son triomphe, et j'aurais lu avec plaisir, en cherchant le nom du vainqueur, ces mots qui excitent un triste intérêt: « Père et mère inconnus! » — Je fus trompé dans mon attente; les prix étaient disputés par les gentilshommes de la race chevaline. Les concurrens sortaient d'écuries aristocratiques; ils appartenaient à lord Seymour, à M. de Cambis, etc.; je n'ai vu que des noms déjà célèbres, et le plus mal né des jouteurs était noble au moins par les juments! Aucun roturier ne s'était présenté! quelle leçon de modestie et de réserve pour l'espèce présomptueuse des

hommes ! quel sentiment des convenances ! Mais ne serait-ce pas plutôt l'insouciante habitude de l'esclavage ? Espérons qu'il n'en est rien. Chevaux sans noms, réveillez-vous ; vos chaînes sont tombées !

A peine déçu dans mes espérances, je fus mis en fuite comme les autres par une pluie à torrents. Chemin faisant, je me demandais, au retour, pourquoi cette foule empressée pour voir de loin et très-imparfaitement un spectacle qui ne la touche guère, tandis que plusieurs de nos théâtres ont peine, chaque soir, à gagner de quoi subvenir à leurs frais ? La solution n'est pas difficile à trouver : c'est qu'à la porte du théâtre on est arrêté si on ne tire son argent de sa bourse. Entre le plaisir qu'il faut payer et celui qu'on a pour rien, la différence est grande. Lorsque vous êtes prié de mettre la main à la poche, ne fût-ce que pour en sortir la moindre pièce de monnaie, l'empressement diminue aussitôt sensiblement. On veut se divertir pour son argent, et on devient d'une grande exigence. Pour aller aux plaisirs qui ne coûtent rien, on affronte la pluie et les vents, on s'expose à gagner une maladie qui vous alite et vous ruine, on gâte pour cent francs de hardes ; mais supposez qu'on fasse payer cinq sous à la porte du Musée, vous éliminez du même coup la moitié du public, à savoir les fantassins et les bonnes d'enfants ; — vingt sous, et on se promenerait à l'aise dans les galeries ; — cinq francs, et le Louvre serait désert ! Vainement Delaroche, Horace Vernet, Ziégler, Robert lui-même ou M. Ingres auraient exposé des merveilles, les cinq francs à payer arrêteraient court l'élan généreux vers les sublimes productions des arts. Chacun se verrait singulièrement gêné par une arrière-pensée : « Pour cinq francs, on a une stalle au Vaudeville, » dirait l'écolier en vacances. — « On va déjeuner à Versailles, » dirait l'employé. — « On donne à sa femme un verre en cristal, ou à sa fille une paire de souliers, » dirait le père de famille. — Il n'est personne qui n'eût au moins un instant d'hésitation. O génération de supputateurs ! que tu sais bien le prix de chaque chose ! — Je connais des gens millionnaires qui passent leur vie à importuner les directeurs de théâtres ou de journaux pour obtenir des loges de faveur. Quatre heures sonnent, il faut se presser, que le cocher fasse prendre le galop ; on aurait disposé des coupons ! Les chevaux de mille écus sont crevés pour économiser trente francs !

M. Scribe sait son monde sur le bout du doigt quand il vous peint des gens économes, quand il sacrifie l'amour à de misérables calculs, dont il ne vous épargne jamais le chiffre exact. Pas une de ses pièces où vous ne voyiez quelque portefeuille empli de billets, circuler de main en main ! Les héroïnes, cédant à une cupidité désolante, sont qualifiées de filles raisonnables. Les amants ne sont fidèles que si l'objet aimé est une riche héritière, et je gage que la pièce n'est pas achevée, le portefeuille n'a pas encore servi de dot, que déjà l'auteur sait, à quelques francs près, ce que son ouvrage lui rapportera. O muses ! inspirez-le !

J'ai ouï dire que M. Scribe était fort blasé sur les plaisirs de la capitale, et cela doit être ; mais je suis sûr qu'ayant ses entrées à tous les théâtres, il en profite encore volontiers ; il va au Musée sans doute, peut-être même au Champ-de-Mars, et ne dédaigne pas la fête d'anniversaire. On n'aime plus le plaisir, on n'aime que le métal symbolique par lequel on pourrait se le procurer ; mais on se persuade encore qu'on y trouve de l'attrait, parce qu'on croit avoir gagné les dix francs que coûterait la place qu'on occupe à l'orchestre de l'Opéra. On bâille outre-mesure, on s'endort, et quand le rideau tombe, on se dit : « Tous ces gens-là payent pour s'amuser, et moi je m'ennuie gratis ! » et on se couche satisfait.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE

ADOLPHE WAHLEN ET COMP^ie.

OUVRAGES NOUVEAUX, PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE PENDANT LE MOIS D'AVRIL 1837.

MÉMOIRES DU PRINCE DE LA PAIX,

TRADUITS D'APRÈS LE MANUSCRIT ESPAGNOL. 3e *volume. — Les deux premiers ont paru.*

La Société Typographique Belge vient de publier enfin le troisième volume depuis longtemps attendu des *Mémoires du prince de la Paix.* On se rappelle encore l'immense intérêt qu'avaient excité les deux premiers volumes ; les révélations piquantes qu'ils contenaient, et les éclaircissements imprévus qu'ils jetaient sur plusieurs points douteux des temps de l'empire. Le troisième volume n'est assurément pas moins remarquable, et présente une série de faits et de documents officiels précieux pour l'histoire contemporaine. Nous ne doutons pas que l'édition n'en soit promptement épuisée.

ALMARIA,

PAR M. LE COMTE JULES DE RESSÉGUIER. — 1 *vol. in*-18.

De charmantes poésie avaient déjà fait connaître M. de Rességuier avant que *Almaria* parût. Almaria est le doux nom de la vierge Marie précédé de l'article arabe, *âl;* c'est aussi le nom

harmonieux d'une noble jeune fille de la maison espagnole de Hernandarez, vouée dès sa naissance à la religion par sa famille et que ses parents veulent ensuite disputer malgré elle à Dieu. Les Romanciers ne nous avaient accoutumés jusqu'ici qu'à des jeunes filles cloîtrées en dépit d'elles-mêmes et dont tous les efforts tendaient à recouvrer la liberté. L'idée religieuse de M. de Rességuier est donc neuve; ce qui suffirait déjà amplement pour assurer le succès de son livre si son œuvre ne se recommandait d'ailleurs à d'autres titres. Almaria est un roman chastement pensé, et écrit avec une rare élégance. L'intérêt ne faiblit pas un seul instant. L'auteur a démontré que l'on pouvait produire un livre en sachant être utile à la fois sans recourir pour cela au dévergondage de l'imagination et à la licence du style. Nous osons donc prédire un succès réel et durable à ce nouvel ouvrage.

PITIÉ POUR ELLE.

PAR M. L. COUAILHAC, 2 *vol. in*-18.

M. Couailhac paraît avoir du goût pour les titres bizarres. Il sait sans doute que l'enseigne attire les chalands, et il cherche à frapper par l'originalité de celles qu'il inscrit sur son bagage littéraire. Son premier roman était intitulé : *Avant l'Orgie;* celui-ci c'est : *Pitié pour elle!*

M. Couailhac nous présente un mari fort épris de sa femme et en même temps fort amoureux d'une coquette. Malheureusement sa femme a la prétention d'être aimée seule. Pauvre femme! c'est trop peu pour elle de la moitié d'un cœur. Aussi dans un esprit de vengeance tourne-t-elle ses regards vers un jeune fat, dans l'espoir de lui inspirer un amour sans partage. La déception amène le remords. Dans son désespoir, elle avoue sa faute à son mari. Un duel s'en suit, le mari est blessé, et la jeune femme expie sa faute par un suicide; — remède pire que le mal. Pitié pour elle!

Ce livre est spirituellement écrit et bien pensé : le style est coulant et facile; peut-être l'auteur abuse-t-il cependant de sa grande facilité. Avec plus de travail et de réflexion, il aurait donné au caractère de ses personnages moins de vague et d'indécision, au

reste ses lecteurs qui ne sont pas obligés à la même sévérité que la critique, trouveront peut-être notre blâme exagéré, mais à coup sûr, ils confirmeront nos éloges.

LETTRES D'UN VOYAGEUR,

PAR GEORGE SAND, *un vol. in*-18.

Si au moment de publier ses *Confessions*, Jean-Jacques Rousseau eût pu prévoir l'effroyable quantité de gens qui se confesseraient à son exemple, sa philanthropie aurait vaincu son amour-propre; il aurait jeté au feu son chef-d'œuvre pour préserver l'humanité d'un nouveau déluge.

George Sand ! voilà, certes, un personnage dont les confidences doivent être piquantes. On en dit tant de choses merveilleuses, bouffonnes, étourdissantes, incroyables ! Malheureusement pour les curieux, Georges Sand sait que la moitié de sa réputation vient des mystères et contradictions dont *il* ou *elle* s'enveloppe, et l'hermaphrodite littéraire a eu soin de révéler dans ses lettres assez de choses pour maintenir la curiosité en éveil, et trop peu pour la satisfaire et l'éclairer.

La poésie et la matière, l'idéal et le réel se partagent les *Lettres d'un voyageur.*

Malgré quelques bizarreries, nous devons dire que les *Lettres d'un voyageur* fourmillent de pages magnifiques, de pensées profondes, de rêveries ravissantes, de descriptions admirables et qu'au fond Mme Sand est un des hommes de France qui écrivent le mieux.

UNE SOIRÉE CHEZ MADAME GEOFFRIN,

PAR MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, *un vol. in*-18.

Sous ce titre, Mme la duchesse d'Abrantès vient de publier un de ces volumes pleins d'anecdotes et de traits piquants, comme elle sait les écrire ou plutôt les improviser. Autour de Mme Geoffrin elle a réuni les personnages qui venaient faire une cour assi-

due à cette femme célèbre, tout en luttant entre eux d'amabilité et d'esprit. Rien de plus piquant et de plus varié que ce livre, où l'on peut comparer la société de l'ancien régime avec la nôtre, grâce à une foule de rapprochements.

LA RUE AUX OURS,

PAR MADAME MÉLANIE WALDOR, *un vol. in*-18.

Madame Mélanie Waldor qui a fait un ou deux petits ouvrages d'éducation assez remarquables, débute aujourd'hui sur la route du roman. *La rue aux Ours* offre beaucoup d'intérêt et un talent réel d'imagination. C'est un sujet déja traité, mais rajeuni par des incidents heureux et par de gracieux détails. Le style est simple et sans prétention.

TABLE DES MATIÈRES.

Rome dans les Gaules, par M. ALEX. DUMAS. 5
Les Minnesinger, par M. X. MARMIER. 39
Lope de Aguire, par M. TERNAUX-CAMPANS. 52
Le Sphynx de la Cour, par M. ROGER DE BEAUVOIR. . . 65
La Reine du Monde, par M. AUGUSTE BARBIER. . . . 115
Six heures de la Vie d'un vieux garçon, par M. PAUL DE MUSSET. 117
Une rencontre sur l'Etna, par M. CH. DIDIER. 124
Poëtes Anglais. — Coleridge, par M. E. D. FORGUES. . 145
Les Livres Menteurs et Mademoiselle Finon, par M. MÉRY. 168
Les Poëtes Dalmates et les Femmes Dalmates au XVIII[e] siècle, 2[me] article, par M. PH. CHASLES. 178
BULLETIN. 188
Washington Levert et Socrate Leblanc, 6[me] partie, par M. LÉON GOZLAN. 198
Lettre sur la Martinique, par M. L. DE MAYNARD. . . 257
Beaux-Arts. — Les Pianos de Pape, par M. CASTIL-BLAZE. 262
BULLETIN. 269
Washington Levert et Socrate Leblanc, dernière partie, par M. LÉON GOZLAN. 278
Le Triomphe de l'Art, par M. PHILARÈTE CHASLES. . . 316
Préface d'une Galerie de Bas-Bleus, par M. ARNOULD FREMY. 224
Académie royale de Musique. — Duprez, par M. CASTIL-BLAZE. 334
Théâtre Anglais. — The Duchess de Lavallière, by E. L. Bulwer. (*Revue des Deux Mondes*). 342
BULLETIN. 350
Nouveautés publiées par la Société Typographique Belge.

